

## **Heureux qui comme Ulysse a fait un long voyage <sup>1</sup>**

**Première livraison.**

**Le jeudi 26 avril.**

**Quel est le titre de cette partie avant les autres parties ?**

Un des premiers poèmes, par opposition aux textes de chanson qui sont des poèmes itou, un des premiers poèmes donc que j'aie lus commençait comme ceci : « Heureux qui comme Ulysse a fait un long voyage ». Je veux bien que le bonheur et un long voyage soient pour ainsi dire la même chose, mais il faut au moins que le voyage se soit fait sans gros accident, sans maladie et avec assez de sous. En somme, comme pour tant d'autres choses de la vie, on sait qu'on a été heureux, mais après le voyage. On sait qu'on a du *fun* pendant... avec quelques moments privilégiés où on s'arrête et on sirote son bonheur (quand il est là). Mais le bonheur, c'est quelque chose qui suppose la totalité.

Heureux qui comme Mu et Gé ont fait un long voyage, donc ? Certes, nous sommes bien satisfaits de savoir que plusieurs d'entre vous bavent d'envie, comme vous nous l'avez confié. Mais pour le moment, c'est Mu et Gé qui partent en voyage, mais qui ne savent pas si ce sera réussi. Nous avons mis tous les avantages de notre côté. Ou plutôt Muriel a travaillé comme une esclave pour

---

1. Ce texte est la reprise d'une série de *reportages* que je faisais à mesure durant les quelque 50 jours de notre voyage européen en avril-juin 2018. J'ai relu ; j'ai corrigé les fautes d'orthographe, les erreurs de syntaxe et les phrases tordues au point d'être tout à fait illisibles. Mais j'ai laissé l'essentiel comme il a été écrit. En revanche, j'ai ajouté des notes comme celles-ci pour compléter ou expliquer une remarque ou l'autre. Enfin, j'ai ajouté en appendice un autre texte qui a été pour ainsi dire la première tentative de faire un récit de voyage, avec les mêmes acteurs et les mêmes pays, mais deux ans auparavant.

s'assurer que tout soit organisé pour le mieux. Muriel sait organiser, et je sais me laisser organiser : un couple fait pour s'entendre. Pour ma part et pour faire ma part, j'ai révisé mes leçons d'italien, et j'ai lu des quotidiens italiens, et quelques romans de Camilleri, pour me rappeler mon italien faiblissant, et acquérir quelques mots siciliens ; j'ai vu une trentaine d'épisodes du *commissario* Montalbano pour me refaire l'oreille à l'italien, et pour me faire l'oreille au sicilien. Nous verrons bien, mais j'ai peur qu'à part le plaisir que j'y ai pris, cela ne donnera pas grand chose : j'ai un rapport difficile avec cette langue que j'aime tant ; je voudrais la parler si bien que je suis gêné de mon accent et de mes erreurs, et même de mes hésitations. Il faudrait développer la merveilleuse énergie de Mu ; j'y travaillerai.

En tout cas, la météo à Québec est là pour donner le dernier coup de pouce... Mettons qu'on a moins de tristesse à quitter nos pénates quand nos pénates sont mouillés à l'os et que le Soleil ne se devine même pas. Pendant ce temps, à Rome, il fait 25° et le Soleil (Galarneau au Québec et sans doute *Galarno* par là-bas) sourit sur la Ville éternelle.

J'ai hâte de voir ce que ma photographe attitrée saura vous offrir. Je vous promets que si je rencontre le pape François lors de nos *passegiate* de par Rome, Muriel prendra une photo. Pour le reste, on verra bien : Daniel veut une photo de moi en shorts pour pouvoir rire ; le sommet serait donc une photo du pape avec moi en shorts.

*Allora, andiamo...* Ou comme disent les Siciliens :  
« *Allura, 'diamo.* »

Et nous voilà dans le train qui nous porte jusqu'à Montréal. Première étape. Et vous venez de lire la première livraison <sup>2</sup>.

Fêtons la chose en chantant ensemble. Mais quoi ? Une chanson de Félix.

<https://www.youtube.com/watch?v=khyQbA6dA8g>

Dans l' train pour Sainte-Adèle,  
Y avait un homme qui voulait débarquer.  
Mais allez donc débarquer  
Quand l' train file cinquante milles à l'heure  
Et qu'en plus vous êtes conducteur !

---

2. Le paragraphe qui suit, et la chanson que je cite, n'a pas été offert dans le texte original. Quand j'ai écrit ce premier texte, je n'avais aucune idée des suites. En particulier, je ne savais pas que je serais aussi fidèle à la tâche, ni que des chansons en seraient une partie essentielle. Que j'écrive une première livraison et donc quelques autres, je voyais bien que c'était possible ; que j'en écrive plusieurs autres encore, l'expérience m'assurait que c'était probable. Mais autant de livraisons, et surtout autant de fidélité, j'aurais ri de vous si vous me l'aviez prédit. Quand je m'efforce de comprendre le succès inattendu, j'y vois quelques raisons, dont au moins une raisonnable. Parce que je suis un paresseux ambitieux, comme je l'ai signalé à quelques reprises, et que j'y expérimentais l'utilité d'écrire et d'ainsi mieux retenir ce qui m'échappait du fait du temps et même de la pure et simple accumulation des événements. Parce que Muriel me lisait à mesure tous les jours pour m'empêcher de dire des choses insultantes et qu'elle m'aurait fait une remarque si j'avais flanché. Parce que je m'imaginai que vous qui me lisiez.

Oh ! dans l' train pour Sainte-Adèle,  
Y avait rien qu'un passager.  
C'était encore le conducteur.  
Imaginez pour voyager  
Si c'est pas la vraie p'tite douleur.

Oh ! le train du Nord !  
Tchou, tchou, tchou, tchou !  
Le train du Nord  
Au bord d'un lac, des p'tites maisons  
Ça vire en rond...  
Le train du Nord  
C'est comme la mort  
Quand y a personne à bord.

Oh ! le train pour Sainte-Adèle !  
En montant la côte infidèle,  
Le conducteur et puis l' chauffeur  
S' sont décidés à débarquer  
Et l' train tout seul a continué.

Oh ! Le train pour Sainte-Adèle  
Est rendu dans l' bout d' Mont-Laurier.  
Personne n'a pu l'arrêter.  
Paraîtrait qu'on l'a vu filer  
Dans l' firmament la nuit passée.

Oh ! le train du Nord !  
Tchou, tchou, tchou, tchou !  
Le train du Nord  
A perdu l' Nord,  
Rendu d' l'aut' bord

page 5

Le train du Nord  
A perdu l' Nord.  
Pis c'est pas moi qui va l' blâmer.  
Non, non, non !

**Deuxième livraison.  
Le vendredi 27 avril.  
Et moi, et moi, et moi.**

Comme disait Jacques Dutronc. Car je ramène tout toujours à moi. Et d'abord quelqu'un m'a écrit pour signaler que le titre de mon texte est inexact. Ou du moins que ma prétendue citation de Du Bellay est inexacte, et donc que je me suis trompé. Du Bellay que j'ai lu il y a si longtemps avait écrit bien avant moi : « Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage ». Bin oui, ça doit être ça, même si je répète depuis des années et à tout venant « un long voyage ». Je voudrais prétendre que je l'ai fait exprès, mais personne ne me croirait. En tout cas, mon récit commence mal.

Et puis en arrivant à Montréal, j'ai fait la preuve que je suis encore un provincial perdu dans les grandes villes, alors que je m'apprête à entrer dans la Ville éternelle, la grande ville des grandes villes. En descendant du train Québec-Montréal, je me rends donc dans le métro et j'essaie de passer avec ma valise. Mais je fais un faux geste et me voilà Gros-Jean du mauvais côté de tourniquet et incapable d'utiliser ma carte de métro bien trop sophistiquée pour moi. J'ai dû passer devant le préposé, lui expliquer mon erreur et me faire passer par un tourniquet pour incapables. Ça commence mal.

Et, dans quelques minutes, nous voilà dans l'avion qui nous portera jusqu'à Rome. Ça commence mal : je n'aime pas l'avion. Il est temps de chanter la chanson

de Cabrel. Mais en cachette... je ne veux pas inquiéter mes co-voyageurs.

Des milliers d'hommes d'affaires,  
Le nez dans le journal,  
Rien d'autre à faire,  
Essayer de trouver ça normal,  
J'ai pas de costume sombre,  
J'ai pas de conversation,  
Et puis, j'ai peur de l'avion...

Bienvenue dans le piège...  
Une voix de velours  
Qui dit : « Sous votre siège  
La veste de secours. »  
Faut qu'il y en ait un qui tombe,  
C'est peut-être le bon,  
J'ai peur de l'avion...

Tous les bruits sont bizarres,  
Toutes les odeurs suspectes.  
Même couché dans le couloir,  
Je veux qu'on me respecte.  
Je veux qu'on me respecte.

J'aimerais faire comme tout l'monde,  
Trouver ça naturel  
D'être expulsé d'une fronde,  
Jusqu'au milieu du ciel.  
Qu'elle paraît minuscule,  
Cette piste en béton.  
J'ai peur de l'avion...

Si jamais on se pose,  
Ailleurs que dans les branches,  
Je propose de suivre  
Toutes les messes de dimanche.  
Je jure que je rentre à pied à la maison.  
Y a rien à faire, rien à faire,  
J'ai peur de l'avion...  
Peur de l'avion...  
Peur de l'avion...  
Peur de l'avion...

Mu et moi avons un rituel : nous buvons un bon verre,  
et quand on nous lance dans la fronde qu'est un avion  
à réaction, nous nous tenons la main et nous nous  
rappelons que nous sommes bien chanceux d'être là  
ensemble... Et nous espérons... Jusqu'à aujourd'hui  
nos simagrées ont eu l'effet désiré : quelques heures  
plus tard, nous descendons de l'avion et nos aventures  
continuent.

<https://www.youtube.com/watch?v=5wq6sTwFjag>



**Troisième livraison.**  
**Le samedi 28 avril.**  
**Reconnaisances.**

En arrivant à Rome, j'ai fait connaissance, encore une fois, avec l'hypersensibilité de Muriel. Non, elle n'est pas une dame pâlotte, craintive et plaignarde (ce rôle m'appartiendrait plutôt). C'est qu'elle voit et entend et hume des choses que je ne découvre qu'après elle, et souvent parce qu'elle me les signale. Ainsi elle a remarqué qu'on entend les pas du locataire au-dessus de nos têtes... Le bruit est faible, et je ne m'en étais pas rendu compte... Je me disais que pour une fois elle s'était trompée (je me préparais à triompher) quand, diable ! j'ai entendu le bruit des pas. Et puis, dans la rue, elle m'a dit : « Tiens, ça sent le pipi. » Et cinq secondes plus tard, j'ai dû m'avouer : « Elle a raison. » Puis elle a précisé : « Et c'est du pipi humain... » Je n'ai pas pu vérifier, mais je me dis que je fais mieux de reconnaître son expertise et sa sensibilité supérieures. En tout cas, et c'est le point important, je me rends compte que je vivrai, encore et toujours, dans ce délai minuscule entre ce que Mu voit, entend et sent ce que je vois, entends et sens. J'appelle cela le lieu de la *reconnaissance* : elle connaît, elle me le dit, et je connais ensuite, je le connais parce qu'elle en a parlé ; je ne connais pas, je reconnais. D'ailleurs, écrire ces petits textes est une façon de rattraper avec un certain retard le vu, l'entendu et le senti. C'est un moyen de reconnaître ce qu'on a connu, et de montrer sa reconnaissance. Allons y donc.

Après avoir fait le tour de notre appartement avec Roberta, la sœur du proprio Luca, nous avons défait nos bagages (c'est un *nous* participatif; vous savez bien qui a fait le vrai travail), enlevé la poussière et les bactéries de l'avion, et fait un petit somme d'une heure. Puis comme à chaque séjour dans une nouvelle ville, nous avons fait ce que nous faisons une fois arrivés: nous avons entrepris la reconnaissance de notre quartier, qui se trouve aux limites du *Trastevere*. Et donc une brève *passeggiata* au chaud et au soleil, le temps de découvrir les arrêts de bus ATAC et du tramway, de trouver un marché commercial régulier (l'Elite, que nous vous recommandons, entre autres pour ses fraises, que je mange à l'instant), de *spotter*, comme on dit, un marché de fermiers (ça doit se dire *contadine* par ici) pour y acheter quelques oranges sanguines, de fréquenter un TIM pour s'acheter une carte SIM (et ça n'a pas marché, malgré la bonne volonté du préposé, mais je crois avoir deviné pourquoi et je réglerai cela dimanche) et d'avaler de la pizza au *prosciutto* et au *carciofo* offerte au mètre (une façon de faire bien romaine).

Et voilà qu'en me promenant je me suis senti tout plein de reconnaissance. Quelle chance d'être à Rome avec cette femme drôle et énergique qu'est Muriel. Dans le film *La Grande Bellezza*, on voit le héros (enfin, est-il un héros?) Jep Gambardella, une sorte de Dante contemporain, se promener au petit matin dans sa ville. Ces scènes m'ont semblé d'une poésie, mais surtout d'une vérité très grande.

Rome est sans doute la Ville éternelle, qui s'est refaite vingt fois, mais elle est surtout une ville pleine de scénettes jolies, voire saisissantes: il y a tant d'évènements importants qui ont eu lieu dans ses murs, et surtout peut-être les différents moments de la lutte séculaire entre la religion et la politique. D'ailleurs, en nous promenant nous avons découvert tout de suite, un bout du mur médiéval qui devait entourer la ville et inclure le quartier du *Trastevere*. Puis en face, il y avait le bâtiment du ministère de l'Instruction publique, avec en face un mur contemporain qui collait au mur médiéval, où on trouvait une statue de la Vierge dans lequel mur et autour de laquelle statue, des gens pieux ont inscrits des remerciements à la *santissima Maria*, et, par exemple, le troisième secret de Fatima (dit-on). Oui, je suis bien à Rome... Et je suis bien quand je suis à Rome... Et je suis plein de gratitude<sup>3</sup>.

---

3. Si j'avais su alors, ou reconnu alors que notre voyage allait se faire avec un accompagnement musical ou de chanson (comme dans le film merveilleux de Renais *On connaît la chanson*), j'aurais ajouté ici un renvoi à la chanson *kétaine* par excellence, découverte quand j'avais quinze ans. Je le fais donc maintenant en retard. Merci à la voix basse, voire caverneuse, de Jean Ferrat.

<https://www.youtube.com/watch?v=8scS3HNnYII>

Et cette scène désopilante du film avec Bacri et Jaoui, le couple Jabac.

<https://www.youtube.com/watch?v=7VEmNdJb9E4>

**Quatrième livraison.**

**Le dimanche 29 avril.**

**Et allongeons la jambe, la jambe, car la route est longue.**

C'est dimanche : il faudrait aller à l'église pour remercier le bon Dieu de ce double don : la santé (relative, celle des vieux) et le fait de vivre à *Roma* et même dans le *Trastevere*. Je sens que ma gratitude sera si grande que je me trouverai dans plusieurs églises. Mais il faut d'abord régler le problème de la carte SIM...

Samedi, le premier jour, nous n'avons pas marché longtemps, pour bien des raisons, mais surtout parce que Muriel voulait se ménager et s'assurer de ne pas trop solliciter son célèbre pied, celui de la blessure au calcaneum. Mais aujourd'hui, dimanche, nous nous sommes lancés dès 10 heures. Un bout en tram, puis en métro pour nous rendre vite fait à la *Stazione Termini* et régler le problème du forfait Internet. Une promenade nostalgique aux *Ancelle del Sacro Cuore*, où nous demeurions il y a dix ans. (Ça fait si longtemps que ça ?) *Suore Emma* n'y était plus, mais sa remplaçante nous a permis de visiter les lieux pendant quelques minutes. Puis, la *Porta Pia* et un restau de notre quartier : le *Disco Volante* (non, mais, *OVNI*, quel nom !) et des pâtes. Puis, détour par *Santa Maria della Vittoria* : bin oui, les églises de Rome sont encore et toujours fermées entre 12h et 16h. Retour à la *Stazione*

*Termini*: bon, ça marche tout à fait; nous voilà branchés pour un mois en Italie.

Et puis, nous continuons notre *passeggiata* de nostalgie: *Santa Maria Maggiore*, *Santa Prassede*, descente vers le Colisée et tout le reste, envahis par la foule immense dont nous faisons partie, mais cette fois en passant par les ruines des thermes de Trajan. Nous longeons le *Circo Massimo*, et nous retrouvons le Tibre et notre cher *Trastevere*. Il est 16h; nous visitons la basilique de *San Crisogono* (dédiée aux membres corses des gardes suisses... non, mais!), avec ses magnifiques colonnes géantes, et surtout l'église de *Santa Cecilia* et son émouvante statue. (J'aime beaucoup l'abside avec les 13 moutons et le Christ en gloire au-dessus. Mais bon, personne n'en parle: je dois me tromper; ça ne peut pas être beau.) La statue de sainte Cécile est si émouvante (et là nous sommes tous d'accord) qu'on veut croire ce qu'en prétend le sculpteur, soit qu'il n'a fait que copier le corps préservé de la sainte; en tout cas, l'abandon et la discrétion du corps voilé sont renversants. Puis assez fatiguées, et ivres de soleil (ça n'en prend pas beaucoup pour des Québécois) nous rentrons chez nous. Les jambes, plus vieilles de dix ans, ont tenu.

Il y a deux expressions italiennes que j'aime bien, soit *essere di buona gamba* et *essere in gamba*. La première se traduirait par « être énergique et en santé » (soit, à la lettre, être de bonne jambe) et la seconde par « être sur le piton » (comme on dirait en québécois) ou « être à son affaire » (soit être en jambe). Je veux bien, mais il me

semble comique que tout cela se dise en parlant de jambes.

Je croirais que cela à faire avec la bipédie : un être humain est un animal sans aucun doute, mais il n'est pas un quadrupède, il est fait pour être debout sur deux pattes (lui et le coq, mettons) ; quand il fait ce qu'il doit faire, il se tient debout. Nous nous sommes tenus debout, avec deux ou trois répits, pendant quelques heures ; nous étions à notre affaire. Quelle est notre affaire ? L'affaire pour laquelle nous, et nos congénères ont été inventés, du moins du temps d'avant le péché d'Adam et d'Ève : ne rien faire. Être des badauds, qui font le tour, qui flânent, qui regardent, qui prennent plaisir aux mille petits riens dont est fait le monde. Eux qui, dans une autre version explicative, ont été inventés par le monde pour qu'il soit vu<sup>4</sup>.

---

4. Qu'aurais-je pu suggérer comme chanson ici ? Il y en a une qui m'est venue plusieurs fois pendant le voyage, mais que je ne réussissais jamais à placer : on parlait tant et tant de tout ce qui nous entourait et du rien qu'il constituait, et j'écrivais si souvent des paroles qui étaient toutes pleines de rien, que je me souvenais à tout moment de *Paroles, paroles* du couple Dalida/Delon. En tout cas, ça fait une belle suite pour la *kétainerie* précédente de Ferrat.

J'aime cette chanson parce que je suis un fana fini de Dalida et que je trouve la partie qui est confiée à ma franco-égypto-italienne préférée est merveilleux d'ambiguïté : en fin de compte, dit-elle « Paroles et paroles et paroles », en français, comme le voudrait le titre, ou « *Parole parole parole* » en italien ? Il est impossible de le savoir. D'où mon plaisir accru. Et je ne dis rien du baratin d'amoureux faux que dit Delon qu'elle rejette si fermement. Un chef-d'œuvre de quatre minutes.

**Cinquième livraison.**

**Le lundi 30 avril.**

**Bout de conversation : « Ça marche ? — Ça marche. »**

Ou (autre titre) : Encore une fois, les jambes.

Encore quelques mots, et j'en aurai fini de les jambes et la marche. Enfin, j'en aurai fini pour un moment, si ça marche bien.

Une des choses remarquables au sujet de la marche sur deux pattes me semble être le fait qu'on marche par une série de chutes et de redressements. Notre dernier petit-fils (il s'appelle Ulysse et est donc programmé pour beaucoup voyager), ne marche pas encore, mais un jour dans quelques mois, il aura appris à se tenir droit. Je devine déjà ce regard craintif et fier qu'il aura quand il aura réussi cet exploit. (Je peux même m'imaginer qu'il aura une sorte de discours intérieur élémentaire comme ceci : « Enfin ! Je suis comme les autres, et surtout ma *tannante* de grande sœur ! »)

Mais ce ne sera qu'un premier pas avant les premiers pas, si vous me permettez l'expression. Car il faudra qu'il se mette à marcher s'il veut devenir un être humain complet. Et donc il faudra qu'il accepte de tomber plusieurs fois : ce sera douloureux, difficile et humiliant. Mais à force de tomber, de pleurer un peu,

de se redresser, puis de se pencher pour se rapprocher de son père, ou de sa maman, voire de sa grande sœur, il va découvrir le secret : marcher, c'est tomber vers l'avant, et donc tomber mais en se rattrapant au dernier instant sur le pied qui avance, un seul, et pousser pour se redresser avant de tomber tout à fait, en ainsi tomber vers l'avant mais sans tomber et en avançant, puis recommencer, soit tomber et se rattraper au dernier instant sur l'autre pied. Et voilà le tour est joué, et il peut commencer à faire le tour de ses environs ; il deviendra le touriste dans sa maison, comme je fais le touriste à Rome.

Certes, il tombera encore et encore, mais assez vite il ne tombera plus, ou presque plus. Il sera de *buona gamba*, et il pourra être un peu plus *in gamba*.

En tout cas, nous avons beaucoup marché lundi, mais bien moins que dimanche : le bon sens est la chose du monde la mieux partagée, à la longue... Nous avons profité de notre proximité du Janicule, la huitième colline de Rome, disent certains. Je n'y avais jamais été, et nous avons décidé dès nos projets à Québec que ce serait une occasion en or. Je ne savais pas ce qui m'attendait. Et d'abord je ne m'étais pas rendu compte (c'est bête) qu'une colline, ça monte, ou plutôt qu'il faut grimper pour y arriver. Expérience faite, je peux affirmer que c'est un peu plus haut que de monter de la Basse-ville à la Haute-Ville à Québec (mettons 30 étages plutôt que 20), mais surtout qu'il n'y a pas de pente douce, au contraire de Québec : des escaliers nombreux qui se suivent et s'ajoutent, avec ici ou là un Romain fou (et bedonnant) qui s'amuse à monter et



descendre trois ou quatre fois. (Ils sont fous, ces Romains? En tout cas, ceux-là le sont, je vous le garantis.) Muriel, toujours aussi précise et comptable, alors que je suis vague et vaseux, a compté les marches du tout premier assaut du Janicule; je me souviens que c'est plus de deux cent vingt-trois marches, foi de comptable.

Mais le Janicule, c'est une hauteur qui contient plusieurs beaux parcs; il y a même une *passeggiata* proposée sur de nombreuses pancartes, une promenade qui relie cinq jardins. C'est fait, ou plutôt nous en avons fait trois sur cinq. On y rencontre des Romains qui pratiquent la *farniente* à mi chemin entre le ciel et la terre, avec plusieurs amoureux étendus sur le gazon, plusieurs petites familles (sans doute produites par des amoureux d'autrefois) qui piqueniquent et quelques sans papiers qui, cachés dans un coin, dorment parce que qui dort dine.

On le devine, le Janicule, c'est aussi une vue magnifique sur Rome, d'un côté, et sur le Vatican, de l'autre. Je suis sûr d'avoir raison parce que *La Grande Bellezza* offre la scène d'un touriste japonais qui perd connaissance (ou meurt) devant le monument de Garibaldi (avec sa devise *Roma o morte*) en regardant, caméra au cou, la ville à ses pieds; Sorrentino nous offre une scène assez peu militaire, et peut-être comique. Mais il met tout de suite son spectateur sur une piste: il faut voir Rome du haut du Janicule.

Ce qui m'a le plus frappé dans un de ces parcs, soit la *Passeggiata del Janicolo*, c'est de comprendre enfin ce

que le *Risorgimento* peut être pour un Italien. Je connaissais la *Porte Pia* et Garibaldi et Victor-Emmanuel II et le Royaume de la Sardaigne qui devient le Royaume d'Italie ; je savais que la France et surtout Napoléon le Petit (comme disait Hugo) avaient joué un grand rôle dans tout ce qu'il y avait de militaire et de politique dans la péninsule italienne, du moins jusqu'en 1870 (je ne dis rien de nos zouaves québécois) ; je connaissais l'opéra politique italienne qui s'appelle la question romaine, qui serait résolue de si étrange façon par Mussolini et Pie XI.

Mais ce que j'ai vu de mes yeux vu, c'est comment pour certains Italiens, la bataille de Rome qui au fond a duré un bon 20 ans, est une partie essentielle de leur histoire : il ne peut pas y avoir d'Italie si Rome n'en est pas la capitale, et il faut donc que le Pape cède devant la volonté populaire. Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu, ce qui est à Dieu. Cela est vrai pour les hommes, mais aussi pour les papes. Et c'est le problème théologico-politique dans toute sa complexité et son insolubilité.

En tout cas, voir non seulement la statue puissante de Garibaldi (je soupçonne qu'on a tout fait pour que sa statue soit plus haute de la sommité de Saint-Pierre de Rome), mais aussi des dizaines de bustes des enrégés qui formaient son armée, voir tout cela avec en plus la vue magnifique de l'ensemble de Rome a été un moment important pour moi. Et j'ai compris non seulement quelque chose de l'histoire qui m'avait échappé, mais encore comment la sculpture est,

presque par nature, un art politique, d'abord et avant tout<sup>5</sup>.

---

5. Quelle chanson irait bien ici ? Il y en a une que je cherchais à placer parce qu'elle a été si importante pour moi, parce qu'elle montre qu'au contraire des Italiens, les Québécois ont vécu leur *risorgimento* dans l'art et la musique, mais sans jamais se rendre à une réalisation politique. Il y a bien des « mon pays » en chanson (ceux de Vigneault, de Léveillé, de Charlebois), mais pas de « mon pays » dans les faits. Le contraste est saisissant. Et le texte qu'a créé Ducharme et qu'a mis en musique Charlebois dit tout ça et bien plus encore.

<https://www.youtube.com/watch?v=eidvCj76qq8>

**Sixième livraison.**  
**Le mardi 1er mai.**  
***Cum jambibus et pedis.***

Cette expression en faux latin, je l'ai entendue, il y a de cela bien des années, dans la bouche d'un de mes professeurs du Collège de Saint-Boniface. Je rentrais chez moi par le grand champ derrière le bâtiment principal, et je l'ai rencontré alors qu'il y marchait *di buona gamba*. Je le rencontrais régulièrement parce qu'il faisait sa promenade du soir de ce côté-là. C'était le professeur de philosophie, donc une personne bien sérieuse, et pour ainsi dire admirable ; il l'était pour le petit jeune qui venait d'arriver au collège et qui entamait des études qui finiraient par deux années de philosophie. Il m'avait dit lors d'un face-à-face précédent : « Tiens, les grands esprits se rencontrent. » Ça m'avait pris bien des semaines pour comprendre qu'il n'était pas fou, qu'il se moquait de moi, ou du moins me taquinait, et ironisait sans doute à son propre sujet.

En tout cas, cette nouvelle fois, il m'avait sorti en riant franchement ces mots « *cum pedibus et jambis* » à moi qui faisais mes premiers pas en latin. Il se promenait, me disait-il, au moyen de ses jambes et de ses pieds, et que j'en faisais autant. Ce qui quand on y pense, et faisant abstraction du faux latin, est vrai, tout à fait vrai, axiomatiquement vrai... Et donc redondant et par ailleurs philosophique (ceux qui disent que la philosophie est redondante par définition, je les attends

avec une brique et un fanal). Voici en tout cas, un certitude digne de Descartes : on ne peut pas se promener sans ses jambes et ses pieds.

Donc un dernier mot sur la jambes, et j'arrête pour de bon, et je retourne à nos récits. Est-ce qu'on est bipède pour mieux travailler ou pour mieux voir ? C'est un débat éternel entre deux types d'esprit. Il y a d'abord ceux qui prétendent que les premiers êtres humains, ceux qui étaient à peine humains, ont changé en raison de circonstances plus ou moins compréhensibles, mais qui n'ont pas de sens : un jour, un des quadrupèdes que nous étions a libéré ses mains, sans doute pour mieux survivre, et cela lui a permis d'apprendre par hasard à se dresser et à marcher sur deux pieds comme ses cousin et cousine, le coq et la poule, et à libérer ses mains pour de bon ; de ce fait hasardeux est né une sorte de capacité de penser par les mains et ainsi à penser tout court. – Il me semble que cette remarque est pertinente en ce premier mai, fête internationale des travailleurs.

Il y a ensuite ceux qui disent que la bipédie appartient à l'homme parce qu'il est fait pour lever la tête, dégager son regard et penser, et donc pour penser à n'importe quoi, et même aux choses les plus hautes et les plus inutiles ; les humains sont faits pour être ou pour devenir des fainéants et des touristes de la vie, des retraités, des historiens, et des philosophes. En langage biblique, ce point de vue est le point de vue de Marie plutôt que de Marthe, qui devait être communiste, ou du moins socialiste. C'est la lecture téléologique de la condition humaine.

Mettons que la première façon de voir les choses suggère que le travail est la chose la plus importante, et que la dignité humaine la plus haute est celle du labeur, et même du labeur physique, et au pis du labeur intellectuel de l'ingénieur; c'est une façon de voir bien humaine et certes tendre pour l'humanité, voire presque charitable dans le sens ordinaire du mot. La seconde est tout autre chose: elle suggère, et c'est Cicéron qui le dit et donc ce n'est pas n'importe qui, que l'être humain bipède (et donc pas les poules) est fait pour la pensée peu importe son utilité, et qu'on travaille pour se reposer et ne rien faire d'autre que de jongler, comme le veut l'idiome québécois. (J'aime tellement cette expression.) Et donc le fait d'être bipède et le fait d'être badaud, ou touriste, ou jongleur, ou raconteur de voyage, vont bien ensemble. Alors, fort de cette distinction, je vous raconte notre journée, une journée de touristes : nous avons beaucoup marché.

Nous avons visité tout plein d'églises. Pas toutes celles que j'aurais voulu, mais plusieurs de mes préférées, et une ou deux nouvelles. Voici les arrêts principaux. Cela a commencé par un bout de chemin dans le tram 3 qui devait nous emporter jusqu'à Saint-Jean-de-Latran. Mais c'était le 1<sup>er</sup> mai, et les travailleurs romains, pour fêter le fait qu'ils ne travaillaient pas, couraient un marathon, ce qui a ralenti, puis bloqué, la circulation depuis le Colisée jusqu'à un arrêt avant *San Giovanni in Laterano*. Impatients de ne rien faire, mais cherchant à le faire de façon vigoureuse, c'est-à-dire de marcher en touristes, nous sommes descendus et avons refait à pied un chemin que nous connaissons bien. D'abord, il

y a eu un arrêt à la *Scala Santa* pour voir les gens la monter à genoux, comme la vieille nonne à la fin de *La Grande Bellezza*.

Puis, il y a eu la basilique de Saint-Jean elle-même avec ses statues géantes des apôtres, qui m'impressionnent chaque fois. C'est plus fort que Saint-Pierre-de-Rome, me semble-t-il; celle-là me semble pompeuse, triomphaliste, et peut-être tape-à-l'œil. Puis, ce furent deux églises aux racines paléochrétiennes : *Santa Prassede* et *Santa Pudenziana*. Il y a un rapide passage à *Santa-Maria-della-Vittoria* pour dire bonjour, comme tout le monde le fait, à la statue de Sainte-Thérèse en extase. (Pour ma part, je préfère y regarder la peinture du plafond, qui représente Marie triomphant des protestants que saint Michel pousse en enfer. Un tableau que personne ne regarde même si l'église s'appelle Sante-Marie-de-la-victoire et que sa victoire est sur Luther. Mais bon... *de gustibus et coloribus non est disputandum.*) (C'était en 2017 qu'on fêtait le 500<sup>e</sup> anniversaire des thèses de Luther. Non ?)

En sortant, nous avions faim, et nous avons trouvé un bon restau plein de gens venus de partout et même des Romains. *Pasta and Social : International House*, que ça s'appelait (non mais !). Nous avons bien mangé, puis nous avons regardé les travailleurs, serveurs et serveuses; c'était impressionnant de rapidité, d'efficacité et de gentillesse. J'ai même dit à un d'eux qui passaient presque en courant : « *Siete i più bravi !* » Il a ri et a signalé mon commentaire à un de ses confrères. Et puis vint la catastrophe italienne comique

inévitables. Nous avons payé, et en sortant je me suis dit : « Ça ne peut pas être le bon prix ! » Nous sommes revenus sur nos pas et avons expliqué à la serveuse qui avait pris notre argent qu'il y avait erreur. Elle s'est confondue en excuses, et elle a corrigé l'erreur, qui doublait notre prix. Hum ! Je dis souvent que les Italiens ont ce talent superbe de vous faire les poches en vous traitant d'amis... Est-il possible qu'en ce premier mai des travailleurs... ? Je préfère ne pas y penser.

Nous repartons. Il fallait se moquer de *Piazza Venezia* et le gâteau de noces de Victor-Emmanuel II, et surtout, surtout, de regarder avec révérence notre fontaine préférée : *Delle tartarughe*, dans un quartier où je vivrais volontiers. Puis en rentrant dans le *Trastevere*, nous cherchions une *gelateria* que nous n'avons pas trouvée. Pour nous consoler nous avons visité l'église de *San-Francesco-in-ripa*, où on trouve une autre sculpture de Bernini, cette fois la mort en extase de Ludovica Alberoni. Ouf ! Okay, je crois qu'on peut accorder que Bernini est le meilleur sculpteur de saintes en extase. Ça devient ridicule à la fin.

Nous sommes rentrés... Voilà les riens dont a été faite la journée <sup>6</sup>.

---

6. J'ai fait du scoutisme, comme tant d'autres ; j'aimais déjà marcher quand j'étais tout jeune ; dans le scoutisme, j'ai trouvé chaussure à mon pied. Et je me souviens comme si c'était hier de groupes de garçons qui marchaient en chantant. Notre chanson préférée : *Allongez la jambe*. Il nous semblait que le chemin raccourcissait parce que nous chantions l'histoire des poulets et que nous comptions à rebours dans une histoire ridicule où la



**Septième livraison.  
Le mercredi 2 mai.  
Ils étaient six, et ils parlaient fort.**

Ouf! Quelle journée! Je suis vanné. Je ne suis pas sûr de pouvoir tout raconter. Mais je m'y mets tout de suite entre la première moitié du match Liverpool-Rome et la seconde moitié. Après cela, je suis perdu: par osmose, je suis devenu fana de *Roma* au point de perdre mes moyens. Et ils perdent. Si c'était les Jets de Winnipeg, ce serait terrible... Rien que pour dire... *Go, Jets, go.*

Ce matin, nous étions sur la *Piazza San Calisto*. (Plus *Trastevere* que ça, ça ne se peut pas.) Nous avons fait quelques achats pour les jours à venir dans le marché *San Cosimato*. (C'est qui Saint Cosmate? Et d'abord il est le patron de quoi au juste?)

Quelques bouts de conversation traduits pour vous: « Vous voulez que je vous filète la poitrine de poulet? — Oui, oui, merci beaucoup. » Ou: « Vous venez d'où? — Du Québec; c'est au Canada. — Ça prend combien de temps? — Sept heures de Montréal à Rome. — Ah! Je

---

mort courait aux trousses de la poule et ses petits. Comme c'est étrange: les choses les plus physiques, marcher par exemple, sont affectées par les mots et la musique... Comme le savent bien les généraux et les chefs scouts. En tout cas, j'ai trouvé ceci sur You Tube, et je me suis dit que ça allait bien avec ces récits de *passaggiate* pour vieux qui ont déjà été jeunes.

[https://www.youtube.com/watch?v=z8y\\_9Aq3gyM](https://www.youtube.com/watch?v=z8y_9Aq3gyM)

croyais que c'était plus que ça. — Croyez-moi, madame. Je le sais : je l'ai fait il y a quatre jours. — (en riant) Alors là, je vous crois. »

Donc nous quittons le marché *San Cosimato* et nous rendons à la *Piazza San Calisto* pour prendre un café, ou plutôt un *caffè* : Sandro prétend qu'il n'y a pas de café hors de l'Italie, un point, c'est tout. (Je crains qu'il ait raison.) En tout cas, nous prenions un *caffè* avec une brioche sucrée, sucrée. Sur la place, il y avait six bonhommes qui jouaient aux cartes, deux qui regardaient et quatre qui jetaient des cartes sur la table avec des gestes dramatiques : il était dix heures du matin, et c'était l'heure de la partie de cartes quotidienne (qui dure sans doute plus d'une heure, mais bon... Je ne suis pas resté jusqu'à la fin).

Ça parlait fort, mais tous ne parlaient pas : il y avait le clown qui commentait chaque carte qui tombait ; il y avait celui qui, à la périphérie, donnait son avis de temps en temps, et qui buvait d'une bouteille suspecte qu'il mettait dans la poche arrière de son jean ; il y avait le silencieux, qui se grattait la cheville en examinant tout, mais sans vouloir avouer son intérêt ; et il y avait surtout le sage, celui avec qui je m'identifiais le plus, qui ne parlait que pour établir, ou rétablir, la vérité, avec un peu de dédain parce qu'il s'attendait à ce que le clown ait gain de cause dans l'opinion publique.

Tout ça pour dire qu'il y a ce qu'on voit, mais aussi ce qu'on entend. En tant que touriste, ou philosophe, ou historien, ou anthropologue, il ne suffit pas de se

transformer en paire d'yeux sur deux pattes, il faut aussi utiliser ses oreilles. Évidemment, ce qu'on entend en Italie, c'est de l'italien. Et je me permets de reprendre la boutade italienne qui me plaît tant : « *L'italiano si canta; il francese si parla; l'inglese si grida; il tedesco si vomisce.* » (Je ne traduis pas : vous avez compris (je l'ai si souvent raconté) ; et il faut bien se venger de l'Allemagne comme on peut.) Et ceux-là parlaient vite dans un argot du *Trastevere* que je suivais avec peine. Il parlait comme des gens de la place. Je sais que c'est idiot ce que je viens de dire. N'empêche que c'est vrai : ils étaient chez eux ; et être chez soi, c'est d'abord parler fort, parce que... on est chez soi. Cela est d'autant plus évident pour moi qui ne suis pas chez moi. Et qui est un Québécois déçu dans un Québec qui n'existe pas, né au Manitoba.

Mais leurs mots m'ont fait revenir sur une sorte d'évidence que je veux partager. L'anglais est l'idiome commun du XXI<sup>e</sup> siècle. C'est la *lingua franca*. C'est quoi la *lingua franca* ? Selon la première apparition de l'expression, c'est « Un jargon qu'on parle sur la mer Méditerranée, composé de français, d'italien, d'espagnol et d'autres langues, qui s'entend par tous les matelots et marchands de quelque nation qu'ils soient. » En Europe du moins, la nouvelle *lingua franca* est l'anglais, sous deux formes. La correcte qu'on voit dans tous les documents officiels, dans les informations des aéroports, des gares de train et des bus du monde entier, et certes de Rome ; quand on l'entend parler, on a même droit à un accent anglais délicieux. « *Siamo arrivando alla stazione Porta Portese. — We are arriving at Porta Portese station.* » (Et tout ceci alors que se fait le

Brexit... L'histoire se fait dans l'ironie, ou elle ne se fait pas.)

Mais il y a aussi cet anglais bizarre qu'on entend partout. On demande quelque chose en italien, avec un accent sans aucun doute, et tout de suite on reçoit une réponse en anglais approximatif, fait de douze mots pour touriste. Si vous insistez, en parlant de nouveau en italien, et on vous répond enfin en italien. Pourquoi fait-on ainsi ? Parce que tout le monde est anglophone, c'est bien connu. Je sais par expérience qu'il y a 35 ans, à *Firenze* du moins, quand on devinait que je n'étais pas italien (tâche facile), on devinait aussi que j'étais francophone et on me parlait en français. Cela n'existe plus, ou presque. Ce qu'entend et enseigne l'oreille sont aussi intéressants ce qu'enseignent les yeux.

Ainsi, quelques heures plus tard, à deux cents mètres de la *Piazza del Popolo*, j'ai entendu des gens chanter. J'ai cru d'abord que c'était la CGIL (une sorte de CSN italienne) qui avait organisé une de leurs messes envieuses pour fêter en retard les travailleurs du 1<sup>er</sup> mai. Mais non... C'était des masses de fanas anglais, à demi saouls déjà, qui se préparaient pour le match Liverpool-Rome. Tout autour des *carabinieri* romains et des militaires avec mitraillettes (si, si). Okay, j'ai compris. Les matchs de la Coupe Stanley, même quand il est question des Jets de Winnipeg, c'est de la petite bière.

Puis une fois devant l'église de *Santa Maria del Popolo*, nous avons tenté d'entrer pour voir ce qu'il y aurait à voir. Mais une dame aimable nous a dit que nous ne

pouvions pas. « *C'è una celabrazione.* » Hein ? Elle est fana de Liverpool ? Puis soudain j'ai compris. « *Possiamo entrare e assistare alla celebrazione eucharistica ? — Ma, si, signore.* » Il faut écouter ce qu'on dit, mais il faut entendre ce qu'on nous a dit. Nous sommes entrés donc, et nous avons entendu dans l'écho de l'église un prêtre dire sa messe devant quelques personnes.

Bon. Je reviens aux yeux.

Mais d'abord au ventre : en revenant du marché, il se faisait déjà assez tard ; nous avons préparé un repas que nous avons mangé sur notre terrasse : je me sentais comme Jep Gambardella ; plus romain que ça, tu meurs.

Aujourd'hui, notre projet de retourner était dans le centre de Rome, pas le centre ancien, mais celui de la Renaissance. (Ceci est vrai, mais en même temps faux : Rome est une sorte de mille-feuilles où ce siècle-ci est repris par ce siècle-là, qui est nié par notre siècle. Exemple classique : la colonne de Trajan qui représente ses exploits, sur laquelle trône une statue de saint Pierre, qui est la négation des exploits de Trajan, par-dessus laquelle statue pieuse, on a juché une auréole faite d'ampoules électriques on ne peut plus modernes et laides.)

Donc nous sommes partis pour la *Piazza Venezia* dans l'intention de visiter *Castel Sant' Angelo* après avoir revisité vite fait *Piazza Venezia* et *Piazza Navone*. (Snob, j'ai toujours refusé de faire ce genre de visite convenu :

*Castel Sant' Angelo*, hum... Suivre le moindrement Dan Brown... Non merci. Je sais : je suis un idiot.) En arrivant à la première *piazza* et en allant vers les deux autres, nous sommes tombés sur une série d'églises dont plusieurs nous ont laissé bouche bée, et ont ralenti notre progrès. Je laisse de côté plusieurs détails : je vous avertis ; le match recommence sous peu.

D'abord, il y a eu *Santa Maria sopra Minerva* que j'ai toujours voulu voir, ne serait-ce parce qu'une église catholique (ici dédiée à Marie) construite sur un temple gréco-romain (autrefois dédié à Athéna) me fascine toujours ; les juxtapositions d'idées et de sensibilités me déconcertent, comme je l'ai signalé. Je n'avais pas trouvé le temps par le passé : l'occasion était trop belle. Je passe sur les détails de ce temple dédié aux Dominicains de sainte Thérèse de Sienne, à Thomas d'Aquin et à saint Dominique pour ne signaler que la sculpture du Christ ressuscité de *Michelangelo*. Muriel râle contre ce pauvre Michel-Ange parce qu'elle trouve que ses femmes, peintes ou sculptées, sont des garçons. En tout cas, dans ce cas, elle n'avait rien à redire. Cette œuvre est troublante de force et de beauté.

Puis, nous sommes arrêtés à l'Église de Saint-Louis des Français. (On est fier de parler français, ou on ne l'est pas, et je ne vous donne pas le nom de l'église en italien.) Encore une autre église que je n'ai pas eu le temps de voir lors de mes autres voyages. (Je sais, je sais : je suis encore et toujours un idiot.) À l'intérieur trop de choses renversantes pour tout dire. Mais je signale au moins la chapelle dédiée à saint Mathieu avec ses trois peintures du Caravage. C'était trop bon.

D'autant plus que de nos jours, les guides ont des micros et leurs ouailles des écouteurs : on n'est pas obligé des les entendre parler quand on veut regarder.

Puis, il y a eu un arrêt sur la *Piazza Navona* pour examiner la magnifique église *Sant' Agnese in Agone* : ficher une croix chrétienne dans une rotonde romaine, quelle idée géniale. Et j'ai pu en plus comprendre enfin que le *Navona* de *Piazza Navona* est une déformation d'*Agone*. Elle est bien bonne : les mots, les sons, se déforment. Tiens donc.

Puis, nous avons fini à *Santa Maria del Popolo*. Nous y avons vu les obligatoires, mais magnifiques tableaux de Caravaggio (saint Pierre en croix et saint Paul par terre), une coupole de *Raffaello*, ainsi que les deux statues de *Bernini* dans la *capella Chigi*. À Rome, on est si riche que la peinture de Raphaël est presque invisible, et on ne s'en fait pas, et une des statues du Bernin tout autant, et on ne s'en fait pas plus.

Mais nous étions fatigués, sans moyen, et nous avions faim : à demain *Castel Sant' Angelo*. Nous sommes revenus sur nos pas, lentement jusqu'à la *Piazza Venezia*... (Muriel voulait encore voir des églises : j'ai créé un monstre...) Nous avons repris le tram 3 bondé de gens qui rentraient du travail. Nous avons réussi à sortir à l'arrêt *Pescarella* en poussant et en s'excusant. Et puis chez nous...

P.S. *Roma* a gagné le match. Liverpool rentrera bredouille.

Journée parfaite. Mais un peu longue à décrire. Désolé.  
Je me couche<sup>7</sup>.

---

7. J'aime Dalida. Vous l'ai-je dit ? Et il y a d'elle une chanson que je suis incapable d'écouter sans pleurer comme un bébé. C'est *Gigi l'amoroso*. L'histoire de Lou-Lou l'amoureux est comique et triste à la fois. Ce tombeur de femmes qui se fait tromper par son rêve américain existe dans une chanson qui finit avec Dalida et son frère faisant toutes les voix d'une foule de Napolitains venus recevoir leur copain d'autrefois. À la fin, Dalida crie : *Gigi arriva dall'America*. Mais rendu là, je n'entends plus rien : j'ai les oreilles pleines de larmes.

<https://www.youtube.com/watch?v=9X-eqDmJ8CQ>



**Huitième livraison.**  
**Le jeudi 3 mai.**  
***Basta. J'abandonne.***

J'ai fait de mon mieux hier dans mon récit. Mais c'était plein d'erreurs et d'oublis. D'abord Christine m'a signalé que j'ai attribué deux peintures à *Masaccio* au lieu de *Caravaggio*. Pourtant, je venais de les voir, et je venais de parler de lui comme une *découverte* de la journée, et les peintures que j'attribuais à tort à *Masaccio* sont parmi mes préférées absolues du Caravage, vus mille fois dans des livres et sur Internet. Drôle de chose que la mémoire. Et d'abord la mémoire des noms. Enfin, je corrige ici, et je corrigerai ci-dessus.

Je signale aussi ce que j'ai oublié de dire et que je n'ai vu qu'*in situ* : il y a une grosse pierre en bas au milieu de la scène de crucifixion de saint Pierre... Tiens donc : ça doit être un accident... (Comme vous ne pouvez pas entendre l'ironie dans ma voix, je vous dis par écrit ce que vous ne pouvez pas entendre, pour que vous puissiez entendre le contraire de ce que je dis.) Et il me semble clair que les deux peintures face à face sont *organisées* pour que Pierre puisse voir Paul (les quatre fers en l'air comme on dit) tombé en bas de son cheval, et même pour qu'il regarde son visage. Paul est sans doute déjà aveugle : il ne voit rien ; il est réduit à des oreilles qui entendent une voix qui le dispute. Mais saint Paul, qui rencontre le Christ en voix, se prépare à la mort que connaît saint Pierre, ce que ce dernier voit en se voyant dans le converti qu'est Paul, un homme

bouleversé comme Pierre a été bouleversé, mais sans tomber de son cheval, qu'il ne possédait pas étant un pauvre pêcheur. Enfin...

Et puis j'ai oublié de vous parler de la Piaf romaine baraquée à tignasse noire interminable qui chantait devant le Panthéon. (Et pourtant, je voulais parler d'elle comme exemple sexy des sons de Rome.) Elle chantait des airs de Naples. Et la dernière chose que j'ai entendu d'elle était la plus belle chanson italienne des dernières cent années (j'ai décidé) : le *Caruso* de Dario Dalla, celle qui me fait pleurer malgré moi chaque fois que je l'entends <sup>8</sup> ; elle parle de mes trois choses humaines préférées et, dirais-je, liées inexorablement, soit l'amour, la mort et l'art. Une chanson que Pavarotti a rendue célèbre, mais qu'elle faisait avec un peu trop d'emphase comme notre Laura Fabian presque nationale pour attirer les touristes et faire des sous.

Voici la version Pavarotti.

[https://www.youtube.com/watch?v=l\\_m725Oxw-A](https://www.youtube.com/watch?v=l_m725Oxw-A)

Voici la version Laura Fabian.

<https://www.youtube.com/watch?v=AT82udt6j8M>

Et voici la version en duo Pavarotti et Dario Dalla. Peut-être la meilleure.

---

8. Décidément, vous croirez que je pleure tout le temps quand j'écoute des chansons.

<https://vimeo.com/114748058>

Et enfin voici les paroles. Avec ma traduction. Rien n'est garanti pour cette dernière : traduire, c'est trahir.

*Qui dove il mare luccica e tira forte il vento*  
Ici où la mer luit et le vent souffle fort  
*Su una vecchia terrazza davanti al golfo di Sorrento*  
Sur une vieille terrasse devant le golfe de Sorrente  
*Un uomo abbraccia una ragazza dopo che aveva pianto*  
Un homme embrasse une fille après qu'elle eût pleuré  
*Poi si schiarisce la voce e ricomincia il canto.*  
Puis il s'éclaircit la voix et recommence sa chanson.

refrain

*Te voglio bene assaje; ma tanto, tanto bene, sai*  
Je t'aime beaucoup, mais tellement tellement  
beaucoup, tu sais.  
*È una catena ormai che scioglie il sangue dint'e vene, sai.*  
Il y a une chaîne désormais qui dissout le sang dans  
mes veines, tu sais.

*Vide le luci in mezzo al mare, pensò alle notti là in America*

Il vit les lumières au milieu de la mer; il pensa à ses nuits là-bas en Amérique.

*Ma erano solo le lampare e la bianca scia di un'elica.*  
Mais ce n'était que des lampes et la blanche trace d'une hélice.

*Sentì il dolore nella musica, si alzò dal pianoforte.*

Il sentit la douleur au cœur de la musique, se leva de son piano,

*Ma quando vide la luna uscire da una nuvola*

Mais quand il vit la lune surgir d'un nuage

*Gli sembrò più dolce anche la morte.*

Il lui sembla que la mort était encore plus douce.

*Guardò negli occhi la ragazza, quegli occhi verdi come il mare*

Il regarda dans les yeux de la fille, dans ces yeux verts comme la mer

*Poi all'improvviso uscì una lacrima e lui credette di affogare.*

Et voilà que soudain une larme perla, et il crut se noyer.

*Potenza della lirica dove ogni dramma è un falso*

Il y a la puissance de la comédie où tout drame est une fiction.

*Con un po' di trucco e con la mimica puoi diventare un altro*

Là avec un peu de maquillage et du jeu, tu peux devenir un autre.

*Ma due occhi che ti guardano, così vicini e veri*

Mais deux yeux aussi vrais qui te regardent d'aussi près

*Ti fan scordare le parole, confondono i pensieri*

Te font oublier tes répliques et mêlent tes pensées.

*Così diventa tutto piccolo, anche le notti là in America.*

Aussi tout devient petit, même les nuits là-bas en Amérique.

*Ti volti e vedi la tua vita come la scia di un' elica*

Tu te retournes et tu vois ta vie comme la trace d'une hélice.

*Ma sì, è la vita che finisce ma lui non ci pensò poi tanto.*  
C'est ça, c'est la vie qui finit. Mais lui n'y pensa déjà plus.

*Anzi si sentiva già felice e ricominciò il suo canto.*  
Au contraire il se sentait déjà heureux et il recommença son chant.

Comment se fait-il que je l'ai oubliée, celle-là, cette magnifique créature devant le Panthéon? Je voulais pourtant l'utiliser comme exemple principal de l'importance des oreilles. Pffft! Disparue dans le trou noir qu'était devenue ma mémoire.

Il est plus facile de comprendre comme j'ai pu oublier de vous dire que nous avons trouvé une autre église Saint-Roch, qui s'ajoute à notre chapelet de répliques de notre église paroissiale. Nous marchions dans Rome, nous approchions de *Santa Maria del Popolo* et, du coin de l'œil, j'ai vu le nom sur une église (il y a en 800 à Rome, semble-t-il). J'ai dit à Muriel: « Hé, regarde. Il me faut une photo de saint Roch, de sa jambe lépreuse et de son chien. » Un bonjour à mon saint à moi, une photo prise par Muriel, et nous voilà de nouveau sur le chemin. Nous avons fait cela cinq ou six fois. Mais cela n'a pris que deux minutes dans une journée chargée. Il est normal que j'aie oublié.

En tout cas, aujourd'hui, c'est le gros morceau. Et je désespère d'avance de retenir quoique ce soit: je prévois une sorte de choc stendhalien, et j'abandonne.

**Neuvième livraison.**  
**Le vendredi 4 mai.**  
**Stendahl, moi et les autres.**

Cela fait plusieurs fois que nous ratons la *Villa Borghese*. Cette fois, j'ai réservé des billets depuis Québec, et à moins d'un drame à la porte... (*ma siamo in Italia dunque...*) Mais non, tout c'est bien passé : hier nous avons vu les trop nombreux trésors qui s'y trouvent. D'abord, nous nous sommes promenés paresseusement de par la ville (un *caffè*, la place d'Espagne, les marches, une promenade dans le parc *Giulia*, le *Pincio* avec vue sur Rome, puis le tralala qui entoure l'entrée dans la *Galleria Borghese*, une bruine inégale suivie ou précédée de percées de soleil accompagnant nos pas. C'était la première fois, en quatre visites de Rome que j'affrontais la pluie... enfin la bruine...

À l'entrée, Mu et moi parlions doucement, quand je me suis rendu compte qu'à ma droite, trois enfants assis à côté de nous nous écoutaient avec attention. « Vous parlez français ? — (Signes de tête.) — Vous êtes français ? » Alors, les parents, sans doute inquiets de voir ce vieux monsieur qui parlait à leurs enfants, ont rappliqué pour expliquer qu'ils étaient une famille de Tours (l'aîné de onze ans, des jumeaux, garçon et fille, information glanée par Muriel). Intrépide, j'ai continué avec les enfants qui semblaient être intrigués par mon accent. « Ça fait trois ou quatre fois que vous venez à la *Galleria Borghese*. Vous devez être des experts. — Non,

non, c'est la première fois », a répondu la fille, en se demandant qui est ce vieux fou qui s'imagine qu'à 9 ans, j'aie pu visiter ce musée quatre fois. En revanche, avec les parents, nous avons parlé du Québec, de notre énorme famille reconstituée et de la neige. Ils ont des amis qui vivent à Québec. Et voilà pour le détail insignifiant avant les chefs-d'œuvre. Non, j'en ai un autre.

Car ce fut bientôt le moment de l'entrée en salle : le musée est si populaire qu'il faut entrer à une heure précise et sortir deux heures plus tard. En attendant, une Américaine, qui avait deviné que je n'étais pas italien et pas trop pédophile, m'a demandé si je savais comment on faisait pour entrer. J'ai dit que la file devait commencer là (en me levant et en me plaçant sous l'enseigne de l'entrée) et j'ai pointé une seconde file sous l'enseigne qui disait sortie, et j'ai ajouté que nous étions en Italie, et donc que les règles ne s'appliquaient pas toujours. Elle a ri.

Et puis, nous sommes entrés dans le musée, alors que la file de l'entrée et la file de la sortie se sont mêlés et que coude à coude les corrects et les fraudeurs sont passés devant la préposée indifférente à l'illégalité de la moitié de ses ouailles. Une fois à l'intérieur, nous avons vu des Bernin sensuels comme c'est pas possible ; des Raphaëls, des Titien et des Rubens, ont défilé devant mes yeux ; il y avait du sacré parfois comique dans sa piété et du profane presque obscène (pauvre jeune Tourangeau de 11 ans, il aura bien des questions pour son papa, ou il les gardera pour lui). Mais je signale une grande peinture de Bassano (un peintre peu

connu, mais que j'aime pour ses corps lourds qui ressemblent presque toujours à des fermiers, des bergers et des pauvres). Il a fait une *Dernière Cène*, qui paraît bien ordinaire, avec ses Jésus, Jean et Pierre. Mais il comporte un personnage terrible à droite en haut, un Judas dont on voit le visage à demi seulement et qui me dévisageait, inquiet (lui), coupable (nous deux) et perdu dans ses pensées (épouvantables) et insensible aux conversations autour de lui, comme je le suis si souvent. Quel détail saisissant ! Le pouvoir de la peinture !

Mais c'est épuisant autant de chefs-d'œuvre à la queue-leu-leu. Stendahl en sait quelque chose, et nous sommes tous stendhaliens. Après les deux heures règlementaires (un tout petit peu moins quand même) nous sommes sortis. Il ne pleuvait plus, ça s'était rafraîchi, il fallait trouver le musée de l'art moderne devant lequel se trouvait notre *fermata* de tram.

Et puis nous sommes rentrés par le tram 3, un long trajet d'une heure qui portait nos corps fatigués, mais qui reposaient nos jambes *di buona gamba*, sans doute, mais bien faibles ; j'écoutais distrait les accents italiens autour de moi. Avec, en prime, un Italien, un étudiant, qui parlait en anglais avec un professeur américain qui *mec-spliquait* tout plein de choses, comme je le fais trop souvent.

*Basta.* Assez. J'abandonne. Tiens : visitez-le virtuellement... Je le ferai dans ma mémoire. Avec tout plein de sons.



Aujourd'hui, si Dieu le permet, la *Villa Farnesina* pour moi et le *Castel Sant' Angelo* pour Mu, et nous rencontrons des amis fraîchement arrivés de Québec. Les jours qui viennent seront bien occupés. Il est probable que je vous fausserai compagnie pour quelques jours, le temps d'arriver à Naples<sup>9</sup>.

---

9. Une fois n'est pas coutume : je ne trouve aucune chanson qui me trottait alors dans la tête, ni qui me trotte aujourd'hui dans la tête pour servir de complément et faire comme pour les autres jours ; je ne vous offre donc rien.

**Dixième livraison.**  
**Le samedi 5 mai.**  
***Arrivederci, Roma.***

C'était le titre de la chanson que, de rigueur, beuglaient quelques *crooners* américains portant un nom vaguement italien, quand j'étais jeune. Au revoir, Rome, donc. Comme j'aime cette ville : plus encore que Paris, presque autant que Florence. La Ville éternelle, dit-on ; en tout cas, c'est, comme je l'ai dit, la ville mille-feuilles. Mais on me dit que l'île de Sicile est au moins aussi étagée, et Naples, itou. Il faudra que j'essaie de le découvrir.

Mais avant de parler un peu de Naples, il faut en finir avec Rome.

Hier, avant de rencontrer des amis du Québec et souper dans une *pizzeria* du coin (pendant quelques heures, en plein Rome, on a entendu du québécois dit presque aussi fort que l'italien), nous avons essayé trois nouveaux sites de la Ville éternelle. D'abord, nous avons visité *Aqua Paolo* sur le Janicule. Donc il faut monter de nouveau, en suivant la *via Garibaldi* qui serpente depuis le *Trastevere*. Un peu avant le sommet donc, nous avons visité cette *piazza* qu'on connaît en raison du début de *La Grande Bellezza* lorsque les femmes chantent *a cappella*. Donc une autre vue sur Rome. Puis, nous avons redescendu, mais pas sans nous arrêter dans une sorte d'église abandonnée : elle devait être belle et imposante avant, mais elle ne paie

pas de mine aujourd'hui : sombre, vide, et en mauvais état ; elle semble servir encore. Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé aux églises abandonnées du Québec qu'on transforme en condos pour boomers sur la fin. Quel est le meilleur sort pour une église qui ne sert plus ? Je trouve que celui de l'église du Janicule a une sorte d'honnêteté, voire de noblesse.

En tout cas, au prochain arrêt, nous avons vu tout autre chose. C'était la *Villa Farnesina*, maison de la famille Chigi, décoré par Raphaël et quelques-uns des siens. Dès la première pièce, on y trouve sa célèbre *Galatea*. C'est tout ce qu'on vous dit que c'est, et je ne vous en dirai rien. Je signale cependant que nous avons été frappés par quelques thèmes qui se retrouvent dans les sept ou huit pièces qui constituent ce musée à taille humaine. (Quelle différence entre cette expérience et celle du jour précédent à la *Galleria Borghese*.)

D'abord, on a partout des trompe-l'œil qui créent des illusions renversantes : on croit voir, non on voit à tout moment, des tentures qui n'en sont pas, des colonnes qui n'existent pas plus que les tentures, et des fenêtres qui s'ouvrent sur des extérieurs alors qu'il y n'a pas de fenêtre et encore moins d'extérieurs. Ensuite, il y a une pièce renversante dessinée par Raphaël, mais peinte par ses disciples : il y a des centaines et des centaines de fleurs, des légumes et de fruits qui servent de cadres aux peintures principales. Ça donnerait faim rien qu'à les voir, mais on est à tout moment troublé par l'érotisme qui se dégage de tout cela : il faut le voir pour comprendre, mais il me semble qu'on ne peut pas le

voir sans comprendre. Enfin, et peut-être surtout, il m'a semblé que cet érotisme est troublé à tout moment et déjà dans la première peinture, celle de Galatée, par l'intrusion de la violence : en simple, il y a tout plein de viols qui sont représentés dans les différentes scènes ; dans cette maison de banquiers puissants, on représente la puissance nue qui poursuit et conquiert la beauté et la faiblesse souvent nues. J'ajoute pour finir qu'il n'y a rien, mais alors rien de religieux dans ces pièces : *in situ*, ces œuvres fêtent une seule chose le monde physique, la désir et la chair.

Ceux qui voudraient voir quelque chose de tout cela peuvent aller sur Internet, lieu de toutes les possibilités.

[http://www.villafarnesina.it/?page\\_id=86](http://www.villafarnesina.it/?page_id=86)

Nous avons fini nos aventures au *Castel Sant' Angelo*. Je vous ai dit que j'avais snobé ce lieu. Je n'avais pas raison évidemment. Mais maintenant, je pourrai snober ceux qui le snobent : c'est ça de gagner. C'est un de ces lieux magiques de Rome qui offrent des superpositions historiques fondues dans des structures architecturales. J'ai vraiment tout aimé, mais peut-être surtout et tout bêtement, j'ai pris plaisir à me trouver sur ce sommet fait de mains humaines, mais qui permet, comme le Janicule, de voir la ville de haut.

En repensant à tout ce que nous avons fait hier, et à tout ce que j'ai vu de mes yeux vu après l'avoir vu au cinéma, ou dans des livres, ou dans des récits, je suis comme ivre de gratitude envers Rome : la Ville éternelle. Mais comme elle est une chose humaine, il faudrait

peut-être lui souhaiter, par une sorte d'oxymore, de demeurer éternelle encore bien des années. Et nous souhaiter à Muriel et à moi assez d'années et de santé... pour revenir. Car nous devons la quitter.

Et nous voilà, le lendemain, dans le train qui nous porte jusqu'à Naples : nous avons négocié la sortie de l'appartement de Rome et l'achat des billets et la montée dans le train. Et puis tiens, après quelques regards jetés par une fenêtre sur des champs qui filent devant nos yeux, nous voilà à Naples même. Et tout de suite nous plongeons dans une sorte de désordre serein qui caractérise cette ville telle que je l'ai retenue dans ma mémoire. Un bout de métro (nouveau et bien beau), un bout par la rue piétonnière Toledo, tourne à droite, grimpe un peu, tourne à gauche et puis nous voilà chez Gemma, au sixième étage. Un appart merveilleux, avec Gemma à côté pour nous sauver si nous nous perdons.

Puis, il y a eu le petit tour dans le quartier pour faire le plein de pain et d'œufs et du reste... Vu cent fois (mais c'est du déjà vu), des autos et des vespas qui roulent à contrecourant et dans l'illégalité la plus évidente par des rues canyons qui peuvent laisser passer qu'un véhicule à la fois ; vu plusieurs fois (encore du déjà vu) : une vespa, un homme en avant, une femme derrière lui avec un enfant de quelques années serré entre les deux, et pas un casque sécurité sur ces trois têtes ; vu deux fois (cette fois c'est proprement du nouveau), des enfants, de douze ans au plus, sur une vespa ou une moto qui montent et descendent les rues en terrorisant non seulement le vieux monsieur que je suis, mais encore des gens du quartier.

page 46

C'est ça : nous sommes à Naples.

Demain, nous visitons le port, ou autre chose... Enfin, c'est parti <sup>10</sup>.

---

10. Une deuxième fois de suite, je n'ai aucune chanson à proposer : ça commence à ressembler à une coutume. Bizarre, mais c'est comme ça.

**Onzième livraison.**

**Le dimanche 6 mai.**

**Ils sont fous, ces Napolitains, comme aurait dit Obélix.**

Les dimanches se suivent, mais ne se ressemblent pas. Pour au moins une raison... nous ne sommes plus à Rome, la Ville éternelle, nous sommes à Naples chaotique. Et foi de Napolitain, *i Napolitani sono caotici*. Ce sont les mots mêmes du fils de la propriétaire, Davide, parlant des gens de sa ville, dont il est fier par ailleurs, croyez-moi. J'ai aussi vu une banderole qui traversait une rue (plutôt une ruelle chez nous, mais une ruelle avec des bâtiments de six ou sept étages de chaque côté créant un canyon indescriptible, avec des cordes à linge qui traversent la voie et forment une sorte de toit, des fils électriques improvisés, peut-être pour voler du courant ou le signal wi-fi, et des vignes qui produisent sans doute assez de raisin pour quelques bouteilles de vin faites à partir du *nonno* (grand-père) qui vivait autrefois à la campagne), j'ai vu une banderole donc qui disait : « *Essere napolitano è meraviglioso.* » Je veux bien que ce soit merveilleux d'être napolitain, mais il me semble que je serais moins coq de bassecour faisant son cocorico, si j'en étais sûr... Mais alors je ne serais pas un Napolitain, mais un Québécois, ou pis encore un Manitobain déraciné, pour ne rien dire des Manitobains enracinés.

En tout cas, nous sommes à Naples, et nous voulions faire le tour de quelques églises en accomplissant notre

devoir dominical... Et nous avons fait (je le laisse deviner) le tournée des églises. Enfin, nous voulions le faire, mais comme nous nous y sommes pris assez tard, nous n'avons vu que le *Gesù nuovo* du centre historique pour la messe. Après celle-ci, nous avons pu nous remplir les yeux de cette chose étrange et magnifique qu'est le baroque du sud de l'Italie. On me dit que c'est encore plus fort en Sicile. En tout cas, si c'est comme le *Gesù nuovo*, église jésuite, comme le nom l'indique, ce sera quelque chose. Tout compte fait, je préfère, sur le plan esthétique la version napolitaine du *Gesù* à la version romaine sans doute plus originelle et certes qui a coûté plus cher : la version romaine me rappelle le côté sévère de mes maîtres, alors que la version qu'offre Naples est plus généreuse, presque joyeuse, mondaine, si l'on veut, mais pieuse en même temps. En tout cas, Muriel, qui n'a pas les préjugés que j'ai et les dogmes à défendre qui sont les miens, n'a pas besoin de comparer le baroque au gothique, toujours pour donner la palme au second (on est chauvin ou on ne l'est pas) : elle aime ou elle n'aime pas, point à la ligne, comme elle dit, et elle aime le baroque, et certainement la grandeur et la splendeur du *Gesù nuovo*.

Puis, nous avons tenté de trouver quelques autres églises que nous voulions voir, mais à Naples, tout ferme à 13 heures le jour du Seigneur, comme à Rome au fond. Mais ici mettons que c'est une autre figure du chaos. Nous nous sommes donc contentés de repérer les églises que nous verrons demain ou après demain, ainsi que l'entrée de la visite de Naples souterraine (qui



vous donne 24 siècles d'histoires pour 10 € : moins de 50 centimes le siècle, une aubaine donc).

<https://www.napolisotterranea.org>

Puis comme nous y étions déjà, nous avons refait la *via dei Tribunali*... Elle m'a semblé moins chaotique que par le passé, sans doute parce que je vois qu'elle n'est qu'une rue parmi vingt qui offrent les mêmes caractéristiques de vie trépidante, de respect occasionnelle des règles de circulation et de cris et bruits étourdissants et constants. Mais pour parler de choses sérieuses, un mot sur la pizza napolitaine qu'on y mange : oui, c'est aussi bon qu'avant... Pour être tout à fait sûr, j'en ai acheté deux dans deux *pizzerie* différentes prises au hasard. Prix ridicule : 1 euro 50, pour une pizza dite *a portofoglio*, soit pliée en quatre dans un morceau de papier. Vous avez de la difficulté à vous l'imaginer ? Tiens, je vous rends la chose facile. Cliquez sagement sur le lien ci-dessous : il suffit de mettre mon visage sur le mec qui mange dans la deuxième photo.

<http://pizzadixit.com/pizza-a-portafoglio-cosa-e-come-si-mangia/>

Puis, comme il faisait beau mais pas chaud, et que nous nous sentions *di buona gamba*, nous sommes descendus dans le port pour retrouver des scènes qui nous avait marqués il y a dix ans : nous les avons revues, nous avons été marqués de nouveau. Puis, nous avons pris de la hauteur : nous sommes montés (le verbe *être* fait disparaître l'effort) depuis le port dans

une rue qui zigzagait huit ou neuf fois pour aboutir dans un quartier perdu dit du *Pizzofalcone*. Perdu, c'est-à-dire plutôt pauvre, et où il n'y a que des résidents ordinaires... Je me souviens d'un vieux monsieur qui fumait une clope en regardant sa rue sombre où il ne se passait rien.

Et puis, de nouveau sur la *via pedonale* Toledo et promptement chez nous, si ce n'est pour tenter d'aider deux touristes chinois qui cherchaient un restaurant chinois (que faire d'autre quand on est chinois à Naples? c'est comme chercher un restau à poutine parce qu'on est du Québec...) où ils devaient rencontrer des amis. Le jeune homme auquel ils parlaient les a pris pour des Japonais et les envoyait à un restau sushi. J'ai expliqué à l'un ce que les autres demandaient dans un anglais chaotique... Et alors il a pu leur dire la vérité dans un anglais tout aussi chaotique que j'ai rendu en anglais exact: il ne connaissait pas de restau chinois. Savoir qu'on ne sait pas, et se l'avouer, et l'avouer aux autres pour éviter de les faire courir à l'autre bout de la ville pour quelque chose qui ne s'y trouve pas... J'aime croire qu'il y a un tout petit peu moins de chaos à Naples aujourd'hui.

Muriel a pris tout plein de photos de cette journée: elle vous montrera bien ce que j'ai tenté de dire, mais mal. L'essentiel est ce qui suit: une belle journée... avec ses fous de Napolitains <sup>11</sup>.

---

11. Pas de chanson à offrir. Et de trois: c'est officiellement une coutume.

P.S. Dites donc Miss Météo du Québec m'a envoyé un avertissement de gel au sol vers 5h votre heure... C'est-tu, Dieu possible ? En tout cas, par ici : pas de gel, au sol ou ailleurs.

---

Et pourtant, je me dois de vous offrir ce qui me trotte toujours dans la tête et ce depuis plus 50 ans, soit des chansons des Rolling Stones. Que je me promène à Québec, à Rome ou à Paris, j'entends de temps en temps quelqu'une de leurs chansons. Et pourquoi pas une des toutes premières, et mieux encore offerte sous forme de vidéo. Je me souviens encore avec émotion d'avoir vu ceci quand j'avais 16 ans... Je me trouvais dans un cinéma à peu près vide, c'était l'après-midi, il faisait chaud dehors, et je me gavais les yeux et les oreilles de cette chanson et des pas de danse de Mick.

<https://www.youtube.com/watch?v=NVTKWojowIU>

**Douzième livraison.**  
**Le lundi 7 mai.**  
**Des bouts de rien.**

1. Le nouveau film de Sorrentino, qui porte sur Berlusconi, est sorti ces jours-ci. Il s'appelle *Loro*. Je traduirais en québécois par *Eux autres*. Je suis tenté d'aller le voir... Par snobisme? Certes... Quoi de meilleur que d'être le premier à avoir vu quelque chose. Par intérêt? Tout autant... Quoi de meilleur que voir un grand film dans sa langue et avec ceux qu'il vise en premier?

Enfin... Je ne le ferai probablement pas (nous sommes très occupés, nous qui ne faisons rien). Mais je suis tenté. Peut-être en Sicile, quand nous devrions avoir un peu de répit.

2. Alors que je voyage, je lis le livre de Sylvain Tesson, *Dans les forêts de Sibérie*, qui a gagné un prix Médicis et qu'on m'a recommandé. (Internet : quelle horreur ; on a ainsi des livres avec soi qui ne pèse rien.) Tesson fait la même chose que moi, mais il fait tout à fait autre chose que moi. D'abord parce que son livre est un livre, alors que je ne fais qu'écrire pour quelques amis. Et mon prix Médicis est la remarque occasionnelle de quelqu'un qui me corrige, ou qui me commente, ou qui me fait le plaisir de me dire qu'il m'envie. (Tous les plaisirs sont bons, peut-être pas moralement bons, mais bons quand même, et je n'en boude aucun.) Ensuite, son livre est bien différent non seulement

parce qu'il est allé se planquer dans un pays froid, alors que nordique grognon, j'ai fait tout le contraire, mais encore parce qu'il décrit la solitude et le face à face avec la nature et l'immobilité, alors que je fais tout le contraire.

Mais ce texte me dérange parce que tout en le trouvant intéressant, je n'en aime pas le style : je trouve qu'il passe trop de temps à faire du style, justement, et qu'il se regarde penser en rattachant ses pensées sur des faits anodins. Or cela me fait penser à ce que je fais. Je ne me corrigerai pas, évidemment, et je n'en ai aucunement l'intention. Mais quand je grogne contre une remarque de Tesson, ou contre une coquetterie stylistique, je me vois tout de suite, et je m'imagine me jugeant avec autant de sévérité. En somme, je n'ai pas la conscience tranquille... Mais à quoi d'autre peut-on s'attendre de la part d'un fils des Jésuites ?

3. Nous nous sommes rendus à *Ercolano* aujourd'hui. En chemin, nous avons fixé avec un préposé de *Trenitalia*, super efficace et super sympathique, la suite de notre voyage jusqu'en Sicile. Puis, pour se rendre à *Ercolano* et les fouilles de Herculaneum, vingt minutes dans la *Circumvesuviana* bondée et infernale : maudits touristes!!!! Ils sont partout ; quelle engeance ! Je ne sais pas comment font les Italiens. Et pour aider ceux qui ne comprennent pas mon ironie, je vous offre cette seule fois un indicateur clair :



Le site, et ce sans ironie aucune, était beau, et troublant, il y a de cela dix ans : voir cette partie d'une ville ancienne à ses pieds, déterrée de dessous quinze à vingt mètres de lave, cela ne peut pas ne pas être impressionnant. Mais tout est plus beau, plus grand, mieux présenté aujourd'hui. (Il y a même un caveau à cinq parties, où on voit les corps de quelques habitants qui se sont réfugiés au bord de la mer dans l'espoir de ne pas être avalés par la rivière de lave. Le fait que le bord de mer est maintenant à près d'un kilomètre est suffisant pour dire comment leur calcul était mal fait. On dit que dans chaque caveau, on trouve des corps qui sont rangés dans un ordre précis : les enfants dans le fond, puis les femmes, puis au bord et les premiers à brûler les hommes.) En revanche, repasser dans ces rues, où des gens mangeaient, travaillaient ou se promenaient, visiter des maisons avec des restes de fresques disant la vie familiale, cela est touchant... À tout moment, on se dit : « Diable que c'est étrange ! » Et tout de suite après on se dispute et on se dit : « Mais c'est tout à fait comme nous ; ils étaient humains comme nous avec leurs tavernes au coins de rue, leurs chambres à coucher et leur petit temple familial. » J'avais aimé visiter Herculaneum ; j'ai aimé de nouveau.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Herculaneum>

4. Je reviens en arrière un peu. Avant d'entrer dans les *scavi di Ercalono*, c'était déjà midi, et nous avions un peu faim, et surtout nous savions que nous aurions trop faim, et bien soif, deux heures plus tard après avoir marché au soleil. Muriel a consulté son ami Internet, qui nous a recommandé un boui-boui

napolitain à 10 minutes de la gare de train. Le mot *boui-boui* n'est pas mérité : il ne paie pas de mine, mais le proprio est un numéro, et ce qu'il offre est excellent. Mettons que ce sont des panini comme tous voudraient en offrir ; c'était copieux, fait sur mesure, et frais, frais, frais, avec une bière à 1 euro... Bien voyons donc. Nous ne mangerons pas grand-chose ce soir. C'est chez *Massimo Sarracino*, ou *O'Sarracino Paninoteca*.

Pendant qu'il préparait nos sandwiches, je regardais la télé, où la speakerine commentait la continuelle saga politique italienne : *Massimo* m'a vu et a commencé à râler. *Il governo è nullo. Prendono i soldi et non fanno niente.* Ce qui donne à peu près : « Le gouvernement, c'est des bons à rien. Ils prennent notre argent et ils n'en font rien du tout. » En tout cas, je me suis moqué de lui en lui disant que c'était seulement en Italie qu'on pouvait avoir une élection et six semaines plus tard ne pas encore avoir de gouvernement. J'ai cru qu'il a dit que c'était une *fregatura maggiore*, mais je ne suis pas sûr, et si vous pensez que je traduirai cette obscénité, vous vous trompez. (Bon, traduisons-le en anglais : « *A major fuck up.* ») Il riait jaune, mais nous nous sommes entendus pour dire que Naples est la plus belle ville du monde, et il m'a disputé parce que je n'avais pas encore visité le Vésuve. (Je n'ai pas osé lui dire que s'il m'arrive de visiter un volcan, ce serait l'Etna, *because Empédocle.*)

Avoir mangé avec plaisir sur sa minuscule terrasse, je suis retourné à l'intérieur pour le remercier et lui demander son nom. Quand il m'a dit *Sarracino*, *Massimo Sarracino*, je lui ai dit en italien : « Mais es-tu

musulman ? » (Son nom de famille est sans doute une allusion, ou une référence, aux Sarrasins.) Il m'a regardé bizarrement, puis il a compris que je le taquinais, et il a ri et dit : « *No, no, sono cristiano.* » On s'est donné la main et j'ai promis de faire de la pub pour son restau. Voilà, c'est fait.

5. Décidément, je commence à aimer le vin rouge *frizzante*. J'en bois à l'appartement. Il faut croire qu'aucun de mes dogmes ne résisteront à ce voyage : je sens que je serai obligé en plus d'admettre que le Caravage est un très, très grand peintre. En tout cas, demain, je veux mettre à l'épreuve mon palmarès iconographique, définitif et scientifique, qui place Raphaël et le Titien au top (un mot de Français pour dire *sommet*)... Donc voilà l'intrigue des jours à venir : que faire du vin rouge *frizzante* et du Caravage <sup>12</sup> ?

---

12. Pour accompagner cette dernière remarque sur l'alcool, je trouve que la chanson préférée de mon père ferait l'affaire. Une des chansons les plus tristes que je connaisse, que les gens reprennent depuis des décennies sur un ton guilleret qui dément tout ce qui y est raconté. Les paroles sont inscrites sur la vidéo. Mais j'en ai déjà entendu une version lente et langoureuse avec un voix de vieil ivrogne : ça me semble faire entendre la dimension cachée de la chanson.

<https://www.youtube.com/watch?v=bVbOKVOeUbg>



**Treizième livraison.**

**Le mardi 8 mai.**

**Scène, obscène et mise en scène.**

Le titre est une devinette : il s'agit de deviner ce qui, à mon avis, est une scène, ce qui est obscène et ce qui est une mise en scène.

Donc une autre journée à *fare la passeggiata* à Naples, mais avec des arrêts de temps en temps. Nous avons d'abord visité un *palazzo* qui se trouve sur la *via Toledo*, tout juste en bas de chez nous. C'est presque sur le coin de la *via dell' Affitto*, qui n'a, à mon avis, de la *via* (rue) que le nom : partout ailleurs qu'à Naples, ce serait une ruelle, et encore. Ces rues/ruelles me fascinent ; j'en ai déjà parlé ; j'essaie encore une fois : une ruelle à sens unique, qui grimpe dans la montagne, que les gens empruntent en auto et à vespa dans les deux sens, alors que les gens montent et descendent à pied en même temps, et par-dessus une jungle de fils et de cordes à linge qui cache presque le ciel. (Il n'y a pas d'accident, croirait-on, ou pas plus qu'ailleurs. Mais j'ai vu une dispute entre deux chauffeurs (un motocycliste et un automobiliste) encadrés par trois ou quatre *carabinieri* : je ne vous dis même pas qui criait le plus fort de façon à augmenter le bruit et le désordre.)

En tout cas, tout près de chez nous, il y a un musée magnifique dans le *Palazzo Zevallos Stigliano*. C'est là qu'on trouve un saisissant tableau du Caravage (mais ne le sont-ils pas tous de par leur composition et leurs

effets contrastés et le choc qu'ils produisent ?) ; il porte le nom *Martyre de sainte Ursule*. On annonce ce tableau pour aguicher le touriste (c'est-à-dire moi), et on a raison de le faire. Mais je vous assure que l'ensemble de ce qu'on montre dans ce musée (une bonne quarantaine de tableaux) est remarquable : d'abord, le *palazzo* lui-même qui a un air d'art nouveau décidé, mais qui est plein de beaux tableaux et de belles sculptures (sur trois siècles) par des créateurs moins connus, mais très talentueux. Entre autres, il y a une peinture de Artemisia Gentileschi (une des seules femmes peintres de la Renaissance à être reconnues et qui vivaient de son art à cette époque). C'est un *Samson et Dalila* très, très beau.

Dans la salle, quand nous y sommes retournés pour revoir le tableau du Caravage après avoir fait le tour des autres pièces et des autres œuvres, il y avait une classe de primaire avec une vingtaine de bouts de chou assis autour leur institutrice sous un *Judith coupant la tête d'Holopherne* : ils recevaient une homélie sur l'art et l'amour et la beauté. Hum ! Je me demande comment j'aurais reçu cela à leur âge.

En tout cas, comme vous êtes plus vieux qu'eux, à la suite de l'institutrice appliquée, je vous suggère fortement de visiter ce *palazzo* et de tirer profit des œuvres qu'on y trouve. Deux de mes préférées : un *Jésus et la femme adultère* (j'aime bien les scènes où on pardonne les péchés, je ne sais trop pourquoi) et un portrait d'une jeune coquette et coquine qui entre dans une église qui porte le titre terrible : *Le Diable et l'eau bénite*.

Tiens, je vous offre le dernier grâce à cette invention diabolique qu'est Internet.

[https://www.tripadvisor.it/LocationPhotoDirectLink-g187785-d2507293-i184544662-Gallerie\\_di\\_Palazzo\\_Zevallos\\_Stigliano-Naples\\_Province\\_of\\_Naples\\_Campani.html](https://www.tripadvisor.it/LocationPhotoDirectLink-g187785-d2507293-i184544662-Gallerie_di_Palazzo_Zevallos_Stigliano-Naples_Province_of_Naples_Campani.html)

Puis, nous nous sommes rendus sur la *via dei Tribunali* encore une fois pour le plaisir du désordre napolitain sous sa forme classique : on se croirait à l'opéra tellement c'est coloré et excessif. Et puis, nous nous sommes enfoncés sous terre. Car il y a Naples, mais il y a aussi *Napoli sotterreanea*. Notre guide, excellent, nous a présenté les carrières creusées par les Grecs, ou plutôt par leurs esclaves, pour fournir la pierre des temples et bâtiments publics du IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, carrières que les Romains ont transformées en aqueducs, que les chrétiens ont transformés... Et cela continue pendant plus d'un millénaire. Pour finir vite, je raconte que les Napolitains de la Seconde Guerre mondiale ont transformé tout cela en abris durant les bombardements alliés de 1943. C'est une des choses les plus impressionnantes que j'ai vus de ma vie.

Mais claustrophobes et obèses s'abstenir : c'est serré, sombre et humide. Le tout finit, et la tournée prend fin, dans un théâtre romain en pierre autrefois à ciel ouvert, qui se trouve sous une maison de six ou sept étages. En somme, comme je l'ai dit, on a droit à 24 siècles pour 10€. Avec des marches pour monter, et d'autres pour descendre, et pour monter, et pour descendre, en

cherchant des siècles et des siècles superposés. Mon Fitbit est devenu fou : à force de monter et de descendre, il semblerait que j'ai fait 24 étages. C'est possible : on est Naples, la *città caotica*.

Je viens de me souvenir que je voulais vous parler de quelque chose de tout à fait normal et de tout à fait fou. Un peu partout à Rome, mais parlons de Naples, on tourne un coin, et on fait face à deux ou quatre soldats munis de mitraillettes, accotés à des chars armés ou, les plus disciplinés, les yeux aux aguets. C'est le cas, par exemple, aux deux bouts de la *via Toledo* et à l'entrée et à la sortie de la *via dei Tribunali*. Un Nord-Américain est surpris d'abord, puis il se raisonne et blâme l'irrationalité des autres : « Ils sont fous, ces Napolitains (ou ces Romains ou ces Italiens). » Puis, s'il réfléchit un peu, et je suis là pour réfléchir pour vous, paresseux que vous êtes, il se rend compte que c'est la nouvelle réalité sociale : comme on fonce dans des foules ou on tire sur des passants, pour diverses raisons allant de la maladie mentale à l'idéologie en passant par la piété, il faut sinon protéger les foules innocentes, au moins leur donner l'impression qu'on fait tout pour. Car le citoyen moderne doit pouvoir faire en paix ce qu'il est fait pour faire : produire et consommer. En tout cas, je ne suis pas encore habitué à tout cela pour ne pas être étonné... Mais d'ici une ou deux semaines, je serai assez européenisé pour être choqué par le manque de sérieux des autorités québécoises ; j'écrirai peut-être une lettre du lecteur indigné de l'impéritie du *gouvernemaman* dans le Soleil de Québec. On verra.

Puis, et je retourne au récit circonstancié et ordonné selon le temps, après la règlementaire *pizza a portafoglio* (toujours aussi bonne, selon Muriel, et contre-vérifié par Gérard, qui devient *Geraldone* à force d'en manger), nous avons visité l'église théatine du *Pio Monte della Misericordia* pour voir un dernier Caravage. Il s'agit des *Sept Œuvres de la miséricorde*, que vous pouvez examiner sans sortir de chez vous ci-dessous.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Les\\_Sept\\_Œuvres\\_de\\_misericorde](https://fr.wikipedia.org/wiki/Les_Sept_Œuvres_de_misericorde)

Je vous la laisse examiner pour vous. Mais je vous dit que pour ma part, elle a confirmé l'impression générale que je me suis faite : Caravage est un génie, il n'y a pas de doute. Mais c'est un génie fou. Et il me semble qu'il y a tout moment des éléments pas catholiques dans ses œuvres même les plus pieuses. Je ne saurais le prouver, cela va presque de soi (qui peut imaginer prouver quoi que ce soit avec des œuvres d'art, à part moi ?), mais il se dégage des œuvres de Caravage un trouble, qui me semble voulu, qui contredit tout ce qui est dit à première vue, et qui dit des choses qui veulent faire penser.

Bon... C'est la fin d'une longue journée. Et nous mangeons chez des amis à l'autre bout (le bout respectable) de la ville et en hauteur (*stazione Rione alto*, c'est tout dire) : comme disait Sylvain Lelièvre, quand on est de basse-ville, on n'est pas de haute-ville.

<https://www.youtube.com/watch?v=CPIRZH7tdTc>

page 62

Et je suis de basse-ville, même à Naples. Et voilà une belle mise en scène de mon personnage.

**Quatorzième livraison.  
Le mercredi 9 mai.  
Ceci est pour Denis.**

« On reconnaîtra jusque dans mon Zarathoustra une ambition très sérieuse de style romain, d'« *aere perennius* » dans le style. — Il n'en a pas été autrement de mon premier contact avec Horace. Jusqu'à présent aucun poète ne m'a procuré le même ravissement artistique que celui que j'ai éprouvé dès l'abord à la lecture d'une ode d'Horace. Dans certaines langues, il n'est même pas possible de vouloir ce qui est réalisé ici. Cette mosaïque des mots, où chaque mot par son timbre, sa place dans la phrase, l'idée qu'il exprime, fait rayonner sa force à droite, à gauche et sur l'ensemble, ce minimum dans la somme et le nombre des signes et ce maximum que l'on atteint ainsi dans l'énergie des signes — tout cela est romain, et, si l'on veut m'en croire, noble par excellence. Tout le reste de la poésie devient, à côté de cela, quelque chose de populaire, — un simple bavardage de sentiments... »

Nietzsche, *Crépuscule des idoles*. « Ce que je dois aux Anciens ».

Non, ne craignez rien : je ne suis pas devenu fou ; je ne me prends pas pour le vieil Allemand, lui-même devenu fou (et bien fait pour lui, disent en sourdine des gens pas gentils, mais fort moraux). (Pour ma part, Nietzsche ayant tort, je préfère *Ovidius Naso* à *Horatius Flaccus*. Bon!) Mais j'ai pensé à Horace en me répétant cette phrase latine, venue je ne sais d'où, comme par

l'inspiration d'un ange, apprise il y a longtemps. La voici (avec un merci à mes maîtres jésuites): *Bis repetita placent*. C'est un aphorisme médiéval qui s'enracine dans un bout de vers d'Horace. Horace que mon ami Denis, latiniste émérite, pratique tous les jours, et qu'il reconnaîtra tout de suite et en sera ravi. (Tous les plaisirs sont bons, Denis... Tous...)

C'est tiré du bien connu et bien comique (du moins à mon avis) *Épître aux Pisons*, ou *Art poétique*. (Une lettre à des amis rimeurs sur les règles poétiques, laquelle commence avec un aveu qu'il n'y a pas de règles qui tiennent en poésie... Voyons donc... Et tout le monde prend cela au sérieux, et surtout ce clown de Boileau, un tyran si jamais il en fût... Mais je m'emballe...) En tout cas, l'original ne dit pas que les choses qu'on répète plaisent, mais bien ceci: *Haec deciens repetita placebit*, soit: certaines choses répétées dix fois plairont (encore et toujours, est-il sous-entendu).

J'aime bien quand même l'aphorisme médiéval, infidèle comme le sont tant de choses médiévales, parce qu'il est à la fois délicieusement redondant et qu'il me fait sentir qu'il y a deux sens dans une seule phrase. Est-ce des choses qu'on répète deux fois qui plaisent (et qu'est-ce que répéter deux fois sinon dire trois fois?) ou bien les choses qu'on répète plaisent-elles la seconde fois du fait d'être répétées, le second plaisir s'ajoutant au premier? Pour ma part, je crois qu'on dit les deux choses en même temps. En somme, du fait de son ambigüité, le message se répète, mais il ne dit pas tout à fait la même chose les deux fois. Tout cela pour



introduire à la répétition la plus attendue de notre visite de Naples.

Aujourd'hui, nous sommes retournés à la *via dei Tribunali*, ou plutôt juste un peu au-dessus, soit au Musée archéologique de Naples. Les experts, que je remercie ici de tout cœur, y ont placé tout plein de sculptures, de fresques et de mosaïques trouvés dans les environs, soit surtout à Herculaneum et Pompéi. C'est un endroit grand et beau et rempli de belles choses qui plaisent deux fois (c'est vérifié et prouvé, foi de reporter) et qui plairaient dix fois (j'aimerais donc pouvoir le vérifier et vous le dire dans quelques années, si Dieu me prête vie).

Avertissement de prude: je ne vous parle pas du *Gabinetto segreto*, mais je vous y renvoie, mais en italien pour vous protéger: ceci n'est pas un compte-rendu de vieux satyre. Bien que... quoique... malgré quoi...

[https://it.wikipedia.org/wiki/Gabinetto\\_Segreto](https://it.wikipedia.org/wiki/Gabinetto_Segreto)

En tout cas, une fois entrés, et au cours de nos pas hasardeux, nous avons revu les Dioscures géants (qui naissaient et mouraient tour à tour l'un par l'autre et l'un pour l'autre), j'ai revu le si touchant Hercule Farnese, épuisé par ses travaux (on comprend de mieux en mieux ce genre d'œuvre à mesure qu'on vieillit), et que dire du Taureau Farnese: rien; c'est trop fort. Tout cela est fort, comme je le dis en me répétant, j'espère que ça vous plaît du fait de la répétition, qui, vous l'ai-je dit, plaît, et mérite les commentaires

élogieux universels. En tout cas, puis, comme je l'ai dit et le répète, *bis repetita placent*, et cela a été vrai pour le spectateur que j'étais.

Juste à côté des salles du premier étage, on passe d'une série de salles aux sculptures monumentales, à vous faire tourner la tête, à une salle ou deux de bijoux et d'objets quotidiens minuscules et finement travaillés à vous arracher les yeux. Le contraste ajoute au plaisir: il faut croire que les opposés rapprochés plaisent itou. Comment dirait-on cela en latin, Denis ?

Mais, je reviens en arrière, et je vous signale deux sculptures dont on ne parle pas que je sache et qui m'ont touché cette fois plus que par le passé. Il s'agit d'un Achille qui porte sur l'épaule gauche le corps d'un enfant assassiné et dans la main droite un glaive pour défendre son corps, ou le glaive qui a transformé l'enfant vivant plein d'espoir en un mort sanguinolent (mais blanc). Et il y a un peu avant ce guerrier gaulois, qui ressemble à Astérix, à genoux, qui porte sur son dos plié une charge disparue aujourd'hui. En somme, la beauté, la finesse, la gloire de Rome a été bâtie sur la violence, la souffrance et l'esclavage. Les plaisirs se paient, et se paient cher. Le village gaulois résiste à César, c'est drôle, mais c'est inexact. Qu'on se le dise, n'est-ce pas Denis ?

En tout cas, ce retour au Musée archéologique, a fait naître en moi une décision: la prochaine fois que je retournerai à Naples (s'il vous plaît, Seigneur), je visiterai une autre fois la *Palazzo Zevallos Stigliano*, pour revoir le *Martyre de sainte Ursule*, de mon fou de

Caravage, mais aussi d'autres peintures qui m'ont frappées et que j'aime comme en retard. Par exemple, une peinture d'un illustre inconnu (inconnu pour moi, illustre sans doute par ailleurs); il s'appelle Hendrick von Somer; il est flamand, mais son œuvre n'existe qu'à Naples. (C'est un gars qui a quitté son pays et qui s'est fait une vie, une bonne vie, ailleurs; je comprends ça.)

En tout cas, la peinture qui me plaît tant, mais en retard, s'appelle *Tobie redonnant la vue à son père*. Le beau Tobie est accompagné d'un ange magnifique (il faudrait que je vous explique un jour pourquoi j'aime la représentation des anges, ces messagers venus d'ailleurs et d'abord de hors de nous), et la mère de Tobie regarde avec sollicitude, alors que l'enfant enduit les yeux de son vieux père aveugle du médicament qui lui rendra la vue. Je me suis rendu compte sur le tard que cela me faisait penser à des amis : Toby et Denis.

<http://www.gallerieditalia.com/it/opere/hendrick-de-somer-tobia-ridona-la-vista-al-padre/>

Et il faut terminer ce récit par un message important, pour notre public pantois, que nous remercions ici pour leur attention soutenue, portant sur une mutation importante de notre voyage. Comme je suis en Europe je devrais l'offrir en français et ensuite en lingua franca, avec l'accent qu'il faut. Mais je suis paresseux, et il se fait tard. Depuis Rome, la pluie, une bruine occasionnelle fine et même agréable, mais hier un vraie pluie lourde et tannante comme on dit, nous suit : les nuages sont si présents que nous n'avons pas encore

vu le haut du Vésuve qui est pourtant juste à côté...  
Donc de la pluie.

En conséquence, nous partons demain et alors que nous devons arrêter à Salerno, pour sa cathédrale normande réputée, et à Paestum, pour ses temples grecs et son musée, nous irons d'un coup en Sicile, où me dit-on il ne pleut jamais. Car des églises chrétiennes nous en avons vues à Rome et à Naples, et des temples grecs nous en verrons à Ségeste et à Agrigento. En somme, nous avons décidé de filer directement en Sicile, île du *barocco*, mais où, nous promet Miss Météo italienne, moins menteuse que Miss Météo québécoise, nous retrouverons les mêmes 20° que depuis deux semaines, mais avec plus de soleil. Donc, demain sera une journée de voyage en train, jusqu'à *Villa San Giovanni* et sur le traversier jusqu'à *Messina*, puis de nouveau par train jusqu'à *Milazzo* au bord de la mer, et dans un port qui permet de visiter quelques îles éoliennes. Éoliennes? Parce qu'elles étaient l'habitat du dieu Éole, dieu du vent, et non parce qu'elles sont pleines de grosses machines à pales qui tuent des oiseaux pour faire plaisir aux moralistes extrémistes, sans religion, mais religieux quand même.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Îles\\_Éoliennes](https://fr.wikipedia.org/wiki/Îles_Éoliennes)

Mais cela implique presque certainement que je n'écrirai pas demain : le train, même quand il longe la côte méditerranéenne n'est pas le meilleur inspireur de remarques de voyageur. Ulysse prendra sans doute un petit congé pour mieux penser à son Ulysse laissé au Québec. Et à son Théodore. Et à son Achille. Et à

son Alicia et à sa Leila et à son Paul-Émile et quelques autres. Puis il vous reviendra, je l'espère, sous le soleil, mettons à *Cefalù*, qui est un mot italien qui répète un mot grec (*képhalê*), qui dit tête. Mais je me répète <sup>13</sup>.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Cefalù>

---

13. Je ne comprends pas : j'avais décidé de mettre ici un renvoi à une chanson de Daniel, soit *J'ai quitté mon île*. Mais j'ai oublié de le faire. Étrange chose que la mémoire et la conscience humaine ! En tout cas, je voulais signaler cette chanson parce que j'entrais sur l'île de la Sicile, et surtout parce que la chanson parle de l'expérience de sortir de soi et de chercher ailleurs. C'est un bien belle chanson, toute simple, et qui traite de quelque chose d'essentiel à toute vie : on sort d'ici pour aller ailleurs, pour se protéger de ce qui pourrait étouffer et pour grandir même s'il y a des risques ; on quitte une île, son île, mais on se rend ailleurs, sur une autre île. En tout cas, voici ce que je voulais mettre à la fin de cette journée, et que j'ai oublié de faire. Pas besoin de paroles : c'est tout simple et tout clair, comme devrait être tous les textes.

J'aime bien la version sur vidéo qui suit : Daniel y séduit des Moscovites francophiles ; je trouve cela bien drôle.

<https://www.youtube.com/watch?v=N6olnwOcqPc>

**Quinzième livraison.**  
**Le jeudi 10 mai.**  
**Les modifications.**

Comme je vous l'ai dit, nous avons décidé il y a deux jours de modifier un peu notre itinéraire et nous rendre sans arrêt, *dritto dritto*, dans les îles éoliennes, ou du moins tout près. Hier, nous avons acheté des billets pour nous rendre à *Milazzo* en train, trouver un pied à terre et décider de la suite des choses. Et voilà que nous sommes rendus à *Villa San Giovanni*, et le train est sur le point de se modifier pour devenir un navire. Ou plutôt, nos wagons (*carrozze* en italien, ce qui fait plus aristocratique, ne trouvez-vous pas ?) sont sur le point de monter sur un traversier qui permettra de passer en Sicile. Puis, le train redeviendra un train, quand une autre locomotive prendra en charge nos wagons, et nous partirons pour *Palermo*, avec un arrêt au port de *Millazzo* qui permet de visiter les îles éoliennes : nous y descendrons. La modification est sur le point de se réaliser.

Nous sommes arrivés donc à *Villa San Giovanni*, et nous allons de Scylla en Charybde. En tout cas, quand nous sommes passés il y a quelques kilomètres par le village de Scylla, j'ai vu pour la première fois la pointe de la Sicile et donc Charybde. Me voilà en pleine *Odyssée* d'Homère, car son héros Ulysse a dû passer par ici, et même deux fois. Heureusement, Circé lui avait expliqué comment négocier ce détroit dangereux de façon à éviter et Charybde et Scylla. Évidemment,

Ulysse a tout fait pour que cela devienne dangereux et a perdu quelques hommes à cause de son audace : il y a des gens comme ça, qui sont curieux au point sinon d'être vicieux, du moins de se causer des problèmes. Mais bon, je compte sur le pilote du traversier pour ne pas avoir l'esprit d'Ulysse, et sur le Bon Dieu s'il se prend pour un héros grec.

«Tomber de Charybde en Scylla» est l'expression française, inventée par La Fontaine. Un poète français (le plus grand à mon avis) prend l'histoire d'un autre poète, grec celui-là, et la modifie, et cela devient un expression pour tous les Français, qui sont même français, ou francophones, comme on dit, du fait d'employer l'expression, quoi que ce puisse être sans connaître ni Homère, ni La Fontaine. Voici pour ceux qui l'ont oublié les vers du bon Jean : ils racontent comment deux bonnes femmes ont pensé améliorer leur vie et l'ont rendue au contraire plus difficile, à cause de leur vieille chipie de maîtresse qui a remplacé le cocorico du coq qu'elles avaient tué par sa surveillance bien plus contraignante. On trouverait difficilement une morale qui soit plus conforme à l'esprit de ce paresseux et peu entreprenant La Fontaine.

C'est ainsi que le plus souvent,  
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,  
On s'enfonce encore plus avant :  
Témoin ce couple et son salaire.  
La Vieille, au lieu du coq les fit tomber par là  
De Charybde en Scylla.

En tout cas, tout le long du voyage par train, avant d'en arriver à Charybde après avoir passé par Scylla, j'ai pensé à *La Modification* de Butor. D'abord, je me suis vite retrouvé dans la situation de son héros (mais est-ce un héros, et les romanciers contemporains savent-ils créer des héros ?), quelqu'un qui bouge sans arrêt sans jamais avoir bougé, puisqu'il est assis sagement dans son siège de wagon de train. (Pour dire *fauteuil*, les italiens disent *poltrone*, qui me semble aller très bien avec les poltrons français.) De mon *poltrone* fourni par *Trenitalia*, j'ai vu le paysage urbain de Naples se modifier, sous mes yeux immobiles et pourtant en mouvement, pour devenir la riche campagne de la Campanie, puis insensiblement, la campagne de la Calabre. Des kilomètres et des kilomètres de champs de chaque côté des rails, des vignes à perte de vue, parfois sur les hauteurs vertigineuses des derniers morceaux des Apennins, lesquelles accotaient les plages de la Méditerranée. Puis des oliviers, ou des champs de diverses productions que je ne pouvais pas identifier. Je ne suis pas un fermier : vous savez bien. (J'espère que Muriel a capté 10 % de ce que nous avons vu.)

Soit dit en passant, la campagne de Campanie a eu beau se modifier pour devenir la campagne de la Calabre, les deux portent le même nom, *campagne*, qui vient, disent les experts, du mot latin *Campania*. Tiens donc : en sortant dans la Campanie, nous restons dans la campagne. (Denis trouvera cela comique.)

Or comme le héros de Butor dans *La Modification*, tout en ne faisant rien, je pensais beaucoup. Entre autres,



j'essayais de refaire le chemin de ma vie qui m'a porté de Saint-Boniface au Manitoba sur la rivière Rouge, à Québec sur le Saint-Laurent, pour aboutir (mais aboutir en mouvement) le long de la Méditerranée en Italie. Et tout cela me semblait tout à fait compréhensible (je ressassais les différentes décisions qui ont marqué ma vie) et pourtant mystérieux. Comment me suis-je modifié pour devenir le vieux monsieur que je suis aujourd'hui? J'ai le même nom, j'ai le même NAS, j'ai les mêmes frères et sœur et plusieurs amis de cette époque d'origine, et pourtant je ne suis plus la même personne. Hum... La modification est une chose bien étrange.

En tout cas, nous voilà arrivés, comme je disais au début, à *Villa San Giovanni*. La traversée a été charmante : sur le pont, nous regardions les deux côtes, l'italienne et la sicilienne, avec sous nous l'eau la plus bleue que j'aie vue de ma vie. Je m'attendais à tout moment de voir apparaître la sirène, qui se modifie par amour en belle jeune femme pour à la fin *transhumaniser* son amant humain, la sirène donc dont parle Lampedusa dans sa nouvelle, parfaite, qui porte le nom *Ligeia* (comme l'histoire de Poe), ou *Il professore e la sirena*. Je cherchais des yeux, mais je n'ai rien vu. Je me suis dit : «Tiens, nous nous modifions : nous étions des Italiens de passage, et nous sommes en train de nous transformer pour devenir des Siciliens d'emprunt. *Eravamo Italiani, siamo per modificarci et diventare Siciliani*. Ou pour modifier la phrase et la dire à peu près en sicilien : *Geraldo è ùmo siciliano, et Muriella fīmmina siciliana*.

En tout cas, arrivés de l'autre côté, nous avons eu droit à une comédie sicilienne. Tout à coup, notre *carrozza* s'est modifiée pour devenir une citrouille : pas d'air, plus d'électricité pour les ordi et tablettes, des visages de plus en plus longs à mesure que le temps s'étirait et que nous ne bougions pas de la *Stazione centrale* de Messina. Dix minutes, vingt minutes... Nous ne partons toujours pas. Ça chauffe, et pas dans le sens météorologique du terme. Mon vis-à-vis a commencé à engueuler la préposée de *Trenitalia*. Si son idée était qu'il se rafraîchirait, il s'est sérieusement trompé. Mais je crois que ça lui faisait du bien. Je suis sûr d'avoir entendu au moins un *fan culo* classique. Encouragés par ses sparages, plusieurs hommes se sont levés pour dire comment ils feraient pour régler le problème. Les *Te lo dico io* fusaient de toute part.

Et la jeune femme en face de moi, avec qui nous avons échangé quelques mots a semblé regretter d'être sicilienne (elle lisait un roman de Camilleri : plus sicilien que ça, c'est pas possible). En tout cas, il n'y avait pas l'ombre d'un *commissario* Montalbano pour mettre de l'ordre là-dedans. Et en sortant du train à *Milazzo*, j'ai dit à la cantonade : « *Pazienza, tutti.* » Mais je crois qu'ils n'ont pas compris mon humour. Le fait qu'ils en avaient encore pour une heure au moins avant d'arriver à *Palermo* a dû affecter leur capacité de comprendre et de rire.

Durant le voyage, j'avais établi que nous demeurerions dans un B&B du nom du Solaris dans le port de *Milazzo*. Une fois arrivé, le proprio nous a dit qu'il n'avait plus de place. Nous avons cherché et avons

trouvé *Il vecchio Mulino*, qui est moins cher et plus propre et dont le proprio est super sympa. Nous avons modifié les choses pour le mieux. Nous les avons tellement modifiés que nous avons décidé de rester deux nuits.

Mais il faut aller trouver le *Gambero Rosso*, qui offre de la cuisine sicilienne et du poisson, foi du proprio. Il nous a dit : « Je passe vous réserver une table pour 20h. Et si vous ne trouvez pas ça bon, vous me le dites : je n'enverrai jamais plus quelqu'un chez lui. » Il y a des gens qui prennent au sérieux leur boulot. Et il y a une façon italienne de mentir qui est si charmante qu'on fait semblant de croire.

J'ai faim... Au moins, cela ne change pas chez moi <sup>14</sup>.

---

14. Debussy est le plus grand des musiciens français. En tout cas, il a influencé tous ceux qui sont venus après lui et plusieurs qui vivaient de son temps. Parmi eux, il y a Jacques Ibert, dont j'ai fait la découverte il y a trois ou quatre ans. Et parmi les pièces d'Ibert, il y a *Escale*, dont la première partie porte le sous-titre *Rome-Palermo*. J'aime bien la vidéo que je vous propose à cause de la peinture impressionniste qu'on y présente : il me semble que Debussy et Ibert sont des impressionnistes de la musique.

<https://www.youtube.com/watch?v=HjgnUcMjPQQ>

**Seizième livraison.**

**Le vendredi 11 mai.**

**La modification de la modification ? Jamais de la vie : la stabilité dans la modification.**

Nous avons modifié les choses encore une fois. C'est parce que nous sommes paresseux : il faut changer pour tenir compte de ses vies. Comme je vous l'ai déjà dit, je crois, nous resterons deux nuits chez Francesco dans son *Al vecchio mulino*. (De vieux moulin, pas le moindre vestige : son B & B est hyper moderne, et tout est neuf, neuf, comme disent les Italiens quand ils sont trop paresseux pour utiliser un superlatif.) Ce matin donc, après la journée épuisante d'hier et le gros repas dans le *Gambero rosso* d'hier soir, nous sommes sortis de l'appartement à onze heures pour prendre le bateau pour Lipari. (En sortant, Francesco nous a offert de nous donner un lift à la gare demain. J'ai dit à son épouse : « *Francesco è un principe.* » Vous voyez : ce ne sont pas seulement les Siciliens qui savent en beurrer épais.)

En chemin, nous prenons un *caffè* et un *cornetto* (un *dolce* décadent au *ricotta* et au sucre, une sorte de version française du classique *canolo*), et nous partons pour le port. (Soit dit en passant, un *cornetto*, ce n'est pas un *cornuto*. Que de différence en modifiant une voyelle.) Rendus à la compagnie de traversier, nous avons découvert que l'annonce à l'extérieur, notée la nuit précédente, était fautive : ce n'était 10 € par personne pour aller à Lipari, mais 76 € pour deux aller-

retour. – Vous parlez d’une modification des prix. – Comme il était tard en matinée et que nous aurions passé à peine trois heures sur l’île, nous avons décidé vite fait de rester sur terre et de monter dans le ciel sur la *rocca* de la ville, où se trouve le *Castello*. (*Il più grande del mondo*, précision de Francesco.) Les Grecs, les Romains, les Byzantins, les Normands, les Souabes et les Espagnols en ont fait tour à tour leur centre de pouvoir militaire et donc politique.

Une demi-heure plus tard, 15 étages plus haut (selon le Iwatch de Mu, 29 selon mon Fitbit, informations que je modifie pour donner l’honnête moyenne de 22 étages), et nous voilà à la *biglietteria* de la *rocca*. J’y achète deux billets d’un Sicilien qui vivait autrefois à Vancouver et qui me vante le lieu dont il est le cerbère : on verra bien, mon vieux ; j’en ai tant entendu du baratin enthousiaste en Italie ; je me ferai mon idée à moi, veux-tu bien.

Ooops, j’oubliais de vous rapporter quelques graffiti notés en chemin. Car les Italiens sont bien habiles, à mon sens, quand il s’agit de faire parler les murs. (Bon, les Parisiens sont meilleurs ; mais mon admiration est grande pour les uns et les autres.) Donc le palmarès (le *top* trois, *dixit* le faux Français qui vit dans ma tête et qui modifie le vrai français en sabir international), et dans l’ordre de leur apparition, sont : « *Che si crede l’ombilico del mondo, ignorando di essere il buco del culo.* » Et : « *Non so dove staremo, ma staremo bene ; non so dove staremo, ma staremo insieme. A + E, cuore.* » Et enfin : « *È la più belle vittoria in una vita di sconfitte.* » Je ne traduis pas les deux premiers, mais il est toujours

question d'amour de soi, d'amour de l'autre ou d'amour tout court. Mais le dernier graffito, je le traduis parce qu'il terrible (et qu'on le voit répéter un peu partout) : « C'est la plus belle victoire dans un vie pleine de défaites. » La femme qui a mérité ce commentaire devait être bien fière, mais je lui suggère de faire bien attention avec son beau *loser*<sup>15</sup>.

Donc nous sommes entrés sur le site. C'était spectaculaire d'abord à cause de la géographie. *Milazzo* se trouve sur une péninsule qui offre deux vues de la Méditerranée, la première vers l'Italie, encore visible, et la seconde vers la Sardaigne perdue dans la mer, mais avec quelques îles comme *Vulcano* et *Stromboli* dans les brumes. Du haut du *Castello*, on voit les deux côtés en même temps, et on entend la mer qui bat une interminable plage sur le côté de la Sardaigne. Une vue comme ça, ça vous change un homme pour toujours.

Nous avons eu aussi droit à une sorte de fou merveilleux qui offrait de l'information sur la Sicile. Le terme *information* n'est peut-être pas le bon. Voici un portrait du type. Je me suis introduit à lui en plaisantant que j'étais à la retraite et que je ne faisais plus que ce que je voulais. Il m'a corrigé et montré sa supériorité avec une politesse infinie en disant : « Je ne veux pas vous corriger et encore moins m'opposer à vous, mais moi, je n'ai jamais fait que ce que j'aimais,

---

15. Je constate avec étonnement un autre oubli. Lors de notre montée, nous avons découvert une autre église dédiée à Saint Roch. Certes, elle était un peu délabrée, mais elle fut une des joyeuses découvertes de cette journée merveilleuse toute faite d'improvisation et de surprises.

ce qui n'est pas la même chose que faire ce qu'on veut. » C'était bien parti.

Plus tard, alors que Muriel me regardait du coin de l'œil un peu inquiète d'avoir à écouter ce monsieur qui parlait beaucoup et qui grugeait notre temps, alors que le site fermait dans une heure, le type nous a dit qu'il n'y a pas de vérité, mais simplement des créations diverses qui se remplacent les unes les autres. Il me disait cela pour signaler qu'il ne fallait pas croire que la culture de la Sicile, c'était celle des Grecs, mais qu'elle était celle des 350 civilisations (rien de moins, il l'a dit deux fois) qui ont modifié les mœurs des Siciliens. Comment ça ? Il m'a dit : « Il n'y a pas de vérité en Sicile ; il y a des couches sur des couches. Ainsi on dit que le vin a été découvert il y a peut-être deux millénaires avant Jésus-Christ, mais des chercheurs américains, je vous l'assure, ont découvert qu'il y avait du vin en Sicile bien avant cela. Il y a toujours des modifications de modifications ; il n'y a rien de stable. » Tout cela dans un italien fleuri, avec force gestes et bien des moues.

Je sentais qu'il me visait, et je lui ai dit que je ne voulais pas le corriger, et, en faisant semblant d'être d'accord avec lui, je lui ai répondu : « J'ai été professeur de philosophie, et je sais qu'il y a bien des opinions sur la vérité et qu'elle est difficile à trouver. » Je ne sais pas s'il a compris ma taquinerie. En tout cas, il en voulait aux Grecs, qui étaient tous des hommes, semble-t-il, et il faisait l'apologie de la sagesse des femmes, que les Grecs méprisaient, semble-t-il, et des gitans, qui ne sont pas grecs, je vous prie de le croire, et qui semblent

avoir respecté les femmes plus que ces sales Grecs. Et pour finir, il nous a fait un petit spectacle avec une tambourine, et une guimbarde, qui remontait, disait-il, avec l'assurance d'un sceptique dogmatique, aux premiers gitans partis du fond de l'Europe de l'est il y a des millénaires pour découvrir son île. Et diable si je n'ai pas cru entendre des chevaux qui piaffaient, et des femmes qui chantaient, et des *oh* et des *ah* devant Charybde depuis Scylla.

À la fin, il m'a dit (Muriel est témoin de l'échange) : « Vos élèves ont dû vous aimer. » J'ai répondu : « Je suis sûr de les avoir aimés, et quelques-uns m'ont dit que je leur avais fait du bien. » Puis, prenant son air de sibylle hermaphrodite, il m'a dit : « Je le voyais à votre air quand vous écoutiez ma musique. » Je me demande s'il a aussi senti mon scepticisme admiratif devant sa performance. Ah ! les artistes ! Mes ennemis amis depuis toujours.

Puis, nous sommes descendus de ces hauteurs, par les rues escarpées de *Milazzo*, dont les trottoirs sont aussi souvent des escaliers que des chemins serpentant. Dans le port, face à *Messina*, qu'on devinait au loin, nous avons mangé nos *panini* et bu deux *birre*... Les bouteilles portaient le nom de la marque *Messina*. Et sur l'étiquette il est écrit : « *Nostra passione, per voi.* » Je crois que vous comprenez sans que je n'aie à modifier les mots par une traduction. Car *traduttore, traditore*, dit-on par ici, pour dire une vérité philosophico-poétique en ne modifiant qu'une seule voyelle.



Bon, j'ai fait ma sieste... Je vous ai écrit... Dans quelques heures, je mangerai un *spaghetti alle vongole* dans un boui-boui du coin. J'essaierai de me trouver un vin blanc de l'Etna pas trop cher. Celui d'hier était bien bon, et mon poisson était bon itou... Mais c'était un peu cher... En revanche, le serveur était trop charmant : un Argentin, qui a étudié en France plus précisément en Bretagne, je crois, et qui vit en Sicile depuis deux ans avec sa femme mi-argentine, mi-sicilienne. C'est lui qui nous avait suggéré de voir le *Castello*. Grâce à lui, cette modification incarnée de moins de 30 ans, nous avons pu modifier notre itinéraire d'aujourd'hui avec succès <sup>16</sup>.

P.S. J'ai parlé de la *Modification* de Butor. Mais à mon avis, le champion du nouveau roman du XXe siècle est Perec. Tout le monde parle de son *Disparition*, chef-d'œuvre et exploit littéraire à peine concevable, ou de son *Les Choses* au sujet d'un jeune couple de bourgeois français, qui se modifient sans cesse, mais sans jamais changer. (*Les Deux Pigeons* de Postel, titre volé à La Fontaine dont on a tant dit de bien, n'en est qu'une

---

16. Encore un autre oubli. Milazzo, ai-je appris à ma stupéfaction, propose au visiteur la grotte de Polyphème ; je voulais vous le raconter, mais ce désir s'est perdu et n'a pas été réalisé. À ceux dont les scènes de l'*Odyssée* sont un peu loin, je rappelle que Polyphème est le cyclope qui mange les hommes d'Ulysse ; ce dernier réussit à se sauver de la grotte avec ce qui lui reste d'hommes en inversant, en modifiant donc, la ruse du cheval de Troie : un à un, et non en groupe, les Grecs sortent en cachette et presque nus de la grotte, plutôt d'entrer en Troie cachés et armés, et en s'agrippant sous de vrais moutons, au lieu de se tapir à l'intérieur d'un faux cheval. En tout cas, la prochaine fois que je visite Milazzo, je me paie le plaisir de visiter ce site.

pâle copie.) Mais de Perec, je préfère son *Un homme qui dort*, qui raconte comment un homme se modifie de fond en comble sans comprendre ce qui lui arrive et pourquoi. Fin de la pub sur les romans français expérimentaux du XXe siècle <sup>17</sup>.

---

17. J'ai enfin trouvé une chanson qui irait bien ici. Elle a l'avantage de me rappeler que je me suis disputé au sujet du Roy Orbison avec Monique: je disais que ses chansons étaient des récits d'échecs romantiques; elle prétendait que non; au lieu de sagement reconnaître qu'il y avait des exceptions et surtout que cela n'était pas bien important parce que ces chansons étaient belles et sa voix magnifique, j'ai tenu bêtement à ma thèse.

Pour faire amender à peu près honorable, voici une des chansons de Roy Orbison où il chante la joie et la victoire amoureuses.

<https://www.youtube.com/watch?v=DAYyMIZNxfM#action=share>

**Dix-septième livraison.**  
**Le samedi 12 mai.**  
**Je suis un homme de tête.**

En tout cas, je suis arrivé à *Cefalù*. Mais c'est presque la même chose que ce que je dis dans le titre de cette seizième – je la fête, même si vous ne la fêtez pas – livraison du récit impérissable journal de notre voyage.

Je recommence. *Cefalù* est la station balnéaire italienne qui est si charmante que nous y resterons trois jours : il y a la mer, il y a du sable, et il y a la majestueuse *rocca*. Nous vivons chez Laura, qui est une femme italienne, comme vous les imaginez tous. C'est une sorte de Sophia Loren, pleine d'assurance et de charme, qui vous introduit chez elle et qui vous dit que tout est à vous avec tant de sincérité que vous la croyez. Et vous vous dites, dans le secret de votre vous-même le plus intime : « Une chance qu'elle ne sera pas là chez nous : elle prendrait toute la place. » En revanche, la place, *Cefalù*, où règne Laura, est bien impressionnante.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Cefalù>

(Je signale à mon beau-fils Hedi, le choix délicieux du vocabulaire du texte : on nous dit que *Cefalù* « tombe aux mains des Musulmans » avant d'« être libérée par les Normands ». Ha ha ha, Hedi : c'est écrit noir sur blanc. Et je me demande jusqu'à quel point la vie des gens ordinaires a été affectée pour le pis par les Musulmans et pour le mieux par les Normands. J'ai mon idée de chrétien sur la question, mais je dois avouer que je n'y sais rien ; ma tête, quand je me parle

à moi-même sans que vous ne soyez là pour entendre, me dit que je suis bien ignorant.)

Je suis un homme de tête, ai-je dit. Si vous ne l'avez pas deviné depuis les quinze premières prestations de ce carnet de voyage, c'est que vous ne comprenez pas grand chose. Je vous aime quand même, mais vous pourriez vous forcer un peu plus. Merci.

Donc, et redonc, je suis un homme de tête, et je suis arrivé à *Cefalù* avec Muriel. Or, et c'est là l'astuce que vous allez goûter sous peu : *Céfalù* est un mot sicilien, qui aurait pu être italien, qui imite un mot grec (*képhalè*) qui signifie, tenez-vous bien la tête de peur qu'elle n'explode : *tête*. Si, si. *Cefalù*, la ville, se retrouve en *encéphalite*, la terrible maladie, et *céphalée*, le lieu commun de la vie de nous tous. Car tout cela se tient par la magie de l'étymologie. Et, incroyables, vous dites : « Mais pourquoi *Cefalù* s'appellerait *tête*, en italien, en sicilien, ou en grec ? » C'est que la ville de *Cefalù* et sa magnifique plage se trouvent au pied pour la seconde, et autour et au-dessus pour la première, d'une *rocca*, comme j'en ai jamais vue : une très grande tête géographico-géologique, qui domine tout. Plus spectaculaire que cela, tu te transformes en opéra italien, mettons la *Cavalleria rusticana*, que vous avez vue à la fin du *Parrain III*. Les gens n'aiment pas cette fin, mais ils ne sont pas siciliens, et je le suis devenu parce que je l'étais depuis le début. Donc *Cefalù* et *Parrain III*, même combat.

<https://www.youtube.com/watch?v=kPKxBeibDQE>

Mais avant d'arriver à *Cefalù*, il a fallu quitter *Milazzo*, et donc quitter un homme de cœur. J'ai nommé Francesco, le proprio de notre chambre. Quand je lui ai demandé avant-hier comment nous ferions pour nous rendre à la gare et prendre le train pour *Cefalù*, il a dit tout de suite, comme sans y penser avec sa tête, mais parce que c'était une évidence de son cœur : « *Ma, io vi ci porterò.* » Et fidèle à sa parole, et au contraire de l'image de l'Italien (et encore pis du Sicilien) menteur, il était là ce matin, pile à 10 h. Et il nous a portés à la gare.

Dans l'auto, qu'il conduisait comme un Sicilien, soit bien mais de façon épeurante (voir Tintin, *L'Affaire Tournesol* et le personnage de Arturo Benedetto), je lui jaisais ça pas à peu près pour oublier les trois ou quatre accidents que nous avons évités de peu.

— Pour les ignorants parmi vous, je pige ceci dans Wiki, en vous priant de remarquer tout ce que nous perdons durant notre époque politiquement correcte, où il est strictement interdit de rire et de rire au moyen de stéréotypes culturels, raciaux ou sexuels.

**«Cartoffoli di Milano, Arturo Benedetto Giovanni Giuseppe Pietro Archangelo Alfredo** (*L'Affaire Tournesol*).

Parfait stéréotype du chauffard italien, il est le conducteur milanais d'une Lancia Aurelia B 20 qui renverse le capitaine Haddock puis l'emmène avec Tintin et Milou dans une folle course-poursuite. Cela entraîne de nombreux dégâts et de mémorables

frayeurs, notamment à Cervens où son passage à travers le marché est pour le moins chaotique. D'ailleurs, ce n'est pas sans déplaire à un policier qui renonce finalement à dresser un procès-verbal, découragé devant l'avalanche de prénoms que décline le contrevenant. Son nom de famille pourrait être basé sur le mot danois pour « pomme de terre » ou « patate », *kartoffel*. » — Merci, monsieur Wiki.

En tout cas, je reviens à Francesco, que je ne pouvais pas quitter, assis que j'étais à l'avant et à droite de son auto qui roulait vite, dans le siège dit de la mort. Quand il a su que nous étions venus en Italie plusieurs fois, et que nous faisons cette fois une tournée de la Sicile dans l'espoir de compléter un projet qui durait depuis des années, il est devenu lyrique. « L'Italie est le pays le plus beau du monde, comme vous le savez ; mais la Sicile est la partie la plus belle de l'Italie, et donc elle est la plus belle partie du monde, voilà tout. » Et quand il a su où nous allions et ce que nous verrions, il a tout de suite ajouté : « Mais vous ne pouvez pas rater le *Gole dell' Alcantara* au pied de l'Etna. L'eau est froide, mais madame sera capable de l'apprécier. » (Muriel s'est vantée quelques fois devant lui de son ardeur de nageuse et a montré du mépris appuyé pour la poltronnerie balnéaire des Italiens.)

Alors que nous évitions un autobus, pendant que Francesco cherchait sur son *telefonino* (quel beau mot pour dire téléphone cellulaire), j'ai tout de suite promis que nous y passerions à ses maudites *Gole* et que Muriel du moins y nagerait. Il n'est pas sûr que nous le ferons, et il n'est pas tout à fait vrai que j'ai menti.

Mettons qu'un homme de tête cède facilement un homme de cœur comme Francesco. Nous verrons bien : suivez nos aventures, et vous verrez qui aura gagné, la tête ou le cœur.

Donc nous sommes à *Cefalù*. (J'ai de la suite dans les idées que j'ai en tête.) Nous projetons évidemment de grimper demain jusqu'au sommet de la *rocca*, notre seconde entre trois jours. Pourquoi ? Parce qu'elle est là. Mais nous projetons tout autant de nous étendre sur la plage au soleil, soit moi, et de nager dans l'eau comme un dauphin (ou une dauphine ?) ou une sirène, soit Muriel.

Mais pendant que je serai étendu demain au soleil, je sais déjà ce que je ferai pendant que je ne ferai rien : je penserai aux cours que je donnerai en septembre, et même aux cours que je prévois donner dans les années à venir, si Dieu me prête vie. Donc il y aura un cours pour en finir avec Jane Austen, soit en jasant de son plus grand roman *Mansfield Park*). (Il y a un mot universitaire pour dire *jaser*, mais il m'échappe pour le moment, sans doute en raison de l'influence délétère de la Sicile, du Soleil, et du Nero d'Avola, qu'on achète par ici tiré d'un tonneau, versé dans des bouteilles de deux litres en plastique qu'on boit dans les trois jours qui suivent (et ce que je m'applique à faire).) Et il y aura un autre cours sur les dialogues suspects de Platon, cours que j'ai commencé l'année dernière que je finirai à partir de septembre à l'UTAQ.

Puis il y aura dans les années à venir trois cours sur *l'Émile* Rousseau avec leurs titres : « À l'école de

Rousseau I », « À l'école de Rousseau II », et, tenez-vous bien « À l'école de Rousseau III ». Avec cela, je me dis que j'aurai réglé sinon le cas de Rousseau, du moins la dispute entre le grand lui et le petit moi.

Et puis, je vais sans aucun doute entamer un cours sur *La Guerre du Péloponnèse* de Thucydide, pour finir plus tard avec les *Helléniques* de Xénophon. En ajoutant le cours que j'ai donné sur *Les Enquêtes* d'Hérodote, il y a quelques années, j'aurai réglé le cas de l'histoire naissante, après avoir réglé celui de Rousseau, et je pourrai passer aux choses sérieuses, soit une série de cours sur le Socrate de Xénophon. Mettons : Xénophon I, II, III et IV. Et pour finir en beauté (il y a une plaisanterie tapie là), il ne restera qu'à donner les cours sur Eschyle (un), Sophocle (un autre), Euripide (deux cours, parce qu'il est le plus important) et Aristophane (soit, si vous me suivez et que vous comptez, un cinquième). Je réglerai tout cela demain et après-demain (*domani e dopodomani*, comme on dit à *Céfalù*) pendant que je serai étendu comme un mort sur la plage sous la *rocca*.

Tout cela, évidemment, si Dieu me prête vie, demain et après-demain et pendant quelques années encore. Mais le Bon Dieu n'a aucun compte à rendre à qui que ce soit. Et moi, j'en ai beaucoup, *because* je suis un humain, trop humain. Mais, j'ai un plan de rechange : si je ne peux pas faire tout cela dans les années à venir, j'ai l'intention de me retirer pour de bon et de vivre à



*Céfalù*<sup>18</sup>. Ainsi faute d'être un homme de tête universitaire, je serai un homme de la tête sicilienne, où il fait bon vivre, sous le *Képhalê* découvert il y a 24 siècles et plus par les Grecs. Peut-être pourrai-je boire du Nero d'Avola sur la plage avec Francesco, l'homme de cœur.

*And so to bed.* C'est ainsi que finissaient plusieurs entrées de Samuel Pepys, le grand, grand, grand Anglais qui racontait, dans son *Journal*, au jour le jour, ce qui lui arrivait, et qui a laissé pour nous qui arrivons des siècles plus tard un document précieux. Toute ressemblance avec ce que je fais est voulue et même soutenue.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Samuel\\_Pepys](https://fr.wikipedia.org/wiki/Samuel_Pepys)

Donc, je traduis : « Et voilà, je me couche<sup>19</sup>. »

---

18. Ce projet a changé depuis : nous vivons plutôt près de *Marinaia di Ragusa*. Ou ailleurs encore...

19. Une autre journée, et donc une livraison, sans chanson. Désolé.

**Dix-huitième livraison.**  
**Le dimanche 13 mai.**  
**Faire la navette.**

Nous sommes à *Cefalù*. Vous l'ai-je dit? Notre appartement se trouve haut sans doute (l'équivalent de la haute-ville par rapport à la plage de la station balnéaire), mais nous ne sommes qu'à la base de la *rocca*. Alors qu'allons-nous faire en ce dimanche magnifique? Voilà l'avez deviné: Muriel, esclavagiste de nature, veut me faire porter un sac à dos, alourdi de bouteilles d'eau et de plusieurs autres choses inutiles, jusqu'au plus haut de *Cefalù*. Ouf! Si je ne vous écris plus, c'est que je suis mort à la tâche.

Heureusement, je commence ma journée avec un énorme bol de fruits (*grande, grande*) et une tasse de café serré, serré (*stretto, stretto*). Vous voyez: je commence à prendre l'habitude bien italienne de répéter l'adjectif pour signifier le superlatif. Je suis un monsieur *grande, grande*; et je forme avec Muriel un couple *carino, carino* (comme a dit Laura en nous rencontrant: diable que cette dame a du pif... *piffo, piffo*, peut-être); et aujourd'hui je rendrai en un lieu *alto, alto*.

Quelques heures plus tard et de retour à l'appartement. De par ce sous-titre, il faut imaginer un plein temporel, qui est ici vide, mais qui nous permet de partir et de revenir. Voilà, la visite de la *rocca* est faite; je ne suis pas fort, mais je ne suis pas mort. Vous verrez grâce

aux photos de Muriel la vue spectaculaire à laquelle nous avons eu droit : Francesco nous avait promis que du haut de la *rocca*, on verrait *Capo d'Orlando* (mais quand Roland est-il passé par ici ?), et l'Etna, et la mer, et *Palermo* en même temps. J'ai vu *Capo d'Orlando* et la mer certes, mais où diable étaient *Palermo* et l'Etna ? Comme je vous le disais, Francesco est un homme de cœur, et il doit voir avec les yeux du cœur, comme notre Gerry national. Gerry Boulet et *Cefalù* ! Vous avouerez que c'est un va-et-vient saisissant. Je vous offre ceci pour que vous puissiez pleurer à satiété.

<https://www.youtube.com/watch?v=Kz6AHmWzqtY>

En tout cas, de ma part, et pour prouver que je suis un homme de cœur, je voulais crier le nom des Jets de Winnipeg. C'est dimanche ; nous étions plus près du ciel... Je me suis dit : « Peut-être que ce sera plus efficace qu'une prière susurrée dans l'église quand tout plein d'autres gens font des demandes plus importantes. » Homme de cœur sans doute, voilà la preuve, mais homme de tête en même temps. Car j'ai eu des raisons de faire une prière semblable.

Il faut que la dernière équipe canadienne en lice remporte la coupe Stanley parce que cette dernière nous appartient. Comme disait Trudeau, l'autre, avant son clown de fils, Justin, comme Pierre-Eliot (avec ou sans accent) donc : « C't'à nous autres, ça. »

De plus, il faut mettre un terme à la déprime masculine généralisée qui a lieu tous les printemps au Québec, et dans le Canada, d'une mer à l'autre, depuis 1993,

dernière conquête de la coupe Stanley par une équipe canadienne. Merci à Patrick Roy, qui avait volé tout cela aux Nordiques... Mais bon... pas trop de rancune de mon côté.

Enfin et surtout, si les Jets perdent, ce sera l'occasion pour l'éditorialiste de la Presse Alexandre Sirois de blâmer Trump pour un autre désastre, national, international, voire civilisationnel. Il faut éviter cette situation loufoque. En tout cas, il me fascine celui-là : il écrit sans arrêt sur (ou plutôt contre) Trump (alors qu'un Québécois, et lui d'abord, ne peut avoir aucune influence sur les faits) et il laisse passer tout plein d'occasions de parler des choses qui nous concernent vraiment.

<http://www.lapresse.ca/debats/editoriaux/alexandre-sirois/>

En tout cas, pour me priver d'une autre jérémiade ridicule, j'eusse dit et répété même du haut de la *rocca* de *Cefalù*: « Go, Jets, go. » Mais je ne l'ai pas fait. L'homme de cœur a été vaincu par l'homme de raison. Je me suis dit que ce ne serait pas juste de faire intervenir Dieu (ou la Vierge Marie) dans une question humaine. C'est comme si, faisant fi des règles élémentaires du hockey, je plaçais un septième homme sur la glace : ça ne se fait pas. Je sais, je sais : le texte sacré montre tout plein de moments où des interventions divines ont changé le cours de choses, que ce soit la conquête du territoire d'Israël (voir le livre de Josué), ou un mariage en Galilée (voir le début de l'évangile de Matthieu) ou la vie d'un homme qui a reçu

plus d'information que la moyenne d'entre nous (l'histoire de Thomas à la fin de l'évangile de Jean). Mais bon, il me semble que c'est mieux de laisser les choses se faire selon les règles. Je me suis donc tu.

Voilà pourquoi au fond j'ai accepté de faire la navette à pied entre la *rocca* et notre appartement. Et je n'ai rien fait une fois sur place. J'ai fait la navette pour rien en somme. Faire la navette, c'est aller et revenir. C'est y aller (fait), mais je n'en suis pas revenu, comme on dit : c'est si beau. Et je crains que j'y ai laissé une partie de mon cœur et que je ne suis pas revenu avec toute ma tête. Je remarque soit dit en passant que très beau (*bello, bello*) et magnifique (*grande, grande*) et très haut (*alto, alto*), tout cela vient ensemble à la bouche et dans la tête, et donc dans le cœur. Mais je suis sûr que Kant aurait quelque chose à dire là-dessus, et surtout quelque chose qui nous *prouverait* que nous avons tort de dire ce que nous disons spontanément.

<https://www.lettres-et-arts.net/arts/art-objet-pensee-philosophique/kant-jugement-esthetique-humanite/kant-beau-sublime+145>

Et puis, maintenant, après s'être sustenté, il faut aller sur la *spiaggia* de *Cefalù* : Muriel veut se rafraîchir, et je veux réfléchir. Entre autres choses, je veux réfléchir sur le fait que je suis moi-même, et donc le même, depuis 69 ans maintenant, et pourtant que je change tout le temps. Les scientifiques nous disent que toutes nos cellules changent régulièrement.

Voici un exemple de ce qu'on dit. Ou plutôt de ce que dit un journaliste, qui n'est probablement pas du tout un scientifique, mais qui veut nous en mettre plein la vue, et plein la tête, avec des simplifications.

<http://www.lefigaro.fr/sciences/2008/05/14/01008-20080514ARTFIG00005-pourquoi-change-t-on-de-corps-tous-les-quinze-ans.php>

En tout cas, je veux bien que tout cela soit vrai. Mais il me semble que ça rate quelque chose d'essentiel: le moi, quel qu'il soit – Daniel me parlait dernièrement de l'âme au lieu de l'*ego* –, dure d'une façon ou d'une autre dans tout ce changement, et il se sent comme immobile dans le mobile.

Cela me rappelle qu'il y a bien des années de ça, j'avais lu quelque part dans les *Politiques* d'Aristote un problème de justice, qui était presque comique. Ça revenait à ceci. Comment peut-on exiger de la part d'un peuple le paiement d'une dette éternelle (mettons sacrifier sept enfants tous les ans au Minotaure en Crète, comme devaient le faire les Athéniens) quand ceux qui ont promis sont tous morts et que ceux qui paient encore plusieurs années plus tard n'ont jamais fait cette promesse ?

Le Stagirite (c'est comme ça qu'on dit *Aristote*, quand on veut impressionner les gens et leur prouver qu'on a suivi des cours en philosophie) résolvait la question en racontant comment même si on changeait toutes les parties d'un bateau en le réparant chaque fois que quelque chose lâchait, ça serait encore le même bateau

et le propriétaire en serait encore le propriétaire. (Il faudrait que je retrouve ce passage que je n'ai pas relu depuis des années.) En tout cas, c'est en entendant parler de cette question et en réfléchissant pour moi à la solution d'Aristote (c'est ainsi qu'on le nomme quand on parle normalement), c'est en faisant ainsi que j'ai compris pour de bon que j'avais une tête de philosophe.

Je le sais, il y a des gens, mal intentionnés sans doute, qui diraient qu'il n'y a que des philosophes pour passer du temps avec des questions aussi vaines.

Ou comme dit le poète...

<https://www.youtube.com/watch?v=GswaGPZHHkU>

Qui sait ? Peut-être que je n'ai pas d'âme. (J'aime bien la seconde voix, celle de Gérard Paquin, je crois.)

Qui sait ? Peut-être que je n'ai pas de tête ?

Qui sait ? Peut-être que je n'ai pas de cœur ?

À cette accusation antiphilosophique malhonnête, je réponds que le plus grand auteur italien du XXe siècle (il était un Sicilien) a écrit un roman (le plus grand roman italien du XXe siècle, cela va de soi : j'en ai décidé, et je suis le pape sur ces questions) sur cette question-ci : la remarquable stabilité sociale de la Sicile, malgré son continuel changement sur le plan politique. En tout cas, le neveu du prince Salina, héros du roman (et lui il est un vrai héros), Tancredi, qui n'est pas un héros, sort cette phrase devenue une vérité pour

toujours en Italie. « *Se vogliamo che tutto rimanga com'è, bisogna che tutto cambi* » (Ça me rappelle soudain la remarque de Michael Corleone à sa maman qui lui disait qu'on peut toujours compter sur sa famille. Il lui répond en sicilien : « *Tempi cambi...* » Et il fait assassiner son frère.)

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Le\\_Guépard](https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Guépard)

Et

<https://www.youtube.com/watch?v=b4WOCwfHaOw>

Mais bon, je pars pour la plage, pour me reposer au soleil et dans l'eau et le sable, en allant et venant dans ma tête autour des questions oiseuses. Et puis je reviendrai dans notre appartement.

De retour chez nous. Nouveau sous-titre qui dit le plein qui s'y cache. Je prends la peine de vous avouer que j'ai crié : « Go, Jets, go », mais sur la plage. Je me suis dit qu'il pourrait passer par là une sirène des temps anciens (car tout change, mais tout reste pareil), une Ligeia, comme dans la nouvelle de Lampedusa, et qu'elle pourrait faire quelque chose pour Winnipeg, qu'on nomme aussi *Winterpeg* pour en dire la réalité la plus dure.

Comme preuve, voici des photos, gracieuseté de Muriel Gérin.





*Go, Jets, go.*

Je répète : Go, Réactés, go.



P.S. J'ai relu le texte d'hier et j'y ai trouvé plus de fautes que d'habitude, que j'ai corrigées. Le Nero d'Avola est un ami dangereux.

**Dix-neuvième livraison.**  
**Le lundi 14 mai.**  
**J'entends des voix la nuit.**

Je suis aux anges à *Cefalù* sans aucun doute, et je vous l'ai dit quelques fois déjà. Mais je dois avouer que j'étais aux anges bien avant, du moins en ce sens que je suis très sensible aux images d'anges et au fait qu'il y a des anges, et je vous l'ai dit quelque part au-dessus de cette page. En tout cas, Dante (et qui contredira Dante surtout quand il est en Italie) sait qu'il y a des anges : il est allé au paradis et il les a vus, et même il a tenté de les compter et de les organiser (Dante, *Paradiso*, canto xxviii).

Comme tant d'autres images, celle de l'ange remonte pour nous tous aux Grecs. Car il y avait un dieu grec qui était pour ainsi dire le modèle de nos anges. Il s'appelait Hermès (Mercure chez les Romains) ; il avait des ailes aux talons, et servait d'intermédiaire entre les dieux et les hommes. C'est ainsi que dans l'*Odyssée* d'Homère, Hermès enseigne à Ulysse la nature d'une plante grâce à laquelle le héros pourra résister à Circé, la sorcière. Voici une traduction des mots d'Ulysse dits aux Phéaciens.

« En disant ces mots, Mercure me donne une plante qu'il vient d'arracher du sein de la terre, et il m'en fait connaître la nature ; sa racine était noire, mais sa couleur était blanche comme le lait : les dieux la

nomment *moly*. Les hommes ne peuvent arracher cette plante, mais tout est possible aux immortels. »

J'ai pour mon dire qu'avec ce bout de texte, Homère met tout en place pour que la philosophie naisse : il nous fait don du mot *nature*, qui apparaît pour la première fois dans la littérature grecque, et donc occidentale ; il suppose qu'il y a des savoirs plus ou moins profonds du fait qu'il y a des racines cachées aux yeux des humains qui soutiennent ce qui apparaît au soleil et donc aux yeux des humains ; il signale que la même chose peut être ceci, mais paraître son contraire et donc qu'il ne suffit pas d'en rester à ce qui apparaît d'abord ; il enseigne enfin que, pour comprendre une chose moins connue, il est utile de la comparer, de la lier donc, à une autre chose bien connue. Chose étrange, une fois informée de la nature de la plante que les dieux appellent *moly*, Ulysse n'a pas besoin de la plante elle-même ; on dirait que le savoir que lui offre le dieu-quasi-ange Hermès suffit pour neutraliser le pouvoir de la magicienne. Comme quoi le savoir en lui-même est un source de pouvoir, ou du moins un appui solide pour résister aux pouvoirs.

En tout cas, le christianisme, et surtout le catholicisme, a reconnu cette dimension de la vie, soit le fait que l'être humain a besoin de recevoir, et reçoit de fait, tout plein de messages qui lui permettent de connaître le monde et de résister aux méchants et de vivre comme il faut. Mais on a transformé Hermès (ses ailes lui sortent du dos au lieu de s'attacher à ses pieds) et on l'a multiplié (il y a, nous dit Dante, des milliards de milliards d'anges), et on les a soumis à un seul dieu, le

Dieu seul, alors qu'Hermès est un dieu parmi plusieurs. Soit dit en passant, le mot *ange* et le mot *évangile* sont liés : l'un est un messager, et l'autre est une bonne nouvelle. Dans les pièces grecques, ou plutôt athéniennes, il y a bien des messagers, mais ils apportent presque toujours de mauvaises nouvelles. Les trois anges que nous connaissons tous sont Michel le guerrier, Raphaël le conseiller et Gabriel l'annonciateur. Je vous ai parlé de Raphaël, sans le nommer, quand je vous ai parlé de Tobie, et Gabriel est partout où vous voyez une représentation de l'Annonciation. Ce sont ces deux derniers qui m'intéressent le plus, car j'entends leur voix. Rassurez-vous : je ne me prends pas pour Jeanne d'Arc. Mais j'ai l'expérience continue de l'être envahi par des informations qui sont essentielles à ma vie, et qui ne viennent pas de moi.

En tout cas, je sais par des expériences répétées que quand je me couche avec un problème ou une question en tête ou qui me pèse sur le cœur, je me réveille souvent avec la solution définitive en tête et même articulée dans ses grandes lignes, et j'ai le cœur guéri. Les impies parmi vous refuseront de rendre aux anges ce qui appartient aux anges, cela va de soi. À ceux-là, j'offre l'explication d'Aristote dans son traité de l'interprétation des rêves, que je préfère à la thèse du grand sorcier Freud, parce que je suis un homme de tête.

<http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/rev.es.htm>

Et puis, je sais bien que le monde me parle. Ça s'appelle l'expérience. Comme tout le monde, j'ai des idées sur les choses, presque toujours des idées reçues d'ailleurs par la voix commune, cet ange politique qui nous éduque tous. Puis si j'écoute mon expérience, je confirme mon opinion, ou je l'infirme, ou je reconnais que je peux ni l'un ni l'autre. Ce qui est, soit dit en passant, un des messages essentiels qu'envoie le monde aux porteurs, transporteurs et supporteurs des idées reçues<sup>20</sup>.

---

20. En écrivant cette élucubration sur les anges, je pensais aussi à un des textes de Xénophon, celui que j'aime le plus, mais dont je ne voulais pas parler parce que ça faisait vraiment trop. Je me permets donc de le faire en note par après.

Il s'agit d'un chapitre des *Mémorables*. Xénophon y présente un face à face entre Socrate et un sophiste qui porte le nom Antiphon. Selon l'étymologie, cela fait de lui le contradicteur (*contra* en latin : *anti* en grec, et *dicteur* : *phon*.) Le Socrate de Xénophon contredit donc le contradicteur. Mais aussi Xénophôn parle en son propre nom dans ce court extrait. Car à la fin, il dit à son lecteur, ce qu'il fait rarement, ce qu'il pense en toutes lettres. Et ce qu'il pense, c'est que lire des livres avec des amis pour mieux comprendre le monde dans lesquels ils vivent, c'est le bonheur. Ou plutôt c'est être bienheureux. Car Xénophon emploie le mot grec *makarios* et non *eudaimonios* ; les humains peuvent être heureux (*eudaimonioi*), mais les dieux sont *makarioi*, soit heureux d'une façon supérieure.

[11] Par ailleurs, une autre fois, Antiphôn, discutant encore avec Socrate, dit : « Socrate, moi, je suis bien d'avis que tu es juste, mais pas du tout sage. Il me semble d'ailleurs que toi aussi, tu le sais ; et voilà pourquoi tu ne fais pas d'argent avec tes leçons. Pourtant ni ton manteau, ni ta maison, ni rien de ce que tu possèdes, parce que tu es d'avis que ça vaut de l'argent, tu ne le donnerais à qui que ce soit en cadeau, ni même pour un prix en-dessous de sa valeur. [12] Là, il est clair que, si tu croyais que tes

Mais aussi, je me parle, mais avec une voix qui n'est pas la mienne. Je me parle quand je lis un livre et que je fais entendre la voix d'un autre, comme vous le faites à l'instant. Quand je lis, je ne me soumetts pas au message que je reçois ni à celui qui me parle : souvent, je me bats avec lui comme Jacob avec l'ange de Dieu. Penser, c'est pour moi presque toujours dialoguer avec

---

leçons aussi valaient quelque chose, tu ferais de l'argent, et pour rien de moins que ce qu'elles valent. Tu serais donc juste, puisque tu ne trompes pas les gens par cupidité, mais pas sage, puisque tu ne sais rien qui ait de la valeur.» [13] Face à cela, Socrate dit : « Antiphôn, nous sommes d'avis chez nous qu'on peut faire de la beauté et de la sagesse un emploi soit admirable, soit honteux. Car quiconque vend sa beauté à qui veut la lui acheter, on l'appelle un prostitué ; mais celui qui, connaissant un amoureux de l'honnêteté, s'en fait un ami, on est d'avis qu'il est sain d'esprit. Il en est de même de la sagesse : celui qui la vend à qui veut la lui acheter, on l'appelle sophiste, ce qui est comme l'appeler prostitué ; mais celui qui, reconnaissant qu'un autre a un bon naturel, lui enseigne ce qu'il aurait de bon en s'en faisant un ami, nous sommes d'avis qu'il fait ce qui appartient à un citoyen honnête. [14] Donc moi de même, Antiphôn : alors que quelqu'un d'autre prend plaisir à avoir un bon cheval ou un bon chien ou un bon oiseau, moi, je prends beaucoup plaisir à avoir de bons amis. Aussi tout ce que j'ai de bon, je le leur enseigne, et je les rapproche de d'autres auprès desquels je pense qu'ils auront de l'aide pour arriver à l'excellence. Aussi les trésors que les anciens sages nous ont laissés dans les livres qu'ils ont écrits, je les parcours en les développant en commun avec des amis, et si nous voyons quelque chose de bon, nous le recueillons, et nous sommes d'avis que c'est un grand profit si nous devenons utiles les uns aux autres. » Pour moi là, quand j'entendais cela, il me semblait qu'il était bienheureux et qu'il conduisait ses auditeurs à l'honnêteté.

quelqu'un pour tomber d'accord avec lui, ou pour lui dire mon opposition, mais souvent pour lui dire que je ne sais pas et que je dois continuer de vive voix, ou dans mon for interne, la conversation .

[https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Lutte\\_de\\_Jacob\\_avec\\_l'ange](https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Lutte_de_Jacob_avec_l'ange)

Merci d'avoir lu jusqu'ici, et de recevoir ma voix et mon message, à tous ceux qui l'ont fait. Mais qu'est-ce que tout cela a à faire avec *Cefalù*? C'est qu'épuisés par nos montées et descentes d'hier, nous avons décidé sagement, mais, je l'avoue, paresseusement, de nous promener sur le plat, et d'abord, de visiter quelques-unes des nombreuses églises de la la *città antica*. Je vais donc vous faire grâce d'un récit sur le lavoir médiéval, et je vous parlerai des anges que je verrai dans les églises. Je vous parlerai donc des anges que j'aurai vus, dis-je vus, de mes yeux vus, ce qui s'appelle vus. (Je ne m'attends pas à ce qu'ils me parlent, mais je vous en parlerai.)

Coup de théâtre à la sicilienne! À la première église rencontrée, celle de *Santissima Maria de la Catena*, nous nous sommes heurtés à une porte close. Un vieux passant, inquiet pour nous, nous a appris, dans un accent que j'avais de la difficulté à déchiffrer (« Ah! C'est ça du sicilien! ») qu'elle n'ouvrait que le dimanche, et de fait hier, nous avons vu une foule devant, avec un guide qui parlait à ses ouailles. Bon, je ne verrai pas d'anges ici. En revanche, intrépides nous avons continué pour atteindre le gros morceau de la journée, la cathédrale, ou le *Duomo*, une gigantesque chose



normande. Mais comme on est en Sicile, on y trouve des colonnes volées à un temple grec, des mosaïques de l'époque byzantine, des dalles musulmanes, une décoration baroque, et des admirables vitraux (une bonne trentaine) contemporains aussi abstraits que les dalles musulmanes.

[https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Cathédrale\\_de\\_Cefalù](https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Cathédrale_de_Cefalù)

On y voit donc une magnifique mosaïque du Christ Pantocrator, avec tous pleins de mots en grec, et une couronne en latin, qui dit ceci : « Celui qui a fait les hommes, s'est fait homme rédempteur de l'homme ; moi, dieu incarné, je juge les cœurs incarnés. »

Or il y a partout des anges : au-dessus du Christ, à côté de lui, et sous lui à côté de la Vierge Marie, et tout à fait en-dessous, on voit quelques saints. On voit un message et des messagers... Il fallait s'y attendre.

Et puis, crac, le silence des anges : aucune des autres églises n'étaient ouvertes. Nous sommes passés au commerce de Laura pour savoir ce qui se passait. Elle nous a dit avec sa verve merveilleuse et jetant les mains dans toutes les directions dans un italien riche que j'ai tenté de rendre à Muriel tout de suite après et que je vous répète maintenant : « Mais non, tout est fermé. Je suis arrivée ici il y plus de dix ans avec mes idées de femme du Nord, et je me disais que dans ce pays il ferait chaud, mais qu'il y aurait tout plein d'églises et que les gens pourraient s'en servir un peu durant les canicules. Mais non, il manque des prêtres et donc presque toutes les églises sont fermées sauf le

dimanche.» Et de fait, nous n'avons trouvé qu'une seule église qui devait ouvrir pour le messe, mais on y trouvait un message qui indiquait qu'il n'y aurait pas de messe aujourd'hui, faute de prêtre.

Donc en suivant un conseil de Laura, nous avons trouvé la *via Roma Vecchia* et une restau sur la mer, et nous avons mangé pour fêter les mères (et donc Muriel), fête ratée hier. *Galarno*, le frère du Galarneau québécois nous a faussé compagnie (il faisait plus chaud à Québec qu'à *Cefalù*, et il faisait soleil là-bas, alors qu'ici les nuages cachaient le ciel bleu d'hier : c'est le monde à l'envers). C'est comme si les anges m'envoyaient un message.

Demain, nous quittons *Cefalù*: snif! Demain, nous allons à *Palermo*: youpi! Il est possible que je sois si occupé que je me donne, et vous donne congé... Mettons qu'il est possible qu'un ange passe...<sup>21</sup>

<http://www.linternaute.com/expression/langue-francaise/14409/un-ange-passe/>

---

21. Ha ha ha ! Une chanson pour les vieux comme moi. Au sujet d'un ange.

<https://www.youtube.com/watch?v=22oY2CuNCO4>

**Vingtième livraison.**  
**Le mardi 15 mai.**  
**Ils sont fous, ces Siciliens.**

Nous sommes arrivés à *Palermo*. Sans problème, sans même d'émotion digne d'être dite. Je n'ai rien, mais alors rien à raconter. En conséquence, je raboute des informations qui pourraient servir à ceux qui viennent après moi. Et surtout peut-être je remplis des pages, vanité des vanités, tout n'est que vanité, disait, et dit encore, le sage de l'Écclésiaste. Pour me donner un genre, je parle en tant qu'Ulysse à un autre Ulysse à venir.

Note de voyage d'Ulysse Allard le vieux pour Ulysse Graja le jeune : nous ne voyageons plus comme avant I

Hier, alors que Muriel bossait sur ses photos, je me suis tapé une vidéo qui racontait le périple esthético-spirituel (si, si) des Who, un de mes groupes rock fétiches. À la fin, je pleurais un peu en voyant deux vieux mecs, les deux seuls qui restaient du quatuor original, qui chantaient encore et qui étaient encore bien vivants malgré les années. Et je me suis rendu compte qu'il y a à peine cinq ans, ce genre de chose qui me semble si normale, regarder une vidéo sur mon Ipad dans un pays où je voyage pour le plaisir, cette chose que je fais si souvent chez moi, aurait été impossible. Le voyage a changé, et si les voyages forment la jeunesse, les vieux ne voyagent plus comme ils

voyageaient. Enfin, ce vieux ne voyage plus comme il voyageait. Il y a donc eu, mon cher Ulysse, une époque où la sirène Internet ne troublait pas les aventures d'un voyageur intrépide.

Note de voyage d'Ulysse Allard le vieux pour Ulysse Graja le jeune : nous ne voyageons plus comme avant II.

Je te donne un exemple. Quand je suis arrivé à *Milazzo*, je me suis cogné le nez contre la porte de Bed'n'Breakfast que j'avais trouvé : on n'avait pas de place pour Muriel et moi. (Un peu comme Joseph et Marie, mais en bien moins dramatique... Tu demanderas à ta mère de t'expliquer.) En tout cas, moins de dix minutes plus tard, nous sonnions à une porte sans enseigne, et Francesco nous a répondu et paf, nous avons une chambre merveilleuse, moins chère et plus belle que celle que j'avais trouvée. Tout cela est dû à Muriel, la débrouillarde, et à Internet. (Est-ce que ça s'appelle encore ainsi ?) Il y a à peine cinq ans, l'histoire aurait fini tout autrement : nous aurions cherché et couru et peut-être trouvé, mais rien n'aurait été aussi bien, et surtout nous aurions été malheureux et grognons pendant une bonne partie de la journée. Moi, je remercie Bacon, Descartes et Pascal. Si tu ne comprends pas, demande à un professeur de philosophie, il t'aidera à comprendre.

Note de voyage d'Ulysse Allard le vieux pour Ulysse Graja le jeune : nous ne voyageons plus comme avant III.

Je suis pour ainsi dire perdu en Sicile, et pourtant je suis tout près de vous. En tout cas, et comme preuve de mon affirmation, je te signale que j'ai un peu parlé sur *Fesse-time* avec ton cousin, Léopold, dit le gaucher (c'est un terme secret qui dit, pour les initiés, la supériorité). Il y a à peine quelques années, il était nécessaire de mettre une croix sur les choses les plus importantes, les choses du cœur, quand on voyageait, comme je le fais. Mais depuis peu, il est possible d'avoir le meilleur des deux mondes : la proximité et la distance, la Sicile et la bonne bouille de Léopold.

Note de voyage d'Ulysse Allard le vieux pour Ulysse Graja le jeune : nous ne voyageons plus comme avant IV.

La technique est une chose intéressante, et quand elle fonctionne bien, elle est une bonne chose. Et quand on l'utilise avec sagesse, elle est encore meilleure. Mais tout cela n'est pas donné. Je te donne un exemple, un autre. Hier soir, pour mieux organiser la journée, j'ai examiné Météomédia pour savoir de celle que j'appelle Miss Météo (et parfois Manon Massé quand je suis en colère) quelle serait la météo de demain. MM était catégorique : ciel bleu, chaleur modérée, et ce pendant toute la journée. Imagine ma déception quand ce matin, j'ai regardé par la fenêtre et vu le ciel maussade sur la ville de *Cefalù*. D'abord, j'ai cru que mes yeux me mentaient, puis, je me suis senti trahi, puis, je me suis

en colère parce que ce n'est pas la première fois que MM me fait le coup. Pis encore, il s'est mis à pleuvoir (un peu, je l'avoue) pendant que je faisais une dernière *passaggiata* par les *vie* et le *viccoli* de *Cefalù*. Alors je me suis mis à réfléchir : je te recommande ce réflexe. Et je me suis dit qu'il fallait que j'accepte que le savoir humain est encore et toujours bien imparfait, et ce malgré les progrès techniques évidents : les choses, les informations donc, vont plus vite, atteignent de plus en plus de gens avec des images de plus en plus attirantes. Mais quand ce qui est ainsi distribué est faux, c'est faux, quelles que soient les louanges du système de livraison que font les gens payés pour le faire. Chacun de nous doit devenir sage, comme avant quand la météo, pré-Internet, était notoirement imparfaite <sup>22</sup>.

Mais je laisse mon Ulysse, pour revenir à vous. Quel est le lien entre ces notes désorganisées et le titre de cette partie de mon récit ? Aucun. Pourtant, ce matin, je me suis réveillé avec l'idée de mettre ensemble quelques

---

22. J'avais reçu de la nuit, ou des anges, un autre message que j'ai oublié de raconter et que j'ajoute ici.

Note de voyage d'Ulysse Allard le vieux pour Ulysse Graja le jeune : nous ne voyageons plus comme avant IV.

On trouve maintenant (cela n'existait pas il y deux ou trois ans) devant les sites touristiques des plaques d'information avec une sorte de code impossible à comprendre, mais qu'on peut photographier et qui permettent de télécharger tout de suite des textes, ou même des enregistrements, qui décrivent les sites et les situent (ha ha ha !) sur le plan historique. C'est comme si on vous offrait un guide touristique gratis. Non, mais !

observations faites, mais pas encore notées, et l'idée que les Siciliens sont pour le Nord-Américain que je suis des humains bien étranges. Comme Obélix, je trouve anormal tout ce qui n'est pas de mon village (intérieur), et fous tous ceux qui y vivent. Soit dit en passant, il doit y avoir un album des *Aventures d'Astérix* qui traite des aventures siciliennes des clowns Astérix et Obélix. Ça fait plus de quarante ans que je n'ai pas lu du Goscinny. Pour moi, il y a Hergé, et il y a, loin en-dessous, tous les autres. Donc bd-philes émérites, renseignez-moi : Goscinny a-t-il envoyé ses deux clowns dans une Sicile imaginaire, comme Muriel et moi sommes dans la Sicile bien réelle. Et pendant ce temps, je relirai *Les Bijoux de la Castafiore* (*Bianca Castafiore*, soit Blanche Chastefleur : tu parles !) dix fois avant de lire un autre Astérix.

En attendant que vous m'informiez et pour vous récompenser d'avance, je vous offre une chanson de Jovanotti, le rappeur-chansonnier italien (on dit parfois *cantautore*, un bien beau mot) qui me semble le meilleur dans son genre, et même peut-être, allons-y pour de vrai puisque je suis devenu un Italien, le meilleur de tous. (Merci à mon cher Sandro pour cette découverte.)

Dans une autre vie, une de mes vies parallèles, j'aurais voulu être le Jovanotti du Manitoba ; je ne serai que le petit Pepys de ce voyage. Car j'ai laissé la tâche que je me suis rêvée à d'autres plus talentueux, aux doigts plus habiles et aux voix plus touchantes, les Daniel, les Gérard et les Gérard, soit les trois Gerry.

En tout cas, et pour revenir à ce clown merveilleux qui s'est baptisé Jovanotti, voici la vidéo officielle de la chanson, qui s'appelle *Mezzogiorno*, soit en français *Midi*. (Et je suis dans le pays dit du *mezzogiorno*, ou plutôt je suis juste à côté du *mezzogiorno*, dans la Triacrie.)

<https://www.youtube.com/watch?v=49e9rYk5FyI>

Et puis, vous avez les paroles de sa chanson ci-dessous. Si vous avez besoin d'une traduction, je vous en figole une à temps perdu. Mais c'est de la poésie, je vous le dis d'avance, et donc cet intraduisible, et en plus, Jovanotti essaie de décrire, je crois, le passage mystérieux du temps, ou tout change et pourtant tout reste le même. Ainsi, me suis-je dédouané à l'avance.

*Caselli d'autostrada tutto il tempo si consuma  
Ma Venere riappare sempre fresca dalla schiuma  
La foto della scuola non mi assomiglia più  
Ma i miei difetti sono tutti intatti*

*E ogni cicatrice è un autografo di Dio  
Nessuno potrà vivere la mia vita al posto mio  
Per quanto mi identifichi nel battito di un altro  
Sarà sempre attraverso questo cuore*

*E giorno dopo giorno passeranno le stagioni  
Ma resterà qualcosa in questa strada  
Non mi è concesso più di delegarti i miei casini  
Mi butta dentro vada come vada*

*Siamo come il sole a mezzogiorno baby*



*Senza più nessuna ombra intorno baby  
Siamo come il sole a mezzogiorno baby  
Senza più nessuna ombra  
Più nessuna ombra intorno baby*

*Un bacio e poi un bacio e poi un bacio e poi altri cento  
Teoricamente il mondo è più leggero di una piuma  
Nessun filo spinato potrà rallentare il vento  
Non tutto quel che brucia si consuma*

*E sogno dopo sogno sono sveglio finalmente  
Per fare i conti con le tue promesse  
Un giorno passa in fretta e non c'è tempo di pensare  
Muoviamoci che poi diventa sera...*

*Siamo come il sole a mezzogiorno baby  
Senza più nessuna ombra intorno baby  
Siamo come il sole a mezzogiorno baby  
Senza più nessuna ombra  
Più nessuna ombra intorno baby*

*Gente che viene  
Gente che va  
Gente che torna  
Gente che sta  
Il sole se la ride in mezzo al cielo  
A guardare noi che ci facciamo il culo  
E' un gioco  
Mezzogiorno di fuoco  
E' un lampo  
Sulle armature  
In guardia  
Niente da capire*

*Mi specchio  
In una goccia di sudore*

*Siamo come il sole a mezzogiorno, baby  
Siamo come il sole a mezzogiorno  
Senza più nessuna ombra intorno  
Siamo come il sole a mezzogiorno  
Senza più nessuna ombra intorno  
Siamo come il sole a mezzogiorno baby  
Siamo come il sole a mezzogiorno baby*<sup>23</sup>

---

23. Les cabines de l'autoroute s'usent tout le temps [hein ! je ne comprends pas déjà]  
Mais Vénus réapparaît toute fraîche de l'écume.  
La photo d'école ne me ressemble plus,  
Mais mes défauts sont tous intacts.  
Et chaque cicatrice est une signature de Dieu :  
Personne ne pourra vivre ma vie à ma place.  
Peu importe que si je m'identifie au battement du cœur d'un autre,  
Ce sera toujours à travers ce cœur-ci.  
Et jour après jour, les saisons passeront.  
Mais il restera quelque chose dans cette rue.  
Il ne m'est plus permis de te renvoyer mes bordels :  
Je m'y lance, advienne que pourra.

Nous sommes comme le soleil à midi, baby.  
Il n'y a plus d'ombre autour de nous, baby.

Un baiser et ensuite un baiser et ensuite un autre baiser et  
ensuite cent de plus.  
Théoriquement le monde est plus léger qu'une plume.  
Aucun fil barbelé ne pourra ralentir le vent.  
Ce n'est pas tout ce qui brûle qui se consomme.  
Et après un rêve et un autre rêve, je suis enfin réveillé  
Pour faire les comptes avec tes promesses.  
Un jour passe vite, et on n'a pas le temps de penser.  
Bougeons parce qu'ensuite c'est la soirée.

**Vingt-et-unième livraison.**  
**Le mercredi 16 mai.**  
**Ils sont fous, ces Boulet.**

Il faut s'entendre d'abord sur la télé française : elle n'est pas très bonne. Si vous êtes d'accord, nous pouvons continuer ; sinon, vous pouvez sauter quelques paragraphes : je ne veux pas vous blesser. Bon, j'avoue que j'ai suivi *Apostrophes* avec passion pendant des

---

Nous sommes comme le soleil à midi, baby.  
Il n'y a plus d'ombre autour de nous, baby.

Il y a des gens qui viennent,  
Des gens qui vont,  
Des gens qui reviennent,  
Des gens qui restent.  
Le Soleil se moque au milieu du ciel  
À nous voir qui nous nous bottons le cul.  
C'est un jeu,  
Un midi de feu.  
C'est un éclair  
Sur les armures  
En garde.  
Il n'y a rien à y comprendre.  
Je me vois en reflet  
Dans une goutte de sueur.

Nous sommes comme le soleil à midi, baby.  
Nous sommes comme le soleil à midi.  
Il n'y a plus d'ombre autour de nous, baby.  
Nous sommes comme le soleil à midi, baby.  
Nous sommes comme le soleil à midi.  
Il n'y a plus d'ombre autour de nous, baby.

années (mais c'est un OVNI de la télévision française, et même mondiale), et j'ai bien aimé *Bouillon de culture*, pour décider que *La Grand Bibliothèque* est une chute vertigineuse, parce que tout le monde ne peut pas être sympathique et à l'écoute comme Bernard Pivot. Et puis, je suis un fana fini de *Des chiffres et des lettres*, et, j'ajoute tout de suite que je suis indifférent devant le mépris que j'essuie parce que mon amour de cette émission fait de moi à la fois un *nerd* (c'est que le mot français pour *nerd? binoclard...* ha ha ha! elle est bien bonne) et un beauf. Et pour ce qui est du trio Laurent, Bertrand et Ariane, j'ai réussi à donner la pique à Muriel. Nous enregistrons tout et nous nous tapons deux ou trois émissions à la suite quand nous avons du temps.

Mais nous aimons follement, et sans gêne aucune, *Fais pas ci, fais pas ça*, que nous avons découvert ensemble. C'est une série qui raconte l'histoire de deux couples, les Boulet et les Lepic, de leurs enfants, de leurs amours à tous, de leurs conflits ridicules et de leurs contradictions internes inévitables. Bien sûr, tout n'est pas bon. Mais je peux dire que je suis accroché depuis que j'ai entendu Fabienne Lepic hurler « À table ».

<https://www.youtube.com/watch?v=yL2nWFrT8VA>

Et pour ce qui est de bibi, je me vois très bien dans le personnage de Renaud Lepic et de sa fausse ascendance aristo polonaise.

<https://www.youtube.com/watch?v=I2jQfxqNmk0>

En tout cas, avec les Boulet de Québec, Muriel et moi constituons un autre quatuor qui me fait bien rire. Et voilà que le quatuor va se reformer pour une nouvelle tournée, *un nuovo giro*, de l'Italie<sup>24</sup>. Mais il faut qu'ils arrivent, ces deux clowns, et au moment où je vous écris, ça fait bien des heures qu'ils sont en mouvement, et il leur reste bien des heures encore à se taper dans divers aéroports du monde. Quoi faire en attendant ? Vous l'avez deviné : nous allons nous promener dans la ville folle de *Palermo*, vers le port, mais en nous arrêtant au hasard dans les églises que nous rencontrons et en notant ce que nous pouvons : notre devoir de sociologues, d'esthètes et de reporters nous appelle. (Cet appel, est-ce le message d'un ange ? Peut-être.) Il y aura donc mes mots, mais il y aura les photos de Muriel à l'appui... Ou vice versa...

Qu'avons-nous vu ? Qu'ai-je noté ?

D'abord je suis sûr, et Muriel me le confirme, le *rythme* de *Palermo* est différent de celui de *Roma* et de *Napoli*. Il y a ici une façon de marcher dans la rue (je ferais le bruit, mais je ne suis pas très bon dans les onomatopées), une nouvelle façon qu'ont les automobilistes d'agresser les piétons (il s'agit de foncer pour voir qui manquera de courage à la dernière seconde, et le bip-bip sympa de *Napoli* est inconnu), des bruits incongrus jamais entendus (les gens s'engueulent dans la rue ici, alors qu'à Rome et à Naples, on attendait, en gros, d'être à la maison pour

---

24. Pour le récit du premier *giro*, il faut aller à l'appendice que j'ai ajouté à cette série de textes.

crier des bêtises à ceux qu'on aime), des odeurs innovatrices (mais là je cède la description à Muriel, qui ne parle pas ici : elle vous fera sans doute un compte rendu olfactif pour un prix dérisoire), et des couleurs particulières (Florence est ocre, Rome est rouge, tout comme Bologne, Naples est grise de suie, mais Palerme est, je crois, brun pale, ou est-ce marron, ou encore havane).

Bon, et puis les églises, demandez-vous, pieux que vous êtes. D'abord le nombre : si Rome est pieuse, et Naples est pieuse, pieuse, quelle expression trouver pour parler de *Palermo*? Le baroque palermitain est une agression contre les sens et le bon sens : Muriel aime, et moi je ne saurai pas dire non. Mais il y a d'abord le baroque du nombre : il est impossible de marcher dans le vieux *Palermo* sans trouver une église, une chapelle, un sanctuaire aux 30 mètres : Dieu et ses saints ont bien des domiciles. Mais voyons donc : quand les Parlemitains ont-ils trouvé le temps pour construire des habitations pour les humains ? Et ensuite cette façon de les orner... on dirait qu'un scénographe d'opéra de Verdi, toujours le même d'ailleurs, a fait le décor après avoir beaucoup bu. Je vais refaire l'examen de tout cela systématiquement avec monsieur systématiquement Bernard Boulet. Mais j'en ai déjà assez vu pour savoir ce qui nous attend.

Et enfin le port. Le port de Naples, c'est une grosse affaire. L'*Ostia* de Rome, c'est au fond une station balnéaire pour les bourgeois de Rome. Naples est une sorte de mélange des deux. En tout cas, ici à *Palermo*, on a l'impression d'être enserré entre des montagnes,

qui dominant tout et qui sont nues ou sauvages, et de l'eau à n'en plus finir devant soi. On a l'impression d'être protégés voire écrasés par derrière, mais en danger ou tout à fait libres par en avant. Étrange... *Strano...* et même *strano strano*.

Après avoir marché un peu au hasard, comme c'est notre habitude quand nous avons un peu de temps, nous sommes rentrés chez nous, comme d'habitude et même tous les jours, affamés. Quoi manger ? Et d'abord où manger ? Notre quartier semble assez divers culturellement, avec une prédominance d'Indiens. Il fallait aller à Palermo pour rencontrer une telle concentration. Mais qu'est-ce qui a conduit des centaines et des centaines d'Indiens à *Palermo*, et pourquoi vivent-ils tous à deux pas de chez nous ? Mais bon, manger indien à *Palermo*, même moi qui ne dédaigne pas manger chez McDonald's pour irriter Monique, je ne me sens pas le courage. Nous trouvons donc un mec qui fait des *panini* au bout d'une ruelle juste à côté où on trouve des restos bangladaïsi et indiens et halal. Une sorte de *Massimo Sarraceni* (vous vous souvenez de lui à *Ercolano* ?) s'est entouré de son épouse et de sa *mamma* pour vous faire des sandwiches à volonté. « Un *salsiccia* pour moi, s'il vous plaît, et un *panino al pollo per la signora per favore*. Oui, oui, avec des oignons caramélisés, et des tomates. Et des *funghi* ? Nous ne pouvons pas dire non. Tiens, et puis deux *bruschette* avec ça, *e una birra grande. Grazie mille.* »

Nous rentrons chez nous, et nous nous jetons sur nos sandwiches... silencieux et heureux comme le

*commissario* Montalbano chez *Enzo* son restau préféré. Et, en raison de ce petit geste si humain et ordinaire, je suis devenu un traître, ou un infidèle, ou un impie. Les *panini* de *Massimo* sont officiellement déclassés : et *Alessandro* est le maître. Le roi est mort, vive le roi. Et puis, il a fallu une sieste pour mieux digérer le *panino*, et mon infidélité.

*Vabbene, ma i Boulet sono per arrivare alla stazione centrale.* Nous allons les retrouver et les conduire chez nous (c'est à dix minutes), et donc chez eux. Il y aura du vin, et des douches pour les décrotter, et ce qui reste du gâteau de bienvenue de Valentina. Nous allons entendre le récit du voyage de Bernard et de Monique.

Mais je ne suis pas sûr de pouvoir vous raconter : pour m'empêcher de dire trop d'âneries, depuis le début Muriel censure mes tessons de voyage... (*Tessons*, comme dans Sylvain Tesson... Vous l'avez pognée, la *joke*, non ?) À partir d'aujourd'hui, je sou mets tout au cardinal Boulet et à la mère supérieure Brunet.

Mais d'abord je dois chercher leurs augustes personnes et les ramener chez moi, c'est-à-dire chez eux... À table<sup>25</sup> !

---

25. Nouvelle livraison sans chanson. Ça commence à puer l'échec.



**Vingt-deuxième livraison.**  
**Le jeudi 17 mai.**  
**Saint Joseph, priez pour nous.**

Ils sont arrivés avec 4 minutes de retard, ils sont descendus *piazza Giulio Cesare* les traits un peu tirés, les deux femmes sont tombées devant tout le monde dans les bras l'une de l'autre (de vraies Palermitaines), les deux monsieurs, dignes et modérés eux, se sont donnés la main, comme il faut, nous avons remonté la *via Roma*, puis la *via Bologna*, puis la ruelle sans nom, pour arriver au 14 *via Giardinaccio* (si, si, ça veut dire « petit jardin laid »), mais pas sans saluer un monsieur pendu au-dessus de la rue depuis son balcon (« *Ciao* (ton aimable). — *Ciao* (ton, le mien, éberlué) ».)

Nous sommes entrés dans l'appartement, Muriel a fait faire la tournée de la propriétaire en expliquant ce qu'elle aurait fait pour améliorer la disposition des pièces, les deux femmes se sont embrassées de nouveau avec des petits cris de joie, les deux hommes, toujours dignes, mais moins modérés, se sont embrassés en les imitant, et en profitant de l'occasion pour faire comme des femmes ; ils ont pris une douche pendant que nous finissions la préparation du repas, nous avons parlé, eux de leur interminable voyage, nous de notre journée (voir ci-haut), nous avons parlé de la suite du voyage, nous avons bu, puis j'ai envoyé tout ce beau monde se coucher : il faut bien qu'il y ait un adulte raisonnable dans un groupe.

Car je vivais avec une obsessive. — Ça va, ça va : ce n'est pas trop difficile. — Mais je vis maintenant avec deux obsessifs, plutôt qu'une seule : l'obsessive des photos a été rejointe par l'obsessif des choses complètes. Je vous avertis donc qu'il est possible que mes récits soient plus courts : je risque d'être épuisé à la fin de la journée. Mais je suis au fond un obsessif, moi aussi, comme le prouvent certains de ces textes. Ce qui veut dire qu'il n'y a que Monique qui soit à peu près saine d'esprit. Pauvre Monique.

Nous nous sommes levés avec un projet en tête et dans le cœur qui bat d'un seul rythme : un petit déjeuner copieux suivi d'une tournée du *centro storico*. La seule chose dont je suis à peu près sûr est la suivante : nous visiterons l'église consacrée à saint Joseph qui est à côté du *Municipio*, soit les bâtiments de la mairie, juste à côté ; ça s'appelle la *piazza Pretoria*, et c'est spectaculaire. Dites donc, il y a une église entière dédiée à mon saint préféré. (Il semble même qu'il y en a plusieurs à Naples, ce qui prouve que ces gens ont du bon sens, contrairement aux gens de l'Amérique du nord, qui n'aime pas ce saint humble et juste, comme on dit. Il faut donc que je vous explique au sujet de mon obsession pour saint Joseph, *san Giuseppe*, voire *san Peppe*, *san Peppino*, ou *santo Jepp*, patron de la famille des *Gambardello*.

Saint Joseph est le juste et l'humble, ai-je dit, en répétant la tradition catholique. Il est le patron des pères, des travailleurs et de la mort. Dans une église, il y a souvent, discrète, une statue à lui dédiée, parfois une chapelle, comme celle de *Santa-Maria-della-Vittoria*,

que vous pourriez examiner si vous cessiez de vous épivarder devant la statue de l'extase de sainte Thérèse qu'a faite Bernini. Dans une chapelle de mon *san Peppe*, on trouve presque toujours trois scènes représentées. D'abord, il y a une sainte Famille, avec Joseph en haut à droite, un peu au-dessus, et presque chassé de l'image. (On le présente aussi parfois, seul éveillé, pendant que son enfant et sa femme dorment, éveillé dis-je parce qu'il est réveillé par un ange qui lui a dit de partir pour l'Égypte. (Tiens donc, je viens de comprendre : saint Joseph est une sorte d'Ulysse.)) Puis, il y a une représentation de Joseph dans son atelier avec un jeune Jésus qui apprend de son père à travailler le bois (il aura fort à faire avec le bois dans quelques années, mais comme il est Dieu en même temps, il le sait déjà), et qui a compris que quand on fait du travail on le fait bien, et les chaises ne reviennent pas de chez *Peppino* mal réparées à prix salé. Enfin, il y a une mort de saint Joseph, Marie à gauche, sereine ou éplorée, Jésus à droite, tenant la main de son père adoptif et le regardant dans les yeux, le vieux, entre eux deux, fatigué prêt à partir, et souvent, souvent deux ou trois anges qui montent la garde. Je puis vous assurer qu'on ne représente jamais de Satan dans les parages : Joseph est le patron non pas de la mort seule, mais de la bonne mort.

En tout cas, il me semble que la cote de saint Joseph va monter en ce début de troisième millénaire. Il nous faut plus que jamais des mâles sur d'eux-mêmes qui assument leurs devoirs. (Ceux qui font la *joke* que Joseph n'a pas assumé son devoir premier, le devoir sexuel... enfin, je passe.) Il nous faut des techniciens

honnêtes et efficaces dans notre monde de plus en plus technique. Et les boomers vont se mettre à mourir avec une régularité terrible pour eux, mais bruyante pour tous les autres : nous ferons du bruit à la fin comme nous avons fait du bruit à la naissance, durant l'adolescence et à l'âge plus ou moins mûr qui a été le nôtre.

Et voilà que je pense à un ami qui est mort dernièrement. Et une promenade, *una passeggiata*, bien brève que nous avons fait ensemble. Les médecins lui avaient donné six semaines à vivre, et nous nous trouvions huit mois plus tard dans sa chambre à jaser de tout et de rien (et surtout du second) quand il m'a dit : « Tiens, je me sens bien ; sortons. » Je me suis dit : « Il ne cessera de me surprendre. » Et il m'a surpris au milieu de ma surprise, car une fois dehors, il m'a suggéré que nous fassions une brève promenade dans son quartier, qui incluait la rue Cartier ; il voulait me montrer une statue. Nous nous y sommes rendus, lentement, car il était faible. Nous avons discuté de la statue. Et tout à coup, il m'a surpris encore et dit : « Ouf, je me sens mal. » Après s'être assis droit là pour récupérer, nous sommes rentrés, lui appuyé sur mon bras, bien plus lentement qu'avant. J'étais inquiet pour lui, et inquiet de moi : qu'est-ce que j'ai fait ! est-ce que j'aurais dû accepter sa suggestion ? quel idiot je suis ! Puis, nous sommes rentrés sans autre difficulté, ni surprise. Il s'est couché... dans les semaines qui ont suivi, je ne l'ai jamais plus vu debout. Je suis tout triste et assez fier en pensant à cette dernière promenade.

Bon, nous avons déjeuné, nous partons. S'il me reste du temps et de l'énergie, je vous raconte notre promenade avant de me coucher.

Rapport de promenade. Nous avons visité la *piazza Pretoria*, une sorte d'explosion imitative de la sculpture gréco-romaine, puis l'église de *San Guiseppe*, une sorte d'explosion de baroque. Puis, nous avons trouvé le *Teatro massimo* sur la *piazza Verdi*, salle d'opéra de *Palermo*. Puis, nous sommes descendus une nouvelle fois (pour Mu et moi) pour admirer le port de *Palermo*, mais cette fois en ajoutant le remarquable *parco Giulia*, un jardin botanique. Puis, il y a eu le retour à l'appartement, des *panini* de chez *Alessandro* à la *Sicilia Bella*, le repas et le repos.

Puis, nous sommes repartis, cette fois pour examiner une église arabo-normande, qui reprend ce que nous avons vu à *Cefalù* et que nous verrons demain sans doute à *Monreale*. (Il y aurait tout plein de chose à dire au sujet du mythe de la Renaissance comme redécouverte de la grandeur artistique après un Moyen-Âge sombre et ignorant. Mais je me tais.)

Puis, il y a eu le clou de la journée : le *Gesù* de *Palermo*. Ça m'en fait trois donc : celui de *Roma*, que je trouvais exagéré, celui de Naples, que je trouvais pis encore, mais plus sympathique, et enfin ce dernier qui est une folie sans fin et qui m'a conquis. Moi fils adoptif des Jésuites qui ont été comme mon saint Joseph collectif, j'accepte enfin, contre toutes mes théories préférées, l'héritage architectural et iconographique des mes pères adoptifs. Ils sont fous, ces Jésuites, mais ils me parlent

encore. Si Voltaire est demeuré fils de Jésuite, malgré lui, j'ai bien le droit de m'avouer la même chose.

Puis ce soir, nous nous reposons (hein ? Bernard est raisonnable ? j'aurai donc tout vu aujourd'hui) : omelettes, un peu de vin, de la conversation, des rires, sont prévus.

P.S. Le cardinal Boulet et la mère supérieure Brunet ont abandonné leur droit de surveillance de mes textes. Ils se dédouanent peut-être : si je me pends, ce sera ma faute<sup>26</sup>.

---

26. Toujours pas de chanson. Décidément...

**Vingt-troisième livraison.  
Le vendredi 18 mai.  
À quoi servent des petits-enfants ?**

À plusieurs choses. Et, j'ai pour mon dire et je l'ai dit bien des fois, ses petits-enfants servent d'abord à faire la leçon à ses enfants. On pourrait, et on peut et on le fait, dire à ses enfants tout le mal qu'ils nous ont donné. Mais la leçon n'est jamais aussi bien donnée que par ses petits-enfants qui font subir à ses enfants ce qu'ils nous ont fait subir.

Mais hier, j'ai vu que ça sert aussi à faire la leçon aux grands-parents. Je n'avais pas plutôt envoyé la vingt-et-unième livraison avec l'erreur « Vingt-et-un livraison », dû sans doute au vin blanc traître que Monique mettait dans mon verre quand je ne regardais pas, je ne l'avais pas plutôt fait donc que j'ai reçu par retour de courriel (je ne m'habituerai jamais, enfin soyons sobre, je ne m'habitue pas, au français *email*, et pour cause) cette remarque : « On ne dit pas plutôt “vingt-et-unième” ? ». Cette charitable correction me venait d'un de mes petits-enfants, dont le nom demeurera caché.

J'ajoute qu'il est beau et qu'il me ressemble (ce qui est axiomatique) en particulier en raison d'une chevelure rebelle. Cheveux blonds, cheveux marrons, cheveux noirs, cheveux gris, cheveux blancs, cela a changé ; mais cheveux dépeignés et *impeignables*, cela a duré dans le temps. Mais, j'ajoute tout de suite, quelle qu'en

soit la couleur, quelle qu'en soit le statut esthétique, des cheveux!

Et puis tout cela, enfants, petits-enfants, mère et père, me rappelle la chanson de Claude Dubois que j'ai déjà chantée sur scène dans une autre vie.

<https://ici.radio-canada.ca/info/videos/media-7899537/belle-famille>

Bon, qu'allons-nous faire aujourd'hui? D'abord boire du café, ou plutôt du *caffè*, mais à la mode de chez nous dans notre appartement, ce qui n'est pas mauvais, mais qui n'est pas à la mode du pays. (Soit dit en passant II, pourquoi y a-t-il des *caffè* à tous les coins de rue à *Roma* et à *Napoli*, mais bien plus rares à *Palermo*? Il doit y avoir une raison, enfin une raison bâtarde et donc sociologique, à cela.) Nous commençons donc avec un *caffè* et un petit déjeuner. Puis, nous projetons d'aller à *Monreale* à quelques kilomètres de *Palermo*. Parce qu'il le faut, parce que c'est ce qu'on fait quand on est par ici, parce que l'arabo-normand, ça se voit là. Donc la cathédrale de *Cefalù*, il y a quelques jours et l'église de que nous avons visitée hier dans sa nudité saisissante (mais sans pouvoir visiter la chapelle de l'amiral), et aujourd'hui un troisième bijou arabo-normand.

Derrière ces chefs-d'œuvre protégé par l'Unesco, rien de moins, il y a la même famille d'homme politiques et militaires, des Normands venus de je ne sais d'où: *Ruggiero I*, le fondateur comme son numéro l'indique, *Ruggiero II*, *Guglielmo I detto lo Malo* (qui git dans sa



tombe de marbre pourpre pour symboliser le sang qu'il a versé), et enfin *Guglielmo II detto il Buono*, (qui git, lui, dans une tombe de marbre blanc pour symboliser sa bonté) sont les maîtres d'œuvre politiques de ces choses religieuses. Et là se trouvent aussi des exemples spectaculaires du problème théologico-politique dans son insolubilité. C'est Bernard qui m'expliquait tout cela hier, et qui m'en parlera cet après-midi. Je vous en fais grâce parce que je vous aime, mais il y a une page Wiki pour ceux qui veulent un résumé... C'est en italien, désolé.

[https://it.wikipedia.org/wiki/Storia\\_della\\_Sicilia\\_normanna](https://it.wikipedia.org/wiki/Storia_della_Sicilia_normanna)

À plus tard, à demain ou *dopodomani* donc la cathédrale de *Palermo*: à chaque jour suffit sa peine. Mais d'abord un *caffè* et un petit-déjeuner, comme je disais. Je vous reviens quand nous serons de retour de notre bref rayonnement à quelques kilomètres d'ici. À *Palermo*, Miss Météo nous a avertis qu'il pourrait pleuvoir. La même nous avertit qu'il pourrait geler au sol à Québec: à chaque jour, suffit sa peine, vous ai-je dit.

Rapport de visite. Bon, nous sommes de retour, sains et saufs. Car il faut d'abord parler de la circulation automobile à *Palermo*. On me l'avait dit, je l'ai vu, de mes yeux vu, du fait d'avoir à me promener dans la ville, mais c'est autre chose encore de le voir de l'intérieur et même de l'intérieur d'un autocar conduit par un petit génie de la conduite intrépide, qui jase

avec sa copine accotée à lui pendant qu'autour de lui l'enfer se déploie dans son *infernalité*. En tout cas, s'il y a des autos en enfer, ils sont conduits comme à *Palermo*.

Arrivés à *Monreale* (bin oui, c'est Montréal, mais en italien), nous avons trouvé le site arabo-normand alors qu'il pleuvait légèrement. D'abord, il y a le cloître bénédictin qui donne un avant-goût de la cathédrale. Puis, il y a l'église elle-même. J'ai vu les églises de *Ravenna*, et j'ai été renversé par les mosaïques byzantines qu'on y trouve. Mais à *Monreale* dans l'église de *Santa Maria Nuova*, on revoit le *Duomo* de *Cefalù*, mais en deux fois plus grand, avec des éléments multiples encore une fois venus de l'histoire de l'île : du normand gris massif, du byzantin doré et rouge et bleu, et du musulman abstrait de toutes les couleurs, tous ces styles juxtaposés et pourtant fondus ensemble pour donner une œuvre tout à fait convaincante. Je me demande s'il y a un seul saint de l'église du premier millénaire qui n'y est pas représenté, avec en prime l'histoire de Noé d'un côté et celle de Jacob de l'autre et un autre *Christos Pantocrator* et sa *Maria Panachrontas* qui, depuis l'abside, dominant ensemble, tout entourés qu'ils sont de séraphins en-veux-tu-en-v'là.

Tiens, lisez-moi ça, et peut-être surtout regardez-moi les photos à la fin du texte.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Cathédrale\\_de\\_Monreale](https://fr.wikipedia.org/wiki/Cathédrale_de_Monreale)

Je peux paraître bien informé et quelque peu pédant. Mais j'ai une excuse. J'ai rencontré plusieurs de mes

petits-enfants, mettons Théodore, Henri et Laurent au moins, avec une bonne dose de Juliette, mais leur version italienne dans les quatre cas. Car dans l'église, il y avait tout plein d'enfants d'école accompagnés de leurs institutrices (*non è colpa mia* si je suis sexiste : je n'ai pas vu d'instituteur et ces fichus Palermitains sont sexistes pour de vrai, et je ne fait que décrire les faits.) En tout cas, ces enfants avaient comme tâche de rencontrer des visiteurs et de leur expliquer tel ou tel aspect de l'église. Quand les premiers sont arrivés, ils m'ont demandé : « Vous êtes Italiens ? » J'ai répondu que non, et devant les visages défaits, j'ai ajouté : « *Ma parlo un pò italiano.* » Ils ont alors commencé à me débiter tour à tour leur laïus sagement appris. J'ai dû leur dire : « *Adagio, adagio. Se tu parli troppo in fretta, non capirò.* » Ils ont donc recommencé plus lentement ; je leur posais des questions comme le génial pédagogue que je suis. Et ils nous ont quittés pour annoncer à leur institutrice qu'ils avaient rencontré des Québécois bien sympathiques. En tout cas, à mesure que nous avançons dans l'église quelques autres s'avançaient vers nous et offraient leurs services. Et le même jeu reprenait.

À la toute fin, une sorte de Mafalda bien sérieuse et bien honnête, une version noire de ma Juliette blonde, nous a dit : « *Attenzione.* Il y a des gens qui vous vendent les informations que nous vous avons données gratis. Il ne faut pas leur donner *dei soldi.* » Je lui ai promis d'être aux aguets ; j'ai même ajouté que si ces brigands nous abordaient, je tenterais de leur enlever *i loro soldi.* Elle a approuvé de la tête, puis s'est tournée vers son institutrice qui lui a dit que le vieux monsieur

disait sans doute *una bugia*. Et voilà : une enfant de *Palermo* sait que je mens plus souvent qu'à mon tour.

Nous étions affamés et l'église *fermait* pour la journée. En attendant l'autobus, nous avons mangé des *pasta al forno*, une spécialité du pays, semble-t-il. En me voyant manger avec appétit, un monsieur m'a dit que j'avais *fatto un buono scelto*. C'est peut-être ça l'Italie : les gens se mêlent de commenter vos choix les plus banals pour vous approuver, comme ici, ou pour vous critiquer. En somme, on se mêle des affaires des autres parce que les affaires des autres, ce sont les affaires de tout le monde.

Quand nous sommes rentrés à *Palermo*, par le même autobus et avec le même chauffeur, les bouchons avaient disparu comme par magie, ou par la grâce de Dieu. En tout cas, nous sommes rentrés en 30 minutes alors que nous y étions allés en une heure. Bernard et Monique ont accepté la tâche d'aller à un marché de fruits et légumes à ciel ouvert près de chez nous et Muriel et moi avons déniché une *pescheria* pour acheter du poisson et quelques fruits de mer.

Rendus là, nous avons acheté du thon et de la pieuvre en quantité gargantuesque, en partie parce que nous avions faim et en partie parce que le marchand nous a mal compris, ou a feint de le faire. En tout cas, il a bien vu que nous n'étions pas des Italiens, et encore moins des Siciliens, et nous a posé l'inévitable question : « *Da dove siete ?* ». En entendant dire que nous étions de la ville de Québec, un autre client a commencé à chanter les louanges de la Sicile, qui est si supérieure au Québec, pays de neige, disait-il en grattant de ses

doigts sales la glace sous un gros poissons à l'air libre. (Je crois qu'il connaît la chanson de Vigneault.) En tout cas, une fois qu'il a dit que chez lui, il y avait le soleil, et la viande, et le poisson et toutes les bonnes choses de la vie, j'ai ajouté pour le taquiner : « *È vero. Ma a Palermo, ci sono ancora grandi saggi.* — *È vero*, a-t-il ajouté du tac et tac et avec grande humilité, *ma non è colpa mia : è la natura.* » Donc s'il y a autant de sages à *Palermo*, ce n'est pas par la faute de ce sage : la nature les produit comme elle offre le soleil aux bonnes gens de *Palermo*.

Je me couche : il est 15h30, et Bernard voudrait que nous retrouvions la Martorana que nous avons ratée hier en raison d'un mariage qu'on y célébrait. Je vais tenter de me revigorer avec une sieste trop brève. Encore une coup de collier, et j'aurai mérité mon souper. Et les rires récapitulatifs. Et la bouteille de *Nero d'Avola* achetée à *Monreale*.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Église\\_de\\_la\\_Martorana](https://fr.wikipedia.org/wiki/Église_de_la_Martorana)

Un peu plus tard... Ha ha ha! Nouveau mariage, nouvel échec... Ils sont fous, ces Palermitains.

**Vingt-quatrième livraison.**

**Le samedi 19 mai.**

**Rien à faire, mais pas rien à dire.**

Je n'ai pas pu écrire les aventures d'aujourd'hui. Je vous avais avertis : le rythme qu'impose le cardinal Boulet a eu raison de moi. Mais bon, les Boulet s'en vont à *Cefalù* demain : Muriel et moi pourrons sans doute nous reposer, vivre en pépère et mémère, elle en préparant nos bagages pour la prochaine étape du voyage : *il giro dell'isola*, et moi en revenant sur le passé immédiat.

Je tiens quand même à vous expliquer quelque chose qui nous est arrivé hier, et dont j'ai compris le mécanisme aujourd'hui. Devant la Martorana que nous venions visité tôt pour éviter les mariages, j'ai vu une pancarte qui disait : *La scuola adotta la città*. Au même instant, j'ai vu qu'il y avait des enfants devant la porte d'entrée. « Ah ! C'est ça : l'école adopte la cité, parce que les enfants d'école servent de guides improvisés (mais pas si improvisés que cela si j'en juge par la qualité de leur laïus et la rapidité de leur débit) dans tous les lieux que visitent les touristes. »

Puis nous sommes entrés dans le quatrième, et en un sens, le plus impressionnants des monuments arabo-normands.

Mais si j'ai des choses à dire, je n'en ai pas le temps. Je vous reviens demain <sup>27</sup>.

---

27. Je suis surpris : j'avais oublié cette journée sans blog, où je noircissais du papier (expression à l'ancienne qui me tire les pleurs des yeux, les reniflements du nez et les rires de la bouche) pour dire que je tentais quand même de faire mon devoir. Mais je suis réconforté : ce texte, même corrigé comme il l'est par ces notes, a bel et bien été écrit au fil des jours et au fil des événements. Voici donc une preuve d'authenticité.

**Vingt-cinquième livraison.**  
**Le dimanche 20 mai.**  
**Pourquoi j'en veux aux gais.**

Avec un titre semblable, je suis à peu près sûr d'avoir fixé votre attention. Nous vivons à une époque qui porte avec elle une morale exigeante, plus exigeante même que du temps de la morale chrétienne : mon *obscénité* ne peut pas ne pas réveiller les frissons de plaisir du justicier et la satisfaction, imminente, de me vouer aux gémonies.

Il me reste maintenant à m'expliquer, messieurs, mesdames, les juges. Sur le fond, je suis de l'avis, comme si souvent, du bon pape François : « Qui suis-je pour juger une personne gay si elle est honnête ? » En somme, l'essentiel n'est pas dans ce qu'on appelle aujourd'hui l'orientation sexuelle, et puis si tout cela est important à sa façon, tout cela est aussi bien mystérieux, et je ne sais pas comment on détermine ces choses. Donc, je ne suis pas anti-gay.

Mais, de ceci, il n'y a pas de doute : je suis contre le mot *gay* dans son nouveau sens dogmatique. (Soit dit en passant, pour des raisons qui m'échappent les Italiens prononcent *okay* et *gay* avec une diphtongue, ce qui donne *oka-ï* et *ga-ï*. Je me demandais si ce que faisaient les Italiens du Nord était valide pour les Italiens du Sud ; vérification faite, j'ai enfin trouvé quelque chose qui les unit bel et bien, et ce malgré les volontés et les prétentions de la *Lega Nord*, qui voudrait



qu'on *indépendantise* le Sud et que le Nord, la *Padania*, soit un pays distinct du *Mezzogiorno*. Et voilà que les députés de *Lega Nord* formeront le gouvernement avec ceux de *Cinque Stelle*. *Siamo in Italia*, disait un copain : n'importe quoi peut arriver en ce pays béni des dieux et du Bon Dieu. Et il y aurait maintenant un gouvernement national fait de deux partis qui n'existaient pas il y a vingt-cinq ans et qui n'ont en commun que leur euro-scepticisme.)

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Mouvement\\_5\\_étoiles](https://fr.wikipedia.org/wiki/Mouvement_5_étoiles)

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Ligue\\_du\\_Nord](https://fr.wikipedia.org/wiki/Ligue_du_Nord)

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Élections\\_générales\\_italiennes\\_de\\_2018](https://fr.wikipedia.org/wiki/Élections_générales_italiennes_de_2018)

Mais je reviens à mes oignons, ou mes ognons, comme il semble qu'il faille écrire maintenant, soit à mes obsessions politico-socio-lexicales. Je m'oppose donc au mot *gay*, et tant qu'à faire au mot *straight*. Bon, d'abord ce genre de transport linguistique direct de l'américain me fatigue. Mais je n'aime pas beaucoup non plus avoir à me penser comme *guindé*, c'est le sens du mot *straight*, parce que je suis hétérosexuel. (*Hétérosexuel*, voilà un mot, avec son copain *homosexuel*, qui est devenu, mystérieusement, mais promptement et universellement, mal vu.) Et semblablement, on suggère que je ne suis pas gai, parce que je suis hétérosexuel.

En principe, les mots servent à montrer les choses. Mais certains mots, ou certaines dictats langagiers, ont

comme effet de cacher les choses, ou d'en rendre certaines pour ainsi dire indicibles. Je reprends donc : j'en veux aux policiers de ce dictat précis, et surtout au policier qui est bien présent en moi, de rendre les choses moins visibles. Bon, je sais que cela peut sembler des arguties, mais comme je disais à ma mère pour excuser les coups que je donnais à mon frère Michel : « C'est lui qui a commencé. » Je n'aime pas la police en général et encore moins la police des mots. Je trouve qu'on devrait laisser l'usage et le bon sens des gens la tâche de trouver la façon de dire les choses de façon à ce qu'on puisse se parler pour comprendre les choses ensemble.

Mais peut-être le pire de tout, c'est que ce mot *gay* avec son sens militant omniprésent, réduit mon plaisir quand j'entends l'hymne à Vénus de la *Belle Hélène*, voire de le rendre inaudible. Je me réfère au « Je suis gai » de la *Belle Hélène* d'Offenbach. Dans cette histoire loufoque au énième degré, le grand augure, soit Paris déguisé, vient chanter l'amour en général et l'amour hétérosexuel qu'il a pour Hélène de Sparte qui deviendra bientôt Hélène de Troie.

<https://www.youtube.com/watch?v=ihr1fiBBtec>

Voici, au nom de la liberté de parole, les mots mêmes qu'a choisis Offenbach, ou plutôt son librettiste Halévy.

### **Le grand augure**

#### **I**

Et tout d'abord, ô vile multitude,  
Sachez-le bien, je n'ai pas l'habitude

D'être reçu sur un rythme plaintif :  
Vous auriez dû chanter un chœur alerte et vif.

Le règne de Vénus est un règne joyeux :  
Je suis gai, soyez gais, il le faut, je le veux !

**Chœur**

Il est gai !

**Le grand augure**

Soyez gais !

**Chœur**

Soyons gais !

**Le grand augure**

Je le veux ! Et tsing, tsing, balaboum, balaboum,  
Balaboum, poum, poum ! Lalaïtou, poum, poum !

**Le peuple**

Et tsing, tsing, balaboum, balaboum,  
Balaboum, poum, poum !

**Le grand augure**

Je sais qu'il est de profonds moralistes  
Qui font état d'être sombres et tristes,  
Mais ces gens-là se trompent lourdement :  
L'homme vraiment honnête est rempli d'enjouement.

Le règne de Vénus est un règne joyeux :  
Je suis gai, soyez gais, il le faut, je le veux !

**Le grand augure**

Je le veux ! Et tsing, tsing, balaboum, balaboum,  
Balaboum, poum, poum ! Lalaïtou, poum, poum !

**Chœur**

Et tsing, tsing, balaboum, balaboum,  
Balaboum, poum, poum ! Lalaïtou, poum, poum !

**Calchas**

Quelle tenue pour un augure !

**Le grand augure**

Vous dites, confrère ?

En tout cas, cet air comique l'est un peu moins aujourd'hui, me semble-t-il, parce qu'on tique chaque fois qu'on entend le mot *gai*. Merci les policiers.

Mais il est temps de parler d'hier et de nos découvertes. (Dans le sens étymologique du terme ; car il s'agissait de tenter de voir ce qui était caché.) Nous avons d'abord visité la Martorana que nous avait interdite deux fois pour fin de mariages... hétérosexuels, je précise, et pourtant gais.

La chapelle elle-même a été payée par l'amiral grec d'un des rois normands, je ne me souviens plus duquel. On y voit donc de magnifiques mosaïques à la manière byzantine, mais avec un quelque chose de moins *straight* dans le rendu des figures humaines. J'ai surtout aimé la colonne grecque à l'entrée avec son inscription arabe (mais qu'est-ce qu'une inscription arabe fait dans une église chrétienne ?). Tout près d'elle,

il y a une mosaïque qui représente le roi *Ruggiero*, le premier des rois normands de Sicile, qui reçoit sa couronne directement du Christ. (Tiens, l'amiral doit être l'officier de *Ruggiero*.) Et il n'y a pas l'ombre d'un pape dans toute l'église byzantine. Et partout des représentations de saints de l'église orthodoxe, plusieurs anges, des héros, chacun avec son nom en grec.

Mais, et c'est là que ça devient très intéressant : l'église ancienne est intégrée dans une église baroque qui est tout à fait occidentale, et là on voit tout plein d'ecclésiastiques de la hiérarchie, dont un pape qui est rendu au ciel, ou presque, et qui nous regarde de haut. On serait tenté de dire qu'on a voulu cacher le message de la structure originelle et qu'une sorte de police religieuse à tenter de censurer ce que l'amiral constructeur d'église a voulu dire. Car les églises parlent, comme les mots disent les choses. Et comme certains mots servent à cacher les choses, certaines structures servent à en cacher d'autres.

En tout cas, après cette visite, nous nous sommes promenés de par la ville pour aboutir à la cathédrale qu'on appelle le *Duomo*. C'est une immense structure encore une fois, et encore une fois, elle est faite à la manière des églises du Nord, et pas de celles du Sud. Mais c'est ce qu'on voit du dehors. À l'intérieur, les murs de pierre brune ont été recouverts de stuc blanc, et on se croirait dans une église du Sud : ce qui est visible du dehors est pour ainsi dire censuré à l'intérieur. Et à l'entrée, qui a été ajoutée de façon à faire disparaître là encore la structure ancienne, on a

une sculpture qui représente un des rois bourbons qui sont venus bien des siècles après les rois normands ; et le bon roi français est à genoux devant le pape qui le couronne. Les choses sont claires : il ne faut pas que ce qui était pensé et dit avant soit dit et pensé. Et s'il le faut, on rendra ce qui était moins clair.

Édifiés par ces édifices, nous sommes rentrés pour manger, dormir un peu et repartir cette fois un peu au hasard. Nous sommes repartis d'un pas militaire (je crois que ça se dirait *pede militari*; mais il faudrait que mon expert en latin me le confirme), d'un pas militaire donc, mais gai. Et nous nous sommes heurtés à deux églises dont les cerbères nous interdisaient l'entrée parce qu'il y avait encore des mariages à célébrer. Décidément, on s'épouse à tour de bras à *Palermo*. Nous demeurions gais, malgré cette prolifération de rites hétérosexuels. Enfin, nous avons trouvé l'église de *San Domenico*, où, malgré le mariage qu'on y célébrait, on permettait aux touristes comme nous de circuler : l'église était si grande que touristes et mariés étaient perdus dans sa masse. Un petit mot quand même sur le mariage lui-même. J'ai noté que plusieurs hommes portaient des nœuds papillons, ce qui me rappelaient le dicton de mes petits-fils l'été dernier au mariage de Rémi : « les nœuds pap, c'est cool ».

<https://www.youtube.com/watch?v=HpznRXvcV8M>

L'église est peu intéressante en elle-même, ou sur le plan esthétique. Mais sur le plan politique et humain, c'est un lieu de grande fierté palermitaine. Sur les murs, on trouve des représentations de plusieurs des grands

intellectuels de la ville : l'église est dans les faits un panthéon municipal ; elle ressemble donc, un peu, à *Santa Croce* à *Firenze*. Et puis dans un coin, mais bien en vue, on trouve avec surprise un grand monument consacré à la mémoire du juge Falcone, qui a lutté contre la mafia sicilienne, et à celle des gens qui ont été assassinés par les *mafiosi*. Et à la base du monument, on lit cette inscription : *I padri domenicani hanno drizzato*. À *Palermo*, les pères dominicains prennent position en dressant des monuments et ne se cachent pas.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Giovanni\\_Falcone](https://fr.wikipedia.org/wiki/Giovanni_Falcone)

Je devrais arrêter là, mais je tiens à vous raconter un bout de conversation entre Bernard et moi alors que nous nous promenions dans les rues de *Palermo* sans nos conjointes : on aurait dit que nous étions gay, et en tout cas nous étions bien gais. Je lui signalais que j'avais enfin compris qu'une des expériences fondamentales de la vie est de se rendre compte que nous avons chacun de nous un point de vue particulier, mais qu'à partir de ces points de vue différents nous pouvions partager le même monde, en particulier quand nous en parlions ensemble. Et je lui citais ceci et cela tiré de mes lectures philosophiques, et surtout un passage de Xénophon, que j'avais compris comme il fallait après bien des années. C'était là, ajoutais-je à la fin, l'expérience constante de notre âme, soit que nos âmes pouvaient communiquer tout en étant bien différentes. Et Bernard d'ajouter que ce que je lui racontais était la première expérience de conscience dont il avait le souvenir, soit quelque chose qu'il avait

compris quand il avait à peine 5 ans. Voilà : ça m'a pris 65 ans pour comprendre ce qu'il avait saisi dès l'enfance.

Ha ha ha ! Ma vanité en a pris un coup. Mais je me dis que peut-être, moi en écrivant, et vous en lisant, nous pouvons prendre conscience ensemble que nous avons des âmes et que nous pouvons communiquer au sujet de ce monde étonnant que nous partageons... et que c'est, le monde à partager et le fait de pouvoir partager, que c'est merveilleux<sup>28</sup>.

---

28. Encore une fois pas de chanson. C'est comme ça. La la la la la la !



**Vingt-sixième livraison.**  
**Le lundi 21 mai.**  
**Impressions de voyage télégraphiées.**

Aujourd'hui nous bougeons... Et en auto. Changement de style de transport, changement de style d'écriture <sup>29</sup>.

Matin, Bernard et Muriel sur l'autobus municipal pour se rendre chez Europcar.

Plus tard, Gérald et Monique ferme l'appartement. Ils rejoignent leurs conjoints efficaces. Tout est prêt. Départ en auto.

Bernard, chauffeur extraordinaire ; Muriel, navigateur (navigatrice ? navigateuse ? navigante ? naviphile ? navifolle ?) hors pair ; Monique, surveillante attentive ; Gérald, bagage humain léthargique.

Après trois minutes, preuve faite de nouveau que Bernard et Muriel sont efficaces. Demi-sommeil du juste, juste à l'arrière à droite.

---

29. Et changement de style de vie. Et voilà une vérité bien simple que j'ai comprise mieux que jamais : on a beau resté qui est on est, on ne vit pas de la même façon quand on est seul, quand on vit avec quelqu'un d'autre, ni quand le couple qu'on forme se trouve à vivre avec un autre couple. Soit un, ce n'est pas deux, et deux, ce n'est pas quatre. On peut se moquer de cette observation banale. Je préfère en profiter pour avertir ceux qui s'apprêtent à passer de la vie à deux à la vie avec des enfants.

Sortie de l'*autostrada* un peu trop tôt. Un mal pour un bien : voyage dans la campagne sicilienne.

Routes qui grimpent vers des villages perdus dans des hauteurs.

Routes qui plongent vers des villages perdus dans des vallées.

Rythme lent, mais sûr : directives de Muriel, obéissance aveugle, mais yeux fixés sur la route, de Bernard. Gérald dort, ou presque.

*Segesta*: nous ne pouvons pas être loin de notre destination. Mais quelqu'un semble avoir volé le temple grec qui est invisible. Faudra se plaindre aux autorités idoines.

Tourne ici, tourne là, une droite à presque 140 degrés, puis tout de suite une gauche qui grimpe. *Agriturismo Don Carlo*. Ce sera notre chez nous pendant une semaine.

<https://www.agriturismodoncarlo.it>

Un *contadino* dans son champ. Râles contre sa *macchina troppo pesante*. Mains brunes comme je n'en ai jamais vues.

Sommes d'avance de 10 minutes. Midi tapant : arrivée d'Anna, *una madre siciliana contenta*, comme elle dit.

En tout cas, l'opinion sur les Siciliens flemmards et désorganisés en prend un coup encore une fois. En revanche, l'opinion sur les Siciliens ouverts et bavards est confirmée.

Installation de quatre voyageurs affamés.

De retour à *Segesta* pour manger à *La Maison*. Bin oui, il faut se trouver au cœur de la Sicile pour trouver un restau qui porte un nom français, mais qui sert de la cuisine typique de l'île. Table recommandée. Proprio grognon, nourriture fort bonne.

Derrière nous, une table, un monsieur qui s'insère dans notre conversation.

Un Sicilien de Portsmouth (si, si). Taquinerie de part et d'autre sur son accent anglais, sur mon accent italien, sur la vie, sur le froid du Québec, (il peut bien parler avec son Portsmouth pluvieux) et sur le pape François.

A mangé à Québec, à *La Grolla*. Pas le pape François, le Sicilien bavard et sympathique. Accompagné d'une souris d'épouse tout ce qui peut être de plus anglaise. Amusée, exaspérée, par son homme, qui joue à être un Sicilien plus sicilien que les autres Siciliens parce qu'il est heureux d'être de retour en Sicile.

Nous recommandons le *Grolla*, ainsi que les *cannoli* à *Castelmare* dans un restau précis dont il y nous donne l'adresse. C'est la *nonna* qui les prépare dans la cuisine

familiale. Tant qu'elle sera là, ce sera bon : il pointe vers son *monte della felicità* comme preuve.

[https://www.tripadvisor.it/ShowUserReviews-g608929-d3569376-r364754114-Gelateria\\_Garibaldi-Castellammare\\_del\\_Golfo\\_Province\\_of\\_Trapani\\_Sicily.html](https://www.tripadvisor.it/ShowUserReviews-g608929-d3569376-r364754114-Gelateria_Garibaldi-Castellammare_del_Golfo_Province_of_Trapani_Sicily.html)

De retour chez *Don Carlo*. Piscine et tourniquets dans l'eau pour Muriel ; pieds dans l'eau pour moi ; ce Soleil me tuera.

Allergies : la campagne au printemps, c'est le pollen. Snif!

Souper, repas à la sicilienne. Trop bu, trop mangé, pas assez marché.

Mon *monte di felicità* éventuel risque de me rendre malheureux un jour.

Ambiguïté de la condition humaine.

Les Jets ont perdu. Marc-André Fleury joue bien.

Ambiguïté de l'amateur de hockey canadien.

Voyager me tue. Ou me tuera. À moins que ce soit autre chose.

Demain retour aux réflexions philosophico-quotidiennes d'un Canadien errant, qui erre dans les

page 149

deux sens, et aime ses erreurs. La lourdeur ne vient pas seulement de son *monte della felicità*<sup>30</sup>.

---

30. Toujours pas de chanson.

**Vingt-septième livraison.**  
**Le mardi 22 mai.**  
***I pentimenti.***

Ce mot signifie *repentirs*. Il y a les repentirs de vie, mais il y a aussi les repentirs d'artistes.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Repentir\\_\(peinture\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Repentir_(peinture))

Ainsi, un peintre, mettons le Titien, qui l'a fait cent fois, produit une peinture d'un jet sous le coup de l'inspiration. Puis en y repensant, ou plutôt en la regardant de près, il se rend compte qu'il voudrait changer quelque chose, ajouter un personnage, en cacher un, lever un bras qui n'est pas assez dramatique. Que faire ? Il repeint, il peint par-dessus la peinture déjà faite, il la refait, il la corrige, il se repend et repeint pour la reprendre. Le plus grave des repentirs, et *Firenze, città delle arti* en offre quelques exemples, est celui qui fait qu'un maître peint un *fresco* par-dessus le *fresco* d'un autre maître. La technique permet aujourd'hui de voir plus et mieux les originaux sous les repentirs : la technique permet de remonter dans le temps et de retrouver l'original sous la correction. Bienfait de la technique.

Ah, ou ahi, la technique ! Est-ce une horreur inventée par Satan pour déshumaniser pour de bon l'humanité humanisée de peine et de misère ? *Dixit* Alain Finkielkraut. Ou est-ce la réponse finale et définitive à tous les désirs humains qui fera que l'humanité se

transhumanisera mais sans avoir à passer par la mort et le ciel, comme le voulait Dante (*Paradiso* I 70-73) ?  
*Dixit* Raymond Kurzweil.

Je suis d'avis qu'Internet et les avancées techniques, dite techniques tout court par une sorte de synecdoque généralisée de la conscience contemporaine, puis technologiques en allongeant un mot qui paraît trop court pour la grandeur de la chose qu'il dit, Internet et les avancées techniques donc font énormément de bien. J'en ai comme preuve directe la facilitation de la vie du touriste que je suis. Ce matin, Anna, l'aimable dame qui gère l'*agriturismo Don Carlo*, nous disait que la *strada del vino* de la région était plus *strada* que *vino*, et elle nous suggérait la maison Florio, une maison ancienne de la ville de Marsala (du célèbre vin marsala) pour faire l'expérience du vin de la région et de sa fabrication. Oui, d'accord Anna : comment faire, ma chère. Elle prend son *telefonino* : « *Pronto, Don Carlo qui. Senti...* J'ai quelques hôtes qui voudraient visiter votre maison. À quelle heure pourraient-ils y aller ? Combien cela coûtera-t-il ? Et un guide ? Oui, ils parlent anglais, mais ils préféreraient le français. Ah seulement demain... D'accord, je le leur demande. » En moins de deux minutes, tout était réglé.

Mais... Est-ce un repentir ? En tout cas, je voudrais me plaindre des gens qui parlent sur leur portable dans des lieux publics. Mettons dans un wagon de train bondé, comme dans le train de *Cefalù* à *Palermo*. Directement derrière nous, affalée sur deux sièges, il y avait une jeune femme qui écoutait de la musique sur son *telefonino* avec les obligatoires oreillettes, nouveaux

pendentifs *cheapettes*. De temps en temps, elle se mettait à chanter tout haut, emportée par l'excellence de la chanson d'amourette qui faisait frémir son cœur et ses cordes vocales. Les gens autour d'elle, dont une dame qui lisait, se tournaient vers elle, les yeux en mitraillettes, mais elle continuait imperturbable. « On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans... » Comme j'étais devant elle, je me tournais et la regardais dans les yeux, et après quelques secondes elle se taisait. Pour recommencer trois minutes plus tard, en raison d'un autre chef-d'œuvre de la chansonnette italienne contemporaine. Même simagrées de nous tous qui l'entourions, mêmes silences ponctuels.

Puis, il y a eu le moment comique ultime qui est presque toujours la conclusion de la *Commedia dell'arte* de la rue italienne : Romeo, le contemporain et non celui de *Verona*, a rejoint Julietta en train sur son *telefonino*. Cela nous a valu le bla bla intime de ces tourtereaux. Le Bon Dieu quand même été miséricordieux (à moins que ce soit Allah, comme le disent 113 sourates sur 114), et après cinq minutes nous avons entendu la fin. J'étais si intéressé que j'ai conservé ce bout pour vous. « *Okaī*. [Silence.] *Ciao, ciao*. [Silence.] *Baci*. [Bruit congru.] *Anch'io. Tanto, tanto*. [Silence.] *Ciao, ciao*. [Silence.] *Okaī*. [Silence.] *Bye. Ciao, ciao*. » Que Shakespeare tente d'en faire autant et aussi bien.

Et puis des repentirs, il y en a plein durant un *giro* comme le nôtre. Mais ils existent sur fond de ravissement. Par exemple, aujourd'hui, nous avons visité *Segesta*, pas la ville/village contemporaine, où se



trouvent le restau *La Maison* et son proprio bougon. Nous avons visité la ville originelle, centre important pendant des siècles. Les habitants les plus autochtones, les Élymes, prétendaient être arrivés de Troie pour échapper à des sacrifices humains, ou à la conquête de Troie par les Achéens, dont Ulysse. Ils ont été conquis par les Grecs qui quittaient leurs métropoles pour étendre la *Magna Græcia*, puis ceux-là par les Carthaginois, qui ont été défaits par les Romains républicains. La Sicile, et donc *Segesta*, a ensuite été le terrain des guerres civiles qui ont donné l'Empire romain impérial. Constantin l'a conquise à son tour pour poser les bases de l'Empire Romain chrétien, que les Barbares ont éventré, jusqu'à ce que l'Empire romain, byzantin cette fois, refasse la conquête de la Sicile. Puis se furent les Musulmans, et les Normands, et les Souabes, et les Angevins, et les Aragonais et les Bourbons. À la fin, Garibaldi et ses *Mille* ont concrétisé l'unification et la libération de l'Italie par la conquête de la Sicile. (Dans la maison de vin Florio à Marsala, on montre fièrement le fusil que Garibaldi a laissé à la famille quand il est passé. Il y a même une plaque rappelant l'évènement qu'on visite avec piété. Pour mieux éviter l'autre plaque, qui fête la visite de Mussolini dans le même lieu... Mais bon...)

En tout cas, à *Segesta* l'ancienne, il n'y a que des ruines, mais quelles ruines... J'en signale trois : un temple dorique (qu'on n'a jamais terminé, *because* conquête des Carthaginois), un théâtre gréco-romain, une des premières œuvres dues à la fusion des deux civilisations et enfin les bases d'une mosquée qui se trouve à côté d'un *castello* normand. Pas mal, dites-

vous... Mais je n'ai rien dit de la beauté naturelle des lieux. Mettons-le comme ceci : je n'ai jamais vu quelque chose de pareil.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Ségeste>

Une journée folle au Soleil, dans la chaleur et le charme de la Sicile, mais aussi avec des organisateurs courtois, clairs et discrets : voilà ce que fut notre journée d'hier. Enfin, la première moitié.

Entre les deux, une petite scène *cute*, tout ce qu'il y a de plus *cute*, selon le mode de la *cutitude* accomplie. Petite famille italienne : jeune *mamma* jolie, jeune *babbo* mince, deux enfants ; ils font manger des *arancini* à leurs enfants. J'entends un non puissant qui est répété. Je dis à la *mamma* qui lève les yeux au ciel : « *È la sola parola che conosce ?* » Elle fait signe que oui et ajoute : « *Il suo nonno [grand-père] crede che dice la parola nonno, ma è solo no no.* » Elle rit. J'ajoute : « *La sola parola oggi, et la parola preferita quando sara adolescente, e forse l'ultima parola.* » En entendant parler de la dernière parole que son enfant dira peut-être en mourant, elle a cessé de rire. Gérard a connu un *pentimento* langagier.

Puis, nous avons entrepris une randonnée en auto jusqu'à Marsala (que ça serpente, et que les stops sont optionnels à Marsala, dont le nom, avant de se transférer au vin, signifiait Port d'Allah) pour notre rendez-vous dans la maison Florio. Rendus là, nous avons eu droit au laïus d'une jolie jeune femme qui nous a parlé de tout et de rien, mais ne nous a montré que

des barils (bien gros, je le reconnais), avant de nous offrir quatre petits verres de vin, deux de marsala, et surtout un Grillo et Nero d'Avola (chaque village, voire chaque coin de chaque village sicilien a son Grillo et son Nero d'Avola), produits par la compagnie qui a acheté la maison Florio. *Oh my!* La jeune femme s'appelle Rosanna, comme elle nous l'a dit cinq fois au moins, et je me souviendrai d'elle, c'est sûr, mais parce que son nom est le même de ma chère Rosanna à moi et que je ne veux pas que ma Rosanna fasse comme cette Rosanna. En somme, c'était une arnaque organisée par la compagnie qui utilise le nom Florio pour fourguer son stock auprès des touristes innocents. Une honte... Mais une honte marsalaise sur fond de ravissements ségestiens.

Le tout a fini avec une expérience hallucinante avec la compagnie Internet Tim. À Marsala toujours mais en fin de journée, Bernard a acheté un forfait pour la suite du voyage, a payé la carte SIM et s'est fait dire que les ordi avaient lâché et qu'ils devraient activer sa carte lui-même plus tard. Nos expériences d'il y a deux ans ont fait que nous avons attendu en poireautant jusqu'à ce qu'on reconnaisse par téléphone que nous les choses fonctionnaient. Vérification faite, Bernard a pu activer sa carte.

Muriel quelques minutes avant, faisait quelques opérations pour Bernard sur son *telefonino* à elle, grâce à une carte SIM de chez Tim achetée à *Palermo* quelques jours avant. Soudain, elle se rend compte qu'elle n'a plus accès à Internet. Nous retournons à la succursale pour apprendre qu'en raison d'un détail,

son forfait était bloqué. (En gros, elle ne devait pas recevoir de SMS (et elle avait viré son appli SMS), mais elle avait reçu des SMS sur son iWatch qui était branché sur son *telefonino*.) Mais avons-nous protesté personne ne nous a envoyés de SMS. Réponse : mais oui, la compagnie TIM vous en a envoyé plusieurs pour remercier d'avoir fait affaires avec eux, et pour vous offrir des forfaits supplémentaires. Voici la fin de l'histoire : il a fallu payer 5€ de plus pour débloquent ce que Mu avait payé il y a quelques jours de manière à pouvoir s'en servir à l'avenir. J'ai regardé le jeune homme, charmant comme la *tarabiscoteuse* de la maison Florio, je l'ai regardé dans les yeux, et je lui ai demandé : « Si la *signora* paie les 5€, elle n'aura plus de problèmes ? » Il a souri et dit : « *Tranquillo. Tutto sara a posto.* » J'ai ri de lui, et nous sommes sortis, après avoir payé leur rançon.

Je voudrais pouvoir vous dire que ce sont ces sales Siciliens qui nous ont arnaqués. Mais pour être honnête, je dois ajouter qu'avant de partir, nous sommes passés chez Fido, avec qui nous avons un forfait pour l'Amérique du Nord. La dernière fois, ils nous avait chargés des frais pendant que nous étions en Italie alors que nous avions enlevé notre carte SIM pour en mettre une autre italienne et éviter les frais d'itinérance exorbitants. Cette fois-ci, le préposé de chez Fido, sur le boulevard Charest, nous a suggéré que nous pourrions profiter des prix plus bas pour itinérance en Europe. Seulement 120\$ par mois par téléphone. Soit 480\$. Nous avons dit merci, mais non merci. En somme, nous avons nos Siciliens chez nous,

et ils ne sont pas des Siciliens... Ils parlent avec un accent non pas de Marsala, mais de basse-ville.

J'ajoute que si vous n'avez pas de portable, d'iWatch et encore moins de forfait Fido, vous vous faites avoir par les compagnies itou. Ça s'appelle Phénix, ça coûte 300 millions de dollars, ça ne marche pas, ça cause des problèmes sérieux à des gens innocents, et le monsieur qui dirige le pays (Trudeau, le fils de l'autre) enlève son veston et roule ses manches (pour faire plus sympathique) et vous dit que ce n'est pas de sa faute (*non è colpa mia*, dirait-il s'il était Sicilien) et que vous devrez payer quand même.

<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1077619/phenix-systeme-paye-echec-rapport-ressources-humaines-fonctionnaires>

<http://www.journaldemontreal.com/2017/08/20/phenix-digne-du-tiers-monde>

Ai-je des *pentimenti* durant ce *giro* qui a lieu durant le *Giro d'Italia 2018*? Oui, sans doute. Mais sur fond de gratitude mur à mur: je suis *in gamba*, je suis accompagné de gens drôles, énergiques et patients (les trois qualités sont utiles, croyez-moi), je profite d'un pays pour ainsi dire magique et dense et bénie des dieux, de Dieu ou d'Allah, *come vuoi*, et chez moi, il y a des clowns malhonnêtes itou<sup>31</sup>.

---

31. Pas de chanson ? Pas de chanson.

**Vingt-huitième livraison.**  
**Le mercredi 23 mai.**  
**Au Mitan.**

Nous sommes presque au milieu du *giro d'Italia*, le nôtre, notre second, et du *giro di Sicilia*, le premier. En tout cas, nous sommes au début d'une partie cruciale, et nouvelle de notre voyage : le voyage en auto, et surtout après l'*agriturismo Don Carlo*, un voyage où nous changeons de ville/village presque tous les jours : nous ne retrouverons le calme pépère que j'aime que lorsque nous serons installés à Taormina.

Est-ce pour cela qu'hier en moins d'une heure, j'ai pensé à Québec trois fois, mais à la manière du Français caricatural, le beauf bedonnant et borné. (« Regarde, Bobonne, cela ressemble à la place devant l'église chez nous. Mais si, mais si. Bon, c'est moins fin, et moins beau, et surtout bien sale. Mais il y a des ressemblances, non ? Eh bien, voilà : tu concèdes. T'aurais mieux fait de le reconnaître plus tôt. ») Devant trois sites différents de *Castellamare*, j'ai dit : « Ça me fait penser à Québec. » Les montagnes dramatiques derrière nous qui plongeaient dans le golfe sont devenues les Laurentides finissantes de Charlevoix au bord du Saint-Laurent, la terrasse de ce village italien était la terrasse Dufferin, et même ma promenade solitaire sur la sable se métamorphosa dans mon imagination pour devenir une rêverie du promeneur solitaire sur les battures de l'île d'Orléans.

Comme je l'ai dit, je suis à peu près au milieu de mon voyage avec Mu. Or il y a sur l'île d'Orléans au milieu de l'île un chemin qui coupe le tour de l'île. Ça s'appelle la route du Mitan ; on le prend quand on veut écourter, faute de temps, ou pour le plaisir particulier qu'il offre, les 42 milles de la Route royale qui fait une longue boucle autour de l'île avec des pauses dans les cinq ou six villages principaux ; le Mitan, lui, va de la paroisse de Sainte-Famille (où ma Rosie a épousé son Alex) ; ça passe par une sorte de dos d'âne, d'où l'on voit les deux rives opposées du Saint-Laurent en même temps, pour aboutir à la paroisse de Saint-Jean-d'Orléans, où on trouve ces magnifiques battures qui sont pour moi l'aspect le plus séduisant de l'île. J'ai empreint au plus profond de moi la marque précieuse de la première fois quand je les ai découvertes, sur laquelle se sont imprimés les souvenirs de mille autres fois que je les ai faites, seul ou avec d'autres.

Tant qu'à faire, et pour aujourd'hui mon *giro* dans la Sicile, pourrait devenir un tour de l'île qui dédouble le tour de l'autre île. Et me voilà qui entend la voix de Félix.

<https://www.youtube.com/watch?v=d5fLm67bV6w>

Et surtout les paroles de sa chanson, qui ne manquent jamais de me toucher autant et plus que la vue du bout de l'île, où Québec se dresse depuis la pointe de Sainte-Pétronille.

Pour supporter le difficile  
Et l'inutile

Y a l' tour de l'île :  
Quarante-deux milles  
De choses tranquilles.  
Pour oublier grande blessure  
Dessous l'armure  
Été, hiver,  
Y a l' tour de l'île  
L'Île d'Orléans.

L'Île, c'est comme Chartres :  
C'est haut et propre  
Avec des nefs  
Avec des arcs, des corridors  
Et des falaises.  
En février la neige est rose  
Comme chair de femme  
Et en juillet le fleuve est tiède  
Sur les battures.

Au mois de mai, à marée basse,  
Voilà les oies.  
Depuis des siècles  
Au mois de juin  
Parties les oies.  
Mais nous les gens,  
Les descendants de La Rochelle,  
Présents tout l' temps,  
Surtout l'hiver,  
Comme les arbres.

Mais c'est pas vrai...  
Ben oui, c'est vrai...  
Écoute encore.



Maisons de bois,  
Maisons de pierre,  
Clochers pointus,  
Et dans les fonds des pâturages  
De silence.  
Des enfants blonds nourris d'azur  
Comme les anges  
Jouent à la guerre  
Imaginaire. Imaginons

L'Île d'Orléans un dépotoir,  
Un cimetière,  
Parcs à vidanges, boîte à déchets,  
*U. S. parkings.*  
On veut la mettre en mini-jupe  
*And speak English.*  
Faire ça à elle, l'Île d'Orléans  
Notre fleur de lyse.

Mais c'est pas vrai...  
Ben oui, c'est vrai...  
Raconte encore.

Sous un nuage près d'un cours d'eau,  
C'est un berceau,  
Et un grand-père  
Au regard bleu  
Qui monte la garde.  
Il sait pas trop ce qu'on dit  
Dans les capitales.  
L'oeil vers le golfe ou Montréal,  
Guette le signal.

Pour célébrer l'indépendance  
Quand on y pense...  
C'est-y en France,  
C'est comme en France,  
Le tour de l'île,  
Quarante-deux milles  
Comme des vagues les montagnes.  
Les fruits sont mûrs  
Dans les vergers  
De mon pays.

Ça signifie :  
L'heure est venue...  
Si t'as compris...

C'est un peu long, je le sais, mais je n'aurai pas de *pentimento*. Ne serait-ce que parce que je viens de me rendre compte que Félix parle de son tour de l'île en mai et juin, et que je me (vous) parle depuis mon tour d'une autre île en mai et juin.

Parlant de *pentimenti*, certains d'entre vous ont peut-être remarqué que le texte des jours précédents change parfois. Certes, il m'arrive de signaler, mettons un jeudi, que ce que j'avais écrit un mardi a dû être corrigé. Et je ne me gêne pas pour enlever les erreurs de français que je découvre en relisant la journée d'avant pour me donner un erre d'aller au début du texte d'une nouvelle journée.

(Mystère et boule de gomme : comment se fait-il qu'un texte, qu'on a écrit vingt-quatre heures avant avec

application et même qu'on a relu, présente immanquablement deux ou trois erreurs qu'on reconnaît tout de suite, mais qu'on n'a pas vues peu de temps avant ? Je dis « on », car je suppose que cela vous arrive aussi. Si c'est le cas, la chose mystérieuse pour moi ne fait que devenir plus mystérieuse du fait d'être plus générale : il faut conclure qu'on sait (puisqu'on voit l'erreur tout de suite), mais qu'on ne sait pas (puisqu'on la commet). Des erreurs comme je suis sans aucun doute en train d'en commettre au moment même où j'en parle.)

Ce qui est sûr, c'est que j'ai décidé de faire des corrections plus importantes dans ce texte, une fois que je serai revenu à Québec. Je me suis surpris à penser plusieurs fois à des choses que j'avais oublié de dire, ou même que j'avais décidé de ne pas dire, des sortes de routes du Mitan qui n'appartiennent pas tout à fait au *giro* que je fais et que je décris, mais que je voudrais inclure. J'ai donc mis ici ou là des rappels de note que je complèterai plus tard en juin quand je serai de nouveau installé dans mon siège bleu en train de regarder les Laurentides au loin. (Je pense entre autres au fait que je me suis mis à mettre des chansons qui me tournaient dans la tête au cœur de ces récits. Or au début je les taisais : il faudrait corriger cela.)

Et dans quelques semaines, à mon ordinateur, idiot comme toujours, je me mettrai à penser à ce voyage, comme je pense à chez moi pendant que je suis en voyage.

P.S. Hier, petite journée pour nous quatre. Nous sommes partis pour *Castellammare*, nous nous sommes promenés dans les petites rues de cette station balnéaire ancienne et presque vide, nous nous sommes assis sur le sable rocailleux de la *spiaggia* pour manger nos *panini*, j'ai fait ma promenade aller-retour le long de la mer, Muriel s'est mouillé les pieds, Bernard a ramassé des bouts de marbre usés par la mer, et Monique s'est étendu et a dormi sous le soleil chaud. Puis, nous sommes rentrés pour ne rien faire chez nous plutôt qu'à *Castellammare*. Et nous avons préparé l'itinéraire de la suite des choses, en mangeant des canoli recommandés par Anna et achetés dans le bar, où tout le monde, semble-t-il, les achète. (Vérification faite, c'est vrai : tout le monde de *Fulgatore* les achète là, et ils sont bons.)

Et de quoi à l'air *Castallammare*? Mais de Québec, voyons. Pour ceux qui ne me croient pas, il y a ceci. Mais il y a bien plus d'images sur la page italienne.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Castellammare\\_del\\_Golfo](https://fr.wikipedia.org/wiki/Castellammare_del_Golfo)

[https://it.wikipedia.org/wiki/Castellammare\\_del\\_Golfo](https://it.wikipedia.org/wiki/Castellammare_del_Golfo)

P.P.S. Les Capitales<sup>32</sup> sont en première place, comme il se doit. Et ce sera les Chevaliers/Nuits d'or de Las Vegas contre les Capitals de Washington. Mon cœur sera pris entre Marc-André Fleury et Ovechkin, entre le cerbère et l'attaquant. Et le *Giro d'Italia* qui finit dans

---

32. Soit l'équipe de baseball de Québec, dite la Vieille Capitale par les Montréalais snobs.

page 165

quelques jours : je ne sais plus où donner de ma tête de sportif assis.

**Vingt-neuvième livraison.**

**Le jeudi 24 mai.**

***Io so che non sono solo, anche quando sono solo.***

Il y a quelques minutes je me suis réveillé parce que j'entendais un chien jappé dans la nuit. Puis, j'ai entendu se déclencher l'avertisseur automatique d'une auto dans le parking: il doit y avoir un animal, un renard?, qui rôde. Puis, j'ai noté que la lampe témoin de la chambre était éteinte. Et les chiens des autres fermes se sont mis à japper à l'unisson de leur frère sentinelle au moment même où l'auto a cessé de faire son bruit irritant. Et je me suis levé pour vérifier si les autres lumières de la pièce fonctionnaient: non, l'électricité devait avoir lâché. Après quelques minutes, la lampe témoin s'est rallumée et, je l'ai vérifié, l'électricité était de retour, ou coulait de nouveau dans les fils.

Bon, me voilà réveillé et seul dans la nuit (même si Mu dort à côté de moi). Je pourrais tenter d'écrire la journée d'hier que je n'ai pas pu faire hier parce que j'étais vanné par le soleil, par la mer et par le vent qui venait de la mer vers les montagnes derrière nous. Donc voici hier depuis aujourd'hui, qui, hier, était demain.

Aujourd'hui donc, je comprends mon hier à partir des mots du titre. Ces mots constituent les deux premiers vers d'un refrain de Jovanotti qui dit: « Je sais que je ne suis pas seul, même quand je suis seul. Et je ris et

je pleure et je me confonds avec le ciel et avec la boue. » Mais comme toutes les traductions, elle trahit. Ne serait-ce parce que le rythme cassé de l'original disparaît et les assonances multiples fondées sur la lettre *o* ne sont pas rendues (et ne peuvent pas l'être, parce que le *o* de l'italien est omniprésent et ne sonne jamais comme le *o* français qui disparaît si souvent dans des *on*, des *oi* et autres *ou*.

En tout cas, je me promenais sur la plage magnifique de *San Vito lo Capo*. (Tiens, trois *o* purs en quatre syllabes!) Je me promenais et je me confondais à chaque pas avec le ciel et avec non pas la boue (il n'y en avait pas), mais avec le sable. Voilà pour le corps. Mais dans ma tête (oserai-je le mot âme?), je revenais sans arrêt sur les deux premiers vers du refrain; mettons que je me promenais en eux. Avec mon corps, je me promenais seul: j'avais laissé Mu et Bernard et Monique étendus au soleil écrasant à des centaines de mètres sur cette plage interminable de sable brun pâle, avec ici ou là des touches de rouge qui vont et viennent portés, enlevés et ramenés par la vague.

J'étais seul, mais j'étais entouré de centaines de corps humains plus ou moins nus (et quelques enfants tout à fait nus). Pour inverser les deux vers, j'étais seul même si je n'étais pas seul. Mais alors que j'étais seul tout en n'étant pas seul, j'étais d'autant moins seul que j'avais dans la tête (et dans le cœur) ces vers qui me venaient de quelqu'un d'autre.

Et je pensais au fait que nous ne sommes jamais seuls. (Tiens: on peut écrire le mot *seul* au pluriel, parce

qu'on peut être seuls, et donc seul, à plusieurs et donc ensemble.) Pourquoi ne sommes-nous jamais seuls, comme le dit Jovanotti de lui-même? Parce que nous sommes faits dans le plus intime de nous par les autres et que les autres qui nous ont faits sont avec nous même quand ils sont loin, même s'ils sont le plus loin qu'il soit possible, même s'ils sont morts.

Ainsi pendant que je marchais, je me demandais si je devais vous dire, comme je le fais maintenant, que sur une partie de cette plage interminable, il y avait une section où les femmes (probablement pas des Italiennes, mais des touristes étrangères) offraient leur lolos au Soleil comme si elles étaient seules. Et qu'il y avait aussi des enfants qui, comme je l'ai dit, couraient dans la première partie de la *spiaggia* nus sous le regard de leur mère attendrie. Je me demandais si je vous le dirais parce que je me disais que vous pourriez, pas vous tous, mais quelques-uns, que je suis un vieux beauf qui se prend pour un jeune homme qui pourrait être intéressé par le corps de jeunes femmes ou pis encore un vieux cochon qui est fasciné par les corps des enfants. (Appelez la DPJ au plus vite!) Je me demandais aussi si je pourrais vous parler de cet énergumène, brun comme ce n'est pas possible, qui offrait, avec une application, comment dire? allemande, son aisselle aux rayons du soleil parce que c'était tout ce qui lui restait d'à peu près blanc sur le corps. C'était l'aisselle gauche, et je me disais qu'ou bien il se retournerait dans une demie heure pour offrir la droite, ou bien il avait déjà fait la droite et finissait avec la gauche. (Ce devait alors être un droitier, voire un homme de droite.)



Mais le fait que je me demandais si je vous dirais tout cela voulait dire que même si j'étais seul (mais entouré de centaines de gens que j'observais derrière mes lunettes de soleil qui m'isolaient d'eux et me les livraient encore mieux), même si j'étais seul donc, j'étais avec vous, et je m'inquiétais de ce que je dirais.

Mais quand on y pense, notre lien avec les autres est bien plus profond. Certes, nous sommes liés aux membres de notre famille, nos parents sans doute, mais plus encore nos frères et sœurs avec qui nous partageons des expériences fortes du fait de s'être imprimées sur nos esprits et nos cœurs d'enfants et donc encore peu impressionnés. Il y a donc cette dimension si forte de son moi, celle qui se dit par notre nom de famille : je suis Gérard sans doute, inimitable dans mon originalité personnelle de personne personnelle (pour parler à la manière de Catarella dans les aventures du *commissario* Montalbano), mais je suis Gérard Allard et donc fils de Doric et frère de Michel et du reste du clan, qui sont liés pour toujours par des expériences inexprimables, et qui n'intéressent de toute façon que ceux qui les ont vécues.

Mais je suis lié aux autres d'une autre façon encore plus étrange : par la langue. Car quand je me parle seul dans la nuit, comme je le fais maintenant, je parle une langue que je partage avec d'autres, et d'abord que j'ai reçue d'autres (la langue de nos pères n'est-elle pas la langue maternelle ?). Et ces mots donnent une forme aux expériences les plus intimes. Et ces mots sont ainsi faits qu'ils permettent à cet intime d'être partagé, de

devenir commun quand nous le *communiquons* justement.

Et je viens de me souvenir qu'un expert de la civilisation grecque a noté que les Grecs n'ont pas de mot pour dire le bleu. Pourtant, je le sais par expérience, s'il y a une couleur que les Grecs ne pouvaient pas ne pas voir, c'était le bleu de leur ciel écrasant qui ressemble beaucoup au ciel manitobain de ma jeunesse. Comment faisait-il pour dire le ciel et surtout pour dire le ciel redevenu bleu après un orage provoqué par les nuages de Zeus ? Mystère et boule de gomme.

En tout cas, il me semble que si je n'avais pas les mots je ne pourrais même pas me souvenir des choses les plus intimes, et ma vie s'écoulerait encore plus liquide et fuyante qu'elle ne l'est. (Je ne me souviens de rien qui me soit arrivé avant l'acquisition de la langue de ma mère. Et j'ai vérifié avec tout plein d'autres personnes : il en va de même pour eux.) Ce qui veut dire que des mois d'expériences, les plus originales, certes les plus neuves (voir le ciel bleu pour la première fois), peut-être les plus marquantes, puisque toutes les autres (voir le ciel bleu de la deuxième à la deux-centième fois) sont venues après et se sont moulées aux premières.

En tout cas, hier, nous sommes partis de l'agriturismo Don Carlo. La propriétaire que nous avons rencontrée nous a encouragés à suivre le conseil de sa fille : il fallait que nous voyons cette *spiaggia*, et oui, elle était la plus belle de la Sicile, et même de l'Italie (c'était décidé : il y avait eu un sondage), et donc du monde.

Mais il y avait aussi le parc de Zingaro. (*Zingaro* signifie *gitan*: il faut croire que comme la rivière des Trois Saumons de la Gaspésie a dû avoir un jour en elle trois saumons et un humain pour s'en rendre compte, dans ce lieu ont dû passer quelques romanichels venus du fond de l'Europe centrale et observés par un Sicilien toponyme sans le savoir.) Voici ce qu'en dit Wiki.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9serve\\_naturelle\\_du\\_Zingaro](https://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9serve_naturelle_du_Zingaro)

Mais la page en italien est encore plus éloquente et les photos plus nombreuses.

[https://it.wikipedia.org/wiki/Riserva\\_naturale\\_orientata\\_dello\\_Zingaro](https://it.wikipedia.org/wiki/Riserva_naturale_orientata_dello_Zingaro)

En tout cas, pleins de bonne volonté, nous sommes arrivés à San Vito, et Mu et moi avons faussé compagnie à Bernard et Monique: la plage était trop belle, et puis nous avons fait la *rocca* de *Cefalù*, alors une autre montée pour avoir des vues splendides, non, merci, nous étions blasés, et notre bonne volonté a fondu. Ils sont donc partis et nous ont laissés seuls (à moins que ce ne soient nous qui les avons laissés seuls... vous n'avez qu'à leur demander). Mais je ne les ai pas laissés tout à fait seuls: après une heure, affalée sur mon *lettino* loué et sous un *ombrellone* tout aussi loué, je leur ai envoyé un message pour les taquiner, et Bernard m'a répondu pour répondre à ma taquinerie. Voyez-vous: on n'est jamais seul, même quand on est seul.

Et voilà que je reviens à la chanson de Jovanotti. Elle s'appelle *Fango*, soit *Boue*, mais elle est lumineuse. C'est une chanson étrange, faite d'allusions à toutes sortes de bonnes choses de la vie, jetées là comme par hasard. Jovanotti l'a écrite, semble-t-il, après la mort de son frère : elle fête leur vie ensemble, et les mille petits riens qu'ils ont partagés, comme nous en partageons tous avec ceux que nous aimons. Et voilà que la luminosité de la chanson acquiert un je ne sais quoi d'ombre.

Voici la première version de la vidéo qu'il a faite pour la livrer à nos yeux après l'avoir livrée à nos oreilles.

[https://youtu.be/Kh\\_Ss8sJacU](https://youtu.be/Kh_Ss8sJacU)

Il en a faite une seconde qui se trouve ici.

<https://youtu.be/0a4lbYRhpQs>

Les paroles italiennes se trouvent sous la vidéo.

Et voici où trouver une traduction potable des mots italiens.

<https://greatsong.net/TRADUCTION-JOVANOTTI,FANGO,104670590.html>

Bon, les chiens se sont tus ; les systèmes d'alarme d'auto itou. Je me couche. Voici mon hier depuis mon aujourd'hui, que vous lirez peut-être quand votre demain sera devenu votre aujourd'hui. Vous partagerez

page 173

ainsi ce que j'ai écrit quand j'étais seul, mais que Muriel dormait tout près.

**Trentième livraison.  
Le vendredi 25 mai.  
Des bouteilles à la mer.**

Le bilinguisme est la vérité du Canada, d'une mer à l'autre, ou *a mari usque ad mare*, comme le veut la devise qu'on a prise à la Bible. (Mais ne devrait-on pas purger le Canada de cette référence historique à un livre si typé sur le plan sociologique et religieux?) De mon temps, soit quand j'étais jeune, ou comme disent mes filles, dans l'ancien temps, en riant, on traduisait ce latin de la Vulgate par « d'un trou d'eau à l'autre ».

Le bilinguisme institutionnel canadien a été établi par Trudeau père. Par malheur, ses fils ne sont pas bilingues, c'est-à-dire qu'ils sont la vérité du Canada selon ce qui est, et non selon ce qui est pensé, d'un Trudeau à l'autre. Ainsi Alexandre Trudeau écrit un livre (*Un Barbare en Chine nouvelle*), mais il le fait en anglais et le fait traduire en français pour des raisons évidentes. Et Justin Trudeau n'a qu'à ouvrir la bouche pour prouver à quiconque qu'il pense en anglais et qu'il *translate* en français.

En tout cas, un Franco-Manitobain comme moi est hanté par le problème des faux frères, comme on dit. Ce sont les expressions de deux langues qui semblent être tout à fait équivalentes, mais ne le sont pas. Disons un *dommagio* inventé dans un italien imaginaire pour dire *peccato*. Je pensais à tout cela quand je me promenais dans le port de *Favignana* dans les îles

*Egadi*. « Comme c'est étrange, me suis-je dit dans mon for interne, « une bouteille à la mer, c'est *a message in a bottle*. Ce qui veut dire qu'en anglais, on oublie l'île déserte et son habitant malheureux, et on insiste sur le message qui se trouve dans la bouteille, alors qu'un Français ne pense pas tant au message qu'au hasard qui conduira peut-être le message du solitaire îlien jusqu'à un lecteur sympathique sur la terre continentale qu'il ne connaît pas, mais qu'il imagine. Et donc traduire "bouteille à la mer" par "*bottle in the sea*", ou "*message in a bottle*" par "message dans un bouteille", l'un et l'autre sont exacts, mais faux. C'est encore un exemple, un autre, du dicton italien *traduttore, traditore*, qui ne peut pas être traduit, à moins d'accepter d'être un traître.

*Message in a bottle* est la deuxième de la série de *top ten*, comme disent les Français, de groupe *new wave* *The Police*. Sting, nom que s'est donné Gordon Sumner, pour traduire son nouveau personnage qui remplaçait l'instituteur qu'il avait été, Sting donc y chante l'espoir d'un homme désespéré par l'amour déçu, l'espoir d'être entendu, ou plutôt lu, et sa découverte que tous les humains vivent la même détresse et que le désir d'être entendu, ou lu, est pour ainsi dire la définition de l'être humain: *Sending out an SOS*, c'est la condition humaine. C'est, pour traduire la chose en français, la condition humaine, parce que l'entreconnaissance est à la fois un besoin et une capacité, une caractéristique qui définit l'être humain.

<https://www.youtube.com/watch?v=MbXWrmQW-OE>

Cela me rappelle toujours une anecdote que je racontais hier à Bernard et à Monique. Ils nous avaient raconté de leur côté comment leurs enfants, quand ils étaient tout petits, avaient été terrorisés par une scène d'un film pour enfants. J'ai rappelé que quand j'avais vu *ET* avec Madeleine, ma deuxième, celle-ci en entrant dans le cinéma m'avait confié qu'elle avait peur d'avoir peur parce qu'elle n'aimait pas la figure de la bête ET, qu'elle trouvait laid et même monstrueux. Nous avons négocié une stratégie pour gérer sa peur éventuelle, acheté du popcorn (ou est-ce du maïs soufflé ?) et je l'ai surveillée d'un œil durant la projection. Tout s'est bien passé, et je lui demandé si elle avait eu peur parce que je n'avais rien vu sur son visage. Elle m'a dit que oui, un peu au début, mais que maintenant elle trouvait ET beau. Intrigué, je lui ai demandé quand cela était arrivé, quand il était passé de monstre à sympathique (ou le mot que je cherche est-il *cute*). Elle m'a répondu : « C'est quand il a demandé de téléphoner à la maison. »

Nous tous, nous nous souvenons surtout de la scène où le personnage joué par Drew Barrymore découvre ET, scène tordante qui me fait toujours penser à Mado avant d'avoir vu le film, quand ET était pour elle un monstre.

<https://www.youtube.com/watch?v=o9ticoQZGPo>

Mais la scène cruciale pour Madeleine est celle où ET fait comprendre à Eliot qu'il voudrait pouvoir téléphoner, et surtout téléphoner chez lui. « ET... Phone... Home... », soit « ET... Téléphone... Maison... » ET est Ulysse, ce qui veut dire que Spielberg est notre



Homère. Son nom de famille ne signifie-t-il pas « montagne du guetteur » ?

Bon, je reviens au port de Favignana. Ou plutôt je reviens à l'*agriturismo* dont nous sommes partis le matin. Fort des instructions d'Anna, nous sommes partis tôt. Nous devons d'abord nous rendre à Trapani, vieille ville phénicienne, devenue grecque, devenue romaine, devenue chrétienne, devenue musulmane, devenue byzantine, redevenue chrétienne, avant d'être laïcisée... soit une ville typique de la Sicile. Une fois arrivés, nous cherchions un lieu sûr pour laisser notre Fiat (fléau des touristes en auto en Italie) quand nous avons trouvé un énorme *parking* (mot français pour dire *stationnement*). Pendant que les autres sortaient nos affaires de la valise, j'ai cherché quelqu'un qui puisse nous rassurer au sujet du lieu. J'ai trouvé un jeune homme qui sortait de son auto et je lui ai demandé : « *Possiamo parcheggiare qui senza nessun problema?* » Il m'a assuré que oui, quand il s'est fait accosté par une petite dame qui le disputait avec bien des mots que je n'ose pas répéter ici. Elle s'est ensuite tournée vers moi avec un sourire avenant pour me dire qu'elle surveillait *il parcheggiato* et que ça me coûterait 5 €. Je me suis dit dès le premier instant qu'elle pouvait bien s'appeler Constanza Corleone et qu'il serait plus sûr de la payer. Pendant que je lui donnais la somme, Muriel la photographiait après avoir photographié notre auto et le lieu où il se trouvait et la chaise où elle Constanza trônait. La dame a vu notre manège : pour nous sécuriser, elle a offert de nous prendre en photo avec elle à côté de l'auto. Bon, si c'était une arnaqueuse, elle avait un sens de l'humour et une intelligence de ses

victimes. Vous verrez sans doute sa photo parmi celles que Muriel vous offre de notre voyage.

Nous voilà dans le port de Trapani munis de nos billets et attendant le *traghetto* qui nous conduira à la plus grosse des îles *Egadi*. La plus petite *Formica* (ce qui veut dire fourmi) et la moyenne *Levanzo* (ce qui se réfère sans doute à l'est) ne pourraient pas être vues : nous n'en avons pas le temps, nous avait assuré Anna. Une fois dans le bateau, et en chemin (est-ce le bon mot quand il n'y a pas de chemin, mais une mer bleue pour ainsi dire infinie et un peu houleuse ?), je me suis rappelé quelques scènes terribles de l'*Odyssée* et du danger qu'Ulysse affronte chaque fois qu'il est dans un bateau qui le mènera, croit-il, jusqu'à son île chérie, et les siens tout aussi chéris, et peut-être chéris parce qu'ils sont sur son île. En tout cas, si j'ai peur en avion quand on me lance dans le bleu du ciel, je ne suis pas tellement plus confortable entre deux îles, une grosse comme *Trinacria*, et l'autre petite comme *Favignana*, dans le bleu de la mer.

Une fois arrivés sains et saufs, nous avons visité le village, nous avons cherché une des célèbres grottes de l'île (qui était fermée, cas classique de la vie d'un touriste) et trouvé une des célèbres criques de l'île (qui me faisait penser à la plage de l'île Schérie des Phéaciens, là où aboutit Ulysse au début du livre VI après un autre désastre en mer). C'est un lieu paisible et pourtant sauvage. Nous avons suivi un autre chemin que la *Strada del Cimentero* que nous avons pris pour nous y rendre, en examinant les ruines mystérieuses en tuf et en pierre qui semblaient remonter à la

préhistoire. Puis, nous sommes revenus dans le village, avons mangé un *gelato* bien mérité (pas aussi bon que celui de Bologne sur la rue Castiglione, qui est à mon avis le « *top du top* », comme disent les Français). Et asséchés par le Soleil qui avait brûlé nos corps, nous avons décidé de rentrer un peu plus tôt en pensant à notre *agriturismo* et sa piscine sécuritaire et la nourriture qui s'y trouvait.

Pendant que nous nous promenions sur l'île en attendant le retour en Sicile, je parlais à Bernard d'un projet qui venait de naître dans ma tête et dans mon cœur, soit de vivre quelques mots à Scicli (un exemple parmi dix qui me venait à l'esprit) avec rien à faire. Une *farniente* qui aurait comme but de faire quelque chose, soit écrire un des ces fichus livres sur Jane Austen ou sur Platon, ou sur que sais-je encore, qui me hante. Comme il se doit, il m'a dit qu'il avait un projet semblable. Forts de cette ressemblance, nous avons cessé de nous promener, nous nous sommes installés à l'ombre, avons pris le *traghetto* de retour, avons retrouvé notre auto (intact évidemment : personne n'ose affronter la matrone de la famille Corleone) et nous sommes rentrés chez nous, comme des Ulysse rentrant en Ithaque et retrouvant leur maison. Nous avons mangé en regardant quelques épisodes de *Des chiffres et des lettres* (à nouveau, merci à Satan Internet.), puis nous nous sommes couchés.

Demain, c'est-à-dire aujourd'hui pour celui qui écrit maintenant, nous visitons *Selinunte*, qui apparaît dans la guerre du Péloponnèse de Thucydide. Du vieux

monde grec, « en veux-tu, en v'là ». Ou en anglais : « *in profusion* ».

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Sélinonte>

Et je reviens au début et au titre. Voici une trentième bouteille à la mer. Certes, je sais qu'il y a des lecteurs parce que je sais que sur la mer qu'est Internet les courants sont faits pour que les messages se rendent à bon port. J'espère que ça intéresse, j'espère que ça donne quelque chose de ce qui se passe, les petites inquiétudes sur fond de grandes satisfactions, ce que je reçois de cette chose généreuse qu'est l'Italie qui me remplit les yeux, et la mémoire, et le cœur. Je me dis aussi que je fais ceci aussi surtout pour Mu et moi (désolé, c'est ainsi), pour le moment dans quelques semaines où nous voudrions faire un bilan (Muriel et les bilans, voilà tout un thème), puis dans un an quand nous sortirons d'un hiver et que nous voudrions nous réchauffer devant le foyer de nos souvenirs, et dans dix ans, si Dieu nous prête vie, accotés l'un sur l'autre, nous nous demanderons si nous avons déjà eu l'énergie que nous avons aujourd'hui. Ceci est donc une bouteille à la mer pour ce vieux couple.

**Trente-et-unième livraison.**

**Le samedi 26 mai.**

**Si je ne dis pas vrai cette fois, je mange mes bas.**

Ça fait plusieurs fois que j'annonce que je ne pourrai pas être fidèle non pas à ma promesse, mais à mon rêve, soit d'écrire tous les jours et de vous envoyer quelque chose tous les jours. Mais j'ai réussi à être infidèle à mes prédictions précédentes en trouvant le temps et l'énergie et surtout les mots pour dire ce qui arrivait dehors, ce qui nous arrivait depuis le dehors, et ce qui arrivait en dedans, nos réactions d'innocents et d'ignorants voyageurs. Dans la semaine qui vient nous serons souvent dans l'auto et pendant des périodes plus longues : nous quittons le nord-ouest de la Sicile, descendons au sud, traversons d'ouest en est, pour remonter vers *Giardini-Naxos*, là où, sous *Taormina*, prendra fin, ou presque, notre odyssée sicilienne. (J'avais mis est pour ouest et vice versa : une chance que Muriel me lit et me corrige.) En principe, cela impliquera trois arrêts de deux jours dans trois villes/villages au bord de la mer de Sicile.

Ouf ! Je suis déjà fatigué en y pensant, moi qui ne ferai pas grand chose pendant que Bernard conduira, Muriel mènera celui qui nous mène et Monique surveillera le tout. Moi, je rêvasserai en arrière à droite en m'émerveillant de la richesse et de la variété de cette terre habitée par les dieux et bénie de Dieu et conquise par les soldats d'Allah. Je noterai au moins les noms, les places et les faits bruts, mais ce sera à peu près

tout. (Tant mieux au fond : les bavards ont besoin de temps en temps d'une cure de silence... relatif.) Donc si j'écris, ce sera bien plus court, télégraphique. Faudrait peut-être que je produise un Power-point.

Mais finissons aujourd'hui (durant la nuit) en parlant du dernier jour complet à l'*agriturismo Don Carlo*. Nous sommes partis un peu plus tôt que d'habitude parce que nous avons déjà un bon bout de chemin à faire, comme si nous exercions à la semaine à venir. Notre objectif atteindre et visiter *Selinunte*. Voici ce qu'en dit Wiki français, avec, comme toujours, plus de mots et d'images sur le Wiki italien.

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Sélinonte>

<https://it.wikipedia.org/wiki/Selinunte>

Cette ville est intéressante sur le plan historique parce qu'elle était aux limites du monde grec et en plein dans ce qu'on appelle la *Magna Græcia*. Mais vous pourrez apprendre tout cela autrement. L'impression physique du lieu est impressionnant, avec sa section religieuse massive sur une hauteur et sa section politico-économique sur une autre hauteur, lesquelles se regardent comme chiens de faïence. Le temple de Héra, épouse de Zeus, donne une impression de la puissance de la croyance polythéiste, tandis que les ruines des bâtiments publics et les rues aujourd'hui envahies par la végétation qui dominant le port, la plage et la plaine qu'on voit immédiatement dessous sont de silencieux témoins de la vie quotidienne sur cette terre autrefois, comme aujourd'hui, écrasée sur le soleil.

À la fin de notre visite, nous parlions à Filippo qui possède une *gelateria* dans *Marinella di Selunte* qu'il gère le soir, mais qui, durant le jour, vend de la granita sur ce roc presque pelé. En plus de nous recommander le restau d'un copain Salvo (meilleurs et plus copieux *spaghetti alle vongole* en ville et moins chers que dans les autres restaus) ainsi que sa *gelateria* (évidemment), en plus de cela donc, il parlait du mois d'août 2017 où il faisait 45° pendant une semaine. (Une horreur qui vaut les inévitables et interminables semaines à - 30° à Québec.)

Mais nous n'avons pas profité de sa suggestion culinaire. Devenus sages à la longue, nous avons rebroussé chemin pour retrouver nos appartements à *Fulgatore*; nous avons sagement mangé une salade et nagé dans la piscine pour ensuite fixer les arrêts de l'itinéraire à venir et dormir un peu. Car nous savions ce qui nous attendait à 20h : un souper à la sicilienne, ou plutôt à la manière de Rosa : aubergine *parmigiana*, lasagne, agneau et pommes de terre, avec un sorte de *gelato* fouetté avec vodka et citron, le tout accompagné du Nero d'Avola de la maison et donc du proprio, Leonardo.

Son épouse Patricia et lui étaient dans la salle à dîner : Rosa était joyeuse et un peu inquiète parce que c'était la première fois qu'elle faisait ainsi, soit servait non seulement des clients, mais encore les proprios, pourtant bien aimables. De temps en temps, Leonardo se levait pour pratiquer son français, disait-il, mais pour nous parler de sa famille, de ce que nous

mangions et de la supériorité de l'agriculture sicilienne sur la canadienne (laquelle fut vaillamment défendue par Bernard). Moi, je mangeais, un peu comme le *commissario* Montalbano qui n'aime pas qu'on parle pendant qu'on mange. À la fin, le proprio nous a offert un verre de marsala qui était bien meilleur que ce que nous avons bu à *Marsala* dans la maison *Florio*. Dans la maison *Zichichi*, les choses se font comme il faut.

Et puis, nous nous sommes couchés. Plus exactement, Muriel a fait nos valises, alors que je lui demandais pour la forme : « Chérie, as-tu besoin d'aide ? » Ce qui est à peu près aussi sensé que de demander à *Tiziano* s'il a besoin qu'on lui peigne une partie de sa toile. Quand j'ai perdu conscience, je voyais d'un œil qui se fermait, mais pas du tout malgré moi, une Muriel penchée sur cet ordi en train de mettre un peu d'ordre dans les photos qu'elle avait prises dans les derniers jours.

Bon, je me recouche pour me préparer à la journée qui s'annonce un peu ardue pour un mauvais voyageur comme moi. Heureusement, Anna sera là pour nous offrir un de ses petits-déjeuners gargantuesques (ou plutôt, puisque je suis dans la terre autrefois des Grecs, herculéens ou polyphémiques). Je me demande qu'elle sera la *torta* matinale ; hier elle était à l'orange. Yumm<sup>33</sup>.

---

33. J'ai volé cette expression en tant que jeu littéraire d'un auteur américain dont on n'entend plus parlé : c'est un autre déchet de la littérature de ma génération. Il s'agit de Tom Robbins, auteur de son assez connu *Even Cowgirls get the Blues*. (Vous pouvez chercher ici : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Même\\_les\\_cow-](https://fr.wikipedia.org/wiki/Même_les_cow-)



Quelle chanson irait bien ici ? Tiens pourquoi pas la chanson thème des gourmands. Elle est de mise sur l'île des gourmands visitée par un gourmand. Anorexiques et maniaques de la santé par la retenue, prière de s'abstenir de commentaires : c'est ici, dans ce texte, terre de liberté de parole qui défend la *terra dei golosi*. Les Grecs disaient : *parrhêsia*, ce que je traduis par « diarrhée verbale ». De plus, la chanson est de la belle époque de la chanson québécoise. Plus québécoise qu'Angèle, ça ne se peut pas : je nourris ma nostalgie (odysséenne ? pourquoi pas ?) en même temps.

Tiens, je me souviens que Henry Fielding, dans son *Tom Jones*, signale que dans l'*Odyssée*, Homère parle à tout moment de nourriture et de repas : les dieux mangent et les hommes mangent, sans parler des monstres qui mangent des hommes ; on mange avant de partir, en voyage et en arrivant ; on mange parce qu'on est triste, on mange avant de parler, au lieu de parler et après avoir parlé ; on mange parce qu'on est triste ou parce qu'on est heureux ou parce qu'on est vivant, un point s'est tout. Fielding a donc raison ; j'ajoute que, dans son propre livre, il parle de nourriture à tout moment lui aussi.

Voici d'abord une vidéo.

<https://www.youtube.com/watch?v=U71CbzBeI30>

---

girls\_ont\_du\_vague\_à\_l%27âme). Et c'est tiré de son chef-d'œuvre mineur, *Still Life with Woodpecker*, pour ainsi dire oublié.

Et voici les paroles si drôles qu'on rit à en perdre du poids.

Y en a qui prennent un p'tit coup ;  
Moi, je mange.  
Y en a qui fument des p'tits bouts ;  
Moi, je mange.  
Y en a qui lèchent les vitrines ;  
Moi, je mange.  
J'aime mieux rester dans ma cuisine,  
Pis j' mange.

Quand j' vas chez vous, moi, je mange.  
J'sus ben partout quand je mange.  
Quand je m'ennuie, moi ,je mange.  
Même dans mon lit, moi, je mange.

Y a des jours où j' sus complexée ;  
J' me trouve pas ben, ben sexée.  
Quand j'me regarde le profil dans le miroir,  
J'irais m'cacher au fond d'une armoire.

Y en a qui regardent la T.V. ;  
Moi, je mange.  
Y en a qui restent toujours couchés ;  
Moi, je mange.  
Y en a qui courent les bingos ;  
Moi, je mange.  
Y en a qui rêvent aux pays chauds ;  
Moi, je mange.

Quand j' sus tannée, moi, je mange.  
Comme un bébé, moi, je mange.

Quand je suis heureuse, moi, je mange.  
Quand j' suis nerveuse, moim je mange.

Y a des jours où je suis fatiguée ;  
J' peux pu monter l'escalier ;  
J' peux pu aller travailler ;  
J' vois même pu le boute de mes souliers.

Y en a qui font des enfants ;  
Moi, je mange.  
Y en a qui placotent tout l' temps ;  
Moi, je mange  
Y en a qui font de l'artisanat ;  
Moi, je mange.  
J'ai pas l' temps de m'occuper d' ça ;  
Moi, je mange

J'ouvre ma radio,  
Pis j'me fais un bon snack.  
J'écoute Ginette Reno,  
Pis j' mange du « Cracker Jack ».

Y a des jours où j'en ai assez ;  
J' voudrais m'arrêter de manger.  
Mais si je me rends à 336,  
Le monde verra peut-être que j'existe.

Y en a qui dansent la claquette ;  
Moi, j' mange  
Y en a qui font d'la bicyclette  
Moi j' mange  
Y en a qui courent les médecins ;  
Moi, je mange.

Y en a d'autres qui font jamais rien ;  
Moi, je mange.

Moi, j'allume mon fourneau,  
Pis j' me fais une belle tarte.  
J' m'en coupe un beau morceau,  
Pis j'appelle ma tante Marthe.

Pis toutes les deux, on se met à manger...  
Manger comme des défoncées.  
Y a pu d'autre chose qui nous intéresse,  
Depuis qu'on mesure 90 autour des fesses.

**Trente-deuxième livraison.**

**Le dimanche 27 mai.**

**Mon pays ce n'est pas un pays, c'est le soleil.**

Le soleil. Dans ce pays, on n'échappe pas à celui-là. Il faut toujours composer avec lui. Par exemple, nous avons décidé de partir de l'*agriturismo Don Carlo* un peu plus tôt pour arriver près d'*Agrigento* dès le matin, s'installer dans notre chambre d'hôtel au bord de la mer, se cacher du plus fort du soleil, puis visiter *la Valle dei Templi* à la brunante. Comme nous sommes devenus efficaces.

Mais il faut quitter d'abord. Et cela veut dire qu'il faut se lever (*check*), se laver (*check*), manger un dernier petit-déjeuner magnifique d'Anna (*check*), et, oh la la, dire adieu à Anna et aux proprios des lieux. Deux bouteilles d'huile d'olive *Zichichi* faite maison (la meilleure de la Sicile), une nouvelle *torta* d'Anna (avec la promesse de nous faire parvenir ses recettes qu'elle envoie en Espagne, en Angleterre et même en France : nous serons heureux de faire pénétrer son expertise dans le Nouveau Monde) et bien des recommandations de ne pas nous arrêter à Gela, parce que c'est un *paese* où les gens ont vendu leurs âmes à des raffineries et où tous sont devenus malades de corps en conséquence. Les derniers derniers (comme disent les Italiens) *bye-bye* se font avec un peu d'italien, un peu de français et beaucoup d'une troisième langue que les trois femmes inventent pour le coup.

Puis, nous sommes *On the road*, comme le voulait Jack Kerouac (québécois non québécois). Comme nous sommes devenus efficaces, le chemin est sans aucun incident autre que de s'émerveiller devant les audaces de certains chauffeurs siciliens (les meilleurs de l'Italie, nous dit-on).

Arrivés à *Siculiana*, nous rencontrons le proprio et surtout son bras droit Salvatore, avec sa voix de stentor et sa personnalité de personnage d'opéra : il nous promet que nous avons *fatto un buon scelto* surtout du fait de manger dans le restau de l'hôtel qui est vanté dans tous les sites. Puis, il ajoute impie entre les impies : « *Ma non deve credermi, Salvatore, deve fare la prova.* » Nous promettons de ne pas le croire et de jouer le rôle de Thomas, mais plus tard. Nous nous installons, nous trouvons des *panini*, Muriel nage, alors que je surveille la plage de sable sous un soleil de plomb, nous dormons un peu, les Boulet nagent à leur tour, et nous partons quand le soleil se cache un peu derrière un voile de nuages. Destination : *Porto Empedocle* (si, si, celui-là : l'inventeur de la chimie, l'apologiste du *Big Bang* et le suicidaire grandiose) puis *Agrigento*.

Mais d'abord je reviens sur les *panini*. À côté de notre hôtel, il y a un minuscule dépanneur qui offre aussi des sandwichs faites maison, mais par une sorte de fanatique précis et maniaque. Chacun choisit son pain, ses ingrédients (dont une huile d'olive, dite la meilleure de la Sicile), qui sont taillés et placés avec minutie. Pendant qu'il fait mon *panino*, je parle à son épouse qui surveille la caisse et son mari et les clients, dont deux touristes français qui viennent d'entrer et qui s'ajoutent

à nous dans la file. Je dis à la dame au sujet de son époux : « *Ma egli è un artista.* » Elle lève les yeux vers le ciel dans le langage des signes international qu'utilisent les épouses. Elle me dit que ce qu'il fait est bon parce que les ingrédients sont bons et qu'ils sont même les meilleurs. Je lui réponds que je suis charmé par la Sicile durant ce voyage de plusieurs semaines. (« Plusieurs semaines à visiter l'Italie et surtout la Sicile ! » dit-elle avec un étonnement certain. Je sens que je viens de gagner du galon.)

Nous parlons comme chaque fois de la complexité de cette terre et de ces nombreux *paesi*, chacun si différent de précédent et du suivant. J'ajoute : « *C'è una cosa che non cambia in Sicilia. In ogni paese, la gente dice che loro paese è il migliore.* » Je le dis pour la taquiner ; elle rit reconnaît qu'elle aussi, comme les autres Siciliens, prétend que son coin de pays est le meilleur, alors que son mari ajoute que les visiteurs à la longue, qu'ils soient *belgi o tedeschi o qualsiasi*, le reconnaissent eux aussi au sujet de leur coin de pays. Je devine quelque chose et je dis : *Ma non siamo belgi. — Tedeschi ? — No, quebechesi.* » Leur admiration est à son comble. J'ajoute : « *Belgi, quebechesi, per un Francese è la stessa cosa, e non è grande cosa.* » Ils rient, mais la dame française qui suivait la conversation fait la moue. En sortant avec mon *panino* artistique sous le bras, je dis : « Monsieur, dame », comme le veut l'étiquette française quand on sort d'un établissement. Voilà : je n'ai pas été aimable, ni même juste. Je m'en confesse.

Nous revoilà (et vous revoilà avec nous) à *la Valle dei Templi*, ou plutôt dans le parking attenant. Nous faisons comme il est recommandé : nous prenons un taxi qui nous mène au sommet pour redescendre lentement, en nous arrêtant ici ou là devant les sites les plus importants. Comme tout le monde, nous nous émerveillons devant ces structures (il y en a quelques-unes qui se dressent encore parce qu'on les a rétablies ou sauvées) ou devant ces ruines monumentales. Par exemple, devant le temple dit de la Concorde, nous rencontrons un grand groupe de vieux comme nous ; ils venaient de *Civitavecchia* dans le Nord de l'Italie. Nous apprenons qu'ils avaient visité ce lieu il y a cinquante ans et qu'ils refaisaient l'expérience pour fêter leur anniversaire ensemble. Conversations croisées, et moqueries diverses, et plaintes sur le temps qui passe et qui use, et remerciements au Bon Dieu pour la grâce d'être encore là avec des amis, et mots durs au sujet du soleil dur, malgré le moment du jour et le voile de nuages, qui justement se déchire à ce moment.

Je me suis demandé alors lequel des trois sites (*Segesta*, *Selinunte* ou aujourd'hui *Agrigento*) pourrait se dire *il migliore della Sicilia*, et donc *il migliore del mondo*. Je crains que je ne peux pas décider : chacun est une expérience forte, mais assez différente pour être recommandée à égalité. Mettons qu'*Agrigento* est le plus important, et une sorte d'incontournable, mais on voit et comprend bien des choses aux deux autres sites qui sont invisibles dans *la Valle*.

Et nous voilà enfin dans le restau où règne Salvatore, notre sauveur. Une seule conclusion possible : c'est



délicieux. Avant de rentrer nous coucher dans l'hôtel de l'autre côté de la ruelle, nous descendons sur la jetée, et dans la nuit enfin tiède, nous marchons jusqu'à la grande statue de Marie protectrice des *marinaii e pescatori*. Puis lentement en regardant les quelques étoiles que laissent paraître la pleine lune, nous rebroussons chemin.

Et voilà, le matin se lève sur la baie, le restau vide est sous mon balcon, je vais me recoucher avec la conscience du devoir accompli. Mais je vous signale que selon Salvatore, encore lui, la Sicile n'a qu'une richesse, le soleil. Je lui ai demandé s'il ne fallait pas ajouter la mer et le poisson qu'il offrait dans son restau. Il a dit : « *Certo, certo. È il migliore del mondo*<sup>34</sup>. »

Quelle chanson pour fêter cette journée ? Une chanson d'amour. La plus belle du nouveau siècle, voire du nouveau millénaire... Vous voyez : je deviens vantard et excessif comme un Sicilien. C'est une autre chanson de Jovanotti, une chanson d'amour philosophique. Ça s'appelle *A te*, et ça raconte comment on a l'expérience d'une personne qui bouleverse la vie pour de bon. Une expérience, ou un rêve, qui définit l'être humain qu'est chacun et que nous sommes tous ensemble. Peut-être celle de Thomas devant le Christ... Mais dans le cas de Jovanotti, celle de lui devant son épouse.

---

34. Puis quelques heures plus tard, j'ai regretté de ne pas avoir parler de le la terre et de l'air, de façon à faire allusion à Empédocle qui vient de ce coin de pays, le meilleur du monde. Occasion ratée.

<https://www.youtube.com/watch?v=FSea1YPxK1c>

Et comme c'est une chanson au sujet de l'amour et qu'elle est philosophique, j'ai pensé qu'il ne suffirait pas de vous renvoyer aux mots qu'on entend durant la vidéo. Voici donc les paroles. (Pour une traduction, cherchez un peu : si vous ne trouvez pas, je me te vous leur en fignerai une, faite maison... la meilleure du monde.)

*A te che sei l'unica al mondo  
L'unica ragione per arrivare fino in fondo  
Ad ogni mio respiro  
Quando ti guardo  
Dopo un giorno pieno di parole  
Senza che tu mi dica niente  
Tutto si fa chiaro*

*A te che mi hai trovato  
All' angolo coi pugni chiusi  
Con le mie spalle contro il muro  
Pronto a difendermi  
Con gli occhi bassi  
Stavo in fila  
Con I disillusi  
Tu mi hai raccolto come un gatto  
E mi hai portato con te  
A te io canto una canzone  
Perche non ho altro  
Niente di meglio da offrirti  
Di tutto quello che ho  
Prendi il mio tempo  
E la magia*

*Che con un solo salto  
Ci fa volare dentro l'aria  
Come bollicine*

*A te che sei  
Semplicemente sei  
Sostanza dei giorni miei  
Sostanza dei giorni miei*

*A te che sei il mio grande amore  
Ed il mio amore grande  
A te che hai preso la mia vita  
E ne hai fatto molto di pi?  
A te che hai dato senso al tempo  
Senza misurarlo  
A te che sei il mio amore grande  
Ed il mio grande amore*

*A te che io  
Ti ho visto piangere nella mia mano  
Fragile che potevo ucciderti  
Stringendoti un po'  
E poi ti ho visto  
Con la forza di un aeroplano  
Prendere in mano la tua vita  
E trascinarla in salvo*

*A te che mi hai insegnato i sogni  
E l'arte dell'avventura  
A te che credi nel coraggio  
E anche nella paura  
A te che sei la miglior cosa  
Che mi sia successa*

*A te che cambi tutti I giorni  
E resti sempre la stessa*

*A te che sei  
Semplicemente sei  
Sostanza dei giorni miei  
Sostanza dei sogni miei  
A te che sei  
Essenzialmente sei  
Sostanza dei sogni miei  
Sostanza dei giorni miei*

*A te che non ti piaci mai  
E sei una meraviglia  
Le forze della natura si concentrano in te  
Che sei una roccia sei una pianta sei un uragano  
Sei l'orizzonte che mi accoglie quando mi allontanano*

*A te che sei l'unica amica  
Che io posso avere  
L'unico amore che vorrei  
Se io non ti avessi con me  
A te che hai reso la mia vita  
Bella da morire  
Che riesci a render la fatica  
Un immenso piacere*

*A te che sei il mio grande amore  
Ed il mio amore grande  
A te che hai preso la mia vita  
E ne hai fatto molto di pi?  
A te che hai dato senso al tempo  
Senza misurarlo*

*A te che sei il mio grande amore  
Ed il mio amore grande*

*A te che sei  
Semplicemente sei  
Sostanza dei giorni miei  
Sostanza dei sogni miei  
A te che sei  
Semplicemente sei  
Compagna dei giorni miei  
Sostanza dei sogni miei*

**Trente-troisième livraison.**  
**Le lundi 28 mai.**  
**De l'utilité des amis.**

J'aime bien ce titre assez bizarre. Il me rappelle les titres qu'on trouve dans les *Œuvres morales* de Plutarque, ou dans les *Essais* de celui qui les a imités. Dans « Sur des vers de Virgile » (*Essais* III 5), le rusé Michel parle de sexe pendant 49 pages et de Virgile pendant 2 pages. Dans « De la liberté de conscience » (II 19), le méchant garçon fait l'apologie de Julien l'apostat, ce que la censure romaine lui a reproché d'ailleurs sans que ce drôle de fils de l'Église n'en tienne compte. Et, c'est le cas le plus intéressant pour moi, dans « De l'incommodité de la grandeur » (III 13), l'essai le plus court de son dernier livre, il traite des maux qui viennent de la grandeur non pas physique ou économique, mais politique, et signale qu'on y perd la capacité d'avoir des amis.

En tout cas, les amis sont bien utiles, et de diverses façons. Il y a l'utilité ordinaire. Ainsi, Bernard est utile en raison de sa *maestria* en conduite d'auto. Je n'aurais jamais pu voir la moitié de ce que j'ai vu en Sicile sans lui : il y a trop de *paesi* (mot sicilien pour dire « coins de pays ») intéressants, mais inaccessibles, ou difficilement accessibles, par train ou par bus ; je m'en eusse tenu aux grands centres, et tant pis pour *Selinunte* et *Piazza Armerina*. Mu, navigateure par excellence et sur terre et dans les airs (Internet), nous dirige tous les quatre, soit sur les routes tortueuses de la Sicile, soit dans le

labyrinthe des offres de chambres et de forfaits de séjour. (Et d'abord comment féminiser le mot *navigateur*? J'aime bien le choix québécois, mais est-il le bon. Ceci est sûr : je refuse « femme navigateur », *navigateuse*, *navigatrice* et *navigatante*, ou *navigatati*.) Monique seconde Mu sur Internet, mais je la vois surtout comme notre GO : elle entre quelque part pose des questions dans un italien boiteux mais enthousiaste, et reçoit des réponses bien utiles ; tout le monde veut aider la gentille dame. Dans les mêmes circonstances moi, j'essaierais de me débrouiller tout seul, quitte à abandonner sans demander. Mais j'apprends à l'exemple de Monique : je suis même prêt à devenir humble. Imaginez.

Et moi là-dedans, quelle est mon utilité ? Aucune, si ce n'est de rappeler à tout un chacun que nous avons un objectif, le plaisir, et qu'il ne faut pas le perdre de vue. Mettons que je suis utile comme les philosophes sont utiles. Ou encore, mettons que comme le dit Aristote, je suis celui qui connaît la fin. Et ajoute-t-il, celui qui connaît la fin est comme l'architecte, le *boss*, le meneur. Oui, c'est ça : je suis le *boss*, qui fait rien, le maître en *farniente*.

Mais de l'amitié se tire aussi une utilité extra-ordinaire. Ou pour le dire autrement, l'amitié se fonde aussi dans une utilité inutile. Nous voyageons sans aucun doute, mais nous parlons sans cesse : un quatuor de bavards semblable est difficile à imaginer. (À moins que ce soit un quatuor de Siciliens, qui ajouterait le langage des signes de mains au langage ordinaire.) Nous parlons pour revoir le passé (plutôt long), pour prévoir l'avenir

(de plus en plus court) et voir le présent fuyant. Et je parle ici de temps du voyage, mais aussi des temps de nos vies. En tout cas, il faut bien des paires d'yeux pour voir et pour retenir et comprendre ce qu'on a vu. Cette odyssée avec amis est l'occasion de revoir l'odyssée avec amis qu'est la vie<sup>35</sup>.

Enfin, et dans mon cas, l'amitié a l'utilité de la réforme. Du moins de la réforme en idée. Car des amis utiles obligent à devenir une meilleure personne de peur de perdre leur utilité. Donc il est possible qu'à la longue et un peu malgré moi, je devienne plus aimable, plus positif et un peu moins niaiseux. (Comme j'aime ce mot québécois : il me semble qu'il est plus fort que *sot* ou *naïf*. Comme *cute* est plus fort que *joli*. Vous avez vu, comme j'ai éludé la question bien sérieuse de ma réforme morale ? Habile, n'est-ce pas ?)

Il n'y a qu'une chanson qui puisse aller avec ces réflexions. C'est celle de Brassens. (Je refuse *With a little help from my friends*, sauf dans la version Joe Cocker.) Il est le plus sensé des trois grands de la chanson française du vingtième siècle. C'est un peu impie par bouts... C'est du Brassens. Mais bon...

En tout cas, voici une vidéo qui montre le maître en action.

---

35. Nous jasons de tout, mais surtout de nos vies de parents et de grands-parents pour noter souvent à quel point les rôles de père et de mère et de grand-père et de grand-mère ont changé avec les années. Et pourtant à chaque changement, cela prend bien peu de temps pour que tout paraisse normal et pour ainsi dire là depuis toujours. Tout change, et tout semble rester pareil.



<https://www.youtube.com/watch?v=L9oEcWFjF3M>

Et pour mieux suivre, voici les paroles.

<https://www.paroles.net/georges-brassens/paroles-les-copains-d-abord>

« Et puis, Gérard qu'est-il arrivé aujourd'hui, vu de ton demain au milieu de la nuit ? — Je suis heureux que vous me le demandiez. Voici. »

Je me suis levé tôt pour entreprendre une promenade seul sur la *spiaggia*. Le soleil se levait, et la dentelure de la montagne derrière moi créait des zones d'ombre et de lumière. Voici ma première et peut-être dernière photo de ce récit.



Puis, pendant que les autres réglait nos comptes avec l'inénarrable Salvatore, je suis passé chez l'artiste des *panini* avec la commande du jour (sa femme était absente et il était plus loquace). De plus, j'ai le bonheur de vous apprendre que je suis demeuré fidèle à Anna : expérience faite à l'hôtel de *Siculiana*, je conclus que les *colazioni* de l'*agriturismo Don Carlo* demeurent les meilleurs. Puis, nous avons entrepris la suite, une étape plus longue que d'habitude, et cette fois vers le centre de l'île, par des routes bien moins faciles (lire par des chemins tortueux parfois durs pour la *macchina* (notre Fiat rouge) et pour celui qui la conduisait et celle qui la guidait. (Je pourrais vous

raconter l'histoire de la descente par un chemin de campagne impossible, mais j'ai encore trop peur.)

Nous sommes arrivés à *San Michele de Ganzaria* et avons trouvé, au bout d'une rue impossible à trouver et impossible à grimper (et pourtant nous avons trouvé et nous avons grimpé), l'hôtel presque vide avec sa piscine olympique sur une hauteur, ses escaliers de marbre et ses effectifs humains réduits au minimum. Voilà les avantages/désavantages de voyager hors saison.

Suivirent des *panini* achetés plus tôt et mangés sur la terrasse au bord de l'eau, de la natation et un dodo pour éviter le pire de la chaleur sicilienne et du *scirocco* en fin mai. (Connaissez-vous l'expression *mad dogs and Englishmen* qui nous vient de Noel Coward? En tout cas, nous en méritons le titre par le passé, mais nous nous corrigeons et trouvons des stratégies pour éviter le pire.)

Et enfin le clou du jour et le but de cette partie de l'odyssée : la *Villa romana di Casale*. Vous trouverez sans doute bien belles les images qui accompagnent le texte Wiki. Mais je dois vous assurer (ce qui est une évidence, mais il faut dire de temps en temps les évidences sans quoi elle se perdent [paradoxe humain fondamental qui est la justification de neuf dixièmes de l'enseignement de la philosophie])...

Après cette brève pub pour ma discipline, je recommence : je peux vous assurer que le lieu est renversant ; il donne de la chair à la vérité que le monde gréco-romain a atteint (malgré bien des

injustices comme celles de notre monde d'ailleurs) des niveaux de civilisation et de grandeur qui sont saisissantes. Et on ne peut le décrire comme il faut, je suis désolé de vous le dire (nouvelle évidence, et voir le commentaire ci-dessus) ; il faut le voir de ses yeux pour le saisir dans sa chair. Mais bon, nos yeux ont fait le boulot, portés qu'ils étaient par nos jambes fatiguées, et je vous dis ce que j'ai vu et ressenti et compris, mais en gros seulement. Les photos de Muriel devraient vous aider itou.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Villa\\_romaine\\_du\\_Casale](https://fr.wikipedia.org/wiki/Villa_romaine_du_Casale)

Puis, nous sommes revenus à l'hôtel, avons consulté les vieux, *anziani* en italien, de *San Michele* pour trouver une *pizzeria* potable, en avons trouvé une malgré leurs conseils sympathiques mais inexacts, avons bu, mangé (*una pizza e due calzoni, per favore*), parlé, ri, préparé le lendemain, et je me suis couché avant les trois autres, qui continuaient sur nos balcons et que j'entendais de plus en plus faiblement à mesure que je sommais.

Tiens, j'ai menti : voici une seconde photo qui offre la vue sur *San Michele* depuis notre terrasse au soleil couchant.



(Prière silencieuse avant de me coucher au dieu ou à l'ange des voyageurs : de la salade et des fruits, s'il vous plaît... On dirait qu'il n'y en a plus dans ce pays de poisson, de pâtes et de *pasticceria*. Mais à chaque jour sa peine, comme disait ma mère...)

**Trente-quatrième livraison.**  
**Le mardi 29 mai.**  
**La forme de l'eau I**

Ce titre ne fait pas référence au film qui a gagné des Oscars, mais au roman d'Andrea Camilleri dont on a tiré une émission dans la série des enquêtes du *commissario* Montalbano.

Plus important encore, cela fait référence à un problème métaphysique, peut-être le plus important. La métaphysique est la partie la plus abstruse de la philosophie : c'est comme de la philosophie au carré. L'eau et sa forme porte sur la question de la vérité et sur celle de son fondement. À travers l'image, l'auteur y propose la question, et une réponse à la question : « qu'est-ce qui est le fait fondamental ? »

Dans le récit inventé par Camilleri, Salvo Montalbano se rend compte au un moment donné que les faits qu'il découvre semblent devoir s'interpréter d'une certaine façon, mais que tout cela est faux. Comme l'eau qui n'a pas de forme à elle, mais qui reçoit sa forme du contenant qui la tient, les faits qu'il a reçus et ceux qu'il a découverts n'ont pas de sens en eux-mêmes et qu'il ne tient qu'à lui de leur donner un autre sens que celui qu'on lui a suggéré. C'est ainsi, à partir de cette observation toute simple, qu'il pousse plus loin son enquête plutôt que de s'arrêter sur l'interprétation *naturelle* pour découvrir ce qui se passe de fait, soit par-delà les faits qu'on lui a organisés et qu'il a

interprétés *comme il faut*.

En philosophie, on en arrive tôt ou tard à la question de la vérité et de son fondement. Au vingtième siècle, une bonne part des philosophes les plus influents ont proposé l'idée que les faits, tous les faits, perçus par tous les hommes (et les femmes) depuis toujours avaient la forme de l'eau, soit aucune forme donnée. Cela veut dire qu'ils ne comportaient pas de sens et qu'ils ne menaient pas à un sens ; au contraire, le sens venait de ceux qui découvraient les faits et les associaient d'une certaine façon pour donner sens, comme ils disent. Et ce fait fondamental, portant sur l'impossibilité de fonder les faits, déterminait tout. Et la vérité était pour ainsi dire inaccessible ; elle était au mieux une interprétation qui donnait une forme aux faits. Il n'y avait qu'une vérité, la vérité du règne absolu de l'interprétation, et de l'herméneutique.

À l'opposé de ceux-là, les Anciens, mettons Socrate, Xénophon ou Platon, avait une attitude, disons, naïve : ils étaient d'avis que la vérité était accessible et qu'il y avait des faits qui y conduisaient. Pour renverser la métaphore, ils croyaient que la conscience humaine est comme de l'eau et qu'elle pouvait recevoir sa forme des faits, et qu'elle pouvait fonder son interprétation, le sens qu'elle y découvrait, dans les faits qu'elle recevait. Certes, on pouvait se tromper et mal comprendre les faits et donc le monde, mais en principe, si on était raisonnable, on pouvait donner à son intelligence une forme correcte, ou du moins plus correcte, ou encore moins fautive du fait qu'elle collait aux faits. Il y avait donc une vérité, et on pouvait s'en rapprocher, ou s'en

éloigner, en tenant compte, bien ou mal, des faits.

Bon, j'arrête. Vous allez penser que je suis fou... Et puis qu'est-ce que tout cela peut bien avoir à faire avec notre *giro siciliano* ? J'y reviens donc.

Nous sommes partis de l'hôtel de *San Michele* un peu plus tard que d'habitude : nous nous étions dit que nous commencions une période un peu moins énergique pour prendre des vacances durant ces vacances de fou. Il s'agissait de se rendre à un petit bled sur la côte sud-est de l'île, plus exactement sur la SP (strada provinciale) 88, au coin de la *Via dell'arancio* (la rue de l'orange) et de la *Via delle fragole* (la rue des fraises [ça ne s'invente pas]). Si vous regardez sur Google Maps ou Apple Plans, ça donnerait ceci.

<https://www.google.com/maps/place/Via+dell'Arancio,+97017+Caucana-finaiti-casuzze-finaiti+Nord+RG/@36.7856255,14.5219519,17z/data=!3m1!4b1!4m5!3m4!1s0x1311b901f0ef7d9d:0x7b2d8f7398d0b5a2!8m2!3d36.7856255!4d14.5241406>

Tout allait bien, et je me disais que ce serait, enfin, une journée calme et surtout facile. Mais c'était sans compter sur le hasard, et les désirs de Bernard. Comme nous arrivions près de Gela, il s'est mis à parler de l'ancienne ville de Camerina, dont on entend parler chez l'historien grec Thucydide. Mais on ne la trouvait pas sur la carte, ni sur les affiches de la route. Bernard insistait pour dire qu'il devait y avoir quelque chose quand même, et pour le calmer et éviter des détours inutiles, je me suis mis à chercher sur Internet depuis



l'auto qui roulait. Damnation ! J'ai trouvé mention d'un musée archéologique de Kamerina avec un K. Muriel a trouvé le chemin, et nous voilà arrêtés devant le musée. Je sors et je lis une affiche qui me semble dire que le musée, devant lequel nous nous trouvons et qui semble fermé, n'ouvre que quelques heures de temps en temps. Il faut croire que je lisais ce que je voulais lire et non ce qui était écrit. Car re-damnation ! Monique s'est rendue à la porte d'entrée et annonçait qu'il y a des gens à l'intérieur. Il faudrait visiter le musée.

Et quel musée. Il contient le résultat de recherches scientifiques qui ont duré plus d'un siècle (et qui continuent encore aujourd'hui). Les fouilles des archéologues sont des fouilles bien spéciales parce qu'elles ont été en grande partie des fouilles dans l'eau. Certes, il y a des ruines terrestres, dont plusieurs sont bien protégées, par exemple une partie d'un temple d'Athéna, mais il y a tout plein d'objets (des milliers) dérobés à la mer qui les avaient dérobés à la science : des ancres, des monnaies, des armes, des objets de culte, mais surtout des amphores, soit le moyen principal de faire des affaires durant l'Antiquité. Et tout cela est classé et présenté et expliqué avec une efficacité simple, mais claire.

Et là j'ai découvert tout plein de faits qui renversaient des opinions que j'avais. Par exemple, j'ai vu de mes yeux vus des amphores spartiates du 6<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, qui prouvent que Sparte n'était pas cette cité refermée sur elle-même qu'on propose au tout-venant, mais une cité qui faisait affaire avec les autres cités grecques et même avec les autres civilisations. Par

exemple, j'ai lu, de mes yeux lu, des stèles funéraires qui me parlaient entre autres d'Antinora, une femme bien aimable et aimée. Et tant pis pour l'illusion que les Grecs étaient des sortes de surhumains qui ne se préoccupaient pas des individus. Par exemple, j'ai vu, de mes yeux vu, des inscriptions qui montrent qu'à l'époque d'Isaïe ou un peu après, le monde juif était connu en Sicile, et même que l'exil à Babylone avait peut-être conduit des Juifs jusque sur ces terres grecques.

En tout cas, après plus d'une heure à examiner tout cela, nous avons dû partir parce que nous devons nous rendre à destination à temps pour rencontrer nos nouveaux locateurs. Mais voici deux pages qui vous donnent une idée des lieux. Désolé: c'est en italien. Mais Muriel mettra sans doute tout plein de photos sur son site.

[https://it.m.wikipedia.org/wiki/Museo\\_archeologico\\_regionale\\_di\\_Kamarina](https://it.m.wikipedia.org/wiki/Museo_archeologico_regionale_di_Kamarina)

<http://www.scoglitti.it/museokamarina.htm>

Mais avant d'arriver où nous demeurerons pendant deux jours (pour nous reposer... ha ha ha!), nous avons visité la maison de Montalbano à *Punta Secca*. Le lieu est envahi par des *groupies* de la série, et des idiots se font photographier devant ladite maison. Ai-je besoin de vous dire que je l'ai fait moi aussi? Non? Vous le saviez déjà? Vous me connaissez bien. J'ajouterai que sur le sable devant chez lui, ou plutôt la maison qui sert de décor à *commissario* Montalbano qui n'a jamais

existé, je m'imaginai sortant de la mer comme lui, après m'être lavé dans l'eau pour retrouver de l'énergie et de la droiture après une autre rencontre épuisante avec les méchanceté, la bêtise et l'ignorance humaines (et d'abord les miennes).

En tout cas, nous avons passé un petit bout de temps là, en attendant l'heure de notre rendez-vous. Voici de l'information et des photos de ladite *Punta Secca* (cette fois, c'est en anglais parce qu'il n'y a pas de page française), mais encore une fois, il y aura sans aucun doute les photos de Muriel que vous pourrez consulter.

[https://en.m.wikipedia.org/wiki/Punta\\_Secca](https://en.m.wikipedia.org/wiki/Punta_Secca)

Mais c'était l'heure de contacter Alberto. J'ai passé mon *telefonino* à Bernard. « *Pronto. Bernardo sono. Possiamo riscontrarLa. Siamo a Punta Secca. Si ? D'accordo. Ciao.* » « Voilà, dit Bernard : il nous attend chez lui ; c'est à quelques kilomètres sur cette même rue. » Et crac, nous voilà devant une maison où nous attend un petit homme souriant et *nerré*, comme on dit par chez nous, accompagné de sa *donna*, tout aussi souriante mais moins énergico-énervante. Les proprios nous ont fait faire la tournée ; c'était excellent. Alberto me montrait la mer au bout de la *Via delle fragole*, et le chemin *secret* qu'il prend pour s'y rendre. J'étais si heureux, et surtout si heureux de la fin de nos pérégrinations sans arrêt, que je lui ai dit, quand il a suggéré que nous pourrions prendre un troisième jour si nous le voulions, que je voulais déjà faire mieux. « *Vorrei vivere qui tre mesi.* » Tout de suite, il me répond : « *Vabbene. L'anno prossimo aspettoLa da aprile a giungno.* » Ooops. Je

viens de me faire faire une proposition que je ne peux par refuser : trois mois l'an prochain dans la maison d'Alberto. Une proposition faite par un Sicilien, ça ne se refuse pas... Il a beau être un Sicilien né au Vénézuéla, c'est un Sicilien. Puis, il est parti avec sa *donna*, et nous voilà chez nous pour deux jours.

Puis, nous nous sommes rendus (avec difficulté) dans un Eurospar pour acheter ce qu'il nous faudra pour quelques jours. Puis, nous nous sommes rendus (sans difficulté) sur la plage. Puis, Bernard et moi avons fait une promenade sur la plage pendant que soufflait un fort *sirocco*. Je dis cela comme si j'y connaissais quelque chose. Mais je ne fais que répéter ce que Salvatore nous a dit il y a deux jours quand il jouait son rôle de *misteur* Météo manière sicilienne ; il avait levé le nez comme pour renifler l'air du temps et dit qu'il ferait très chaud pendant 24 heures, puis que la température baisserait, mais qu'il y aurait un bon vent du sud pendant deux jours.

Puis, nous avons dormi, nous avons mangé, nous avons lavé du linge. Et ce matin, le lendemain du jour que je viens de décrire, je me suis levé tôt et j'ai écrit. Voilà. C'est presque terminé. Après quoi, j'irai me promener de nouveau sur la plage au lever du soleil pour voir s'il y a encore du vent. Je crois que Muriel m'accompagnera : j'entends bouger à côté.

Mais je veux d'abord vous parler d'un de mes films préférés. Il s'agit de *My Dinner with Andre*, un film de Louis Malle. Il s'agit d'une des choses les plus étranges, que je revois tous les ans depuis des années.

[https://fr.m.wikipedia.org/wiki/My\\_Dinner\\_with\\_Andre](https://fr.m.wikipedia.org/wiki/My_Dinner_with_Andre)

Étrange ? Pourquoi ? C'est un film où il ne se passe rien. Ou plutôt un film qui présente une conversation interminable entre deux anciens copains qui renouent dans un restau de New York. Andre est un bavard un peu vaniteux (je n'ai aucune difficulté à m'identifier à lui) et William est un plaignard sans succès qui, plus ou moins intéressé par le bla-bla de son vis-à-vis, l'écoute raconter ses aventures et ses théories et ses confidences. Puis, soudain tout change : William s'intéresse au quasi-monologue de son ami et commence à parler ; à la fin de leur dialogue enfin né, William revient dans un taxi par les rues de son New York bienaimé, touché jusqu'au fond de l'âme. On entend une musique. C'est du Satie, la première des *Gymnopédies*, je crois. Ce sera ma chanson pour cette fois. Une chanson sans parole. Après bien trop de paroles. Et en attendant bien d'autres paroles.

[https://youtu.be/zr-x\\_ySKEeo](https://youtu.be/zr-x_ySKEeo)

Pour la musique, c'est à la troisième minute.

**Trente-cinquième livraison.**  
**Le mercredi 30 mai.**  
**La forme de l'eau II**

Cette livraison aurait pu, aurait dû, s'appeler *Veni, vidi, victus sum*. Soit l'inversion de la célèbre phrase de César, l'*imperator* par excellence, celui qui a servi de modèle de tous les autres, qu'ils aient été des césars, des tsars ou des kaisers. Ou plutôt elle aurait dû porter le titre *Venimus, vidimus, victi sumus*. (Je ne suis pas sûr de mon latin. Denis, corrige-moi si je me trompe.) Car si je me suis rendu à bien des places, et que les aie vues, et que j'aie été vaincu, je n'étais pas seul. Bon, je suppose que je dois expliquer. Vous devez en perdre votre latin.

Notre *giro siciliano* est devenu un *giro montalbano* avant-hier et hier et encore aujourd'hui. Nous devons hier (car je suis déjà rendu au tout dernier jour de mai, moi, alors que vous êtes le 30 comme l'indique le titre) nous devons donc hier visiter quelques sites du tournage de la série, pour compléter notre découverte de *Punta Secca* et préparer notre examen de la *mànnara*. Mais nous sommes devenus de sages voyageurs : tout cela se ferait avant, puis après l'enfer des heures les plus chaudes. Prière de noter l'emploi du conditionnel par votre guide.

Tout a bien commencé. Nous étions de bon matin au *Palazzo Donnafugata*, la supposée *casa palatiale* du *boss mafioso* Don Balduccio Sinagra, ce vieux renard

lion toujours faible, toujours mourant, toujours fort, toujours tuant. Le lieu était beau, et il était tout à fait satisfaisant de s'y promener, et l'architecture bizarre était intéressante : la chaleur était déjà forte et le site est pelé, mais on voyait la mer au loin, et nous nous sommes vite réfugiés dans l'auto climatisé.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Château\\_de\\_Donnafugata](https://fr.wikipedia.org/wiki/Château_de_Donnafugata)  
a

Nous entamions la deuxième étape : *Ragusa* que nous visitons pour voir quelques-unes des églises de cette ville accrochée à la montagne, mais aussi des sites de la série. Et là, les choses se sont compliquées pour de vrai. D'abord, les rues (*via*) sont, de fait et sauf exception, des ruelles (*vicoli*) ridicules, j'aurais dit des *vicolini*, qui serpentent et montent et descendent sans bon sens. Aussi, malgré l'habileté de Bernard, nous nous sommes retrouvés dans un cul de sac causé par une équipe de réparateurs de chaussée. Quand j'ai demandé de l'aide à un bonhomme du coin, il a passé la main plusieurs fois sur son visage dans le désespoir qui était le sien et la sympathie qu'il avait pour nous. En tout cas, grâce à son aide, nous avons pu sortir de cette rue, alors que d'autres y entraient et découvraient à leur tour le traquenard. De l'autre côté du pont *San Vito* (dit *San Giovanni Ventitre*, mais pas par les habitants), nous avons abandonné l'auto (« *Possiamo parcheggiare qui? Si? Sicuro? Grazie mille.* » Je pourrais vous expliquer une autre aventure à Firenze il y a deux ans... mais le temps presse.)

L'auto en sécurité, il s'agissait de marcher vers *Ragusa Ibla*, soit l'ancienne ville. Mais c'est qu'elle est accrochée sur un flanc de montagne cette ville (vous l'ai-je dit ?). En tout cas, nous avons marché vers la première *chiesa* recommandée, soit *Santa Maria delle Scale*. (Le nom vous donne déjà une idée.) Elle était fermée : on ne l'ouvre en semaine que dans la haute saison, et celle-ci commence le 1<sup>er</sup> juin. Ha ha ha !) Nous voyons au loin le *duomo* de *San Giorgio* sur une autre hauteur, qu'on atteignait en descendant puis en remontant bien des marches. En raison des délais causés par le dédale ragusien, il était presque 13h. Il fallait oublier cela. Donc et par conséquent, d'une conséquence toute conséquente, il fallait remonter jusqu'à l'auto et partir vers le troisième objectif : la ville de *Modica*.

Et nous partons à pied pour retrouver l'auto et pour quitter *Ragusa*. Je peux le dire sans gêne : je n'ai jamais eu autant peur en auto sur la grande route. Et Muriel la navigatrice émérite a eu le tournis à force de regarder son écran, l'abîme et les virages en portefeuille qui se succédaient. Moi, je fermais les yeux, et je priais le saint dont je ne connais pas le nom qui protège contre des plongées dans le vide.

Voici ce que Wiki raconte sur *Ragusa Ibla* (Hibla, vieille déesse-mère sicule et donc pré-grecque), et ensuite sur *Modica*. La première page est seulement en italien, mais il y a plein de photos, en attendant les photos de Mu, qui incluent sans doute les visages défaits de quatre touristes épuisés, mais aucune photo du chemin en *autostrada* apocalyptique.



[https://it.wikipedia.org/wiki/Ragusa\\_Ibla](https://it.wikipedia.org/wiki/Ragusa_Ibla)

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Modica>

À *Modica*, il faisait chaud, mais chaud (vous l'ai-je dit ?), et nous avons faim, mais faim. (Le danger creuse l'estomac. En tout cas, il a creusé les nôtres.) Nous avons abandonné notre auto sur une hauteur, bien relative étant donné les autres hauteurs, et nous avons descendu la rue principale du centre historique. (« *Scusi, signora. Possiamo parcheggiare qui. Non c'è problema? Sicuro? Sicuro, sicuro? Grazie mille.*») Nous nous sommes cachés à l'ombre dans un des escaliers qui montaient vers une rue parallèle. Il y avait de l'ombre donc ; mais c'était sale ; et une brise ? Oubliez ça : ou rien, ou le *sirocco*. En tout cas, nous voilà devant la *chiesa San Giorgio* (une autre). Il y a même une pancarte avec une légende qui explique qu'on a filmé dans cet escalier et devant l'église certaines des scènes les mieux connues de la série.

Prenant notre courage à huit mains, nous avons grimpé. C'était le *fun* sans doute, et dramatique comme vue, et de plus en plus dramatique à mesure que nous montions, mais (vous l'ai-je dit ?) il faisait chaud, mais chaud... En tout cas, nous avons fait notre devoir de *groupies* ; le bon Dieu nous a récompensés et nous avons découvert une chocolaterie, dont les produits avaient gagné tout plein de concours, nous en avons achetés (c'é-tu bon ? demandez-vous ; le bedon du monsieur est satisfait et sa langue itou).

Puis, nous avons retrouvé notre auto : monte, descend, monte, descend ; mon Fitbit couvert de sueur m'a annoncé que je m'étais tapé 48 étapes par 35°. *Mad dogs and Englishmen*, vous disais-je. Nous avons abandonné le projet de visiter les lieux de tournage de Scicli et nous avons, sagement enfin, décidé de rentrer. Mais il a quand même fallu passer sur le viaduc qui va de *Modica* vers *Scicli*. Comme dit Bernard, on vole à basse altitude, mais en auto ; 120 mètres de haut entre deux monts pendant un kilomètre. Nouvelles peurs, nouveaux vertiges, nouvelles promesses que cette fois nous avons compris pour de vrai qu'on ne nous y prendrait plus. Je répète : comment se fait-il qu'on oublie ce qu'on sait ?

<https://structurae.net/structures/modica-viaduct>

L'histoire finit bien : nous sommes rentrés sains et saufs, qui de droit a dormi un peu dans l'air qui se rafraichissait enfin, j'ai fait des *spaghetoni* aux fruits de mer, il y avait du *grillo* et du *nerello*. Nous avons parlé de tout et de rien, mais surtout de marches et de folie. Et puis dodo.

Mais j'ai avant de me coucher, je me suis quand même souvenu de la métaphore de la forme de l'eau, et des conséquences philosophiques qui s'ensuivent. Car, vous pourriez croire que pour des philosophes qui croient que la vérité est inaccessible, mais de façon radicale, ce fait, ou cette opinion, les ferait taire, ou du moins calmerait leurs ardeurs. Mais pas du tout : vous ne connaissez pas les philosophes.

Il n'y a pas plus bavard qu'un herméneute pessimiste. Car il lui faut expliquer à tout venant pourquoi on a si longtemps cru qu'on pouvait trouver la vérité, et les diverses figures de cette erreur, et les conséquences néfastes qui s'ensuivaient, et l'intelligence supérieure de ceux qui, comme lui, refusent de se laisser prendre au piège, et leur méthode, et leurs conseils, et leurs rôles contre les pauvres idiots qui continuent, malgré l'autorité que leur vaut leur expertise et les conseils que cette expertise leur permet de proférer, de tomber dans la piège du cul-de-sac à la manière d'un *vicolino* de *Modica*. Car il s'agit presque toujours de faire tout cela avec un ton apocalyptique et une morgue qui gênerait l'aristocrate le plus sûr de lui. Lesdits herméneutes sont des véritables Marie-Antoinette de notre temps.

Face à eux, il y a la gang des pauvres philosophes attardés, les fanas des Anciens, les *antiquophiles*, les retardataires, ceux qui croient et disent qu'il y a quand même des raisons de croire et dire qu'il y a de la vérité, et que nous y avons accès, au moins un peu, et que le jeu de la réflexion, incertaine, en vaut la chandelle, quelque vacillante qu'elle puisse être. Je crois que vous croyez que je crois que ce groupe est, disons, plus sympathique. (Car on ne peut pas prétendre qu'ils ont plus raison, parce que la raison est une illusion.) À mon avis à moi en tout cas, de personne personnelle qui s'exprime personnellement, comme le voudrait Catarella, il y a encore et toujours la possibilité qu'il y ait une compréhension des choses qui soit vraie et une autre fausse, et l'aveu est toujours possible qu'on ne sait pas et qu'en conséquence, il faudrait consacrer sa vie à la trouver, et cet aveu est le plus humain des

actes humains et conduit à la vie la plus humaine. Bon, finies les folies et les phrases alambiquées... Écoutons de la musique et de la poésie.

Comment dire tout cela en musique et avec des mots simples. Je ne sais pas évidemment, mais je vous offre une chanson magnifique. C'est de Radiohead; ça s'appelle *Creep*; on y entend la voix angoissée de Thom Yorke; et la vidéo nous montre de belles personnes qui se perdent à force de se chercher.

<https://youtu.be/lZiNtbgm9oM>

Et voici les mots.

*When you were here before  
Couldn't look you in the eye  
You're just like an angel  
Your skin makes me cry  
You float like a feather  
In a beautiful world*

*And I wish I was special  
You're so fuckin' special  
But I'm a creep, I'm a weirdo.  
What the hell am I doing here?  
I don't belong here.*

*I don't care if it hurts  
I want to have control  
I want a perfect body  
I want a perfect soul  
I want you to notice*

*When I'm not around*

*You're so fuckin' special*

*I wish I was special*

*But I'm a creep, I'm a weirdo.*

*What the hell am I doing here?*

*I don't belong here.*

*She's running...*

**Trente-sixième livraison.**

**Le jeudi 31 mai.**

**La forme de l'eau III.**

Aujourd'hui, c'est-à-dire pour moi qui écris *hier*, nous avons peu de choses à faire, et pour une fois nous nous sommes tenus à ce qui a été projeté. Il fallait d'abord fermer boutique chez Alberto, mais sur un rythme *lento*. Et nous étions partis à 10h, comme nous avions promis ; c'était un début prometteur. Un peu avant, je suis allé sur la plage à quelques pas, j'ai vu que la vague était plus forte, et j'ai fait un bout de promenade. Puis, avec Monique, je suis passé au dépanneur du coin, j'ai acheté du pain (bizarre les Siciliens : leur pain est très très varié, et celui-ci offrait du pain qui n'était ni italien, ni sarrasin (comme ils disent), ni hébraïque (comme ils disent aussi), mais presque français (ce qu'ils ne disent jamais) ; nous l'aimions bien, nous l'aimerons de nouveau, me suis-je dit. Un autre mystère que je ne comprendrai jamais : la relation des Siciliens à leur pain. Petit mystère... Mais grandes bouteilles de vin : le *Frappato* et l'*Inzolio*, vins siciliens typiques, dans des bouteilles de deux litres. Nous voilà gréer : larguons les amarres.

Avant d'arriver là où nous attendait Giuseppe devant notre nouvel appartement à *Lido di Noto* (ça veut dire, à peu près, plage de *Noto*)... Il y a un *lido* à Venise, et à Rome, par exemple, mais aussi dans la petite ville de *Noto*, qui se trouve à la point sud-est de l'île ; une fois rendu là, on se trouve donc sur un des *acria* de

*trinacria*; de la plage (ou plutôt des plages) de *Noto*, on regarde vers la Grèce ou vers l'Afrique. La région, et surtout la ville, a été détruite par un tremblement de terre vers 1700; toute est relativement neuve; c'est la pointe du baroque de ce pays baroque.

Où en étais-je? Ah oui, je recommence... Avant d'arriver à *Lido di Noto*, nous avons fait un dernier arrêt de notre *giro montalbano*. C'était à la *Fornace Penna*, une ancienne usine de tuiles. C'est une ruine moderne, qui rivalise avec les ruines anciennes, du moins dans nos têtes de fanas; ça s'appelle la *männara*, du moins dans la série; toujours dans la fiction, c'est le bordel à ciel ouvert contrôlé par la *maffia*, où on offre des femmes, on tue des politiciens et on fait du trafic d'enfants. Il fallait évidemment voir cela.

[https://it.wikipedia.org/wiki/Fornace\\_Penna](https://it.wikipedia.org/wiki/Fornace_Penna)

Le lieu lui-même est magnifique, et nous en avons été réduits à des onomatopées: c'est abandonné (ho!), c'est pelé (ha!), c'est battu par la mer (hon!), et on y trouve à droite une des plus coquettes plages que j'aie vues de ma vie (hein!), et le tout sous un soleil qui n'était pour une fois pas assassin (ouf!). Au sujet de la plage au loin que j'admirais en cachette, je me taisais parce que j'avais avec moi Monique, une fana de Montalbano certes, mais une fana de la plage Albert, lieu sacré de la terre manitobaine.

<https://mapcarta.com/24557516>

Pendant que nous nous y promenions à quatre dans toutes les directions, charmés par tout et attirés toujours plus au loin, comme des Petits Poucets ivres sans miettes de pain, je me suis rendu compte qu'un gros camion arrivait et se rapprochait de notre voiture. De plus, un jeune homme avec un *telefonino* à l'oreille s'en rapprochait à pied. Le camion s'est arrêté à côté de notre jolie Fiat rouge, moteur tournant, de façon à cacher notre véhicule du regard de presque tous. Hum ! Je me suis rapproché à mon tour : Bernard, Monique et Muriel ont vu ma manœuvre et celle des deux autres et sont revenus mine de rien, et nous sommes partis en nous disant que les aventures commençaient à ressembler un peu trop à celles de Salvuccio Montalbano.

En tout cas, nous voilà à *Noto*, et Giuseppe, professeur d'italien de son état, tardait à arriver. Puis, il était là quelques minutes en retard, selon son SMS... Ces Siciliens ! Mais la maison, celle de sa petite famille est coquette. Et lui est bavard... Oh la la ! qu'un professeur parle... quelle engeance ! Mais cela, vous le saviez déjà. Re-en-tout-cas, après nous avoir parlé de la *mafia* sicilienne (c'est le premier Sicilien et le premier Italien à le faire ; nous le lui disons ; il a une explication, qui me semble tenir plus ou moins... mais je vous en fais grâce). Nous mangeons, et... j'abandonne : je dis aux miens que je suis crevé et que j'ai besoin de temps et de douche et de sommeil avant de bouger d'un autre centimètre. Quand je me réveille vers 16h, on m'annonce que nous ne ferons pas de poussée fiévreuse vers Syracuse, que nous irons sur la plage à



côté et que nous mangerons à *Noto* à quelques minutes dans un restau trouvé au hasard. Youpi !

Mais sur la plage, c'est le drame existentiel. Il fait encore 30°, même si c'est tard dans l'après-midi et que les Italiens parlent de *sera* et non de *giorno*, pour bientôt dire *notte*. C'est beau, l'eau est chaude, et les trois se baignent pendant que je me promène les pieds dans l'eau. Monique, quand elle sort, m'avoue qu'elle est tentée de dire que la plus belle plage du monde n'est pas la plage Albert au Manitoba, mais une plage de la Sicile, et même cette plage-ci. Je suis sidéré ; jamais, au grand jamais, je ne me serais attendu à un tel revirement ; c'est la triple trahison de Pierre (ou dans ce cas de Pierrette) ; Monique est devenue une sorte de Talleyrand (ou de Talleyrande), qui change de maître comme on change de chemise ; c'est un tremblement de terre, un choc cosmique : je regarde à droite et à gauche ; non, tout est encore en place, et le Soleil ne danse pas dans le ciel. J'ai la preuve : tout peut arriver en ce bas monde.

Et puis nous voilà à *Noto* tel que promis, patrie de Giuseppe et capitale du baroque, lieu si précieux qu'il est protégé par l'Unesco et son armée... de fonctionnaires. C'est beau, mais j'ai l'impression de me trouver dans un décor de carton pâte, ou dans un opéra de Verdi. En tout cas, nous nous promenons sur l'obligatoire *Corso Vittor Emmanuele II* en prenant des photos, où on trouve à tout moment des gens qui s'y insèrent parce qu'ils prennent eux aussi des photos des lieux, et d'eux-mêmes prenant des photos d'eux-mêmes, ou souriant comme des Japonais pendant qu'on prend

des photos d'eux. Je me moque un peu, mais tout cela me semble un peu irréel, comme dans la vieille basse-ville de Québec en été où on trouve plus d'Américains au pouce carré que partout ailleurs sur Terre, y inclus à New York. Il semble même que monsieur Trump y sera sous peu.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Val\\_di\\_Noto](https://fr.wikipedia.org/wiki/Val_di_Noto)

Drame... Le restau pratiqué par les locaux, que nous avons choisi un peu au hasard, est fermé. Ce doit être parce que c'est *giovedì*, soit pour aucune raison raisonnable. Il se fait tard. Nous décidons de rentrer à *Lido di Noto* et acheter des pizzas au *Scirocco*, lieu que Giuseppe nous avait recommandé. Les rues de *Lido* juchés sur un mont et les chemins qui descendent vers *Lido di Noto* sont difficiles, et Gertrude (la voix de notre GPS Google) n'est pas toujours claire, ni ses instructions précises. Mais bon... Nous voilà assis un peu plus tard dans notre salle à manger avec une grande bouteille d'eau, une aussi grande bouteille de *Frappato* et deux pizzas *hénaurmes*; il s'agit d'un met local: une pizza renversée sur une autre pizza, et ce deux fois. C'est le rêve de mon frère Michel. J'ai pris une photo. Et voici ce que raconte Fesse-bouc, lieu de toutes les informations importantes, merci à Mark, dit Montagne de Sucre, Zucherberg.

<https://www.facebook.com/Scirocco-Ristorante-Pizzeria-487296608057745/>

Mais il faut en finir avec la forme de l'eau pour se coucher avant de partir pour Syracuse. Je n'ose pas

trop avancer ce que je vais faire, mais bon, vous en aurez pour deux minutes si vous le lisez et puis je promets de ne plus recommencer. Je vous en prie : ne dites rien à mes confrères philosophes : je risque de me faire retirer ma carte du syndicat.

Il me semble que ceux qui pensent que toute l'expérience humaine est comme de l'eau qui prend des formes variées, mais sans solidité, il me semble qu'ils en arrivent à une sorte de passivité de l'individu et, en même temps, à la célébration de la force du temps, où règnent des meneurs (*duce* ou *furher* ou grand guide des peuples [pour ceux qui lisent le russe Великий вождь народов]) qui rendent possibles de nouvelles interprétations qui s'affirment dans l'histoire sans qu'on puisse les contrôler ou même leur résister. La civilisation est une histoire racontée par un fou, et ne signifie rien, au moment même où on prétend qu'on en connaît le sens, la direction et la fin.

Je continue de croire qu'il est plus vrai et plus humain de penser que nous sommes chacun de nous responsable de nos opinions, quelles soient les nôtres, celle de nos sociétés ou des produits du Temps et de l'Être. Ou plutôt que nous avons accès à des moyens de les vérifier et de résister à la pression sociale même quand elle vient, dit-on, du fond de l'Histoire (avec le H majuscule de rigueur). Cela rend possible la tragédie, et la comédie, qui sont l'avertissement et l'avertissement des mêmes événements, et surtout le devoir de se souvenir et de se ressouvenir de ce qui est le plus important, comme Xénophon qui écrit ses souvenirs de Socrate (*Les Mémoires*), ses souvenirs de campagne (son *Anabase*)

et les souvenirs des gens de son époque (ses *Helléniques*). Cela veut dire qu'on se souvient aussi de ses fautes et des fautes des autres, mais aussi de ses bons coups.

Le chant le plus beau qui fête les fautes humaines est le *Miserere* d'Allegri. Ce chant *a cappella* a été écrit du temps où on reconstruisait *Noto*. Depuis quelques décennies, il a été popularisé par les Tallis Scholars, qui l'ont fait renaître et sortir de son temps pour parler à notre temps. J'ai vu, et surtout entendu, ses artistes incomparables trois ou quatre fois en spectacle à Québec, entre autres dans mon église paroissiale Saint Roch, avec son acoustique exceptionnelle. Ça raconte le péché de David, et surtout la contrition de David qui se ressouvenait de son péché. Si je comprends bien, la voix de la soprano frappe la note suprême quatre fois, en disant deux fois *moi*, une fois *toi* (Dieu) et une dernière fois Jérusalem.

Mais on fait mieux d'écouter, et mes analyses ne sont pas fondées dans l'autorité musicale idoine et officielle ; c'est celle d'un amateur, soit de quelqu'un qui aime : je n'ai rien dit de significatif.

<https://youtu.be/xpzdB0G3TJU>

Diable que les dames anglaises s'habillent mal.

Pour le texte français du psaume 51, vous n'avez qu'à ouvrir votre Bible. Vous avez bien un Bible, non ?

**Trente-septième livraison.**  
**Le vendredi 1 juin.**  
**Venir ensemble sur moi.**

Dans le titre, je fais allusion à la chanson de John Lennon. Cela a bercé mon arrivée au Québec. J'entendais le dernier (je ne savais pas encore que ce serait le dernier dans le sens « dernier de tous ») long-jeu (quel mot désuet déjà ! les progrès techniques sont des défaiseurs de vocabulaire) des Beatles. Ça s'appelait *Abbey Road*, et je me réfugiais dans la salle d'audition de disques du pavillon Lemieux à l'université Laval pour écouter, et ré-écouter, et re-ré-écouter, ce long-jeu (décidément je trouve ce mot comique aujourd'hui ; autant dire *microsillon* et rire franchement) dont la première offrande était cet hymne sexuo-politico-sociologique de ce sexuo-politico-socio-artiste John Lennon.

Soit dit en passant, je ne vous offre pas cette chanson et ce texte parce que je me prends pour John Lennon, mais parce que c'est ce que j'ai entendu en sortant de la *Villa romana del Casale* à *Piazza Armerina*. Contrairement à ce que j'avais prévu, et bien d'autres avec moi, les Beatles sont bel et bien devenus des *classiques* : les Siciliens, qui gèrent un site archéologique soutenu par l'UNESCO, jouent la musique des Beatles, à la brunante quand la chaleur écrasante s'apaise, parce qu'ils savent que les touristes de tous les pays et de tous les âges s'y reconnaîtront et s'y rafraîchiront et parce que, bizarrement, tout

vieux que ce soit, c'est plus jeune et plus vrai que la dernière *tone* de Taylor Swift. Ne craignez rien pour la pauvre jeune femme : elle peut toujours *shake it off*.

[https://www.youtube.com/watch?v=nfWlot6h\\_JM](https://www.youtube.com/watch?v=nfWlot6h_JM)

En tout cas, voici une vidéo qui offre le rock quand il était encore quelque chose de significatif (soit dans l'ancien temps, comme disent encore et toujours mes filles quand elles parlent de ma jeunesse). Les paroles de la chanson suivent, gracieuseté de Satan Internet. Pour ce qui est d'une traduction, je refuse de même essayer de rendre ce texte du plus pur dadaïsme évocateur du fait de son intraduisibilité.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Abbey\\_Road\\_\(album\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Abbey_Road_(album))

<https://www.youtube.com/watch?v=uSM5MpKSnqE>

*Here come ol' flat top  
He come groovin' up slowly  
He's got Joo Joo eyeball  
He one holy roller  
He got hair down to his knees  
Got to be a joker he just do what he please*

*He wear no shoeshine  
He's got toe jam football  
He's got monkey finger  
He shoot Coca-Cola  
He say "I know you, you know me"  
One thing I can tell you is you got to be free  
Come together right now over me*

*He bag production  
He's got walrus gum-boot  
He's got Ono sideboard  
He one spinal cracker  
He got feet down through his knees  
Hold you in his armchair  
You can feel his disease  
Come together right now over me*

*He roller coaster  
He's got early warning  
He's got muddy water  
He one Mojo filter  
He say "One and one and one is three"  
Got to be good looking 'cause he's so hard to see  
Come together right now over me.*

Une des vérités fondamentales de notre temps est que les paroles de cette chanson, on ne peut plus programmatique de la génération boomer, appartiennent à Michael Jackson, ou à ses héritiers blancs qui sont ses enfant dits biologiques, lui qui n'est pas un boomer, mais un Noir qui n'est pas noir et qui a haï sa négritude jusqu'à la défiguration physique systématique et programmée, mais est célébré comme le plus grand artiste noir par les Noirs des États-Unis, qui, je le crains, le rejoignent peut-être sans le savoir dans leur trouble égotique. Et on dit que notre époque est celle de la transparence. Je laisse parler, mais je n'en pense pas moins librement, c'est-à-dire contre mon temps.

En tout cas et pour cesser de faire des remarques sociologiques que je ne contrôle pas, je reviens à mon récit : à cause de la passion de Bernard pour Thucydide et tout ce qui est grec, nous nous sommes retrouvés tôt le matin au *Parco archeologico di Neapolis*.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Parc\\_archéologique\\_de\\_Neapolis](https://fr.wikipedia.org/wiki/Parc_archéologique_de_Neapolis)

Tous vous parleront du théâtre grec sur flanc de montagne avec la mer en perspective, où on joue encore des pièces de Sophocle, d'Euripde et d'Aristophane. On vous vantera même le respect qu'on y montre pour la dramaturgie grecque en offrant le rôle d'Hercule devenu fou à une jeune femme. (Non mais...) Mais pour moi, anticonformiste ici encore, le moment le plus fort fut la visite de la caverne qu'on appelle l'« oreille de Dionysos ». Et je vous assure que Dionysos avait fort peu à faire dans mon plaisir, ma tristesse et mon triste plaisir. Pour le comprendre un peu, je rappelle à ceux qui ont leur Thucydide un peu loin en mémoire les faits historiques qui ont culminé dans ce lieu. (Ceux qui veulent encore plus de contexte peuvent lire ceci dans l'Encyclopédie pour les pauvres.)

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Expédition\\_de\\_Sicile](https://fr.wikipedia.org/wiki/Expédition_de_Sicile)

En tout cas, sont morts là quelques milliers de soldats athéniens avec leur général Nicias. Ce dernier avait pris en charge une expédition folle contre Syracuse par les forces de l'empire athénien ; il l'avait fait contre son gré et contre le bon sens ; général malgré lui, il avait multiplié les erreurs stratégiques. En conséquence, le



héros de la guerre du Péloponnèse, le maître d'œuvre de la paix de Nicias qui consacrait la supériorité politico-militaire d'Athènes, est devenu le contraire de ce qu'il était : il est le perdant classique du monde classique, celui dont Platon se moque dans le dialogue le *Lakhês*. Quand je me suis trouvé dans ce lieu consacré par les cris aujourd'hui inaudibles, les douleurs alors terribles et les morts quotidiennes de ses hommes, je me suis rendu compte que j'étais dans l'église préchrétienne de la *hamartia* (l'erreur), de la *hubris* (démensure) et du *pathéin* (souffrir). (Comme le veut Eschyle, dont on a joué les pièces dans le théâtre de Syracuse dont je venais de sortir, comme le veut le 117<sup>ème</sup> vers de son *Agamemnon*: Zeus a établi que souffrir est le meilleur des enseignants, soit *ton pathéin mathos thénta kuriôs ékhéin*. Ça vous en bouche un coin, hein ?)

Ces mêmes trois mots grecs deviennent dans le monde chrétien : péché, orgueil et passion. Ce qui est indique que le christianisme est une continuation et une reprise des intuitions grecques premières. Et je réfléchissais sur cela en écoutant les hululements des touristes anciens qui testaient ainsi l'écho des lieux. (Pendant ce temps, Bernard crachait par terre en disant le nom du tyran de Syracuse qui a été responsable de cette horreur, Denys qui s'est ainsi montré l'émule d'Achille, qui insultait le corps d'Hector qu'il avait tué, mais qu'il voulait faire souffrir encore et encore.)

Bon... Dédramatisons... En sortant du *Parco archeologico*. Nous avons pris une navette fournie par la

ville de Syracuse pour descendre vers l'île d'*Ortigia*. Nous y avons vu bien des choses belles. Mais je m'arrête pour parler de la peinture de *Caravaggio* dans la *chiesa di Santa Lucia*. Comme toutes les peintures de ce fou génial, il y a là quelque chose d'excessif et de fascinant.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Enterrement\\_de\\_sainte\\_Lucie](https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Enterrement_de_sainte_Lucie)

Puis, nous voilà à attendre l'autobus municipal qui fera remonter pour rembarquer dans notre Fiat fidèle. Je vois passer devant moi des autobus qui déchargent des vieux australiens, ou de jeunes français. Les vieux sont écrasés par la chaleur et hébétés, les vieux mâles se demandant ce qu'ils auront à faire encore pour satisfaire leur épouses plus ou moins dignes, alors que les jeunes, intéressés par les copains et copines de l'autre sexe, commentent avec ironie les chefs-d'œuvre, et les paroles du professeur, pour se faire remarquer. Je ne dis rien du vieux mec aux cheveux blancs qui se pense meilleur qu'eux tous, et qui se demande comment il pourrait décrire la scène.

Pendant de ce temps en Italie, on sort de la crise politique en créant une alliance qui ne peut pas durer, une alliance qui suggère que l'Europe des dernières décennies vivra des jours difficiles encore.

[http://www.lepoint.fr/europe/1-italie-se-cherche-toujours-un-gouvernement-31-05-2018-2223023\\_2626.php](http://www.lepoint.fr/europe/1-italie-se-cherche-toujours-un-gouvernement-31-05-2018-2223023_2626.php)

Aujourd'hui, j'ai vu sur un mur, un autre *graffito* (je le répète : les Italiens, et surtout les Siciliens, sont des maîtres du genre) : *Come te nessuno mai*, soit « il n'y en a jamais eu une comme toi ». Je ne vous dirai pas de quelle femme je dirais cette phrase, mais je commence à croire qu'elle se dit très bien de la Sicile avec sa *mànnara*, son oreille de Dionysos et ses *Caravaggio* en succession.

*Come together, right now... in Italy...*

Ce soir, nous devons nous coucher tôt parce que nous devons partir tôt pour atteindre *Giardini-Naxos* avant midi. Nous nous trouverons donc bientôt au coin nord-est de l'île, tout près de là où nous avons débarqué il y a de cela trois semaines.

**Trente-huitième livraison.**  
**Le samedi 2 juin.**  
**Nous voilà au pied de l'Etna.**

Selon Giuseppe, notre hôte à *Lido di Noto*, la *mafia* il y en a, *certo*, mais ce n'est pas ce que tout le monde pense. La *maffia*, c'est dans la tête. Et les *mafiosi* ne tirent plus sur les gens... (Mais le monument dans la *chiesa San Domenico di Palermo*, *Guiseppe*? Celle qui est dédiée à Saint Dominique, mais aussi aux plus grands hommes de Palerme? Celle qui contient le monument *hurlant* que les pères dominicains ont fait dresser pour célébrer le courage du juge Falcone et garder mémoire de sa mort et de plusieurs autres tirés à bout portant? C'est quoi ça au juste?) En tout cas, toujours selon lui, la *mafia*, c'est la corruption politique, et c'est les amis qui donnent un emploi et un contrat à des amis qui n'ont pas de talent ni de connaissances. Ouais, en tout cas, cela veut dire qu'il y a pas mal de *mafia* au Canada et au Québec... Et un peu partout sur la terre.

Pourquoi je vous parle de cela? Parce que je n'ai rien d'autre à vous raconter. Parce que nous sommes bel et bien rendus à la troisième *akria* de la *Trinacria*, l'Etna, la forge d'Héphaïstos (ou de Vulcain, si vous êtes d'obédience gréco-romaine). Au pied de l'Etna, plus impressionnant que le Vésuve, il y a *Taormina* que nous visitons demain. Et sous *Taormina*, il y a *Giardini-Naxos* (station balnéaire de 10 000 corps, je n'ose pas dire *âmes*, qui gonflera à 30 000 dans quelques semaines),

où nous sommes aujourd'hui (hier, heure de celui qui écrit). Et au pied de *Giardini-Naxos*, la mer dans laquelle Muriel (et peut-être même moi) nagera sous peu.

Comme je le fais souvent, je reviens un arrière pour mieux avancer, en offrant quelques tessons, quelques bribes, quelques morceaux. Tel que nous nous le sommes promis, nous avons quitté l'appartement de Giuseppe à 10h. Et voilà que le champion de Dunrea, dirigé par l'as de Sainte-Foy, se retrouvent sur l'*autostrada* qui va de *Noto*, à *Messina*, en passant par *Catania* (une *città italiana* qui ressemble étrangement à une ville québécoise<sup>36</sup>, avec ses raffineries, ses *power-centers* bondés d'autos, ses bouchons inexplicables sur le périphérique (par ici, cela s'appelle une *tangenziale*). La seule preuve qu'on est en Italie, c'est qu'entre deux files d'autos qui avancent lentement, filent des vespas bourdonnantes comme des guêpes, avec dessus une fille presque déshabillée qui se colle à son copain intrépide. (Casque de sécurité optionnel.)

Aussitôt après que j'eus téléphoné à Marco pour lui dire que nous étions rendus à *Catania* et que nous arrivions en 30 minutes et donc à l'heure entendue, un dernier bouchon nous a ralenti, et j'ai dû lui retéléphoner pour lui dire : « *Mi dispiace, Marco, ma c'è un rallentamento* (dis donc est-ce un mot ?). *Scusa. Non è colpa nostra. Ciao. Sì. Ciao, ciao.* » Et lui me répondait

---

36. Je me trompais : comme je l'ai compris un peu plus tard, *Catania* a ses beautés on ne peut plus italiennes. Mais elles étaient invisibles depuis l'autoroute qui la longeait.

en anglais, profitant de l'occasion pour pratiquer le sabir international.

Et voilà nous sommes arrivés à *Giardini-Naxos*. Tour du propriétaire, aimable offre de sa part de *parcheggiare* notre auto en sécurité chez un copain pour pas cher, pas cher. Puis, en revenant à l'appartement, j'ai connu un coup de nostalgie. J'ai subi cet uppercut en parlant avec Marco et en lui disant, à lui comme je l'ai fait trente fois déjà à trente autres Siciliens, ce que c'est qu'un hiver québécois, comme le dernier, celui de la mouture 2018. « *Qui fa 35° oggi, ma a Quebec qualche settimana fa faceva – 30° nel pomeriggio* » Et je suis fier comme un coq de bassecour quand je vois leurs yeux écarquillés de peur (il n'y a pas d'autre mot ; *inquiétude* serait trop faible). Car je suis un homme du Nord et un vrai, parce que je suis assez fou pour vivre là-bas, alors qu'ils vivent dans un autre pays plus fou encore. Mais bon, il y a des *mafia* partout. *Dunque tutto è uguale*. Ou mieux encore et pour faire plus bref : *Tutt' uguale*.

Car il fait beau et chaud dans ce pays comme ce n'est pas possible, ou du moins comme ça ne devrait pas être permis. Pourtant, je me sens emporter sur les ailes d'un ange, ou d'Iris, ou d'Internet, et je suis chez moi. Parce que Catherine me donne des nouvelles, parce qu'on m'envoie une photo d'un des mes petits-enfants, parce qu'un de vous m'écrit pour me dire qu'il a aimé telle ou telle remarque ? Sans doute, mais aussi en raison d'un phénomène hallucinatoire que j'ai déjà décrit je crois, j'entends des voix. Ou plutôt, j'entends une voix, celle de Robert Charlebois. J'entends :

« Québec » dit d'une voix rauque comme seul il en a.  
J'entends ceci.

<https://www.youtube.com/watch?v=uJRMqp05awA>

Pour chanter avec Robert, il y a les paroles du regretté  
Ducharme, auteur de *L'Avalé des avalés*.

Si j'avais les ailes d'un ange,  
Je partirais pour ... Québec.  
Si j'avais des lumières sur mon bike,  
Je partirais pour... Québec.  
Si j'avais plus de gazoline,  
Je monterais tout's les belles collines.  
Quand la noirceur sera venue,  
J'allum'rais des lumières pour ma vue.  
Et je roul-roulerais dans la nuit,  
En chantant ces jolies mélodies...

J'ai passé de belles nuits à Québec,  
En te caressant avec des beaux becs.  
J'ai passé d'belles nuits à Ottawa,  
En te caressant, en te tenant dans mes bras.  
J'ai passé de belles nuits à Toronto,  
Mais si j'me rappelle bien, ça fermait un p'tit peu trop  
tôt.

Je suis un Hell's Angel à pied.  
Je roule à bille sur du papier.  
J'mange des hot-dogs, mais j'bois du thé.  
Je suis un Satan's Choice raté.  
Pour faire comme les vrais robineux,  
J'm'achète de beaux vieux habits neufs.

Je suis un bum de bonne famille :  
Quand j' fonce vers la Main, j' mange des guédilles.  
Et quand je fonce vers la lune  
C'est ben assis en Volkswagen avec ma brune.  
J'aurais trop peur sur un chopper  
Avec Aline, pourvu qu' ça pine,  
Avec Thérèse, fraise contre fraise,  
Faut pas qu' ça niaise.

Si j'avais les ailes d'un ange,  
Je partirais pour Québec.  
Si j'avais des lumières sur mon bike,  
Je partirais pour Québec.  
Si j'avais plus de gazoline,  
Je monteraies toutes les belles collines.  
Quand la noirceur sera venue,  
J'allum'rais des lumières pour ma vue.  
Et je roul-roulerais dans la nuit.

*So when the twilight falls on the heights  
I will light my light for my sight*  
Et je roul-roulerais dans la nuit  
En chantant ces jolies mélodies

J'ai passé d' belles nuits à Québec  
En te caressant avec des beaux becs.  
J'ai passé de belles nuits à Ottawa  
En te caressant, en te tenant dans mes bras.  
J'ai passé d ebelles nuits à Toronto,  
Mais si j'me rappelle bien, ça fermait un petit peu trop  
tôt



Si j'avais les ailes d'un Ange, je partirais pour Québec...

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, Québec.

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, Québec.

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, Québec.

Et voilà que je suis de retour à l'appartement au troisième étage sans ascenseur pour découvrir que j'ai perdu mon portefeuille, ou plus exactement que je ne le retrouve plus. J'écris vite fait à Giuseppe à *Lido di Noto* : aurait-il trouvé un *portafoglio sulla tavola della Sua sala di cena*? Il répond que *no, mi dispiace, ma no*. Diable! Est-il possible que dans l'auto qui cuit au soleil dans un parking plus ou moins légal... Il faut vérifier... Mini-odyssée, et oui! Victoire. *Nikê*, comme disaient les Grecs : le voilà dans le siège arrière, enfant prodigue retrouvé dans la joie de son père, objet perdu par distraction sans doute, objet perdu par punition d'une Hécate soudain moralisatrice, alors que je regardais distrahit les Vespas qui passaient au lieu d'aider les miens.

Et voilà que nous trouvons un kebab qui s'appelle *Karthago*, en souvenir des Carthaginois qui ont vécu ici. Le proprio, un ex-Tunisien (Tunis est le nom contemporain de l'ancienne *Karthago*), nous fait des shish taouks, qui ont un autre nom ici, mais qui goûtent aussi bons que ceux de chez Bachir sur la rue René Lévesque à Québec. Puis, de retour à l'appartement, nous nous cachons de la chaleur et du soleil, nous nous reposons un peu et nous *stratégisons* (si, si, c'est un mot : je viens de l'inventer) les jours à venir.

Et voilà que vers 16h, nous osons sortir dans la rue qui pullule de familles et de couples qui *fanno la passeggiata*. Et comme eux, nous *facciamo la passeggiata* en les regardant nous regarder. Mais c'est pour faire le plein de vin et de nourriture et retrouver la *pescheria* qui nous fournira demain le poisson du repas. Nous laissons Monique après un moment pour continuer de longer la baie sur les trottoirs étonnants de cette ville balnéaire. Imaginez que la chaîne de trottoir est faite de blocs de pierre volcanique noire comme Satan, toute noire, *nera nera*. Imaginez que nous découvrons un *castello* normand (les Normands encore) juché sur des bouillons figés de lave qu'on voit à la base, comme je vous vois. (Ou plutôt comme je vous verrais, si j'étais de nouveau chez moi.) Imaginez des jetées naturelles de cette même pierre qui avancent dans une baie magnifique. Et au bout de la rue, il y a une statue, une *nikê*, qui imite la *Victoire de Samothrace* qu'on voit en haut de l'escalier au Louvre et que j'aime tant. Une Victoire faite de bronze, mais trouée comme pour imiter les bulles d'air qu'on voit dans la roche qu'autrefois l'Etna a crachée jusqu'ici.

[http://www.giardini-naxos.com/it\\_statua-nike.html](http://www.giardini-naxos.com/it_statua-nike.html)

[http://www.comune.giardini-naxos.me.it/la\\_città/monumenti-e-strutture-turistiche/allegati/b7\\_e\\_8\\_lanikeela\\_porta.pdf](http://www.comune.giardini-naxos.me.it/la_città/monumenti-e-strutture-turistiche/allegati/b7_e_8_lanikeela_porta.pdf)

Muriel en a pris une photo, évidemment. Et Bernard itou. C'est si saisissant que j'en ai prise une, itou itou. Ça donne ceci, et vous devinez que la photo qu'a prise Muriel est bien meilleure.



Mais ce que j'aime peut-être surtout, c'est la plaque qui se trouve sous la statue. Je vous la donne en italien, puis je traduis.

*Nike 755 a.C.-1965. Ventisette secoli or sono, i primi colonizzatori greci della Sicilia giunsero a Naxos. Portavano con fuoco, la terra e gli dei della Patria*

*lontana, genio di bellezza, luce di verità ed anelito alla libertà che furono l'essenza della civiltà comune. La Sicilia, orgogliosa di tanto antica nobilissima consanguineità, ricorda l'evento.*

Nikê : de 755 ans avant Jésus-Christ à 1965. Il y a de cela vingt-sept siècles, les premiers colonisateurs grecs de la Sicile abordèrent à Naxos. Ils apportaient, avec le feu, la terre et les dieux de leur patrie lointaine, le génie de la beauté, la lumière de la vérité et la soif de la liberté qui furent l'essence de la vie civile commune. Orgueilleuse d'une si ancienne consanguinité très noble, la Sicile rappelle cet évènement.

Voilà des gens qui sont fiers, et même orgueilleux, fiers donc de la beauté, de la vérité et de la liberté qu'on leur a apportées et qu'ils ont voulu conserver et fêter. (Ça vaut le « Liberté, égalité, fraternité » des autres que je visiterai sous peu.) Et voilà des Siciliens qui revendiquent leurs origines, et leurs origines, ce sont les Grecs.

Mais j'ajoute pour compliquer un peu : c'est une fonction historico-philosophique que j'assume. Il y a eu d'abord des peuples dont on ne sait même pas la *nature*. Puis, il y a eu les Sicules qui ont vaincu ce peuple pour fonder *Taormina*. Puis, il y a eu les Grecs qui ont fondé Naxos, après une victoire sur les Sicules. Puis, il y a eu les Carthaginois qui ont vaincu les Grecs, qui les ont vaincus de nouveau. (Les Carthaginois ? C'étaient des Phéniciens dont la reine Didon a dirigé les forces pour vaincre des peuples autochtones, peut-être berbères, du nord de l'Afrique, et fondé ce qui est devenu Tunis.

Didon qui fut vaincue d'amour par Énée qui était arrivé par bateau de Troie, sa ville natale, qui avait été vaincue et détruite par les guerriers achéens dont Ulysse, inventeur du cheval de Troie. Les phrases sont impossibles, mais les faits sont impossibles itou.) Les Grecs vainqueurs ont été vaincus par d'autres Grecs et d'autres Carthaginois, et tout ce beau monde par les Romains de la république (SPQR écrivaient-ils partout où ils passaient; *Senatus PopulusQue Romanus*, disaient-ils pour sceller leurs victoires). Puis, les Romains républicains devenus impériaux lors d'une victoire des Césars sur les autres familles aristocratiques, puis chrétiens lors de la victoire de Constantin sur les empereurs païens, lesquels chrétiens ont été vaincus par les Musulmans, puis les Normands et les autres peuples successifs, comme on le voit partout ailleurs en Sicile. Mais ici à *Giardini Naxos*, on a établi une *Nikê*, une *Nikê* trouée, qui fête toute ces victoires qui étaient au même moment des défaites. Comme la côte d'Abraham à Québec qui est en même temps un chemin qui monte de ma basse-ville à ma haute-ville, et un chemin qui descend de ma haute-ville à ma basse-ville. Et ce en même temps, et presque sous le même rapport.

Ce dimanche matin (il est à peu près 3 heures) j'entends les dernières paroles criées par les derniers jeunes qui rentrent chez eux, sans doute ivres sinon de vin du moins d'amour et de jeunesse, qui rentrent en cette nuit de passage du *sabato alla domenica*. Ce sont les derniers couples qui rentrent comme celui que j'ai vu plus tôt, samedi à la brunante, dans la pose classique des jeunes amoureux: lui était assis sur le

rebord du mur qui longeait la promenade ; elle se penchait vers lui tout en résistant un peu ; et puis ils s'embrassaient, en se disant qu'ils étaient les tous premiers et les plus grands, comme Romeo et Juliet. Je n'ai pas voulu les détromper.

**Trente-neuvième livraison.**  
**Le dimanche 3 juin.**  
**Hop on, hop off *sulla strada statale* #2.**

Muriel et moi avons une pratique *kétaine* que nous assumons tout à fait et même que nous défendons et dont nous voulons généraliser la pratique un touriste à la fois, s'il le faut. Je commence donc mon laïus ou ma prêche ou ma démonstration, chacun choisira le terme, ce sera selon... Il s'agit de l'utilisation des autocars *Hop on, hop off*. Dans bien des cités cibles des hordes touristiques dont nous faisons partie, tout en méprisant les touristes comme nous qui étouffent les belles villes et ignorent leurs grandeurs culturelles, religieuses et autres, que ce soit Paris, Rome ou Québec (pour Québec, c'est depuis peu, il faut l'avouer), dans tous ces endroits opère une compagnie internationale, sans doute protégée par la *mafia* sicilienne, organisée par la *mafia* russe et dont les équipages sont déterminés par la *mafia* des syndicats du Québec... Je me perds encore une fois, et je vous perds dans les dédales de mon imagination surchauffée en général, mais brûlante à *Giardini-Naxos*... Je recommence.

Il y a donc des tournées dites *Hop on, hop off* dans bien des villes. Le système est assez simple : un autocar part tous les trente ou quarante-cinq minutes et fait un circuit où le chauffeur s'arrête à une vingtaine de lieux intéressants de la ville ; les autocars sont munis de oreillettes et de systèmes multilingues qui permettent

d'entendre un commentaire intelligent sur les lieux visités ou sur les points d'intérêt qu'on voit ici et là à mesure qu'on avance ; on peut descendre à n'importe quel arrêt (*hop off*), faire un tour du lieu pour voir les choses les plus proches, puis rembarquer (*hop on*). Le billet est valide pour 24 heures ; on peut donc faire une partie du voyage un jour l'après-midi, et l'autre partie le jour suivant au matin ; mieux encore, on peut faire le tour 10 fois si on le veut au frais (ou au chaud), seul ou avec des amis.

Nos genoux collectifs étant quelque peu usés, notre expérience du soleil de fin de printemps en pays du Sud étant lourde, nos soifs successives dans la chaleur sicilienne étant persuasives, nous avons suggéré aux Boulet d'essayer la formule *Hop on hop off* à *Giardini-Naxos*.

<https://www.viator.com/tours/Taormina/Taormina-Hop-On/d4237-6099P14>

Nous avons donc fait une première partie qui nous a conduit de *Giardini-Naxos* sur la plage, jusqu'à *Taormina* sur les hauteurs, par des rues portefeuille (ou en épingle à cheveux, choisissez le terme que vous préférez). Tout au long du trajet, la vue était belle et même saisissante. Bernard était heureux de ne pas être le chauffeur et a concédé généreusement son titre de chauffeur de l'année au jeune homme qui conduisait notre autocar. Rendu en haut, ce dernier a annoncé que c'était le terminus. Nous lui avons demandé si nous pouvions rester dans l'autobus pour redescendre ; il nous a répondu que pour faire cela nous pouvions



prendre le bus suivant : « *Non c'è nessun problema.* » Bizarre, pensais-je, ce n'est pas ce qu'on nous a dit au guichet quand nous avons acheté nos billets. En tout cas, nous avons consulté quelqu'un d'autre encore qui nous a dit que pour retourner à Taormina le prochain autocar partait dans deux minutes, et partait de là-bas... « *Lì, lì! Vai! Vai!* » L'autocar était conduit par le même jeune homme : il fallait s'y attendre.

Vous seriez tentés de dire qu'il était un menteur. Ce n'est pas le cas. Je vous explique. Après de nombreuses expériences, j'en arrive à la conclusion que bien des Italiens sont des gens charmants ; c'est même une manière de trait national que partagent les Siciliens. Mais, et c'est le revers de l'avvers, ils sont si charmants qu'ils ne vous disent pas ce que vous voulez savoir, mais ce qu'ils croient que vous voulez entendre. Cela cause toutes sortes de problèmes quand vous apprenez qu'ils ne savent pas de quoi ils parlent, ou qu'ils vous ont raconté une histoire qui est objectivement fautive, ou qu'ils répondent à une question qu'ils ont entendu mille fois, mais qui n'est pas la vôtre, et qu'ils répondent à la question que vous auriez dû poser. À leurs yeux, ils ont fait pour le mieux : il s'agissait de vous dire ce qui vous ferait plaisir, ce qui fait plaisir la plupart du temps, ce qui serait merveilleux si ça pouvait exister ; après cela, leur devoir est accompli, et ils peuvent se retirer satisfaits, d'autant plus qu'ils ne vous reverront sans doute jamais.

En tout cas, nous avons rembarqué dans l'autocar et nous avons expliqué au jeune homme talentueux que nous ne voulions pas faire comme la plupart des autres,

mais accomplir le *giro* complet d'un coup pour ensuite choisir dans le circuit ce qui nous intéressait le plus et organiser nos affaires durant les jours subséquents. « *Ah! Vabbene! Allora andiamo.* » Nous sommes revenus dans *Giardini-Naxos* par un chemin un peu différent pour aboutir à l'extérieur de la ville dans une sorte de faubourg qui s'appelle *Recanati*. Nouvel arrêt. Nouvelle explication de notre intention. Après quelques minutes, nous partons pour le *Gole dell' Alcantara* (un coin hanté par l'Etna et l'histoire musulmane de l'île et de la région, d'où le *Al d'Alcantara*). C'est en fin de compte une coulée de lave qui a été travaillée pendant des millénaires par une rivière, qui porte le nom *Alcantara*. Nous l'avons vu de l'autobus, mais Mu et moi avons l'intention de refaire l'expérience sous peu en nous donnant tout le temps nécessaire pour en faire un bon bout à pieds si nous sommes toujours *di buona gamba*. (Ce faisant, nous respecterons la suggestion du notre proprio de Millazzo.)

Voici une vidéo de ce qu'on peut y voir.

<https://www.youtube.com/watch?v=RAWF2cxJv2Q>

Puis, nous sommes de retour à *Giardini-Naxos* pour remonter à *Toarmina*, changer d'autobus et monter encore plus haut jusqu'à un lieu qui s'appelle *Castelmola*. J'ai alors fait une découverte cruciale à mon sujet. Je prétends que je suis un homme des hauteurs et que j'aime, par exemple, mon appartement dans le Fresk à Québec parce que je peux voir loin et de haut. Je l'appelle mon nid d'aigle. Eh bien, depuis *Castelmola*, les aigles volent SOUS les humains. Je n'ai

jamais, mais alors jamais, eu aussi peur en autocar de ma vie. Il faut dire que l'éthique automobiliste locale est assez spéciale. Quand il approche un des virages en épingle (il y en a vingt) qui permet de voir au loin la mer bleu de *Giardini-Naxos* et un abîme qui surplombe *Taormina*, le chauffeur qui ne voit rien de ce qui s'en vient klaxonne quelques fois pour avertir qu'il approche et qu'il tournera advenue que pourra. Ce qui veut dire qu'il rencontre assez souvent deux ou trois autos (ou un autre autocar) garés serrés sur l'extrémité de l'autre voie de façon à lui laisser de la place pour passer. (C'est la théorie : puisque *siamo in Italia*, et encore pis *siamo in Sicilia*, il y a souvent des cas où on ne fait pas ce qu'il faut, et que tous doivent arrêter brusquement et, pendant des vespas bourdonnent à droite et à gauche sans souci de ce que font les automobilistes, il faut ensemble trouver moyen de corriger la situation suite à des négociations mystérieuses entre les chauffeurs.)

En tout cas, nous voilà en haut, tout à fait en haut, au terminus de *Castelmola*, et je dis à mes amis que je veux redescendre le plus tôt possible ; ils sont d'accord par pitié, par sympathie ou parce qu'ils veulent eux aussi en finir (vous leur demanderez quelle est la bonne hypothèse). Cela implique donc une nouvelle question au chauffeur qui nous dit, en fermant la porte de son véhicule, que le prochain bus qui descend ne sera là que dans une heure. Nous nous mettons à chercher de l'ombre pour manger nos *panini* et moi pour réapprendre à ouvrir mes yeux. Soudain, nous voyons le chauffeur rembarquer dans son véhicule et recevoir les gens qui veulent descendre à *Taormina*. (Maintenant

grâce à moi, vous comprenez qu'il n'est pas un menteur, mais un Italien typique.)

En tout cas, nous avons couru pour remonter dans son autobus, et nous avons redescendu jusqu'à *Taormina*. J'étais sûr que je serais de nouveau tétanisé par la peur. Et surprise : j'avais peur, mais beaucoup moins ; je pouvais parler et même regarder avec un certain intérêt à mesure que *Taormina* et, en-dessous, la mer se rapprochaient. Je crois que c'est parce que nous redescendions justement. Il est même arrivé que nous ayons commencé à plaisanter au sujet de notre expérience. Bernard, qui filmait la descente, a conservé par inadvertance un bout de la conversation où nous faisons des plaisanteries idiotes (et scatologiques). Si vous êtes gentils, il vous jouera la vidéo. Je vous signale que le titre de cette livraison contient une des mes inventions scatologiques.

Et nous revoilà en bas, ou du moins à *Taormina*... Ouf ! Nous *hoppons off* deux fois pour mieux *hopper on* deux fois, et nous nous trouvons à la fin à *Recanati* dans un véhicule conduit par une jeune femme. (Oui, dans la Sicile si sexiste, il y a des chauffeuses (chauffeuses ? chauffantes ?) d'autobus, et même sur ces rues si compliquées et dangereuses et serpentantes.) Nous lui disons que nous voulons nous rendre au port, nous lui demandons si elle s'y rend, elle répond que oui et qu'elle part dans dix minutes. Nous embarquons, mais je me méfie. Et, nouvelle surprise, elle a dit la vérité plutôt que de nous dire ce que nous voulions entendre. Elle nous a laissé descendre devant la statue de la *sirenetta*, qui est une imitation de la petite sirène de

Copenhague. Et nous sommes rentrés à pied pour de bon dans notre appartement, où il faisait frais. Puis, dodo, puis télé pour suivre la politique italienne démentielle, puis repas, puis conversations, puis, très tard, coucher.

Pour en finir avec tout ça, ou pour le reprendre d'une autre façon, je me sers d'une chanson Philippe Katerine, un drôle de phénomène de la chanson française. On connaît des chansons comme *Juifs Arabes*, *Comment tu t'appelles*, *La Banane* (son succès le plus populaire), *Les Bisous* ou *À moi*. Il écrit des chansons à la limite de l'écoutable, mais qui deviennent vite des ritournelles inoubliables qui nous hantent malgré nous. (Les Américains appellent cela *an earworm*, un ver d'oreille, qui vous entre peu à peu dans la cervelle pour vous bouffer peu à peu toutes les neurones.) Dans ces chansons, Katerine est souvent cynique, et angoissé, et en même temps comique.

Mais il peut aussi être tendre et perspicace. Il peut aussi parler de tourisme et de moyens de transport, comme je l'ai fait. Cette chanson s'appelle *Velib la nuit*; ça parle de Paris, notre prochaine destination; et surtout peut-être c'est une chanson qui me fait penser à Satie.

<https://www.youtube.com/watch?v=wErnfdBbCpc>

Si je peux vous donner un conseil,  
Faites du vélib' la nuit  
Sous extasy...  
La nuit

À Paris

Faites du vélib'  
La nuit  
*Only*  
La nuit

Et vous verrez comme moi  
Les voitures qui dorment,  
Les pavés qui dorment,  
Les abribus qui dorment,  
La tour Eiffel qui dort,  
L'Olympia qui dort,  
La Grande Roue qui dort,

Les vêtements dans les vitrines de magasins de  
vêtement,  
Les meubles dans les magasins de meubles,  
La Seine qui dort,  
Les ponts qui dorment,  
Tout le monde au dodo,  
Et moi sur mon vélo.

Si je peux vous donner un conseil,  
Faites du vélib' la nuit  
Sous extasy  
La nuit  
À Paris

Faites du vélib' la nuit  
*Only*  
La nuit

Et on se croisera devant le Louvre,  
La pyramide du Louvre,  
Et on se dira que le Louvre essaie de faire peur à la  
pyramide,  
Alors que c'est la pyramide qui fait peur au Louvre :  
La pyramide ne se reflète pas dans le Louvre,  
Alors que le Louvre se reflète dans la pyramide

Personne veut se voir tout le temps dans un miroir...  
On se dira ça, et on s'embrassera...

Si je peux vous donner un conseil  
Faites du vélib' la nuit  
La nuit  
*Only*  
La nuit...

**Quarantième livraison.**  
**Le lundi 4 juin.**  
**Pénultièmes remarques.**

Nous quittons la Sicile après-demain. Bernard et Monique la quitte demain. Ceci est donc, comme le dit le titre, une avant-dernière livraison. Mais j'annonce que dès la prochaine livraison, il y aura une double différence importante: Muriel et moi serons non seulement seuls (*ma anche quando sono solo, non sono solo*), mais aussi sans auto, comme au début de ce périple: nous *périplerons* (néologisme quasi-kantien, voire heideggerrien) par les transports publics. Pour fêter ces métamorphoses majeures, la prochaine livraison ne comportera pas comme par le passé les livraisons précédentes. Les plus tatillons d'entre vous devront donc aller vers un texte précédent pour vérifier quand, comment et combien souvent je me suis contredit par rapport à mes nouvelles remarques.

En tout cas, comme pour s'exercer à cette séparation, ce matin Bernard et Monique sont partis en auto pour voir *Torre Faro* et *Scilla*, soit les anciens Charybde et Scylla. En somme, ils finissent leur voyage en Sicile, comme nous l'avons commencé, il y a de cela quelques semaines, soit près de *Messina*. Pendant ce temps, que font les autres héros de cette odyssée? Prudents comme des Sioux, ou comme des Sioux-ciliens, ils ont 1. questionné les responsables au *Tourist Point* (mais oui, nous sommes en Europe) pour savoir quel est le meilleur moyen de se rendre après-demain à *Catania*



d'où ils partiront le lendemain en avion pour *Parigi*, qui s'appellera alors Paris, parce que ils auront quitté la *Sicilia* devenue alors la Sicile, 2. testé, et à pieds s'il vous plaît, le chemin vers la gare de train pour déterminer qu'il serait imprudent (ou idiot, selon l'analyse extrémiste, et le mot, de Muriel) de s'y rendre à pieds avec nos valises à roulettes pourtant si efficaces en touage et 3. trouvé la *fermata* où passe le bus intercité qui relie *Giardini-Naxos* à la gare de *Taormina*, ainsi que le prix et le moyen de payer son billet.

Comme nous en sommes presque à la fin, il est peut-être utile de revenir sur l'ensemble de l'expérience et commencer à tirer des conclusions. D'abord selon Muriel, la Sicile dans son ensemble est son coup de cœur. Ce qui veut dire que si je veux retourner en Italie avec elle, il faudra que je lui promette encore une fois des semaines en Sicile. (Belle contrainte.)

Par ailleurs, je dois signaler que les Siciliens sont en gros des menteurs. Enfin, sur un point du moins, j'ai entendu une énorme *bugia*, qui a été dite, redite et pour ainsi dire serinée tout au long du voyage. Selon Francesco à *Milazzo*, Leonardo à *Trapani*, Giuseppe à *Lido di Noto*, et tout dernièrement Marco à *Giardini-Naxos*, les Italiens ne se baignent pas en mer avant la fin de juillet parce qu'il ne fait pas *assai caldo* (il ne fait que de 30 à 35°) et parce que la mer est *troppo fredda* (à les entendre, il y aurait des icebergs dans la Méditerranée et l'eau n'est supportable que par des grosses Danoises, ou des Suédois en forme). Or chaque fois que je me suis trouvé sur une plage de la Sicile, il y avait tout plein de gens étendus sur le sable et surtout

papotent dans l'eau, voire y nageant, et ils parlaient presque tous un Italien impeccable avec un accent sicilien. Ce qui veut dire qu'ou bien on me ment pour le plaisir de me chanter un air d'opéra comique, ou bien le système d'éducation au Danemark et en Suède est bien efficace en enseignement d'italien pour des raisons qui m'échappent tout à fait. J'opte pour la première hypothèse. Le huitième commandement de Dieu est bien peu respecté par ici, même si les églises sont bien plus pleines qu'au Québec.

Mais tous les Siciliens (hommes et femmes cette fois) sont aussi d'accord sur un point, comme je l'ai déjà dit et là, j'aurai plus de difficulté à les accuser : la *Sicilia* est la plus belle partie, disent-ils tous en chœur, du plus beau pays du monde (même si les politiciens de l'*Italia*, et encore une fois ils sont tous d'accord, sont des quasi-*mafiosi* voleurs et au mieux inutiles qui ne font que jaser) et le plus beau *paese* de la Sicile est toujours leur coin particulier. C'est même la troisième chose que Marco m'a dite quand je l'ai rencontré à *Giardini-Naxos*. Il a raisonné ainsi : *Catania*, à côté, est trop grosse et trop sale pour mériter le titre (même si la *Sicilia* est belle partout et propre partout), et *Taormina* est trop haute et la vie y est compliquée ; ce qui le conduisait par un processus de tri implacable certes mais un peu court, à la conclusion, que son bled était le meilleur du monde. À mon avis, mais je ne l'ai pas dit à Marco, il se trompe, de bonne foi sans doute, mais il se trompe. Le plus beau *paese della Sicilia* se trouve un peu après *Marina di Ragusa*, tout juste à côté de *la mánara*. J'ai promis à Muriel que nous y demeurerons trois mois la prochaine fois. Elle a accepté.

Pour la première fois de notre voyage, nous avons mangé deux fois dans un restau, d'abord pour nous récompenser de nos promenades de voyageurs prudents, voire prudentissimes, la seconde fois pour fêter (drôle de mot) notre séparation d'avec Bernard et Monique. Dans les deux cas, il s'agissait de restaus au bord de la mer qui se spécialisaient en fruit de mer. Ceci est sûr : *Giardini-Naxos* est un paradis pour qui aime le poisson. Et nous aimons le poisson. J'en avais examiné un troisième qui portait le nom merveilleux de *Da Pipo lupo di mare*, ce qui donnerait en québécois, je crois, Ti-Jos le pirate. Ce sera donc pour une autre fois.

En tout cas, lors des deux repas, nous avons eu droit à un garçon qui faisait son spectacle d'opéra. Le second charmait ses dames en leur disant qu'elles étaient toutes belles et toutes jeunes, et faisait semblant qu'il n'avait pas oublié une de nos commandes en me servant du *amore* gros comme le bras. Dans le premier, qui s'appelait *La Sirenetta* en honneur de la sculpture qui se trouvait tout juste devant, il y avait un personnage loufoque qui me faisait tellement rire que je l'ai appelé *il clown*, et l'autre serveur s'est arrêté pour me dire : « Tu as tout compris tout de suite. » Quand j'ai dit notre *Pagliacci* que notre *antipasto di frutti di mare* nous avait bien plu, il a dit : *come la scarpetta di Cenerentola*. J'ai dit : « Hein ? », mais je l'ai dit en italien, croyez-moi. Il a répété et tout à coup j'ai compris qu'il faisait allusion à Cendrillon et qu'il parlait de son petit soulier et de son plus petit pied. En somme, notre *antipasto* nous allait comme le soulier de Cendrillon.

C'est bizarre, mais les mots ajoutent du goût des choses : le repas qui a suivi a été encore meilleur.

Quand je suis rentré vers 13h, après le *pranzo sulla spiaggia*, j'ai cherché sur Internet et j'ai trouvé ceci.

<https://www.youtube.com/watch?v=CEAJueuI2XE>

Ce qui est la preuve d'au moins une chose, soit le pouvoir international de la machine Walt Disney, mais ce qui rappelle en plus, je crois, le génie des premiers films de celui qui a inventé la machine. (Je suis moins satisfait de ce qui s'y fait depuis vingt ou trente ans... Mais mes petits-enfants m'assurent que je me trompe et en cette matière ils sont les juges ultimes.)

À moins que ce ne soit la preuve que Walt Disney a volé à tous ou a mangé à tous les rateliers de la culture pour faire ses œuvres. Car Cendrillon est un thème fondamental qui a été repris par tout plein de créateurs. Comme Rossini, qui a fait sa *Cenerentola*, et qui a créé des airs démentiels.

Voici la version Bartoli de *Non più mesta*. (Comme j'aime cette cantatrice : une femme brillante, humble et pourtant fière. Plus Italienne que cela, ce n'est pas possible. Et je suis comme fier qu'elle a pour ainsi dire été consacrée au Festival d'été de Québec, il y a de cela bien des années.)

<https://www.youtube.com/watch?v=X-kRgs3H7so>

C'est le chant de victoire (anticipée) de Cendrillon. Essayez de suivre : bonne chance. Et puis trouvez votre propre traduction : il est presque 6 heures du matin, et Monique et Bernard se lèvent pour nous quitter.

*Non più mesta accanto al fuoco  
Starò sola a gorgheggiar, no!  
Ah fu un lampo, un sogno, un gioco  
Il moi lungo palpitar.*

La Sicile me va comme une *scarpetta di Cenerentola*. Entre autres, parce qu'elle offre des matins comme celui-ci. Bernard et Monique partent sur cette baie, celle de *Giardini-Naxos*.

Et à bientôt pour la livraison 41.

**Quarante-et-unième livraison.**

**Le mardi 5 juin.**

**Encore un peu de temps, et nous ne les verrons plus ; encore un peu de temps et nous les verrons.**

Comme je l'ai dit, il y aura une nouveauté, ou une innovation à partir d'aujourd'hui : je continue ma tentative de dire ce qui se sent et ce qui se dit et ce qui se passe au jour le jour. Mais la livraison d'aujourd'hui et des derniers jours se fera sans les semaines précédentes : ça faisait de plus en plus long. Décidément, je me surprends moi-même : non pas parce que je suis bavard, mais parce que je suis fidèle à la tâche. En tout cas, l'effet final de ce bavardage fidèle, ou sa fidélité bavarde, est un texte qui s'allonge. Je recommence donc pour ainsi dire à zéro. Finies les remarques éditoriales : à nos affaires de fourmis touristes au bord de l'Etna.

Bernard et Monique sont partis, ce matin très tôt : ils sont partis visiter l'Espagne, ou du moins Madrid et Barcelone. C'est une sorte de choc pour Mu et moi. Mais bon, je vous fais grâce de mes émotions et des siennes. Ce qui est sûr, c'est que, comme si nous étions sonnés par bien plus que le soleil, nous avons décidé de faire une journée de plage et de repos : il était question de visiter l'*Isola bella*, ou même les *Gole dell' Alcantara*. Ça ne se fera pas, ça ne se fera jamais, ou ça ne se fera que la prochaine fois que nous visiterons par ici. Car il y a au moins cela de sûr itou : comme dit Mu,

la *Sicilia* est son coup de cœur (et le mien), et, s'il est possible, nous reviendrons.

Donc, je n'ai rien à dire au sujet de ce qui s'est passé aujourd'hui, parce qu'il ne s'est pas passé grand chose. Nous avons respiré, mangé et dormi ; nous avons fait quelques promenades pour revisiter la plage, pour faire des courses nécessaires dans le village de *Giardini-Naxos*, ou, dans les parties les moins visitées, comme pour dire au revoir à ce nouveau charme, avec son dangereux Etna bien en vu, mais devenu invisible par l'habitude. Ce qui prouve le lieu commun qu'on s'habitue à tout<sup>37</sup>.

C'est comme si l'odyssée était suspendue, que nous étions en attente... Bizarre. Mais c'est cela aussi notre voyage : les vides font partie du plein, comme les trous dans la roche volcanique. En tout cas, ça me donne l'occasion de parler de choses non encore notées et que nous avons pourtant notées bien des fois durant ce voyage, soit l'état de la foi chrétienne en Italie et quelques autres us et coutumes bizarres.

Cela me surprend toujours quand je quitte le Québec : la déchristianisation qu'on y connaît, et qu'on y proclame définitive (la révolution tranquille) n'est pas la règle mondiale. Ce ne l'est pas aux États-Unis, mais ce ne l'est pas en Italie non plus, ni même en France. C'est ainsi qu'il n'y a pas par ici un télé-journal

---

37. Depuis que je suis de retour, j'ai vu quelques fois des images étonnantes de l'Etna, notre Etna, qui pète le feu la nuit depuis notre retour.

national ou régional qui manque d'offrir un trois-minutes sur l'activité ou sur les déclarations du pape. Mais voici quelque chose de plus frappant peut-être. Il y a quelques jours, dimanche pour être précis, et dimanche dans la nuit pour être plus précis encore, dans la rue qui se trouve sous notre appartement (vous ai-je dit que nous sommes au troisième étage et donc, comme madame la comptable l'a noté 64 marches au-dessus de la chaussée ?), dans la rue donc et sur la *via Lungomare Tysandros* qui longe la baie, nous avons entendu du bruit dans la rue, ou plutôt une autre sorte de bruit. Nous nous sommes rendu compte qu'on faisait un défilé de la Fête-Dieu, un dimanche dans le noir. Les gens de chez nous de moins de soixante ans n'ont pas connu cela. Mais autrefois, à Saint-Boniface (et un peu partout dans la francophonie canadienne), on organisait un défilé où les catholiques francophones de la ville se promenaient dans la ville pour fêter leur foi. C'était en partie une célébration sociale ou politique, mais cela se faisait dans et par et pour la foi religieuse.

Ce qui est sûr (c'est ma troisième certitude), c'est qu'en regardant ce défilé avec Bernard, je me suis revu à 10 ans : les dames étaient habillées en dimanche, comme on dit, il y avait tout plein de jeunes, et bien des hommes aussi ; il y avait des chants et des prières ; avec l'accord des autorités municipales, on avait arrêté les activités ordinaires d'un dimanche, alors qu'on avançait lentement à contresens sur la *via* emblématique des lieux de manière à bloquer la circulation et déranger les touristes.



On pourrait croire que c'est un évènement pour ainsi dire exceptionnel, mais il faut plutôt le voir comme quelque chose de bien ancré dans les mœurs et quelque chose de général. Quand on reçoit des informations au sujet d'un village sicilien, il y a presque toujours des remarques sur deux ou trois de ces défilés annuels qui fêtent tel saint, qui exigent qu'on trimballe sa statue de par les rues, et qui permettent à tous les Catarella de ce bas monde de montrer leur talent d'histrien.

<https://www.youtube.com/watch?v=ADcTQclacSc>

Seulement dans de petits villages ? Dites-vous ? Non... J'en ai vu l'équivalent il y a deux ans à *Bologna la rossa* (pourtant une ville universitaire et plutôt communiste et certes bien laïque) quand on faisait descendre l'icône de la Vierge d'une hauteur au-dessus de la ville jusqu'au centre, et quelques jours plus tard depuis le centre jusqu'au sanctuaire, par une très longue arcade.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Sanctuaire\\_Madonna\\_di\\_San\\_Luca\\_\(Bologne\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Sanctuaire_Madonna_di_San_Luca_(Bologne))

Et Mu et moi avons le souvenir d'un énorme défilé en plein centre de Paris mené par de jeunes qui chantaient et dansaient comme David dans la Bible, et sans doute avec une Micol, ou autre Athalie, qui rageait dans son coin.

Cela me fait penser à un autre phénomène bien italien et certes bien de *Giardini-Naxos*. Quand je revenais d'une course vers notre appartement, j'ai vu, dans la

petite rue à sens unique qui y mène, un camion arrêté pour que le chauffeur livre son stock chez un marchand. Derrière lui, les autos et les autres camions étaient bien obligés de s'arrêter aussi; et la file s'allongeait parce que personne ne pouvait avancer, dépasser ou reculer. Disons que c'était si serré que même les vespas ne passaient pas. Alors que je remontais à pied et à contre courant, je voyais les visages irrités d'une vingtaine de chauffeurs (des gens bien pratiques sans doute); de temps en temps, on klaxonnait pour exprimer son irritation, mais sans espoir de changer quoi que ce soit dans l'immédiat, et même sans espoir que demain et après-demain, il en serait autrement. La ville n'a pas été construite pour la vie d'aujourd'hui et les livraisons dans les petits commerces, mais les livraisons doivent se faire, et les habitants de la ville prennent leur mal en patience (une patience bien relative). John Locke serait encore en colère itou, et Voltaire aurait son mot à dire... Mais les Siciliens ne les entendraient pas. Par ici les choses ne changent pas, parce que... les choses ne changent pas.

Pendant ce temps à la télé, c'est la fin du drame politique qui dure depuis trois mois sans aucun doute, mais depuis des décennies sans doute. Les nouveaux partis populistes *5 stelle* et *Lega del Nord* sont au pouvoir. Sans regarder et en écoutant d'une seule oreille en préparant le repas du soir, j'ai suivi (est-ce le bon mot?) le discours du nouveau premier ministre populiste. (Populiste veut dire, je crois, « qui a été élu lors d'un vote démocratique, mais que je n'aime pas ».

[https://www.rtbf.be/info/monde/detail\\_les-visages-du-nouveau-gouvernement-italien-18-ministres-5-femmes-et-6-independants?id=9936277](https://www.rtbf.be/info/monde/detail_les-visages-du-nouveau-gouvernement-italien-18-ministres-5-femmes-et-6-independants?id=9936277)

J'ai eu l'impression que je voyais et que j'entendais du même, même si tout a changé, comme disait le nouveau premier ministre. En tout cas, elle est devenue européenne la question de l'immigration illégale, qui pèse sur la politique italienne depuis plus de 25 ans, *because* la *boat jeunesse* du tiers monde qui attaque mois après mois les côtes italiennes à coup de milliers de personnes désespérées avec des centaines de morts sans espoir, tous exploités par les esclavagistes du troisième millénaire.

Puis, dernier reportage de mon télé-journal à moi, ce matin, un peu après le départ de Bernard et Monique, dans la belle baie de *Giardini-Naxos* un énorme hôtel flottant qui portait quelques centaines, voire deux milliers, de *boat vieillesse*, a trôné sur l'eau, comme un camion dans une rue trop petite. Des navettes apportaient des touristes friqués (comme nous le sommes) qui faisaient les va-et-vient entre *Isola Bella* et le bateau ou entre notre *via lungomare* et le même bateau. Cela a duré toute la journée. Puis vers 19 heures, alors que j'écoutais le télé-journal décrire le *même* politique devenu *autre*, ou l'*autre* devenu *même*, c'est presque du pareil au même, le paquebot est parti pour un autre port où on ferait la même chose.

On dirait le roman de Lampedusa. *Tutto deve cambiare affinché tutto sia lo stesso*. Je cite de mémoire : c'est

page 268

peut-être autre chose dans le texte. Mais au fond, c'est la même idée.

**Quarante-deuxième livraison.  
Le mercredi 6 juin.  
Derniers p'tits bouts.**

D'abord une chanson, qui est tout à fait pétée comme on dit, *Tiens-toé bien: j'arrive*, par une chanteuse tout aussi pétée, Diane Dufresne. Ne craignez rien: les paroles sont simples. Le titre les donne presque toutes d'un coup; le reste est surtout fait de râles et de cris, avec un chœur qui répète le titre. Ça vous préparera à ce qui suit, qui est assez peu organisé et répétitif: j'étais en mouvement presque tout le temps, je ne savais pas où je voulais en venir, mais j'en suis venu à ce qui suit cet intermède musical.

*Enjoy*, comme dit Hyman Roth, dans le *Parrain II*.

<https://www.youtube.com/watch?v=UhybzFeqTy0>

Et maintenant ce que vous attendiez tous avec impatience des détails de notre voyage et mes remarques intempestives. En toutes choses, il y a les préjugés (ou les opinions, qui sont des préjugés sous un nom plus aimable). Mettre de l'ordre dans ses préjugés, ou avouer qu'ils ont bien peu de fondement, est un exercice constant, ou devrait l'être. Voici quelques instances récentes et anciennes.

D'abord, je remonte dans le temps quand j'aimais l'Italie sans trop savoir pourquoi puisque je n'y étais jamais allé. Je l'aimais telle qu'elle était alors parce que

j'aimais quelques artistes et écrivains d'autrefois qui me semblaient des génies. (Et encore aujourd'hui ils me semblent des génies.) Or quelqu'un de mon entourage (mettons qu'il était d'ascendance allemande) se moquait un peu de mon enthousiasme en me disant que l'Italie était le seul pays où on pouvait écrire dans les wagons de train, affiché sur les murs par des pancartes officielles, l'ordre suivant: *Non sputare nella carroza*. Tout en me taquinant pour mon innocence de jeune homme, il concluait qu'un pays où il fallait indiquer aux gens qu'ils ne devaient pas cracher dans le wagon était à peu près barbare. J'étais averti qu'il y avait bien des défauts dans le pays contemporain que j'aimais aujourd'hui surtout à cause de ce qui s'était passé hier.

(Il y a deux ans, j'étais à *Firenze* dans un bar/*enoteca* coquet qui se trouvait *oltrarno*. Je prenais un verre avec Muriel en attendant, je crois, Bernard et Monique (si, si, les mêmes), et j'ai vu sur le mur une vieille affiche sur une ardoise en plein milieu d'un mur tout propre. Il y était écrit: *Non sputare sul pavimento*. Le propriétaire l'avait mise là sans doute pour se moquer de ses clients, mais il le faisait en utilisant un *document* qui était sans aucun doute authentique. Il y a donc eu une époque où ne pas cracher sur le parquet était une recommandation qu'il fallait faire dans les lieux publics de Florence, *città delle arti*.)

Hier, quand nous avons terminé notre brève tournée de la ville de *Catania*, nous attendions sagement notre bus municipal qui devait nous conduire à notre hôtel pour la nuit, le *Miramare*, que nous recommandons non seulement pour sa plage au bord de l'aéroport, mais

encore pour son nom, et pour la vue puissante qu'elle offre du puissant Etna. (Ils pourraient appeler leur hôtel *Mira-Etna*.) Nous nous trouvions dans une sorte de parc de triage d'où partaient un grand nombre d'autobus pour les faubourgs de la ville. En arrivant, nous avons vu une mère accompagnée de deux enfants qui se disputaient. Le petit frère, une peste attitrée, taquinait sa sœur qui hurlait, tapait du pied et se plaignait à sa *mamma* trop indulgente pour son fils chéri. (La description est celle d'un observateur qui n'a pas tous les faits.) Mais parmi les observateurs, il y avait un homme (que Muriel m'a signalé) qui disait à l'enfant qu'elle ferait mieux de se calmer, que ça ne se faisait pas, et qu'elle avait l'air d'une folle de se laisser *jouer* ainsi par son frère. À la longue, la mère a prié son fils de donner quelques cartes à jouer à sa sœur, ce qu'il a fait en prenant bien son temps de manière à ce que ni lui, ni sa sœur n'en soit content.

Or pendant ce temps, deux adultes se disputaient juste à côté, un jeune Noir et un vieux Sicilien. Je ne suis pas sûr des faits précédents encore une fois, et leurs italiens, dialectal dans un cas et nouvellement appris dans l'autre, ne me permettaient pas de suivre dans le détail. Mais il était clair que je voyais se faire devant moi le débat de société qui déchire une bonne partie de la société italienne et sicilienne : les gens de la *Lega del Nord* méprisent les Italiens du Sud et les gens de *5 Stelle* méprisent les gens de droite et les réflexes des anciens de leur pays. Mais il faut tout de suite ajouter qu'entre les deux qui se disputaient s'est dressé un autre homme, un Sicilien tout aussi sicilien que le premier qui criait contre le Noir et pas du tout noir...

D'un côté, par des gestes et bien des mots, il disait au Noir de se barrer parce qu'il ne faisait aucun bien et qu'il ne gagnerait pas l'argument contre le vieux, et de l'autre, il disputait son concitoyen : ce qu'il disait ne se disait pas, il devrait avoir honte, et il devrait laisser l'autre tranquille. Je trouvais que les deux drames se ressemblaient beaucoup, et ni l'un ni l'autre ne permettaient de louer ou de condamner sans appel la pédagogie des gens de *Catania*, ni leurs options politiques.

Mais je reviens en arrière pour raconter une scène de film de Laurel et Hardy. Nous étions à la gare de *Giardini-Naxos* attendant le train pour *Catania*. La gare est magnifique, soit dit en passant ; c'est une sorte de chef-d'œuvre d'art nouveau qui ferait croire qu'on est dans un des ces lieux magiques de Paris. Muriel m'a demandé de vérifier une autre fois si nous étions au bon *binario* pour prendre notre train qui devait arriver dans quelques minutes. J'étais irrité (c'était écrit sur la pancarte à l'entrée, le vendeur de billets me l'avait dit et l'afficheur électrique au-dessus de nos têtes disait bel et bien : quai #1 ; non, mais... qu'est-ce qu'il lui fallait de plus ?). Mais comme il y avait un policier des trains sur notre quai, je me suis approché de lui pour avoir une confirmation. (Il y a en Italie bien des sortes de policiers : il y a une police nationale, une police régionale, une police de l'autoroute, une police municipale, et une police des gares, et chaque fois, leurs membres ont des costumes idoines selon la loi de l'*opératisation* de tout ce qui se passe dans le pays de Verdi.) Le responsable qui faisait l'important devant des voyageurs italiens m'a répondu avec une ironie que je



méritais, et en regardant vite fait mon billet qui ne disait pas quel *binario* il fallait choisir, que *tutto era a posto*, que *tutto andava bene*, que mon train arrivait bien au *binario* #1. Il levait un peu les yeux vers le ciel pour que les autres entendent ce qu'il ne disait pas : « *Ahi! Questi turisti! Peccato che siano necessari alla nostra economia.* »

Or pendant qu'il le disait, l'afficheur électrique *binario* #1 a changé au-dessus de nous deux et l'afficheur du *binario* #3 annonçait que notre train était retardé de 5 minutes et qu'il arrivait donc en huit minutes. J'ai indiqué cela à mon policier. Il m'a dit avec autorité que c'était bien vrai et que nous faisons mieux de nous rendre de l'autre côté par le *sottopassagio* pour atteindre l'autre quai. Nous voilà nous pressant le pas pour arriver au *binario* #3, bien fiers de nous et nous émerveillant de voir les autres passagers en attente ne pas bouger. Comme ils sont insouciantes ces Italiens ! (Il faut le dire en levant les yeux vers le ciel.) Puis soudain, l'afficheur électrique a changé de nouveau : celui du *binario* #3 s'est éteint, et celui du *binario* #1 annonçait notre train en partance pour *Catania* en quatre minutes, en raison d'un retard de cinq minutes. Nouvelle course dans le *sottopassagio* et arrivée deux minutes avant le train très propre et très efficace devant lequel le policier des trains faisait les cent pas. Je voudrais vous dire que c'est là une preuve de l'inefficacité de celui-ci ou de tel ou tel système. Je crois que ce n'est qu'une autre preuve que la vie est bien compliquée parfois et que nous avons les uns et les autres l'air bien drôle parfois *because....* pour rien.

Une fois rendus à *Catania*, nous avons cherché un bureau d'information touristique : peut-être malgré ce que bien des gens disent (Leonardo, Giuseppe et Marco, par exemple), la ville pourrait nous occuper par ses beautés pendant une après-midi. Il a fallu d'abord marcher quinze minutes en traînant nos valises comme de vulgaires touristes habillés comme des Pagliacci, ce que nous acceptons de faire malgré ma fierté. Arrivés sur les lieux, nous avons appris que nous ne pouvions pas y laisser nos affaires le temps de faire un *giro*. Comme dit le responsable : « *Sarebbe troppo facile e troppo ragionevole.* » Mais il a ajouté qu'il y avait une PME du nom d'*Atripical* (jolie découverte onomastique) à quelques pas qui offraient ce service.

Nous nous y rendons, et nous rencontrons un jeune homme affable, bien informé, passionné de sa ville qui prend nos baggages en nous expliquant les règles de façon calme et ordonné. Il fait le tout dans l'anglais obligatoire, alors que je lui pose des questions en italien pour rendre compte des questions nombreuses de Muriel en français et recevoir l'information pertinente : je fais la navette entre mes questions en italien, ses réponses en sabir *angliche* et mes traductions françaises pour Muriel qui comprend déjà à peu près ce qu'il dit. Le résultat final est que nous décidons de passer un peu plus de deux heures à arpenter un centre-ville plus que joli. *Mi dispiace Giuseppe, ma...* C'est au moins aussi beau que *Noto*, moins carton pâte et bien plus vivant. (Je suis sûr que mon témoignage ne changera en rien l'opinion de Giuseppe, ni celle de Leonardo et encore moins celle de Marco.)

Le tout prend fin avec la faim de Muriel et une de mes lubies. Dans la plupart des villes ou régions que je visite pour quelque temps, je me fais un devoir de manger chez McDo, question de vérifier s'il est vrai que ça goûte le même partout. (Oui. *Crede experto.*) J'ai ainsi pris un Big Mac ou un Quarter-pounder avec ou sans coca, avec ou sans milkshake (il y a des endroits où on offre des laits frappés à la banane, ce que j'aimerais bien qu'on universalise) à Londres, à Paris, à Nice, ainsi qu'à Venise et à Rome, par exemple. (J'ai un blanc pour Naples... Et je tiens à ajouter que je n'ai jamais mangé de hamburger McDo à Winnipeg, *because* chez Mrs. Mike's le gastronome averti trouve tout ce qu'il lui faut.) En tout cas, je craignais d'avoir à quitter la Sicile sans avoir accompli mon rituel impie. Ne craignez rien : c'est fait. Je peux même dire que j'ai visité à *Catania* le McDo le plus moderne de tous ceux que j'ai pratiqués : il y a moyen de tout faire commander, payer et manger sans parler à quelqu'un, de le faire avec un ordinateur en anglais, en français, en allemand, en italien et en une autre langue que j'oublie, et de conclure que la qualité (est-ce le bon mot ?) est égal à tous les autres McDo de la terre.

<https://www.facebook.com/Mrs-Mikes-165786516814009/>

Pour me faire pardonner cette action impardonnable, mais qui me fait plaisir en pensant à vos réactions scandalisées (et je le répète : il n'y a pas de petit plaisir) je vous offre une vidéo désopilante. Il s'agit de quelque chose que j'ai trouvé par hasard sur *YouTube* : deux

Italiens, un mari et son épouse, regardent une émission des aventures du *commissario* Montalbano; il s'agit d'une scène où le médecin légiste Pasquale et Montalbano mangent des *canoli* ensemble. Donc un couple regarde un autre couple; mais le couple qui regarde se filme lui-même ou du moins leur téléviseur et nous offre leurs réactions sur le vif pour que nous parlions non seulement de la scène et des deux comédiens, mais encore d'eux qui les regardent. (Nous vivons à une époque merveilleuse : les égoportraits (je le répète, les Français disent *selfies*, peuchère) deviennent de plus en plus raffinés.) Et je vous offre cela en m'imaginant que vous prendrez plaisir à les regarder regarder les deux autres qui jouent un rôle. Plus mis en abyme que ça, c'est difficile, vous l'avouerez.

<https://www.youtube.com/watch?v=d8seiO6whpk>

Je vous signale, ce que les plus attentifs ont déjà remarqué, qu'hier, je n'ai pas proposé de chanson pour accompagner mon texte quotidien. Je vous dois donc une chanson pour rétablir les choses. Étant donné le désordre de mes remarques, j'ai décidé de proposer *Helter Skelter* de Paul McCartney. Ce dernier a la réputation d'être mièvre, qui lui vient de petits chefs-d'œuvre comme *Eleanor Rigby*, *Yesterday* et *Hey Jude*. Mais il est aussi l'auteur de *Helter Skelter*, un rock musclé. Cela a même inspiré ce terrible fou de Charles Manson qui y a entendu des messages secrets, semble-t-il. La leçon : les chansonniers devaient être prudents quand ils lancent à la mer leurs chansons/bouteilles ; il y a des gens qui entendent des voix et pas toujours des voix d'ange.

<https://www.youtube.com/watch?v=UhybzFeqTy0>

Demain, c'est la France. Certains l'appellent la mère patrie. Nous verrons sous peu comment nous traitera notre mère. Il y a la grève au SNCF et nos déplacements seront sans doute perturbés.

En quittant la Sicile, nous allons peut-être de Charybde en Scylla.

**Quarante-troisième livraison.**

**Le jeudi 7 juin.**

**Nous partons de Catania, nous partons pour Parigi,  
nous sommes partis, nous sommes arrivés.**

Je commence par une chanson : c'est de l'opéra pour fêter l'Italie, mais de l'opérette française pour fêter Paris, et d'opérette française quasi allemande pour fêter je ne sais trop quoi, pourquoi pas le concept de l'Europe, qui semble en prendre pour son rhume ces jours-ci. (Vérification faite, Jacques Offenbach est bel et bien un Allemand de naissance ; merci à Internet source de presque toute mon érudition. Mais il est le plus français, et le plus parisien des musiciens malgré sa *tedeschitude* natale.) Et il s'agit de son chef-d'œuvre absolu, *La Belle Hélène*. (Je sais qu'il y a des gens pour dire que son chef-d'œuvre est *Les Contes d'Hoffman* ; et même ces gens ont raison dans la vérité des choses ; mais ici, nous ne sommes pas dans la vérité des choses, mais dans l'authenticité de mon témoignage personnel qui dit mon moi le plus égotique que je peux dire.)

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Jacques\\_Offenbach](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jacques_Offenbach)

Dans cet extrait, excellent en lui-même, mais tordant quand on le remet dans son contexte, il s'agit de voyage. La belle Hélène et le coquin de Paris veulent faire un peu de place dans le lit conjugal du roi de Sparte ; il faut donc envoyer le mari quelque part pendant un mois. Et tiens, pourquoi pas en l'envoyant en Crète ? C'est une île, et c'est loin, comme la Sicile est une île et

île au loin. (À ceux qui voudraient suggérer que je suis un cocu comme Ménélaos, je tiens à rappeler que les choses sont bien différentes, et que comparaison n'est pas raison : Ménélaos part pour une île, alors que j'en reviens ; il part sans sa digne épouse, alors que je me déplace toujours avec ma conjointe pour ainsi dire sous le bras, ou à portée de main, comme le voulait Heidegger, et surtout, surtout, je ne suis pas un cocu en attente de réalisation comme ce pauvre roi de Sparte.)

(*Cornuto* est une insulte qui revient mille fois dans la série *Montalbano*, mais que je n'ai pas entendu une seule fois en Sicile. Sans doute parce que je ne rencontrais que des gens bien, *gente da bene*.)

En tout cas, voici l'extrait de l'opérette, dans une vieille production que j'aime bien.

[https://www.youtube.com/watch?v=48zhdW\\_2nUQ](https://www.youtube.com/watch?v=48zhdW_2nUQ)

J'avais en poche quelques histoires que j'avais oublié de raconter hier. Et puisque je ne parlerai plus de la Sicile, occupé que je serai à râler contre les Français et encore plus contre les Parisiens, je profite du moment pour les reprendre.

Donc, premier récit. Hier, alors que nous nous promenions dans *Catania*, qui était supposée être laide, mais qui était tout le contraire, je me suis arrêté au bord d'un bout d'arène romaine qu'on a déterré pour impressionner les touristes, dont je suis. Pendant que Muriel en faisait le tour, parce que Muriel est une

femme solide qui finit ce qu'elle a commencé, moi, distrait comme toujours, je me suis accoté contre le remblai, et j'ai regardé autour de moi. J'ai tout de suite été récompensé pour mon petit vice. J'ai vu un beau jeune homme arriver au volant d'une auto de riche ; il est descendu près d'un bâtiment qui me semblait bien important, et il a fait l'important en la stationnant dans l'illégalité complète (faire cela en Sicile relève de l'affirmation de soi). Il regardait à droite et à gauche sans inquiétude comme un seigneur, ou comme le laquais d'un seigneur, et je le regardais qui regardait tout en attendant son maître un homme politique, ou un *mafioso*, ou les deux à la fois. Soudain, son regard s'est fixé sur une belle jeune femme qui descendait la rue et se rapprochait de lui. J'ai été étonné que celle-ci n'a pas attrapé froid tellement il la déshabillait du regard. Or comme elle l'a dépassé et qu'il fixait ses yeux sur ce que rigoureusement ma mère m'a interdit de nommer ici (mais ça rime avec *gesses*), il a baissé les yeux pour voir jusqu'où allaient ses jambes et les a relevés pour voir ce qui se dressait sur un socle pareil. C'est alors qu'il a vu que je le voyais. Il m'a semblé d'abord qu'il était gêné d'être vu, puis je me suis persuadé qu'il a accepté son sort de voyeur vu, et même qu'il s'en est réjoui : il venait de prouver sa masculinité à un quidam certes, mais quand même à un témoin.

Toujours à *Catania* et à peine une heure plus tard, alors que nous cherchions le parc des autobus qui desservait les faubourgs, nous avons été accostés, c'est le seul mot que je trouve, par au moins trois chauffeurs illégaux, qui nous offraient de nous porter à



l'*aeroporto* à tarif réduit. Nous avons donc été les clients potentiels d'un Uber à la manière de la Sicile. Avec la réaction prévisible de Muriel: «Jamais, tu m'entends, jamais, je n'embarque avec un de ces hurluberlus.» Je la trouve bien *straight*, ma chère Muriel. Mais bon... Avec elle, on fait les choses selon les règles, ou on ne les fait pas, jusqu'à ce qu'on les fasse comme tout le monde parce que c'est plus efficace.

Le lendemain et donc aujourd'hui, nous nous sommes embarqués dans un taxi on ne peut plus légal, commandé pour nous par un monsieur on ne peut plus gris à la réception de l'hôtel *Miramare*, et dirigé par un jeune qui paraissait tout à fait correct. Et malgré elle, Muriel a participé à un des fraudes endémiques de cette île merveilleuse. À trois minutes de l'arrivée à l'aéroport, le chauffeur m'a demandé s'il pouvait parler en italien, ou s'il devait parler en anglais. Je lui ai assuré qu'il pouvait y aller dans sa langue natale. Après qu'il ait déversé un flot de paroles avec un fort accent sicilien et que je lui aie demandé de répéter et même deux fois, j'ai compris qu'il allait nous laisser descendre un peu avant l'entrée de l'aéroport parce qu'il y avait *confusione*. Je croyais qu'il parlait du petit bouchon qu'il y avait dans la circulation, et je lui ai demandé combien il faudrait que nous marchions. Il a dit non, non, il nous laisserait à la porte. Nouvelle *confusione*, mais cette fois verbale. Je n'ai compris que lorsqu'il a pris la bretelle pour les arrivées au lieu des départs: la seconde était bloquée dur (c'était cela la *confusione*, celle qu'il appréhendait et qu'il annonçait et qu'il évitait), et la première tout à fait libre: nous allions entrer par la porte de ceux qui sortaient et

sauver quelques minutes. Muriel était sous le charme de la finesse du jeune homme. Comme quoi, y aller à rebours, c'est parfois la meilleure des façons.

On nous avait annoncé un aéroport bordélique (*sicilienne* était le mot employé). Bernard et Monique, qui y étaient passés deux jours avant, nous ont dit que tout s'y faisait selon les règles et sans accroc. C'est les deux derniers qui ont raison d'après ce que nous avons vu. Comme à tant d'endroits en Sicile, on se trouve à la fine pointe de l'organisation efficace et de l'innovation technique. (J'en ai comme preuve dans un détail : les robinets Dyson que j'ai trouvés quelques fois dans les *servizi*. Tout se fait (nos besoins donc) sans jamais toucher une porte ni même un robinet ; à la fin, alors que l'eau nettoie à grands jets la vasque de la toilette, on met les mains dans la vasque de l'évier sous une sorte robinet à tête de taureau, on se mouille les mains, on se les savonne et on se les rince, sans rien toucher du tout, et puis merveille, un jeu d'air vous les sèche. Oh la la ! J'ai bien hâte qu'on installe cela par chez nous. Pourtant c'est une compagnie canadienne qui produit cette merveille... Cherchez l'erreur.)

<https://www.dysoncanada.ca/en-CA/hand-dryers/airblade-wash-and-dry.aspx>

Mais je ne suis pas ici pour fêter la technique canadienne (je me croirais Justin Trudeau faisant son *laïus* au G7), mais pour dénoncer la bourgeoisie française dans la personne d'une grande femme qui nous a posé un lapin.

<http://www.expressio.fr/expressions/poser-un-lapin.php>

Je l'appellerai Marie-Antoinette. Alors que nous attendions l'appel des passagers pour notre vol, une dame aimable et bien droite, qui nous avait sans doute entendu *chiacchierare* en français avec un vigoureux accent québécois bien assumé, et qui avait conclu : « Voilà des ploucs », s'est approchée de nous pour demander une petite faveur : elle avait perdu son amie dans la foule et voulait la retrouver, mais était encombrée par sa valise ; pourrait-elle la laisser avec nous le temps de retrouver son amie ? Comme elles ont de bonnes manières les Parisiennes. Faites, faites, madame ; nous garderons un œil sur vos affaires.

Après dix minutes, je me suis dit qu'il y avait quelque chose de louche. Laissant Muriel au poste, je me suis promené dans l'aéroport, et j'ai retrouvé la dame qui toute surprise s'est excusée en m'indiquant les toilettes pour femmes et une longue file (son amie y était et elle arriverait sous peu, m'expliqua-t-elle).

Je suis retourné auprès de Muriel et de la valise abandonnée, mais après un autre dix minutes, je me suis levé de nouveau pour la trouver de nouveau et lui demander s'il y avait un problème. Je l'ai rencontrée se promenant avec une autre grande bourgeoise comme elle. Elle m'a présenté à son amie comme l'aimable monsieur qui gardait sa valise et sans trop s'excuser m'a fait croire qu'elle serait là dans une minute. Dix minutes plus tard, je quitte de nouveau Muriel pour une nouvelle ronde de ma part. Quand je l'ai retrouvée

dans une boutique Hors taxe, je lui ai dit que nous étions figés dans nos sièges parce que nous gardions ses affaires, et que Muriel devait se lever avec moi. (Un mensonge, je l'avoue.) Marie-Antoinette m'a donc suivi, a cherché une place où s'asseoir, en a trouvée, mais à vingt pas, et a laissé sa valise à nos côtés.

Muriel était hors d'elle, et chantait la Carmagnole tout bas. Nous nous sommes levés pour trouver une autre place plus loin encore et abandonner sa valise. La dame n'a pas bronché. Comble d'arrogance, quand trois minutes plus tard, on a annoncé l'embarquement, elle a retrouvé sa valise qui était à côté du bureau de la responsable et en a profité pour couper dans la file et entrer parmi les premiers. « Ah, ça ira, ça ira, ça ira, les aristocrates à la lanterne ; ah, ça ira, ça ira, ça ira, les aristocrates, on les pendra. » C'est étonnant la vitesse avec laquelle cette chanson vous revient en tête.

<https://www.youtube.com/watch?v=bzu01gO3pi4>

Et puis nous voilà à Paris, l'aventure continue, mais elle change de mode et de monde. D'abord je ne trouverai pas comme dans toutes les villes de Sicile et même de l'Italie, l'obligatoire *Piazza Garibaldi*, à laquelle on arrive par le non moins obligatoire *Corso Vittorio Emanuele II*, auquel on est introduit par une tout aussi obligatoire *Via dei Mille*, qui fête ceux qui ont vraiment fait le *Risorgimento*. Ou encore, disons-le comme ceci : depuis quelques semaines, je me suis habitué à ne pas être compris parce que je me trompais en parlant italien, et à ne pas comprendre parce que j'avais de la difficulté avec l'accent sicilien. À partir d'aujourd'hui, je

ne serai pas compris parce que j'ai l'accent du Québec, et je ne comprendrai pas parce que... ils sont fous, ces Parisiens.

P.S. Il m'est venu un doute après avoir écrit le paragraphe ci-dessus. Oh la la: il y a bien un boulevard Garibaldi à Paris, mais pas de rue Victor Emmanuel qu'il soit I, II, ou III, ni de rue des Mille.

P.P.S. Quand nous quitions *Catania*, on annonçait de la pluie à Paris pendant les trois premiers jours, un répit de 4 jours et de la pluie de nouveau; j'ai enlevé mes lunettes de soleil et Muriel les a mises en sécurité au fond de ma petite valise. Nous sommes arrivés à Paris, et il faisait soleil: je n'avais pas mes lunettes. Nouvelles prévisions de Miss Météo française: pas de pluie avant dimanche, de la pluie le lendemain, puis soleil jusqu'à notre départ: j'apporte le soleil. Pensez-vous qu'on m'en saurait gré. Nenni. En tout cas, il n'y avait pas un mot au téléjournal... Pfft! On parlait de Trump, de Trudeau et de Macron. Les gens n'ont pas de gratitude. Mais je demeurerai magnanime selon les règles d'Aristote: je ne m'irriterai pas devant l'ingratitude des petits. Demain, la rue George Perec... Je vous expliquerai.

**Quarante-quatrième livraison.**

**Le vendredi 8 juin.**

**Quatre Québécois à Paris.**

Benoît Roberge, un gars d'Ancienne-Lorette, un anxieux, un clown, plutôt clown blanc avec un rien d'Auguste, a eu une idée géniale : il visiterait les 20 arrondissements de Paris, et pour se payer ce *trip*, il en ferait une série de télévision. C'est parfois rasant, c'est souvent drôle et bien figolé ; les Parisiens qu'il rencontre sont toujours sympathiques, mais lui me tape sur les nerfs de temps en temps (peut-être parce que je suis jaloux). En tout cas, j'ai vu les 20 émissions, et même je les ai enregistrées, et j'en regarde de temps en temps pour me préparer à visiter Paris ou pour pleurer de ne pas y être.

C'est ce que je faisais ce matin, pendant que Muriel, systématique comme toujours, cherchait à faire la liste de tous les parcs de la ville (facile : il y a une page Wiki), et surtout les itinéraires et un ordre possible dans les arrondissements : notre objectif est de nous promener plus ou moins au hasard, mais de nous arrêter dans les différents parcs que nous trouverons. Je regardais l'émission 19<sup>e</sup>, qui portait comme il faut s'y attendre sur le 19<sup>e</sup> arrondissement, alors que Benoît et un Parisien verbomoteur visitait les Buttes-Chaumont. J'ai donc dit à Mu : « Nous partons du 11<sup>e</sup>, et nous nous rendons au 19<sup>e</sup>. Cela nous permettra de visiter le 20<sup>e</sup> et la Campagne à Paris et surtout la rue George Perec. » Obéissante comme toujours, Muriel a accepté. Après cet effort énorme, je me suis remis à somnoler pendant

qu'elle continuait ses travaux de comptable. Nous sommes partis un peu après midi, décidés à être des badauds sages et modérés, plutôt que les fous de la *passaggiata* italienne.

Il faut dire qu'une autre décision que nous avons prise (je veux dire que j'ai prise et à laquelle Muriel s'est pliée) est de ne pas se taper tout plein de musées. Au fil des années, nous en avons fait pas mal, et nous venons de quitter l'Italie où nous en avons fait un bon nombre. À part le musée d'Orsay, qui est pour moi une sorte d'arrêt rituel, nous n'irons nulle part (même pas au musée Bourdelle, ai-je concédé à moi et à Mu), nous tenterons de profiter de la ville en tant qu'elle est *pedonabile*, mais de façon lente et raisonnable, laissant le hasard décidé du détail. (Mais comme j'ai dit, il y aura quand même une liste pour établir ce qui aura été vu.)

Donc petit-déjeuner paresseux, conversation à bâtons rompus, sieste préparatoire. Et seulement dans l'après-midi une promenade. (Soit dit en passant, comment se fait-il que le beurre français goûte comme il goûte ? On parle du pain français, et il est certain que le pain italien et sicilien dans ces nombreuses variantes est bien différent de celui que font les Français. On peut comprendre tout de suite que les confitures des deux pays soient différentes, ainsi que leurs pâtisseries : il est question là de recettes un peu compliquées, non ? (Hier au marché, je me suis tout de suite acheté de la confiture aux fraises Bonne Maman ; je sais qu'on en a par chez nous, mais ce n'est pas la même chose, me suis-je dit, sans l'ombre d'une preuve.) Mais le pain :

c'est quand même très simple, en gros de l'eau et de la farine. Et le pain national, il a dû subir les pressions de l'industrialisation et de l'universalisation des temps modernes. Mais non, il me semble clair que le pain en France, et à Paris, a un goût, une texture différente, variée d'un boulanger à l'autre sans doute, mais inexplicablement semblable, et différent de celui des Italiens.)

Pour en finir avec cet excursus de *paneficio*, je reviens à nos promenades sages. Nous sommes partis de notre 11<sup>e</sup> par la rue Oberkampf en notant banques, poissonneries, sushi shops, cavistes et autres nécessités pour le retour et pour les jours à venir. Conformément à la commande, nous arrêtons chaque fois qu'il y avait un petit coin vert pour noter le nom et faire un mini *giro*.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Rue\\_Oberkampf](https://fr.wikipedia.org/wiki/Rue_Oberkampf)

Le premier arrêt fut pour se taper le Square Richard-Lenoir. (Ne craignez rien: je ne vous ferai pas un compte-rendu détaillé de tous les arrêts. Celui-ci est pour indiquer comment les choses se passaient.)

<http://equipement.paris.fr/square-richard-lenoir-2837>

Quelques photos de Muriel, quelques commentaires de moi, admiration obligatoire de Muriel à l'égard de mon érudition. Et hop nous avançons.

Nous nous sommes rendus ainsi dans la lumière agréable de l'après-midi (finie l'écrasante chaleur



sicilienne) d'une place à l'autre pour aboutir au Père-Lachaise. Pas question de nous y arrêter : nous l'avons fait quelques fois déjà, et nous avons d'autres objectifs. Et c'est ainsi que nous avons découvert le Jardin Samuel-de-Champlain (qui n'était pas sur la liste de Muriel). Tu parles d'un hasard : quelle idée d'avoir placé ce parc justement là sur notre chemin. Merci aux urbanistes de Paris. (J'y pense : étant donné le nom de ce parc, le titre de cette livraison aurait pu être « Cinq Québécois à Paris ». Vous comprendrez tantôt.)

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Jardin\\_Samuel-de-Champlain](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jardin_Samuel-de-Champlain)

Puisque nous étions dans les parages, nous avons cherché la rue Saint-Blaise, où il y a trois ans, nous avons mangé dans un restau qui appartenait à un jeune couple et qui venait d'ouvrir. Si c'est bien la même place, les deux ont connu le succès puisque le café *Lumière* avec son restau *La Fourchette* est devenu un des lieux recommandés pour la cuisine traditionnelle française. Mais les prix ont grimpé considérablement, et on fermait pour l'après-midi après le déjeuner que terminaient au soleil plusieurs clients.

Et voilà que nous nous rendons à notre but officiel, la Campagne à Paris.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Campagne\\_à\\_Paris](https://fr.wikipedia.org/wiki/Campagne_à_Paris)

C'est un lieu étonnant : deux ou trois petites rues (ça dépend comment on compte) qui se situent sur une butte ; pas de stationnement régulier ; de coquettes

maisons de deux étages (il semble que la butte a été vidée en dessous et que le terrain n'en supporterait pas plus); des fleurs partout; des murs en pierre des champs. Pour tout dire, l'endroit où, dans mon rêve #2057, je vivrais à Paris. D'autant plus qu'on y trouve une rue absurde, la rue Georges-Perec, qui est courte comme ça ne se peut pas, parce qu'elle mène du sommet de la butte à la rue en bas (ou vice versa selon la loi naturelle des rues) et qu'elle est faite essentiellement d'un escalier; elle n'a qu'un numéro civique, le 13. (Et pourquoi pas 1, ou 11, ou 111?) Que cette rue qui n'en est pas une porte le nom de Perec, qui n'y a jamais vécu, Perec ce magicien absurde du verbe, cela me semble tout à fait séant. C'est comme si on avait affaire à une rue qui disparaissait, quelque chose qui est là par son absence, comme dans le roman *La Disparition*.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/La\\_Disparition\\_\(roman\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/La_Disparition_(roman))

Je sais que cette page de Wiki vend la mèche, mais ce roman est une sorte de chef-d'œuvre fou, quoique peu intéressant sur le plan humain. Perec a fait bien et mieux dans deux autres romans comme *Un homme qui dort* et surtout peut-être *Les Choses*, qui n'est pas du tout au sujet des choses, mais au sujet des gens qui possèdent des choses<sup>38</sup>. (Tout dernièrement, on a imité *Les Choses* dans le roman *Les Deux Pigeons*, comme dans la fable de La Fontaine.) En tout cas, et pour en finir avec la rue Georges-Perec, en bas de l'escalier qui

---

38. J'avais oublié que j'avais déjà parlé de tout cela bien avant. Mais bon... Perec vaut bien qu'on en parle plus d'une fois.

se prétend autre chose qu'il n'est, se trouve un petit square avec une fontaine parisienne classique offrant de l'eau officielle de la ville, et ce pour contrer l'ivrognerie, qui nous menace tous, et qui choque tout Anglais qui se respecte.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Fontaine\\_Wallace](https://fr.wikipedia.org/wiki/Fontaine_Wallace)

Mais il y aussi un dépanneur, un café et une boulangerie. Nous y avons acheté deux pâtisseries, une tartelette au citron et un baklava en cigare (yummm!) avec de l'eau officielle de Paris, et le soleil doux, et une brise comme on en rencontre, de temps et temps et pour aucune raison, en tournant un coin.

Bon, il faut prendre une décision. Avons-nous assez d'énergie pour nous rendre aux Buttes Chaumont? Nous nous tâtons chacun discrètement à l'intérieur et à l'extérieur pour décider que oui. Je vous fais grâce des détails de la visite: Buttes Chaumont, c'est du bien connu, et vous êtes capables de trouver la page Wiki par vous-mêmes. Après une heure, nouvelle décision cruciale: comment rentrer? Nous décidons que, comme c'est en descendant et qu'à 16h, la chaleur baisse toujours et que les métros et les bus seront pleins, nous marcherons. Ouf! ça fait des heures que nous marchons, et ça commence à faire trop. Mais le temps de le constater, et il est trop tard pour changer de décision. Nous rentrons obstinés, sûrs de notre bon sens, mais en traînant de la patte.

Une fois de nouveau sur la rue Oberkampf, il faut prendre une décision pour le dîner (*souper* en

québécois). Nous nous arrêtons devant une poissonnerie ; le proprio nous appelle depuis le fond ; nous entrons ; il nous reconnaît tout de suite pour des Québécois AVANT QUE NOUS NE PARLIIONS ; il nous jase ça, comme si nous étions des clients de toujours, en nous montrant ses nombreuses attestations d'excellence ; il nous suggère de visiter le commerce d'une Québécoise à quelques pas. Ce que nous faisons. Plus exactement, ce que fait Muriel, suivi par moi, âne fidèle qui porte le sac à dos de rigueur de tout touriste intrépide du troisième millénaire. Il s'agit d'une dame qui offre des robes et des vêtements pour femmes qu'elle dessine et produit elle-même. C'est une Montréalaise qui s'est installée à Paris en 1981 (je l'ai appelée dans le secret de mon cœur « la post-référendaire »). On entendait des accents adoucis de chez nous. Nous avons jase un peu, nous avons parlé de notre voyage, puis en sortant, j'ai entendu un « Bye-Bye », qui m'a fait chaud au cœur : je me suis senti déjà un peu à la maison.

Comme notre Montréalaise à Paris nous l'a dit, depuis deux semaines il pleut à Paris. Et il doit pleuvoir et même *orager* (je forge les mots qu'il me faut) dimanche et lundi. Mais je ne crois pas que cela changera beaucoup à ma joie d'être à Paris. Ce qui m'amène à mon chant musical (et dansant) d'aujourd'hui, une vidéo qui est une pure merveille. On y voit la trop *cute* Debbie Reynolds dire chastement bonne nuit à un Gene Kelly (enfin son personnage à elle à son personnage à lui). Ils sont nouvellement amoureux, et il a le cœur léger, et il pleut. C'est un classique du cinéma américain, et du *musical*. Je me sens un peu

page 293

comme lui. Sauf que j'ai les pieds lourds et lui les a légers.

<https://www.youtube.com/watch?v=U5GKrmtCAgo>

**Quarante-cinquième livraison.**

**Le samedi 9 juin.**

**Ils sont fous, ces parents parisiens.**

Je n'ai rien à raconter. Évidemment c'est faux. Mais sur le plan pour ainsi dire psychologique, c'est bel et bien vrai. Notre journée a été si ordinaire que je n'ai pas l'impression que je peux, ou que je doive, en parler. Mais je n'écris pas seulement pour vous : je veux me souvenir de ce qui se passe parce que la mémoire, comme on dit, est la faculté qui oublie, et l'écriture est une façon de conserver un peu mieux, un peu plus longtemps, ce qui passe trop vite et se dissout dans le vide qui s'appelle l'oubli. Donc j'écris, et j'écrirai. Si ça peut vous intéresser, tant mieux. (Et ce que je viens de dire est un peu faux encore une fois : j'écris pour vous aussi, parce que j'ai promis d'essayer de le faire et que je serais honteux si j'abandonnais ma tâche, si je trahissais ma promesse, d'autant plus que j'en ai fait bien plus que je n'avais prévu.) Bon assez de confessions. Parlons de chanson.

Ferré est le grand chantre de la vie parisienne. Il a écrit des chansons terribles, comme *Avec le temps* (Daniel en a fait une version admirable sur son dernier disque), que bien des gens croient être toutes douces, voir romantiques ; il écrit aussi ses folles tirades anarchiques, comme *La Solitude* ou *Le Chien*. En cherchant, vous trouverez ces choses sur YouTube.

Mais il y a aussi *C'est extra*. Il y chante Paris, ou Paname comme il dit parfois. Mais un Paris de nuit, fortement érotisé ; il chante, je crois, la femme qui a ancré le bateau ivre qu'il était ; elle s'appelait Marie-Christine Diaz, celle qui lui a donné deux enfants et qui lui faisait ses spaghetti, quand il se retirait pépère dans sa Florence d'adoption.

<https://www.youtube.com/watch?v=wKc5R67qZJQ>

Une rob' de cuir comme un fuseau  
Qu'aurait du chien sans l' fair' exprès  
Et dedans, comme un matelot,  
Une fill' qui tangué un air anglais :  
C'est extra.

Un *Moody blues* qui chante la nuit  
Comm' un satin de blanc marié  
Et dans le port de cette nuit  
Un' fill' qui tangué et vient mouiller :  
C'est extra... C'est extra,  
C'est extra... C'est extra.

Des cheveux qui tomb'nt comm' le soir  
Et d' la musique en bas des reins,  
Ce jazz qui jasse dans le soir  
Et ce mal qui nous fait du bien :  
C'est extra.

Ces mains qui jouent de l'arc-en-ciel  
Sur la guitare de la vie,  
Et puis ces cris qui mont'nt au ciel  
Comme une cigarett' qui prie :

C'est extra... C'est extra,  
C'est extra... C'est extra.

Ces bas qui tiennent haut perchés  
Comme les cordes d'un violon  
Et cette chair que vient troubler  
L'archet qui coule ma chanson :  
C'est extra.

Et sous le voile à peine clos  
Cette touffe de noir Jésus  
Qui ruisselle dans son berceau  
Comme un nageur qu'on n'attend plus :  
C'est extra... C'est extra,  
C'est extra... C'est extra.

Un' rob' de cuir comme un oubli  
Qu'aurait du chien sans l' faire exprès  
Et dedans comme un matin gris  
Un' fille qui tanguet et qui se tait :  
C'est extra.

Les *Moody blues* qui s'en balancent  
Cet ampli qui n' veut plus rien dire  
Et, dans la musique du silence,  
Une fill' qui tanguet et vient mourir :  
C'est extra.

Tout cela est bien sensuel et comme toujours assez  
impie, mais c'est au fond une chanson qui remercie : et  
la gratitude est le premier devoir humain. Que je  
m'apprête à accomplir.



Qu'est-ce qu'il y a de beau à Paris ? Qu'est-ce qu'il y a d'extra ? Des journées comme le samedi 9 juin pourraient servir d'exemple. Nous nous sommes levés un peu tard parce que nous avons exagéré hier. Nous avons paressé devant nos ordinateurs... Moi pour de vrai (mais en regardant quand même une émission de Benoît Roberge pour préparer une visite du 18<sup>e</sup> dans quelques jours), Muriel pour organiser la journée et les journées et sans doute les prochaines 40 années que nous allons vivre ensemble. Puis, nous sommes sortis avec deux ou trois cibles en tête, mais surtout avec l'intention de ne pas marcher 4 heures et ne pas en faire trop.

Nous avons commencé sagement en descendant vers la Seine et en longeant le canal Saint-Martin. Il ne faisait pas trop chaud, et le soleil était doux. Nous nous indiquions, l'un à l'autre, quelques beautés que bien d'autres ont vues et reconnues avant nous, mais nous toujours avec une sorte de surprise bon enfant. Par exemple, nous nous étonnions une fois, deux fois, bien des fois, devant les péniches dans lesquelles des familles ou des groupes de copains mangeaient ensemble. (Qu'est-ce que c'est que cette grande ville, où une partie de sa population vit sur des bateaux ?)

Nous sommes ainsi arrivés à la Seine et l'avons traversée pour entrer dans le Jardin des Plantes (il y a eu plusieurs autres parcs, plus petits que je ne nommerai pas, mais dont les photos de Mu sont le témoignage). Là, en plus de remarquer l'immense statue de Lamarck (avec sur le socle la liste de ses livres et l'année de ses publications : c'est Paris, ça

aussi, il y a un homme qu'on fête et dont les exploits sont des livres), nous avons marché lentement en essayant de lire ce livre ouvert avec ces milliers de sortes de plantes et d'arbres.

Mais ce que j'ai remarqué le plus peut-être, ce sont les enfants accompagnés de leurs parents ou grands-parents. Et je me souvenais d'un poème de Victor Hugo, où, avec son Georges et sa Jeanne, il se promenait dans les mêmes lieux. Évidemment, il en fait trop, et il n'est pas La Fontaine. Mais dans ces vers, Hugo se montre par bouts, moins grandiloquent et plus vrai, me semble-t-il. C'est déjà ça. C'est extra: la grand-paternité grandit, et adoucit, le prophète socialiste; il est même capable de rire de lui-même... un peu...

Puis, nous avons faim, et nous avons quitté le Jardin pour chercher de quoi, et nous avons trouvé un restau libanais sur la place de la Contrescarpe. Moi, j'aurais acheté, dit merci et mangé en consommateur discret et tout à fait dans ses droits. Mais j'étais avec Mu: j'ai dû parler et faire parler. On a donc parlé de la Sicile et du Liban, et de la grandeur du Canada, et du froid et de Toronto, qui ne devait pas être bien loin de Québec, et d'Edmonton, qui était juste à côté, semble-t-il. Et j'avoue que ce fut extra. Puis, nous avons mangé, et nous voilà dans le Jardin de Luxembourg avec les statues de tout plein de reines de France.

Mais d'abord, nous sommes passés par la librairie des Petits Platon, qui offre des livres pour enfants et dont la propriétaire a même créé une série de livres sur les philosophes.

<https://www.lespetitsplatons.com>

Muriel en avait fait venir un à Québec ; cela a pris si longtemps qu'elle s'est jurée qu'elle passerait pour voir de ses yeux voir ce qu'il y avait de livres et si elle pouvait en acheter quelques-uns. Nous avons été servis par une jeune femme qui a tout expliqué et qui d'abord a mis devant Mu une bonne vingtaine de livres pour enfants, sur Héraclite, Socrate, et Épicure, Descartes, Pascal et Rousseau, et Kant, Hegel et Heidegger (!!!!), en signalant ceux qu'elle avait lus et trouvés accessibles à une fille de dix ans. Voilà du service comme ce n'est pas possible. Mu est sortie de là comblée, et moi avec un sac à dos appesanti par plusieurs livres. Je me dis qu'elle se disait en silence (et elle m'a dit tout haut) : « C'est extra. Voilà des cadeaux de Noël et d'anniversaire réglés pour un bon moment. »

Donc nous voilà au Luxembourg. On ne pourrait pas trouver de contraste plus grand entre deux lieux et entre deux utilisations des lieux : Marie de Médicis, faut-il le dire, n'était pas Buffon, ou Lamarck. Mais j'ai noté encore une fois que c'était plein d'enfants et donc plein de parents et de grands-parents. Peut-être est-ce parce que je suis loin des miens et de ceux de Mu, j'ai vu des jeunes adultes et des tout petits qui passaient un samedi ensoleillé ensemble ; ça grouillait, ça mangeait, ça courait, ça criait, ça jouait à cache-cache, ça surveillait, ça câlinait, ça ne faisait rien, mais ensemble. En tout cas, ça aussi, c'était extra.

Nous avons consulté nos forces et avons décidé qu'il fallait penser au retour. Mais je voulais revenir en passant par une autre librairie spécialisée, celle de Diane de Selliers. Elle produit des livres magnifiques, sur les grands textes de la civilisation, qui sont des objets d'art. Ce sont des livres qui coûtent si cher, trop cher, par chez nous... Je me suis demandé s'il n'y avait pas moyen de moyenniser, comme on dit. Et surtout je voulais savoir si on allait rééditer les *Fleurs du Mal* de Baudelaire dans le grand format. Encore une fois, une jeune femme s'est montrée plus qu'aimable en répondant à mes questions et en examinant avec moi tout plein de livres : *Les Métamorphoses* d'Ovide, la *Poésie* de Rimbaud, et que sais-je encore ; il y en avait trop, et tout était beau. Mais j'ai eu des réponses qui m'ont fait désespérer... Il faudra rêver d'en posséder plutôt que d'en posséder de fait. Ce n'était pas extra, et pourtant ce l'était.

Mais il faut rentrer : les deux si raisonnables personnages marchent depuis quatre heures et décident, sagement, de rentrer à pied. Ce qui veut dire encore une heure pour nos jambes : on a beau être *di buona gamba*... Une heure à cause des arrêts dans quelques parcs rencontrés en chemin, et pleins, encore et toujours, d'enfants. Non mais... Ils sont fous, ces Parisiens ; il me semble que je ne vois pas l'équivalent par chez nous. En tout cas, et comme l'a signalé plusieurs fois Muriel, les Parisiens occupent leurs lieux publics, et ils en ont beaucoup éparpillés sur le territoire, comme les cailloux du Petit Poucet, ou trônant comme des institutions politiques et scientifiques.

Et nous rentrons, nous nous reposons, Muriel pianote sur son ordi, je suis la fin du G7 à la télé, j'y vois mon Charlevoix et mon fleuve, Muriel parle avec Alicia sur mon Ipad (c'était son anniversaire). Et nous nous faisons une omelette. C'était extra.

**Quarante-sixième livraison.**  
**Le dimanche 10 juin.**  
**Le compte à rebours est commencé.**

Nous serons de retour à Québec, et à peu près fonctionnels, dans sept jours, soit le dimanche 17 juin. Le compte à rebours est donc commencé. 7, 6, 5, et la suite : vous êtes capables d'aller jusqu'au bout par vous-mêmes. Pour moi, c'est donc un second compte à rebours qui s'ajoute à un premier, à celui qui nous faisons tous et qui nous est tout à fait particulier, celui dont parle Heidegger et Homère. En naissant, chacun de nous commence son compte à rebours qui mène à la mort. Sans doute personne, à moins d'avoir été averti par les institutions carcérales, ou son médecin, ne sait en vérité et de façon précise quand il arrivera à zéro, même si chacun sait qu'il est doté d'un zéro avec une date précise. Il y a aussi les suicidaires, mais ces gens sont bien cachés et souvent indécis : comment compter sur eux ?

Dans mon cas, je peux dire que je vis avec une sorte de conscience aigüe de la fin du fait que j'ai 69 ans, et que, quand j'avais dix ans, je ne sais trop comment, j'ai appris que la moyenne d'années accordées au mâle canadien était de 67 ans et des poussières. Je suis donc depuis plus d'un an dans ce qu'on pourrait appeler du surtemps : j'ai fait match nul avec la mort, et maintenant on joue pour de vrai, et je le sais, et je sais surtout qu'elle va gagner et bientôt. Sans doute, l'ancienne moyenne a-t-elle augmenté, ce qui ajoute un

peu à l'incertitude, mais je suis marqué pour toujours par le chiffre 67. Ceci est sûr : compter à rebours ajoute une sorte de sérieux ou d'intensité aux évènements.

Mais oublions les choses sérieuses et revenons aux choses frivoles : flâner dans les rues de Paris, mais avant tout cela, flâner dans un appartement de Paris. Car c'est ce que nous faisons, et ce que nous faisons avec volupté. Dimanche donc, nous sommes levés tard, et nous avons *petit-déjeuné* dans une sorte de désordre luxurieux. Muriel organisait la journée et moi, je flânais sur Internet pour découvrir que le G7 avait été un spectacle encore plus inattendu qu'on ne s'y était attendu. Je laisserai à chacun râler contre Trump du haut de ses certitudes : je ne comprends pas grand-chose à la politique, et ce que j'en comprends vient presque toujours bien des années après.

Ce que je devinerais, c'est que Trump n'était pas en Charlevoix (qui pourtant est si beau), mais en Corée, et que les trois quarts de ce qui s'est passé par chez nous visait ce qui se passera sous peu là-bas. En somme, il faisait un spectacle différent de celui que faisaient les autres. Comédien distrait, il pensait déjà au prochain *chaud*. S'il fallait que j'explique ce que personne ne expliquera sinon dans l'indignation sans doute justifiée, c'est que le président américain veut faire sentir à son prochain vis-à-vis qu'il est prêt aux mesures les plus draconiennes avec ses ennemis puisqu'il traite ses amis aussi durement. Ne vous mettez pas tous en colère contre moi, je vous assure que je n'y sais strictement rien, et je cède d'avance à votre savoir supérieur.

Par ailleurs, tout en flânant sur Internet, j'ai trouvé un article admirable qui montre à quel point la politique est affaire d'image, comme me l'a enseigné mon cher Machiavel. (*Le Prince* est un traité qui prône la force (*la virtù e il leone*), comme on dit en suivant le Grand Secrétaire), mais qui explique que la force n'est que le facteur second, puisque l'image, et le contrôle de l'opinion, (*il sembrare e la volpe*) est la force politique première.) Voici l'article sur les derniers moments du spectacle à Charlevoix.

<http://www.lapresse.ca/international/201806/09/01-5185136-guerre-dimages-au-g7-un-instant-cle-cinq-photos-cinq-versions.php>

Ce qui est intéressant, du moins pour moi, qui est intéressé bien plus par les récits politiques que par les faits politiques, c'est que les différents intervenants importants (donc Macron, Trudeau, Trump, Merkel et Conte (si, si, le chef italien, qui lui aussi à un message codé dit par une photo choisie par les siens), ont des équipes qui présentent différentes images des événements, et chaque fois pour donner l'impression que leur boss est le meneur de la chose). Dans les faits, les Américains mènent le G7 aujourd'hui, comme ils le faisaient avant, et le Canada est n'a qu'un seul vrai partenaire économique, et les dés sont pipés comme on dit.

De toute façon, depuis toujours, les grands politiciens soignent leur image (et cela ne veut pas dire qu'ils se préoccupent des chaussettes qu'ils portent lors de sessions de photo) parce qu'ils savent que c'est un



enjeu crucial. Je pense par exemple à Jules César, qui tout général génial et homme politique énergique qu'il était, prenait la peine d'écrire de longs textes (*Commentaires de guerre des Gaules* et *l'Anti-Caton*) parce qu'il savait que les mots, et les images que les mots créaient et fixaient dans les esprits, sont puissants, aussi puissants en un sens que les armes et la force physique qu'elle impose.) Quand vos adversaires politiques font un héros de Caton, vous ne pouvez pas en rester là : vous devez détruire son image ou la refaire à votre avantage. (D'ailleurs, Brutus et Auguste continuèrent le combat littéraire autour du même personnage, ou plutôt autour des images concurrentes du personnage.) Et dans votre récit de la guerre, vous devez laisser l'image que vous avez tout fait : *Cæsar fecit pontem* veut dire les ponts que les Romains ont construit durant cette campagne sont l'œuvre du chef, et du ce fait le chef mérite d'être le chef de tout, et donc de Rome <sup>39</sup>.

Mais au lieu de refaire le récit des guerres de Gaule de celui qui donnerait son nom aux empereurs, aux tsars et aux kaisers et kaisars, je ferai le récit des promenades dominicales de Gé et Mu. Et d'abord il faut savoir que la matinée paresseuse de Muriel était occupée à gérer (une Gérin, ça gère) la journée de Gérard, le géré. Elle a décidé que nous ferions un tour de ville qui inclurait non seulement des parcs, tels qu'entendu entre nous deux il y a de cela bien des mois, mais encore les passages parisiens. Pour ceux qui ne connaîtraient pas le principe, et pour ceux qui veulent

---

39. Voir *Commentaires de la guerre des Gaules* IV.17.3-6.

la liste officielle, voici.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Passages\\_couverts\\_de\\_Paris](https://fr.wikipedia.org/wiki/Passages_couverts_de_Paris)

(Je signale en passant (il y a une plaisanterie cachée dans ce mot) que nous vivons tout près d'un des passages les plus terribles, qui ne se trouvent pas sur cette liste. Il s'agit du passage Amelot, ou plutôt le passage Saint-Pierre-Amelot.)

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Passage\\_Saint-Pierre-Amelot](https://fr.wikipedia.org/wiki/Passage_Saint-Pierre-Amelot)

Même ceux qui ne le connaissent pas le connaissent, parce qu'ils ont vu les images du massacre du Bataclan et des gens qui s'échappent dans une ruelle pendant que les assassins tuent des fêtards avec des kalachnikovs et quelques pauvres types pendent des fenêtres du deuxième étage dans l'espoir d'échapper eux aussi. Cela se passe dans le passage Amelot. Il faut, mais alors il faut, que vous regardiez *Attack on Paris* qui vient de paraître sur Netflix : c'est en français, c'est un docu en trois parties de 45 minutes, et c'est une œuvre puissante. Puissante parce que c'est un docu (et donc pas une fiction), parce que les événements sont terribles et à la limite du regardable (du fait qu'elle traite du compte à rebours de nous tous), et parce que c'est bien fait sur le plan esthétique (car un docu est quand même une œuvre qui comporte un *message* ou un sens, comme les *Commentaires de la guerre des Gaules*). Mettons que si vous ne le regardez pas, je ne vous aimerai plus. (Et il y a aura un test pour vérifier si

vous avez bel et bien visionné le film, donc pas de frimeurs.)

En tout cas, voilà vos chers touristes intrépides qui partent par les rues de Paris, moi docile pépé mené par le bout du nez par Muriel qui a tout organisé. (Miss Météo annonçait des orages et de la pluie diluvienne (ou manitobaine ou ferraraise) : il fallait rentabiliser les quelques heures de l'après-midi qu'elle nous accordait.) Je vous offre en mots ce que j'appellerais les moments forts, et je laisse à Mu offrir les images de l'ensemble. (Sauf pour un passage laissé ouvert on ne sait trop pourquoi, ils étaient tous fermés *because* dimanche et une ordonnance municipale. Muriel, tout en organisant tout, s'était trompée. Elle s'est trompée là, et m'a trompé aussi en me disant que c'était le dimanche de la fête des pères. Sans doute pour m'émouvoir et ainsi mieux me contrôler. C'est ma *volpe*, rien qu'à moi.)

Nous nous sommes rendus en paressant avec énergie jusqu'au Jardin du Palais Royal. Et là nous nous sommes arrêtés pour ne rien faire de façon appliquée. J'en ai même la preuve, que je tire de mon iPhone ; c'est ici un moment privilégié dans mon récit ; je passe des mots à l'image.



C'est pris en direct avec mon Iphone, je vous l'assure. Je vous signale par ailleurs que je n'étais pas le seul à être muni de cet engin diabolique : il y avait tout plein de gens autour de nous, et presque tous, enfants, parents, grands-parents, Japonais, Parisiens et Québécois, hommes, femmes et indécis, avaient un téléphone dit intelligent dans les mains. En somme, la vérité de notre temps, c'est qu'au Jardin du Palais-royal, on paresse sans doute, mais avec un iPhone en mains. D'ailleurs, pendant toute la journée, Muriel dirigeait nos pas les yeux rivés sur son iPhone où elle avait inscrit les étapes principales de notre promenade. Et durant tout ce temps, nous rencontrions tout plein de gens qui, oreillettes aux oreilles, écoutaient de la

musique ou un balado (quel beau mot québécois qui devrait remplacer le *podcast* français !) sur son iPhone. La leçon de tout cela est sans doute qu'on ne téléphone pas beaucoup avec son iPhone, parce qu'on est trop occupé à y faire autre chose.

Tout de suite après comme nous avons l'un et l'autre un petit creux, j'ai proposé qu'on visite vite fait notre dernier appartement à Paris sur la rue Richelieu, que nous remontions de là par la belle statue de Molière (coin rue Molière, évidemment) pour nous rendre dans un restau japonais (qui dans ce coin de Paris pullulent comme... des Japonais, tiens). Muriel a accepté cette entorse à son itinéraire : la faim fait faire de bien étranges choses.

En tout cas, munis de nos sushis (dont j'oublie le nom : la cuisine japonaise, c'est du chinois pour moi), nous avons trouvé à quelques pas un magnifique parc, donc tout près de notre ancien appartement, un parc dont nous ignorions tout à fait l'existence. Nous avons mangé avec appétit, et j'ai pris la peine de photographier la fontaine qui s'y trouve, laquelle représente quatre fleuves français sous la figure de quatre femmes plantureuses, comme je les aime. Voici ce que cela a donné. (Vous pouvez jouer un jeu que j'ai inventé qui s'appelle « Où est Muriel ? » : il s'agit de trouver, vous l'avez deviné, Muriel.)



Puis, nous avons continué notre promenade, trouvant les passages prévus, découvrant mille détails dans l'architecture toujours surprenante de Paris, notant tel ou tel personnage incongru, et commentant le tout avec un sans gêne qui me faisait du bien : la *parrhêsia* est un grand bien politique et psychologique, même quand elle ne s'exerce qu'en privé. Chemin faisant, nous avons acheté petit à petit ce qu'il fallait pour le souper de la fête de pères. (J'étais encore dans l'illusion.) Puis, nous sommes rentrés chez nous. Là, j'ai découvert le docu sur les massacres parisiens que j'ai regardé avec passion. Nous avons *face-timé* avec Québec pour découvrir que ce n'était pas la fête des pères. Nous avons mangé, et nous nous sommes couchés repus dans la tête et le cœur et le corps. Paris, ville des repus. Et même repus de musique.

Il y a des chansons qui sont devenues des classiques. Après quelques notes, on reconnaît l'air et on se prépare à recevoir les mots qu'on connaît déjà. Daniel a tout plein de ces choses, et il est intéressant d'assister à un de ces concerts pour voir comment il en profite quand il est seul à son piano en intimité avec son public. C'est le cas notamment de *Boule qui roule*, qui commence après quelques notes par un « ah ! » de ces dames et qui finit avec la foule (les messieurs s'y ajoutent) qui chante en douceur et de plus en plus en douceur, sept ou huit fois : « Tout ça, ça s'passe quelque part dans l'espace sur un boule qui roule à l'infini... » J'aime bien cette chanson parce qu'elle parle d'un fait divers qui est sans doute bien important pour les acteurs qui le vivent, mais qui est relativisé par le

regard de l'artiste sur l'infini de l'espace et du temps. Ou ce qu'il prétend être infini, tout en n'en sachant rien de fait, comme nous tous.

Ce qui me sert d'intro aux *Marquises* de Brel. C'est une chanson toute douce et presque sereine de mon Belge préféré sauf un (Hergé est le #1). C'est déjà un exploit quand on pense aux chansons torturées et méchantes dont il fait son catalogue ordinaire. C'est une chanson douce et sereine, ou une sorte de peinture impressionniste ; mettons qu'elle est un Gauguin de la parole et de la musique. Elle est d'autant plus intéressante qu'elle dit l'acceptation de la mort qui est imminente, et qu'elle le dit dans et par l'admiration de quelque chose qui dépasse ce grand colérique, les *Marquises* justement.

<https://www.youtube.com/watch?v=PEwmj4Mq9kc>

J'aimais cette chanson qui porte sur des belles îles ; je l'aime un peu plus depuis que j'ai visité l'île de la Sicile. Et, je viens d'y penser, je viens d'une île franco dans la mer anglo.



**Quarante-septième livraison.  
Le lundi 11 juin.  
Ils sont fous, ces Parisiens II.**

Vous l'avez peut-être remarqué, je me réfère aux plus grands de la chanson française de la fin du vingtième siècle. Il y a eu Ferré, puis, il y a eu Brel ; il faut donc que j'utilise quelque chose Brassens. (Pour ce qui est de Bécaud, que j'ai toujours aimé, mes filles m'interdisent formellement d'y faire allusion. Et donc je profite de cette prétériton. C'est une longue histoire, dont je vous fais grâce, mais cela dépend en fin de compte d'un jugement esthétique : elles le trouvent *kétaine*, et je le trouve touchant ; j'ai raison, et elles ont tort. Mais elles mènent, et je m'échappe quand je peux de leur tyrannie.)

Mais pour Brassens, on ne peut pas trouver *kétaine* ce magicien du verbe ; sans voix ou presque, avec une guitare sèche et un bassiste, il a imposé des chansons nombreuses. Il y a certes des Brassens ; il y a l'impie de commande qui mange du curé, et il y a celui qui se plaît dans l'obscénité comique. Mais je ne vous citerai pas *Mélanie*, le *Gorille* ou autres *brassensseries*. Il y a pour moi surtout le Brassens qui dit les choses les plus importantes avec des mots d'une simplicité désarmante. Et en cela, il me fait penser à Félix Leclerc. Par ce Brassens, il y a les *Amoureux des bancs publics*, les *Copains d'abord*, la *Cane de Jeanne*, sans parler d'*Heureux qui comme Ulysse*. Mais il y a aussi ce petit bijou qui dit notre relation la plus importante, celle qui

est natale, native et naïve. Et pas besoin de mettre les mots : tout est simple et clair et vrai.

[https://www.youtube.com/watch?v=4phwUzKZw\\_8](https://www.youtube.com/watch?v=4phwUzKZw_8)

Et je reviens à mon récit, ou plutôt à la simplicité de la journée que je viens de passer avec Mu. Et d'abord à son désordre paresseux.

Depuis des jours, depuis notre arrivée à Paris, on annonce de la pluie diluvienne et des orages, mais jusqu'à aujourd'hui, rien, ou des petites pluies la nuit. Cette fois sera la bonne ; ce sera l'horreur, annonce toutes les Miss Météo de la télé (plusieurs d'entre elles sont des *misteurs* Météo) ; ça ment, ça ment, et à la fin, ça veut qu'on les croit comme s'ils étaient le pape. Mais cette fois, nous les avons crus. En conséquence, notre levée lente est devenue plus lente encore : à quoi sert de sortir par un temps anticipé pareil ?

Vers midi, comme nous manquions de pain, je suis sorti testé le temps : ils *mouillassait*, rien à voir avec une franche pluie du Manitoba ou du Québec. J'ai profité pour faire le tour du quartier et chercher une nouvelle boulangerie, et pour passer devant le Bataclan et surtout pour passer par le passage Amelot. (J'en ai profité pour le faire visiter par Muriel plus tard dans la journée.) Les images que j'avais vues sur Netflix rendaient ce lieu presque sacré. Ce que confirmait la plaque sur le mur du bâtiment qui sert encore de salle de spectacle. Pendant ce temps et un peu après, Muriel mettait de l'ordre dans ses photos ; j'écoutais les nouvelles à la télé, je finissais le livre de Tesson sur

Homère<sup>40</sup> (j'aime encore, mais moins qu'au début); je somnolais.

Mais avec tout cela, nous ne sommes pas quittés notre appartement avant 16 heures : toujours pas de pluie diluvienne, toujours pas d'orage; décidément... Nous sommes sortis donc et avons pris notre premier autobus : le 56 pour monter vers Montmartre. (Merci à Blaise Pascal, soit dit en passant, l'inventeur du transport en commun – les *omnibus*, soit les « pour tous » – fondé sur une utilisation pratique du plan cartésien.) Nous aimons bien les autobus de Paris; ils sont plus lents que le métro sans doute, mais par définition et du fait de rester à la surface, on voit beaucoup de la ville, et on voit beaucoup de gens différents, et différents de ceux qu'on rencontre dans le métro.

Nous voilà à Montmartre, et nous voilà en train de marcher vers la Place Dalida en longeant une rue qui donne sur la butte par une série d'escaliers de ciment les uns plus hauts que les autres. Je ne vous fatiguerai pas avec des récits au sujet de ma passion pour Yolanda Gigliotti. Je me satisferai de dire que je suis incapable d'écouter son *Gigi l'amoroso* sans pleurer comme un bébé. Chaque fois... Et si je résiste de peine

---

40. Cette fois, j'avais cru vous avoir mentionné plus haut que j'avais fini le livre de Tesson sur la Sibérie, et que j'avais téléchargé un autre livre, sur Homère et donc sur l'*Odyssée*. J'avais donc oublié que je n'avais pas fait quelque chose : ce qui fait un doublé néant. Comme l'indique ma remarque entre parenthèses, j'avais commencé par trouver le second livre bien bon, mais en déchantant un peu à la longue.

ou de misère, quand j'entends le dernier cri « *dall'America* », je craque quand même. Car je sens que quelque part Dalida s'identifie à ce Gigi un peu ridicule, parce qu'elle y voit un des possibles de sa vie : qu'elle eût quitté son Égypte natale, mûiz qu'elle n'eût pas connu le succès international qui a été le sien. En tout cas, j'ai vu la place, j'ai vu la statue, et par respect, et au contraire de tant de gens, je ne lui ai pas touché les lolos, ni Muriel d'ailleurs : nos années de fécondité sont passées sans doute, mais nous ne voulions pas tenter le sort.

Puis, nous montons la rue pour passer devant la maison de Satie. Je me suis dit que c'était là qu'il a institué sa religion l'Église métropolitaine d'art de Jésus conducteur, dont il était le seul membre, le pape et le premier hérétique. Quel clown !

Nous montons encore, nous tournons un peu à droite et voilà le Sacré-Cœur, et pour le coup, nous sommes devant un vrai monument d'une église vraie, avec ses deux statues monumentales de Jeanne d'Arc et de Louis. Ouf ! Quelqu'un m'a dit que c'est le lieu le plus visité de Paris, après la Tour Eiffel sans aucun doute, et tout aussi emblématique de la capitale française. En tout cas, du haut de cette butte, on a une vue imparable sur l'ensemble de Paris, et une vue tout aussi imparable sur les centaines de touristes qui, à ce moment précis, profitent du lieu pour en jouir, malgré les nuages bas (mais sans la pluie et encore moins les orages annoncés).

Au pied du Sacré-Cœur, on voit un parc, le Square Nadar, que je trouve chaque fois étrange. On y trouve la statue du chevalier Jean-François de la Barre, le jeune homme qui, à la toute fin de l'Ancien régime, a été mis à mort pour impiété. Je suis intrigué par la juxtaposition du Sacré-Cœur, triomphe du catholicisme dans la capitale de la première fille de l'Église de Rome, et la statue ricaneuse de ce jeune homme défendu par Voltaire. J'ai même répété un exercice que j'aime bien : on fixe la tour Eiffel au loin ; on tourne de 90° et on regarde la statue verte cachée dans les arbres ; on tourne de 90° et on est écrasé par le Sacré-Cœur. Voilà, en un sens, un résumé de l'histoire de la France.

Il restait un dernier arrêt réglementaire, du moins, je le croyais. Muriel voulait visiter la place des Abbesses et le mur dit des « Je t'aime », œuvre conceptuelle qui se comprend au complet à partir de son titre. Nous ne l'avions pas vu il y a quelques années quand nous avons visité Montmartre, parce que nous en ignorions l'existence. Cette fois, avec les autres, une bonne centaine d'observateurs (et surtout des observatrices, je dois l'avouer) qui changeaient à tout moment, j'ai déchiffré ce mur : une sculpture qui est au fond un texte, c'est pour un lecteur comme moi, un plaisir au carré. J'ai trouvé le « je t'aime » français, évidemment, et l'anglais, deux figures de l'italien, l'espagnol, le latin, le grec ; je me suis interrogé sur tout plein d'autres (en prenant conscience d'un fait tout bête, soit du nombre *ridicule* de langues humaines) ; je crois même avoir vu un « je t'aime » en *chti*, ce qui donnait : *ch't'as khier*.

Voici ce qu'en dit Wiki.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Mur\\_des\\_je\\_t%27aime](https://fr.wikipedia.org/wiki/Mur_des_je_t%27aime)

Et il y a aussi évidemment des photos de Mu.

Puis, j'ai appris que nous allions visiter le temple Ganesh. Ce qui exigeait que nous traversions la partie sud-ouest du 18<sup>e</sup>. Ça va, nous avons du temps, et nous avons de l'énergie, et il ne pleut toujours pas. Après dix minutes, je me suis rendu compte que le 18<sup>e</sup> était un quartier bien surprenant, et bien différent de ce que je connaissais un peu, comme tous les autres touristes, parce que j'avais visité Montmartre. Ce que nous traversions, ça s'appelle la Goutte d'or. Brin de conversation : « Tiens-tu vraiment à ton temple hindou ? As-tu remarqué que le quartier a changé ? — Oui. — Ça fait 10 minutes qu'on marche et que tu es presque la seule femme dans la rue. — Oui, j'avance en faisant semblant que je ne remarque rien. — Tu es sûre que tu veux continuer ? — Nous sommes presque rendus : nous n'allons pas lâchés ; on garde le corps raide, les oreilles molles, et le pas rapide. — Okay, je te suis. » (C'est le positionnement de rigueur d'un Québécois moderne.) En somme, j'ai découvert pour de vrai ce que je savais déjà : Paris est une ville de femmes ; elles sont partout, seules, avec un copain, avec deux copines, en jogging, en robe jolie, en jeans troués, en presque rien ; et elles sont entourées d'images de femmes, de toutes sortes publicités et statues. Mais pendant 500 mètres, il n'y avait rien de cela. Saisissante différence.

Nous avons vu l'entrée du temple (décevant !) et Muriel a cherché sur son iPhone, source de toute information,

et Bible contemporaine, pour trouver comment rentrer chez nous. Nous ne craignons plus la pluie, mais c'était déjà 19h, et plus, et il fallait songer à manger, et d'abord à trouver à manger. À deux rues, il y avait l'arrêt d'un bus, le 65, et donc 56 inversé, qui arrivait dans 5 minutes et qui nous porterait à notre porte. Nous nous y sommes rendus, nous nous sommes embarqués, et on nous a emportés. Et ce fut le déluge. (Durant ce voyage-ci, nous avons connu des orages à Rome, à Naples et enfin à Paris. Du jamais vu... Ça doit être le changement climatique. Ou autre chose...) En descendant, à l'arrêt du Boulevard des filles du Calvaire (si, si, ça existe), nous avons examiné sur le toujours omniscient iPhone, et nous avons trouvé une rôtisserie à deux pas (c'était plutôt 150 pas, et bien assez pour être détrempés), nous avons acheté un demi-poulet, et puis vite fait chez nous à 100 pas dans le direction du retour.

Une fois entrés dans notre apart, nous nous sommes défaits de nos vêtements mouillés, nous avons mangé, nous avons bu, j'ai écouté un peu la télé et surtout les informations. Quand je me suis endormi fourbu, c'était sans le bruit de la télé qui répétait les mêmes analyses politiques sur différentes chaînes ; c'était un son plus doux, plus sécurisant ; j'entendais, et puis je n'entendais de moins en moins, le cliquetis des doigts de Muriel à l'ordinateur qui mettait de l'ordre dans ses photos.

**Quarante-huitième livraison.**  
**Le mardi 12 juin.**  
**Les orages.**

Miss Météo nous avait avertis : il y aurait des orages. Et il y a eu des orages.

Il y a eu des orages météorologiques, et en me levant et en paressant comme il est devenu notre habitude, la télé météo nous a montré tout plein d'images illustrant les conséquences des orages qui se sont abattus sur la région de l'Île de France : des rues inondés, des dames qui pleurent en nettoyant la boue qui a sali ou détruit leurs sous-sol, et même, en prime, quelques wagons d'un train du RER qui ont basculé quand la terre a lâché sous les rails. C'est plus spectaculaire que les mémés qui pleurent, mais est-ce plus vrai ?

Et moi, et moi, et moi, là-dedans ? Eh bien aujourd'hui à la toute première heure de la nuit, je me suis réveillé attaqué par la vulgaire *turista* avec les conséquences qu'on connaît et dont je vous fais grâce (certains lisent ceci pendant leur petit-déjeuner). En tout cas, l'orage violent est passé bien vite, et ce matin en regardant les images à la télé, je me disais que le pire était passé dans mon intérieur à moi. Je suis aussi mauvais Miss Météo que la Miss Météo contre qui je râle tout le temps.

Mais que dire des orages politiques : on passait de Miss (ou Misteur) Météo, qui se réjouissait d'avoir à donner autre chose que des températures pour chaque région



et d'expliquer pour la énième fois la différence entre la température *réelle* et la température *ressentie* devant des écrans tactiles *kétaines* et de pouvoir prendre leur accent inquiet et pantois pour dire ce qui se passait, on passait des uns donc aux autres : des météorologues politiques qui ne savaient pas comment dire ce qui se passait à l'autre bout du monde, alors que deux hommes politiques qui ont du pouvoir commençaient à jouer un jeu vrai qui implique tant de vies et qui comporte tant d'incertitudes et tant de données que personne ne comprend pendant qu'il se fait, mais tous commenteront, et les météorologues politiques les premiers, comme s'ils y connaissaient quelque chose.

Mais avec tout cela, nous avons mis fin à notre paresse médusée : j'avais désigné une ou deux cibles finales essentielles, et Muriel avait réglé dans le détail le chemin pour les atteindre, et nous sommes partis dans la bruine très très fine qui allait marquer le début de notre quarante-quelquième mini-odyssée, partie de notre odyssée 2018. Comme d'habitude, je ne vous parle pas de la dizaine de parcs et squares que nous avons rencontrés et visités vite fait. Je résume en disant que Paris est une mer de béton avec des chapelets d'îles de verdure, chacune différente et toutes semblables, et que c'est un de ses charmes, surtout pour des promeneurs solitaires en paire comme la Gérin et son âne à sac d'ado. Paris archipel de vert dans le béton traversé par un fleuve.

Je commence donc avec le plus étrange et celui qui m'a intéressé le plus. Tout près de chez nous, à 15 minutes environ, il y a un ancien viaduc de chemin de fer (il a

allait de la gare de Lyon vers quelque part à l'extérieur de Paris, Vincennes, je crois) : on l'a condamné et on l'a transformé en parc vert, mais alors vert vert. (Gratter un Parisien et vous trouverez un Louis XIV qui aime Versailles et ses parcs plus que tout ; gratter un Parisien et vous trouverez un Eiffel qui fait des choses improbables ; gratter un Parisien et vous trouverez un démocrate écolo qui s'offrira du vert pour tous qui traverse sa ville et qui vous dira haut et fort comme un syndicaliste radical que c'est du vert pour tous (avec ici et là caché dans la verdure des bancs et des statues et des peintures avec des plaques qui vous parle du passé).

En tout cas, ce que nous avons visité s'appelle la Coulée-Verte René-Dumont, et la Coulée coule le long du boulevard Daumesnil bordé de blocs appartements haussmanniens, et ça prend fin avec un parc plus classique qui s'appelle le Jardin de Reuilly dans lequel on descend à partir de l'ancien viaduc. Voici une page Wiki qui parle de tout cela. Et regardez les photos à venir de Muriel, qui s'est déchaînée durant notre promenade, iPhone en mains, en disant : « Mais que c'est beau ! Mais que j'aime ça ! » La seconde page parle de ce qui se trouve sous le viaduc vert et que nous n'avons pas eu le temps de visiter.

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Coulée\\_verte\\_René-Dumont](https://fr.wikipedia.org/wiki/Coulée_verte_René-Dumont)

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Viaduc\\_des\\_Arts](https://fr.wikipedia.org/wiki/Viaduc_des_Arts)

Et nous voilà presque aux limites de Paris intra-périphérique : nous eussions pu aller jusqu'au parc de Vincennes pour rêver avec Rousseau, mais nous l'avions fait déjà il y a quelques années, et surtout parce que Muriel avait un autre parc en tête : le parc Bercy. Après la Coulée-Verte, c'était presque drab, tout en étant vert comme ce n'est pas possible. Il y avait en particulier une partie inattendue qui porte le nom d'Yitzak Rabin. Pourquoi lui ? Pourquoi là ? Fouillez-moi, je ne le sais pas. Et hop, nous voilà sur la rive gauche et auprès de quelques bâtiments de Paris-Diderot et de la bibliothèque Mitterand. Nous avons faim ; je consulte le lieu de mon orage nocturne, ma Miss Météo à moi me dit que le ciel s'éclaire, et nous mangeons dans une sorte de boui-boui où se trouvaient trois hommes qui commentaient comme s'ils y comprenaient quelque chose les images en boucle et les reportages en boucle sur les orages météo. (Il faut se souvenir de cette décision pour les événements à venir. Le suspense monte.)

Nous étions proches, enfin assez proches pour rejoindre ce qui était pour moi l'objectif de la journée : les Thermopyles, ou plutôt la rue des Thermopyles. C'est que j'avais à peu près promis à ma Rosie de visiter son quartier dans le 14<sup>e</sup>. Il ne s'agissait pas de visiter le parc Montsouris si charmant (nous n'en avons pas le temps, et nos jambes commencent à protester). Mais il fallait prendre quelques photos de la jolie rue des Thermopyles et de la brasserie sur la place à l'intersection de Didot et de la Sablière. Ce fut fait avec diligence et plaisir. Mais nous étions crevés.

A suivi un retour en autobus à l'heure de pointe, orage quotidien de la circulation, ou diarrhée municipale de tous les jours. Dans le second bus, Muriel a réussi à se trouver un siège, alors que je me tenais à la porte de sortie du bus et me faisais tasser à droite et à gauche, par en avant et par en arrière, dans le minuscule corridor rempli de gens occupés et pressés. Muriel vous dira qu'elle a eu bien de la sympathie pour moi, mais je sais qu'elle trouvait cela drôle et qu'elle ricanait dans son for interne et souriait sur son for externe. Mais bon, je dois avouer, encore une fois, que j'adore le bus et le préfère (hérésie!) au métro. Nous voilà de nouveau devant chez nous, et nous voilà faisant quelques achats pour le soir et le matin (yummm, je vais manger!), et nous voilà de nouveau chez nous.

Muriel se place à l'ordinateur, et j'allume la télé pour savoir ce qui s'est passé à Singapore entre le clown américain et le clown coréen. Je tombe sur trois commentateurs qui se renvoyaient la balle et qui résumaient pour moi l'ensemble de ce qu'on entend sur le monde politique. Il y avait un jeune homme, je l'appellerais le cardinal aux intestins irritables, qui détestait monsieur Trump et qui commentait en disant que tout était incohérent et que rien n'était vrai et que tout cela ne signifiait rien ; il suintait l'indignation et la colère avec une belle dose de moralisme aristo. (Je croyais entendre une version française de l'éditorialiste Sirois par chez nous.) Puis, il y avait une journaliste qui, elle, a visité la Corée du Nord (je l'appelais la femme d'expérience prudente) qui expliquait, que malgré sa drôle de coupe de cheveux et malgré la violence du régime qu'il dirige, le président nord-coréen

est un homme qui a une raison et qu'il peut être amené à se conformer aux principes du droit international, mais que rien n'était sûr, et qu'on verrait bien. Puis, il y avait deux autres commentateurs, dont un seul me semblait à peu près compréhensible : je l'appellerai l'expert déçu. Il râlait à son tour, mais autrement, tout en expliquant que ça faisait 60 ans que cette situation traînait et que la diplomatie classique n'avait jamais pu régler quoi que ce soit malgré bien des efforts et des initiatives de toutes parts ; ce qui l'irritait, lui, c'est que rien ne se faisait dans les formes et donc qu'il ne savait pas ce qui en sortirait... Si j'ai bien compris, il en voulait au petit monsieur asiatique et au gros monsieur américain, selon le principe de tous les experts : « Ce que mon filet ne prend pas n'est pas un poisson. »

Puisque tout le monde se prononce, je me prononce itou. La diplomatie, me semble-t-il, est une figure de la guerre. Et la guerre est faite de méfiance, de déception et de mensonge plus que de vérité, d'authenticité et de confiance. Il me semble que mon cher Machiavel l'a enseigné, et puisqu'il est question d'une rencontre en Asie, il faut sans doute cité Sun Tzu. « Toute campagne guerrière doit être réglée sur le semblant ; feignez le désordre, ne manquez jamais d'offrir un appât à l'ennemi pour le leurrer, simulez l'infériorité pour encourager son arrogance, sachez attiser son courroux pour mieux le plonger dans la confusion : sa convoitise le lancera sur vous pour s'y briser. »

Qui leurre qui dans ce duo étrange ? Bien difficile de le savoir. Mais monsieur Trump était loin d'avoir la cote malgré le fait qu'il avait comme adversaire de

popularité un homme qui était sans doute un tueur systématique. Que tant d'experts et de commentateurs se prononcent comme des papes et des moralistes sur les initiatives de Trump (et Jong-un), cela me sidère. D'autant plus que la grande majorité nous ont assurés pendant des mois que Trump ne se présenterait pas comme candidat du parti républicain malgré le fait qu'il disait qu'il faisait précisément cela, puis qu'il ne serait pas élu le candidat républicain, ce qu'il a pourtant fait, puis qu'il ne serait pas élu président, avec les résultats que tous connaissent, puis que sous lui l'économie américaine stagnerait, voire imploserait, ce qui ne semble pas arriver au contraire, puis qu'il serait bientôt rejeté par l'ensemble du peuple américain, mais la preuve ne vient pas toujours sans que le bon peuple leur donne raison. Et ils continuent de parler... parce que nous continuons d'écouter peut-être... En tout cas, moi, j'écoute, mais je ne crois plus. Je suis un impie, et je laisse aux autres la religion du commentaire télévisuel et les dogmes des cardinaux télévisuels.

Je trouvais donc cela bien intéressant et surtout comique. Et je prenais un peu de yogourt sans trop y penser et un peu de miel, et même un petit verre de blanc avant de manger pour de bon. Et là, tout à coup, les choses renversantes qui se laissaient commenter à la télé ont été oubliées à cause des choses bouillonnantes qui se passaient en moi. Encore une fois, je vous fais grâce des détails. Mais disons que Muriel s'est inquiétée un peu, et que je me suis reposé sans manger le soir même. Je me disais en m'endormant que je ne pourrais certainement pas écrire quelque chose sur cette belle journée sans

histoire, mais claire, sur fond de grande journée historique, mais mystérieuse. Je me suis trompé... encore une fois...

Et pour finir, et d'abord comment finir une journée aussi mouvementée à l'intérieur et à l'extérieur, et pourtant aussi belle et normale quant à ce que nous avons à faire? J'ai trouvé: je vais écouter et vous suggérer d'écouter Catherine Ringer, chanteuse démente, et Fred Chichin, guitariste déjanté. Les Rita Mitsouko qu'ils ont formé ensemble sont les meilleurs rockeurs français (désolé, Johnny Hallyday et autres Bashung). Et une de leurs chansons les plus intéressantes porte le titre magnifique *C'est comme ça*. De plus, ils offrent pour moi le meilleur de la musique des années 80: c'était Dada au pouvoir, c'est-à-dire les poètes sans pouvoir autre que celui de l'association imaginaire, et qui laissaient le pouvoir aux hommes et femmes de pouvoir, pour le meilleur et le pire, et ne s'intéressaient pas aux commentateurs politiques de tout poil. J'aime peut-être surtout les *lalalalala* insanes de Catherine et la guitare *buzzée* de Fred. Mais tout est bon dans la chanson, et ça finit bien une journée comme celle-ci, avec ses orages de toutes sortes.

<https://youtu.be/fGZRVGIGZ6A>

C'est comme ça  
Ah, la la la la  
Ouais le secret ça coupe et ça donne  
Oh, oh, faut que j'moove  
Sans fin ni venin qui me fait mal au cœur  
Quand le serpent chaloupe et console

Oh, oh, faut que j'moove  
L'ami Sadi s'enlise et là ça fait peur  
Si c'est ça  
Ah la la la la

Ça le susurre à mes entournaures  
Ah, ah, faut que j'moove  
Ça le grince juste pendant la nuit  
Ah, c'est comme ça  
Ça plonge et ça vire  
Oh, oh, faut que j'moove  
Et ça gêne quoi, quand y a pas de plaisir  
C'est comme ça  
Ah la la la la  
La lala lala lala lalala.



**Quarante-neuvième livraison.**  
**Le mercredi 13 juin.**  
**Le calme après l'orage.**

Je suis de bonne humeur. Tellement de bonne humeur que je ferai fi de l'injonction de mes filles. Je me paierai du Bécaud. J'ai choisi une des premières chansons de lui qui m'a fait rêvé. J'avais 14 ou 15 ans à Winnipeg quand j'ai entendu *Dimanche à Orly*. La chanson est au sujet de quelqu'un qui ne voyage pas, mais qui rêve de voyager en allant à Orly le dimanche, son jour de congé. Et moi, je faisais la même chose en volant sur l'air et la voix de Bécaud, et comme j'étais étudiant, j'avais bien des jours de congé.

<https://www.youtube.com/watch?v=QwymfrmwXcA>

Et tout dernièrement, j'ai atterri à Orly revenant d'un voyage magnifique en Sicile. Il me semble que ça se fête. (Et c'est l'occasion de comparer l'esprit de Bécaud à celui de Brel, en écoutant tout de suite après l'*Orly* du grand bougon belge. Non, mais Jacques, t' en fais trop.) Voici la chanson, une vidéo avec la traduction pour les bilingues.

<https://vimeo.com/7555870>

Bon, les choses se sont calmées, du moins dans mon ventre. Pour ce qui est des choses politiques, c'est moins clair, du moins pour monsieur Macron. Il est allé faire la morale aux Italiens au sujet de la dernière

livraison mafieuse de pauvres bougres venus de l'Afrique ; les Italiens disent : « Non, ça ne se passera plus comme avant. » ; et il leur dit : « Hon ! Ce n'est pas bien. » Le gouvernement de Malte dit non, comme le gouvernement italien. Les Espagnols s'en mêlent et disent : « Okay, envoyez-nous-les, mais ce sera dangereux. » En somme, le problème de fond devient de plus en plus clair, et ça s'envenime. Il y a de l'orage dans l'air : on croirait entendre Macron dénoncer Trump, et l'autre refuser de plier, et tous les autres y mettre leur grain de sel.

<https://www.lejdd.fr/international/europe/migrants-en-reagissant-emmanuel-macron-froisse-litalie-3679520>

J'ai suivi à la télé une conversation instructive entre un journaliste français et un porteparole de Macron. Ça donnait en résumé ceci. « C'est scandaleux : les Italiens ne respectent pas le droit international qui exige qu'un pays offre l'asile aux gens en danger de mort. — Mais comme les Italiens ont dit non, et que les bateaux passent près des côtes françaises, et que ces gens sont encore en danger de mort, que fera la France ? — Les Italiens ne respectent pas le droit international, et bla bla bla. — Bon d'accord, mais il y a quand même ces gens en danger de mort, comme vous le dites vous-même. Si le droit international impose ce devoir aux Italiens et qu'ils disent non, quel devrait être le rôle de la France ? Ne pourrait-on pas recevoir ces migrants chez nous ? — Les Italiens ne respectent pas le droit international, et bla bla bla. » Et cela a recommencé deux ou trois fois de plus. Comme chaque fois qu'il

répétait la même chose, le député macronien allongeait un peu sa réponse et la compliquait, le journaliste a abandonné. C'est ce qu'on appelle faire de la politique autrement, semble-t-il, et c'est le sens pratique du slogan électoral : « La France doit être une chance pour tous. » Pendant ce temps, qui dure depuis 25 ans, des Européens mafieux s'allient à des Africains mafieux pour prendre l'argent de pauvres gens, violer les femmes, faire des esclaves des enfants qui tombent entre leurs mains, mettre ceux qui survivent dans des bateaux à peine dignes du nom et les lancer vers les côtes italiennes, avec une perte sèche d'environ 10 à 20% qui deviennent des corps qui flottent dans la Méditerranée avant d'aboutir sur une plage. Et l'Europe, et la France d'abord, ne fait rien. Beurk !

Je me détourne de tout cela parce que je n'ai pas de réponse, tout en reconnaissant qu'il faudra bien qu'on en arrive à une solution, et cette solution sera politique, ou ne sera pas, comme elle a été politique et n'a pas été pendant 25 ans. Ce qui ne veut pas dire que je trouve cela bien honnête de fustiger les autres et de se croiser les bras. Ce que je fais à l'instant, je le sais.

En tout cas, me voilà moi en santé de nouveau. J'ai récupéré dans l'appartement en faisant peu et en mangeant peu. Muriel a pu mettre ses photos en ordre pendant ce temps en profitant de ce répit. Elle me prie de vous avertir qu'il y a un nouvel album en ligne qui offre les ultimes photos de l'Italie, et elle s'est attelée à la tâche de l'album français. Je ne suis pas un expert en photographie, mais j'étais là où elle prenait les photos, et il me semble qu'il y en a plusieurs qui

capturent le moment et les lieux. Notre projet imaginé avant de partir semble bien vouloir se réaliser : voyager et voir, mais fixer par les images et les mots.

Bon. Nous avons décidé de fêter ma récupération et la création du deuxième album de photos en allant au cinéma et en mangeant des pâtes de la Maison de la pâte, rue Daguerre. C'est un endroit que Rosemarie et Alexandre fréquentaient quand ils étaient à Paris. Nous avons goûté, et le souvenir était resté. (C'est un peu comme la madeleine de Proust, en plus gourmand et en moins délicat.)

<https://www.yelp.fr/biz/la-maison-de-la-pâte-paris-2>

Mais il se fait très tard et si nous voulons aller au cinéma après... Donc nous prenons le métro jusqu'à Denfert-Rochereau, en inversant donc très exactement le trajet que nous avons fait en arrivant par l'Orlybus.

Cinq minutes plus tard, nous voilà à ladite Maison. « Hum ! des ravioli au bœuf. — Mais il y en a aussi aux épinards. — On en prend des deux, d'accord ? (Signe de la tête affirmatif et vigoureux.) Monsieur, des portions pour gourmands, s'il vous plaît. — Tiens, il y a de la poulpe et des artichauts. Ça serait bien comme entrée. — Génial ! Monsieur... » Bref, nous sommes ridicules, mais heureux. Quelques tomates cerise pour la salade, et nous voilà prêt pour le repas, mais en retard pour le film. Que faire ? Et si on rentrait pépère et mémère en marchant ?

Et nous voilà marchant, jasant, photographiant, ajoutant des parcs et squares à notre liste, consultant iPhone et Google Maps, brettant, badaudant, commentant les mœurs de ces drôles d'animaux que sont les Parisiens. Nous passons par Port-Royal et la rue Pierre-Nicole, et je pense à la colère de Louis-le-Grand contre ces chrétiens intransigeants. Nous longeons la Sorbonne, et le Collège de France et le Lycée Louis-le-Grand, et je pense à tous ses grands Français, comme Claude Bernard. Tiens voilà une statue de Dante : elle est là selon la légende française que le *sommo poeta* a d'abord dû passer par Paris pour se préparer à écrire son chef-d'œuvre. (Ai-je besoin d'ajouter que les experts italiens ne croient pas beaucoup à cette histoire racontée, entre autres, par Balzac ?) En somme, pour un Français, un Italien ne peut atteindre la grandeur qu'en passant par la France. (En somme, l'attitude méprisante de Macron a des antécédents.) Il ne lui suffit pas d'avoir produit les Pascal, les Hugo et les Monet, il lui faut être l'inspirateur et le cautionneur du poète national des Italiens, de Vinci et sans doute de Galilée. Histoire entendue.

Puis, il y a eu l'obligatoire passage par Notre-Dame-de-Paris. (La tour Eiffel, je le sens, ne pourra pas être évitée : mon snobisme de touriste averti en prendra pour un coup.) Plaisir plus délicat, Muriel m'a permis de visiter le parc Louis Aragon : ça lui faisait un parc de plus ; ça me faisait un nouveau rappel d'un de mes romans préférés ; et ensemble, nous avons pu rêver que nous étions assez friqués pour vivre sur l'île Saint-Louis. Paris... L'île Saint-Louis et Aurélien Leurtillois...

Je sens que je suis en train de devenir infidèle à la Sicile. Vite, vite, marchons.

La Rue du Vieux Temple, et la plus vieille maison de la ville de Paris, la rue des Rosiers, et mille et un autres détails au fil de nos pas... J'en perds, et j'ai faim: je n'ai pas mangé depuis ce matin... Et Mu non plus, par solidarité sans doute, mais aussi par obsession de comptable qui veut finir son dossier.

Nous rentrons, nous nous mettons à organiser le repas, il est passé 20h. Et le plaisir s'installe... Paris... Une autre belle journée à ne rien faire, même pas aller au cinéma. Nous nous faisons notre propre cinéma, comme on dit. *Ocean's 8*, énième version du film d'action américain, ce sera pour une autre fois. Peut-être sur Netflix plutôt que dans une salle à Paris ou à Québec. Tiens: en mangeant des ravioli de chez Pâtes fraîches au Marché du Vieux Port. Oh la la! Je commence à être prêt à rentrer.

<https://www.facebook.com/patesfraichesetcie/>

**Ciquantième livraison.**

**Le jeudi 14 juin.**

**Sur les Rolling Stones et Bourdelle, ou les seconds seront les premiers.**

J'ai gardé le souvenir de deux événements minuscules, mais importants de mon adolescence. J'ai vu *A Hard Day's Night* au Gaiety avec mon ami Norman Paul en juillet 1964. Et j'ai vu les Rolling Stones au Winnipeg Arena, en août 1964 ou 1965, toujours avec Norman. (Il me corrigera au sujet de la date : il garde ce genre d'information précieusement.) Le verbe *voir* est justifié : les deux fois, nous n'entendions pas grand-chose, ça criait trop fort dans le cinéma et dans l'arène de hockey. Pouvoir de la musique et de la chanson ? Peut-être, mais pas sur les lieux. Pouvoir de l'événement brut donc ? Sans doute. Mais alors sans aucun doute, j'ai préféré les Rolling Stones.

Est-ce un défaut ou une qualité, ou, comme d'habitude, un mélange des deux ? En tout cas, j'ai découvert il y a un bout déjà que j'aime bien les deuxièmes. Mettons que je l'ai compris dès l'adolescence. Comme nous tous boomers montants, j'aimais les Beatles (comment ne pas le faire ?), mais j'aimais un peu plus les Stones. Et si je chantais *Revolution* avec John (ou je m'imaginai chanter *Revolution* avec John), comme tout le monde, je préférais *Satisfaction* de Keith et Mick, et je le chantais avec énergie dans le sous-sol chez nous. Cela était d'autant plus étrange que malgré la bouderie de rigueur de mon adolescence, je n'ai jamais pensé que *I*

*can't no satisfaction*, avec ou sans l'erreur grammaticale était vrai de moi ; j'avais plaisir à crier l'insatisfaction au milieu des plaisirs et de l'aisance petite petite-bourgeoise : ma vie a été joyeuse, et elle m'a rempli de gratitude.

Mais ce trait insignifiant, j'aimais les Stones plus que les Beatles que je devais aimer, me semble avoir une grande signification, du moins pour moi. Car il est général : il est un trait de caractère. Pourquoi Bourdelle plutôt que Rodin ? Pourquoi tout en reconnaissant la grandeur de Debussy, me suis-je entiché de Satie ? Pourquoi, plutôt que les plus grands poètes que tous reconnaissent, Hugo et Baudelaire, et que j'aime moi aussi, La Fontaine est-il mon poète préféré ? Pourquoi comme tout le monde mettrais-je Montaigne au sommet de l'Olympe philosophique, tout en aimant un plus son ami à demi oublié La Boétie ? Ou encore pourquoi entre Platon et Xénophon, suis-je lecteur assidu du second, qui est dans les faits second, voire secondaire ? Pourquoi suis-je fana fini du Titien et non pas de Vinci ou de Michel-Ange comme tout le monde ?

Ce n'est pas important, je le sais et je le répète, mais ça m'intrigue et même me fascine. Quand j'essaie de comprendre, et de me psychanalyser, je conclus que c'est sans doute par esprit de contradiction ou par ressentiment secret. Il me semble que cela vient aussi, c'est un peu plus respectable en tout cas, du sentiment qu'il faut nuancer, et que nous avons tendance à simplifier pour aller plus vite et au plus vite, pour entrer dans les pantoufles de l'opinion, et qu'on a tout à gagné en se disant : « Oui, mais encore. »



Ça ne vous intéresse pas vraiment? Je vous comprends: je passe à la description de la journée, dans l'espoir de dire des choses plus importantes du fait que je suis à Paris et que Paris est importante dans l'histoire du monde et du monde de l'art.

Avant de partir pour l'Europe, nous nous étions entendus: les musées, de Paris en particulier, feraient moins partie de notre voyage que par le passé. Tant pis pour le Louvre et les musées de Rodin et de Picasso et ainsi de suite, et tant mieux pour les rues et parcs et personnages loufoques de tous les jours. Mais il y avait une exception: le musée d'Orsay, que j'ai visité chaque fois que je me suis trouvé à Paris. Ne pas y aller, c'est comme ne pas chercher la tour Eiffel ou le Sacré-Cœur de l'œil quand on se promène; ce m'est impossible. Donc hier, il s'agissait de faire le Paris monumental classique et finir avec le musée d'Orsay.

Mais comme d'habitude nous avons commencé lentement. (J'aime bien cette paresse parisienne: vous l'ai-je dit?) Donc petit-déjeuner, brèves courses, ordi, conversations entamées, brisées et entassées, télé pour râler contre Miss Météo ou pour savoir ce qui se passe dans le monde (encore les séquelles des grandes pluies, et des conflits politiques entre l'Italie et la France, mais préparatifs fébriles pour la messe de Johnny à la Madeleine (si, si, un reportage d'une bonne quinzaine de minutes; on croit rêver, puis on apprend que demain cela occupera toute la matinée au poste BFM, qui fait de l'information mondiale et locale en boucle)). Mais bon, il faut sortir, et pour sauver nos jambes et

conserver de l'énergie, ce sera le métro.

Nous sortons de la station de métro, et nous tournons le coin à dix pas, et paf: le Trocadéro et la tour Eiffel. Et pour que l'effet soit meilleur encore, dans le bassin du Trocadéro, les canons à eau lançaient leurs jets géants haut dans les airs. C'est toujours le fun de voir la tour Eiffel; je voudrais vous dire le contraire que je ne le pourrais pas. Et je me demande chaque fois, et cette fois aussi, comment il se fait qu'il y a eu cette fusion entre un gros objet métallique, un jouet pour mécano géant, et une ville comme Paris. Car Paris et la tour, ce mariage ne date que de cent ans; Paris était bien Paris avant 1890, et pourtant Paris est moins Notre-Dame ou la Sorbonne ou même le Louvre que la tour Eiffel; cela est maintenant axiomatique.

J'ai toute sorte de théories là-dessus (j'ai des théories sur tout), mais il y a d'abord le fait brut. Et le fait brut était encore une fois que sur l'esplanade du Trocadéro, il y avait bien des centaines de personnes qui se photographiaient, *s'ego-portraitisaient*<sup>41</sup> ou, tout simplement, regardaient cette belle chose. (Il est de rigueur de créer l'illusion photographique qu'on retient la tour de Pise de sa main; de même, il est de rigueur

---

41. Le néologisme est audacieux, mais l'activité est si générale qu'il nous faudra bientôt un verbe, qu'il nous faut déjà un verbe. Voilà ma suggestion: *ego-portraitiser*. C'est déjà mieux que *selfiser* que voudront imposer les Français. Et cela me fait penser aux verbes fous du *Paradiso* de Dante: *transumanarsi* (se transhumaniser), *intrearsi* (s'en-trois-er), *intuarsi* (s'en-toi-ser), *inmiarsi* (s'en-moi-ser), ou *inluiarsi* (s'en-lui-ser); il y en plus d'une quarantaine, si j'ai bien compter. Et que dire de Kant et de Heidegger.

de feindre tenir la tour Eiffel par le bout des doigts, du moins en photo : ce qui veut dire qu'il y a tout plein de gens qui ont une main dans le vide, alors qu'un copain, ou une copine, est étendu par terre avec une caméra, ou un iPhone, en train de créer l'illusion par un effet de contre-plongée. J'ai tenu à ne pas le faire : on a de ces hontes...)

Puis, après un moment de repos pour regarder la faune qui nous entourait (et dont nous faisons partie : «Regardez ces deux petits vieux qui regardent les autres ; le monsieur à cheveux blancs avec un sac à dos de rigueur et pantalons courts de touriste est particulièrement comique!»)... Je recommence : après un moment assis en face de la tour Eiffel, nous avons suivi la Seine pour arriver lentement, lentement au musée d'Orsay à temps pour la Nocturne, soit la visite du jeudi après 18h, qui coûte un peu moins cher et qui, je l'espérais, serait un peu moins achalandée que d'habitude.

Ce qui veut dire qu'en chemin, nous avons pu examiner le trafic constant sur la Seine avec ses bateaux-mouches bondés de gens qui nous envoyaient la main (j'ai vu, entre autres, le Catherine-Deneuve, le Yves-Montand, et le Jean-Gabin : ils sont comiques, ces Parisiens), avec ses chalands énormes qui montent et descendent pour nourrir et fournir cette grande grande capitale, avec ses nombreux bateaux-restaus où un repas doit coûter une beurrée, comme on dit (je n'ose même pas examiner la carte et noter les prix).

Puis, il y a eu les autres vues majestueuses obligatoires,

comme le pont Alexandre III (mon préféré) et les Grand et Petit Palais qui donnent sur les Invalides. Ou comme le pont de la Concorde (qui, construite avec les pierres de la Bastille et donnant sur l'Assemblée Nationale depuis la place où on guillotina à tour de bras) aurait pu s'appeler le pont de la Discorde, puisqu'il a été appelé le pont Louis XVI, puis le pont de la Révolution (par laquelle on a mis à mort Louis XVI), puis le pont de la Concorde (pour fêter la fin de la Terreur), puis le pont Re-Louis XVI (décision des maîtres de la Restauration), puis enfin le pont de la Re-Concorde quand on a viré les rois pour de bon. Paris est une ville qui humilie ou qui donne la folie des grandeurs, qui tue ou qui immortalise, ou peut-être les deux à la fois et en même temps et par les mêmes événements et les mêmes monuments.

En tout cas, étape par étape, nous nous rapprochons du musée d'Orsay : nous y arrivons quelques minutes avant 18h ; nous nous mettons sagement en ligne pour acheter nos billets. « Tiens, il n'y a personne au guichet, et une préposée est libre. On y va... Deux billets, s'il vous plaît. Hum, n'y a-t-il pas une réduction pour la Nocturne ? Ah, d'accord, c'est dans quatre minutes. Bon, et donc ? Ah ! Il faut revenir dans quatre minutes. D'accord. » On est fonctionnaire français, ou on ne l'est pas ; on est cartésien, ou on ne l'est pas. Mais il devait avoir une Sicilienne dans le groupe des préposés, parce qu'à 17h58, une dame nous a fait signe, à nous deux et à 40 Japonais, pour dire qu'on pouvait avancer et acheter des billets pour la Nocturne et tant pis pour la règle. Perte totale : 2 minutes.

Nous voilà donc dans cette ancienne gare si belle en elle-même et si pleine d'objets que j'adore. Il nous a semblé qu'il y avait beaucoup plus de place pour la sculpture, et nous avons *perdu* du temps au premier étage avec tout plein de choses que je n'avais jamais vues. Muriel aime surtout la sculpture, et je suis devenu avec les années plus sensible à cet art. (Merci, Monique ; merci, Muriel.) J'ai surtout aimé une œuvre qui s'appelle *Aristote enfant*, ou *La Jeunesse d'Aristote*. J'entends encore Muriel me dire : « Mais c'est Théodore ! » Ha ha ha ! Le pauvre, avec son père philosophe, il va en porter un poids. Muriel a pris tout plein de photos : l'œuvre est d'une finesse remarquable. Je suis tenté par l'adjectif québécois *cute*, mais ça serait mal faire, et mal dire.

Bon, le temps file : nous devons séparer les tâches ; Muriel continuera à l'étage supérieur du rez-de-chaussée, et moi, j'irai, plus haut, dire bonjour à mes toiles préférées en cherchant à découvrir du nouveau. À la longue, je me suis trouvé au cinquième étage où se trouvaient l'essentiel des œuvres impressionnistes, des centaines de tableaux de Manet, de Monet (je le préfère à l'autre), Cézanne, Degas et Renoir et tous les autres. À la fin, j'avais le tournis, comme chaque fois. Je tiens quand même à signaler un comportement qui m'irrite : l'égoportrait devant une œuvre. Je ne compte pas le nombre de fois que j'ai vu quelqu'un (une femme d'ordinaire, ce qui me vaudra les accusations réglementaires) qui, sans regarder la toile, si ce n'est pour bien se placer, se faisait photographier à côté de, ou mieux encore : devant, mettons *Les Jeunes Filles au piano* de Renoir, ou *l'Autoportrait* de Van Gogh, ou autre

chose encore. Un égoportrait devant l'Autoportrait de façon à faire disparaître le second dans le premier : il faut le faire...

Hum... Et puis qu'est-ce que je fais en parlant de tout cela? Ceci n'est-il pas un égoportrait en mots devant *Les Racleurs de parquet* de Caillebotte. Je fais mieux de ne pas trop y penser, et de continuer mon égoportrait en vous parlant de deux deuxièmes qui sont devenus mes premiers de la soirée.

Je connaissais Millet, et j'aimais les deux ou trois toiles que je connaissais de lui. Mais cette fois, j'en ai vu une bonne quinzaine, et je me suis rendu compte que ce que j'aimais le plus et depuis longtemps *Les Glaneuses*, est une sorte de perfection : Millet réussit tout à fait là ce qu'il tentait chaque fois par les autres toiles : célébrer la nature comme un bon rousseauiste, mais la nature humanisée, soit les champs, et surtout les gens humbles, mais dignes, forts mais faibles, et usés, voire rapés, par leur tâche dont on peut voir un exemple dans le sujet de la toile.

Et puis il y a eu, à l'autre bout de la perspective impressionniste, Bonnard. Même chose pour lui : je connaissais quelques toiles que j'aimais bien, mais suite à l'examen d'une bonne vingtaine de ses œuvres, j'en ai senti la logique, et le sens, un peu mieux. Cette simplification par une quasi-caricature, ce choix esthétique, c'est une sorte d'impressionnisme au carré : ce n'est plus le jeu de la lumière qui l'intéresse, c'est le jeu du réel qui appelle à être interprété et à être réinterprété. J'ai revu avec plaisir (et tristesse, car

comment ne pas être attristé devant cette toile) *Homme/femme*. Mais cette fois, je le voyais, c'était partout dans ses œuvres. Cette peinture, comme les *Glaneuses* de Millet, est l'accomplissement des efforts de Bonnard.

<http://mieux-se-connaître.com/2010/10/lhomme-et-la-femme-de-pierre-bonnard/>

Et voilà mon trait de caractère ressort : je parle peu des grands officiels, et je focalise sur des seconds. Je ne changerai jamais. Mais il se fait tard, et il faut retrouver Muriel et rentrer. Nous nous sommes donc retrouvés (avec un peu de difficulté parce que nous étions séparés depuis près de 90 minutes), nous avons trouvé la bouche de métro, nous avons abouti chez nous, nous avons acheté de quoi dîner, nous avons jaser, nous avons mangé. Il se faisait si tard (diable, c'était une nocturne, avec les conséquences idoines), que je me suis couché après quelques minutes : à la télé, on parlait du mur de verre qu'on plaçait devant la tour Eiffel pour la protéger contre les attaques par camion suicide ; on annonçait encore et toujours qu'il y aurait messe à la Madeleine pour Johnny et ses fans, avec de ses chansons, mais des mots différents ; on promettait d'être là demain et de diffuser la messe pour ceux qui ne pourraient pas être là. « Que je t'aime, que je t'aimeuu, que je t'aime... Que je t'aime, que je t'aimeuu, que je t'aime. »

Quelle chanson proposée à la fin ? Je vais changer de registre : pas de chansonnette française, mais de la musique française, de la musique française à l'espagnol

(peut-être pour rappeler Bernard et Monique qui doivent être rendus à Barcelone à l'heure qu'il est). Un peu avant de partir pour l'Europe, j'ai reçu Rosie et ses quatre enfants. Et avant de les gaver de tortellini, j'ai demandé de faire une expérience musico-pédagogique. Je leur ai demandé d'écouter une pièce musicale de 15 minutes ; comme ils aiment bien les tortellini, ils ont accepté. Je leur ai fait entendre une vidéo enregistrée depuis le poste de musique *Mezzo* ; il s'agissait du *Bolero* de Ravel. Laurent n'a pas aimé et protestait après 4 minutes ; Henri a tenu plus longtemps, et parce qu'il est un charmeur, il a retenu ses commentaires, mais se vautrait sur le sofa ; Juliette et Théodore, les deux plus grands, ont écouté jusqu'à la fin, mais si je me souviens bien, Juliette a remarqué que ça se répétait beaucoup. Les tortellini ont été bien bons. Mettons que mon expérience pédagogique n'a pas prouvé grand-chose, si ce n'est qu'on peut ennuyer son public assez rapidement. Ce qui est une constatation qui devrait être plus présente à mon esprit qu'elle ne l'est.

Ravel est un musicien français, et il me semble que ces expérimentations (ses succès et ses échecs) rappellent un peu les expérimentations des pré-impressionnistes, post-impressionnistes et autres nabis. Et il n'y a plus de mots. C'est déjà ça de pris.

<https://www.youtube.com/watch?v=dZDiaRZy0Ak>



**Cinquante-et-unième livraison.**  
**Le vendredi 15 juin.**  
**Sur la mort, le pot et Gabrielle Roy.**

Le titre indique que tout est mêlé dans ma tête : c'est sans doute le premier effet de notre retour imminent : j'ai fait des rêves fous cette nuit et j'ai mal dormi ; ce sera sans doute le cas demain itou, dans la nuit du samedi au dimanche ; c'est toujours la même chose quand je m'appête à voyager et surtout à prendre l'avion. En tout cas, il faudra gérer tout cela non seulement dans les faits, mais dans les mots. En ces derniers jours, je vais sauter d'un sujet à un autre, parce que c'est un peu comme cela dans le réel, mais aussi dans ma tête.

Aujourd'hui vendredi, on a fêté Johnny à la Madeleine, et pendant ce temps, de l'autre côté de la Manche, les Anglais enterraient Stephen Hawkins auprès de Newton. On a les morts et les fêtes qu'on a, et qu'on veut. Durant notre dernière journée complète à Paris, Muriel et moi avons visité des cimetières : ceux de la Villette et le cimetière de Belleville. C'est une des vérités pratiques du Paris touristique, et peut-être même du Paris des Parisiens : il faut visiter des cimetières ; par le passé, nous avons fait, et plus qu'une fois, les trois grands : le Père-Lachaise, le Montmartre et le Montparnasse. Il n'y a là rien de lugubre ; nous le faisons régulièrement chez nous et partout où nous visitons, et nous pouvons affirmer qu'il y a des différences claires, par exemple, entre les Mexicains, les Siciliens et les Français quand

il s'agit de la vie avec leurs morts. Et si je peux me permettre un retour par chez nous (chose que je fais de plus souvent à mesure que le temps avance) le plus beau cimetière de Québec est le cimetière Saint-Charles, et ce malgré les attaques régulières des truands. Je ne comprends pas les gens dont le plaisir est de salir, de taguer et de jeter par terre. Ou si je les comprends, je devine qu'ils ont des âmes faibles qui sont dérangés par ce qui est serein, beau et respectueux, ce qui est propre et qui est pour eux comme un reproche. J'aime bien le vieux mot *pusillanime*: ils sont des pusillanimes, et petits de l'âme, ils se vengent sur ce qui les dépasse et leur fait peur.

Mais cette fois-ci, nous nous sommes interdits la solution facile d'aller visiter les tombes de France Gall et Dalida, de Simone Sartre et Jean-Paul de Beauvoir (on est toujours le truand de quelqu'un, ou il y a toujours un tagueur au fond de soi) ou d'Héloïse et de Jim Morrison. Nous avons choisi deux cimetières relativement petits (les seconds seront les premiers) remplis de personnes inconnues. S'il est permis de parler ainsi, ils étaient coquets.

Je recommence. Comme d'habitude, nous avons paressé. Cela m'a permis de suivre l'actualité à la télé, et de découvrir, ce que je savais déjà, et donc de redécouvrir que la politique est la même partout. En tout cas, dans le dossier de l'immigration illégale, Macron a changé de discours: ce matin, il était tout mielleux avec le président du conseil Conte, lui qu'il vilipendait il y a à peine 48 heures. On dirait Trump qui se met en colère le mercredi matin, se calme le

jeudi soir et répète la contradiction, et son contraire, le vendredi après-midi. En tout cas, je crois que seuls les Allemands et les Français pourront régler le problème (ces deux peuples sont pour ainsi dire l'Europe), mais ceci semble sûr : Macron et Merkel ont entendu le ras-le-bol italien. Il est possible que le cauchemar se règle : il faudrait que l'Europe prenne une décision politique et non économique. On verra bien...

[https://www.francetvinfo.fr/monde/europe/migrants/direct-les-migrants-de-l-aquarius-en-route-pour-l-espagne-le-chef-du-gouvernement-italien-attendu-a-l-elysee\\_2803049.html](https://www.francetvinfo.fr/monde/europe/migrants/direct-les-migrants-de-l-aquarius-en-route-pour-l-espagne-le-chef-du-gouvernement-italien-attendu-a-l-elysee_2803049.html)

Pour aller des grands de ce monde aux petits de ce récit, nous, nous sommes partis vers midi pour atteindre le cimetière de Villette par métro. Comme nous n'avions pas mangé, nous nous sommes arrêtés dans un restau chinois : il faut croire que les Chinois ne sont pas capables d'assurer la stabilité de leur cuisine aussi bien que le fait la compagnie McDo. C'est du moins mon avis, et Muriel est d'accord : la cuisine sino-française est différente (et meilleure) que celle qu'on a goûté ailleurs. En tout cas, si je ne voulais pas recommander le *Couronne d'or* pour sa cuisine, il faudrait que je le fasse pour l'amabilité de leurs serveurs. J'y ai perdu mon iPhone parce que... parce que je suis un idiot. (Demandez à Muriel : elle vous expliquera en long et en large.) Et quand nous sommes revenus vingt minutes plus tard, le restau venait de fermer et le resterait jusqu'à 18h. Énergique et décidée comme toujours, Muriel a téléphoné, et le garçon qui nous servait (qui sans doute ne vivait pas loin) est

revenu pour me rendre mon bidule. Et voici le clou du récit : il a refusé une récompense. Oh la la !

Pour reprendre enfin, nous avons visité nos deux cimetières, nous avons pensé à tous ces gens qui comme nous aimaient, et pleuraient, et riaient ; nous avons admiré certaines tombes et vu que certains écrivaient sur les monuments « Nous ne t'oublierons jamais » mais faisaient bien peu pour le prouver ; nous avons compris que même dans la mort, il y a des gens qui font les choses bien et d'autres qui sont, comment dire, des incapables.

Puis, nous avons visité quelques parcs remplis de vivants et d'enfants et de parents pour ajouter à notre liste et pour nous reposer, par exemple, le temps de manger un pâtisserie. Puis, ce fut le métro pour rentrer plus vite et reposer nos jambes déjà lourdes. Or sur la rue Amelot depuis la sortie du métro République, nous avons vu une file étonnante devant un commerce qui s'appelle *Cofyshop* : des jeunes, des vieux, des hommes surtout, mais quelques femmes, et tous ces gens avec un je ne sais quoi d'ordinaire, mais de différent. J'ai dit à Muriel : « On dirait une clientèle de *trippeux*. » Et j'avais raison ! Comme je l'ai appris en allumant la télé pour savoir comment Macron et Conte s'étaient comportés : la première nouvelle de BFM ne portait pas sur les immigrants et la crise politique européenne, mais sur les *trippeux* parisiens qui visitaient le commerce de la rue Amelot.

<https://www.capital.fr/entreprises-marches/cannabis-le-premier-coffee-shop-a-ouvert-ses-portes-a-paris->

1292234

<http://www.leparisien.fr/paris-75/le-commerce-de-haschich-fait-fureur-a-paris-09-06-2018-7762596.php>

Et pour rappeler mes Rolling Stones, bons deuxièmes, je me souviens qu'on avait voulu, il y a bien des années, les inculper pour possession de stupéfiants. Fidèles à leur image, ils avaient fait des pieds de nez à l'Establishment, et ce dernier s'est vengé sans doute. Mais les Stones leur ont servi un avertissement dès 1967. Les chansons qui suivirent les arrestations décrivaient le monde huppé de Londres qu'ils fréquentaient. Ils disaient aux politiciens, aux avocats et au magnats de la presse : nous prenons peut-être de la drogue, mais nous le faisons avec vos enfants, vos filles qui couchent avec nous et vos fils qui veulent être nous.

Mick a dit : « Un jour, bientôt, on considèrera la consommation du cannabis comme on considère aujourd'hui la consommation du chocolat et de l'absinthe (lesquelles substances ont été des contrôlées et même interdites autrefois). » Et cette année, cinquante quelques années plus tard, Justin Trudeau, dont la mère a fleureté, et aurait couché, avec Mick, a changé la loi canadienne.

<http://www.openculture.com/2013/07/mick-jagger-defends-the-rights-of-the-individual-after-his-legendary-1967-drug-bust.html>

En tout cas, voilà que je rentre chez moi et que la

grande expérience canadienne est sur le point de démarrer. Il m'a semblé que cette queue sur la rue Amelot était un signe du ciel, ou un autre message des anges. Ce qui ne veut pas dire que je comprends grand-chose à la question. Je n'ai jamais pris de mari, ou d'autres substances de ma génération : je me dope au vin et au vélo. Mais je suis un peu inquiet pour mes petits-enfants qui auront à vivre dans un monde qui offrira ce produit dans un *cofyshop* québécois. En revanche, je ne suis pas du tout inquiet pour les institutions politiques qui ont trouvé une nouvelle façon de taxer les citoyens et surtout les plus pauvres : le seul débat, ou presque, que j'ai vu se faire entre les hommes politiques canadiens a porté sur la division des taxes qui se récolteront à même les ventes : les municipalités et les provinces se plaignaient du pouvoir fédéral qui ne leur offrait pas une part suffisante. Monsieur Trudeau souriait, et disait que le Canada était un pays merveilleux.

Je reviens bientôt au pays, vous l'ai-je dit ? Demain, samedi, nous ne ferons pas de grands mouvements, et à 16h, nous serons sagement à l'hôtel Ibis près de l'aéroport Charles-de-Gaulle, comme chaque fois. Mais j'y suis déjà dans ma tête. Et pendant que Muriel mettait de l'ordre dans les dernières photos, puis de l'ordre dans nos valises, je me mettais à penser à chez nous, et donc à Gabrielle Roy.

Je vis juste au-dessus de la Bibliothèque Gabrielle-Roy, en basse-ville. Je trouve comique qu'un Québécois d'adoption, ex-Manitobain, vive près de la seule institution qui porte le nom de la plus grande

romancière/nouvelliste du Québec, de la plus grande journaliste du Québec, et de la plus grande mémorialiste du Québec, alors que celle-ci ne se disait pas une Québécoise, mais une Manitobaine. Et comme j'étais à Paris, j'essayais de me souvenir ce qu'elle a ressenti quand elle a découvert la France (c'est raconté par elle dans la *Détresse et l'Enchantement*) et comment elle a vécu son triomphe français grâce à *Bonheur d'occasion* (c'est raconté dans sa biographie *Gabrielle Roy : une vie*, écrite par François Ricard). En somme, je m'imaginai à Québec pour mieux m'imaginer avec elle à Paris. Mise en abyme quand tu nous tiens...

Mais c'est là des réflexions bien trop littéraires comme me le rappelle la télé. Car demain ce sera le match entre les Bleus et les Soccerroos, soit entre la France et l'Australie. Ce qui veut dire que nous quitterons un pays dont les citoyens seront de joyeux lurons (mais avec tout plein de gens critiques au sujet du jeu de leur équipe : nous sommes en France) ou de suicidaires en sursis (une défaite de la France, voire un match nul, serait un désastre national : une éventuelle grève estivale à la SNCF ne serait rien en comparaison).

Bon comment finir tout ceci avec une chanson. Depuis quatre jours à Paris, il fait très frais, et il pleut. On se croirait ailleurs, mettons à Québec. Il faut se changer les idées en quittant pour rentrer ; il faut penser à un été, un vrai ; il faut se souvenir de la chaleur écrasante de la Sicile. Donc il faut chanter *Summertime* avec Fitzgerald et Armstrong. Quand je pense que ces grandes voix sont silencieuses, que ces grands artistes morts, comme Gabrielle Roy est morte et silencieuse, je

suis triste ; puis quand je les écoute par-delà la mort grâce à la technique, quand je prends en mains *Fragiles Lumières de la terre*, ou que je reprends en mains pour la énième fois cette collection de chroniques, je suis heureux ; je suis rempli de gratitude.

[https://www.youtube.com/watch?v=lnXLVTi\\_m\\_M](https://www.youtube.com/watch?v=lnXLVTi_m_M)

<http://www.editionsboreal.qc.ca/catalogue/livres/fragiles-lumieres-terre-705.html>

P.S. En lisant ce texte, comme elle fait chaque fois, Muriel, m'a parlé d'une chanson qu'elle aime bien. Elle me l'a fait entendre ; elle m'a fait voir la vidéo. Bon... Je cède : elle intervient directement dans ce texte... Elle entre partout celle-là. J'espère que vous aimerez : un autre chanteur *kétaine* française : après Dalida, et avant Joe Dassin, il y aura Christophe Maé. Ça vaut bien tous les *Don't Worry Be Happy* de ce monde.

<https://www.youtube.com/watch?v=m5qXr9lLdWA>



**Cinquante-deuxième livraison.**

**Le samedi 16 juin.**

**Il y a un boutte à toutte, comme aurait dit Raoul Duguay.**

Rosie a offert de nous chercher à l'aéroport Jean Lesage quand nous rentrerons dimanche. Mais en arrivant il y a mille et une choses à faire, et le vol lui-même est si fatigant que nous préférons rester dans notre bulle de solitude à deux pour ne *replacer* chez nous. Puis lundi, nous rentrons dans la vraie vie : Mu et son boulot, moi et mes cours. Ce sera donc dimanche la transition et la fin de l'aventure et la fin de l'écriture de ce voyage en Italie (et en France) ; ce sera la vie dans un sas, pour ainsi dire.

Au fond, il y a eu Montaigne et son *Journal de voyage*, et Goethe et son *Voyage en Italie*, ou Chateaubriand et son *Itinéraire*, et il y a maintenant *Heureux qui comme Ulysse a fait un long voyage*. Je vous taquine évidemment. D'abord parce que je n'ai jamais lu le texte de Goethe (mais j'avoue que je vais me te vous le lui nous lire ; ça doit se trouver quelque part sur Internet ; je le commencerai dans l'avion, tiens). Sans parler de l'*Itinéraire*, et pour ce qui est du livre de Montaigne, je l'ai lu quelques fois, et je trouve que c'est un petit chef-d'œuvre. J'aime tout plein d'aspects de la chose : j'aime que Montaigne assume peu à peu son texte : ce n'est d'abord qu'un résumé de journées, dicté à son secrétaire, avant qu'il ne prenne en mains son écriture, faite jusque là pour ainsi dire par personne, et

mains, interposée ; j'aime qu'il passe du français à l'italien pour revenir au français quand il entre en Italie puis revient en France ; j'aime que c'est un texte inclassable où Montaigne met un peu de tout : de la météo, des bulletins médicaux, des anecdotes, des observations sociologiques, historiques ou esthétiques, et surtout tout plein de détails sur ce qu'il pense et ressent ; je ne manque jamais d'être touché quand il raconte comment un matin, il est si bouleversé par un souvenir de son ami Étienne de La Boétie, venu d'il ne sait où, qu'il ne peut pas continuer et doit se remettre physiquement d'une sorte de maladie de l'âme ; j'aime qu'il nous apprend qu'il avait apporté avec lui la première édition des *Essais* et qu'il s'est fait enlever le livre par la censure romaine. Le texte est inclassable, et pourtant il se tient d'un bout à l'autre, un peu comme les *Essais* d'ailleurs. Après l'expérience de mon maigre journal de voyage qui se termine bientôt, il me semble que je comprends mieux ce que faisait Montaigne. Lui aussi se plaint des trahisons de la mémoire et de sa tentative (son essai) d'y remédier. J'ai déjà relu des jours du début de notre odyssée, et je suis heureux d'avoir fait l'effort. Surtout que l'effort est sur le point de finir.

Cela me fait penser à l'étrange pouvoir de la musique et de la voix humaine : par ces deux moyens la mémoire est stimulé d'une façon toute particulière, et le passé revient avec plus de force, et nous saisissons soudain la texture de ces expériences. Ainsi, je ne peux jamais entendre certaines pièces de musique, certaines chansons, sans me retrouver je ne sais comment à tel endroit, à telle date en train de ressentir telle émotion,

et il pleut ou il fait soleil, et il y a un arbre ici, ou la neige est toute fraîche ; je perçois avec plus de densité, ou plutôt tout me renvient avec plus de force et de présence. Et s'il faut cueillir dès aujourd'hui les roses de la vie, comme disait l'autre, c'est pour s'en souvenir et les faire revenir quand on sera bien vieux le soir à la chandelle comme si on en est encore jeune au soleil de midi.

<https://www.poetica.fr/poeme-90/pierre-ronsard-quand-vous-serez-bien-vieille/>

Et donc quelle chanson devrait servir en ce dernier jour complet à Paris ? Il me semble qu'il n'y a qu'un seul candidat digne de la tâche : Jos Dassin, le Dalida masculin. J'assume ma *kétainerie*, et je suis intrigué plus que jamais par le pouvoir de ce petit jukebox que chacun a au fond du cœur.

[https://www.youtube.com/watch?v=\\_PDABGJb2og](https://www.youtube.com/watch?v=_PDABGJb2og)

Je m' baladais sur l'avenue,  
Le cœur ouvert à l'inconnu.  
J'avais envie de dire « bonjour »  
À n'importe qui.  
N'importe qui, et ce fut toi ;  
Je t'ai dit n'importe quoi :  
Il suffisait de te parler  
Pour t'apprivoiser.

Aux Champs-Élysées, aux Champs-Élysées...  
Au soleil, sous la pluie,  
À midi ou à minuit...

Il y a tout ce que vous voulez  
Aux Champs-Élysées.

Tu m'as dit : « J'ai rendez-vous  
Dans un sous-sol avec des fous  
Qui vivent la guitare à la main  
Du soir au matin. »  
Alors je t'ai accompagnée ;  
On a chanté ; on a dansé ;  
Et l'on n'a même pas pensé  
À s'embrasser.

Aux Champs-Élysées, aux Champs-Élysées...  
Au soleil, sous la pluie,  
À midi ou à minuit...  
Il y a tout ce que vous voulez  
Aux Champs-Élysées.

Hier soir, deux inconnus,  
Et ce matin, sur l'avenue  
Deux amoureux tout étourdis  
Par la longue nuit.  
Et de l'Étoile à la Concorde,  
Un orchestre à mille cordes,  
Tous les oiseaux du point du jour  
Chantent l'amour.

Aux Champs-Élysées, aux Champs-Élysées...  
Au soleil, sous la pluie,  
À midi ou à minuit...  
Il y a tout ce que vous voulez  
Aux Champs-Élysées.

Et je commence le récit du jour pour bientôt finir. Aujourd'hui, il était question que nous ne fassions rien, rien d'autre que de quitter notre appartement rue Amelot, déposer nos valises à la Gare de Paris-Montparnasse, voir un film idiot et nous rendre à l'hôtel Ibis à côté de l'aéroport Charles de Gaulle.

Les choses ont bien commencé, et nous sortions propres et organisés à 10h, la clé laissée sur la table et un message envoyé à notre proprio : ont raison ceux qui devinent que cette efficacité est le résultat des efforts, considérables, de Muriel plutôt que de ce que j'ai fait. Mais dans l'autobus, les choses se sont tout de suite compliquées, et la vie nous a rendus moins sages. En tout cas, en chemin vers la gare, dans l'autobus, entourés de Parisiens dont certains partaient pour la fin de semaine, nous avons vu un marché d'antiquaires devant l'église Saint-Sulpice, et nous avons changé de programme : nous le visiterons avant de partir tout à fait. De plus, notre efficacité initiale a fait qu'une fois les valises en consigne, nous avons une bonne heure à perdre avant le film. Donc nouveau changement de programme : nous ferons un petit tour (un dernier *giro* dans notre *giro*) pour passer devant notre ancienne adresse sur la rue Falguière. Puis, ça s'est fait si vite et cela fut si plaisant et inutile que nous avons décidé d'ajouter du nouveau au nouveau : tant qu'à faire, pourquoi ne pas visiter l'église Notre-Dame-des-champs ? Elle est juste là à côté du cinéma... Nous ne l'avons jamais vue ; après l'orgie italienne, nous avons été bien sobres en visite d'églises.

Et la récompense a été immédiate. Quelle belle chose,

quelle chose non baroque, quelle chose non italienne. Elle offre une sorte de simplicité française, une sorte de foi chrétienne *cartésianisée*: tout est à sa place, tout est uni, il n'y a que des lignes pures, et les vitraux laissent entrer tout plein de lumière, car le soleil vient de pointer sur Paris après bien des jours de grisaille. Il y a surtout peut-être une série de tableaux de la vie de la Sainte Vierge qui m'a bien plu : c'est une sorte de livre d'images pour grands enfants ; il y a un style uni, un ton serein, et les morceaux sont placés de façon à créer un récit cohérent et facile à suivre, le tout avec une rappel de grandeur à la manière de Louis XIV.

Mais il faut retourner aux choses sérieuses, soit notre projet officiel de la journée. Pour faire contraste avec notre voyage européen, nous avons décidé de retourner en Amérique avant de retourner en Amérique, et ce par le biais la dernière livraison des braqueurs *Ocean*. Après les mecs beaux et comiques qui se présentent dans le récit #11, #12 et #13, soit la même histoire racontée de façon de plus en plus compliquée, la machine hollywoodienne post-Weinstein nous a donné droit à ces dames d'*Ocean's 8*, avec #9 et #10 en perspective, soit quand ce film aura gagné ses règlementaires quelques centaines de millions. Assis dans un fauteuil de cinéma, dans cet univers d'images léchées et de récits convenus, on ne se casse pas le caillou, comme dit Muriel ; on nous surprend à tout moment, mais sans nous inquiéter, parce que, pendant deux heures, on devient par procuration des braqueurs sûrs de s'en tirer, comme dit Gérard de façon compliquée ; et surtout peut-être, on évite d'être à Paris durant le premier match des Bleus, mais sans quitter

les lieux de la folie ambiante.

Nous avons vu le film, et nous sommes sortis dans la rue. En notant qu'il n'y avait pas de suicidés, j'ai conclu que la France n'avait pas perdu ; en notant que la liesse hystérique collective n'était pas au rendez-vous, j'ai deviné que le match avait été plus serré que ce qu'on avait annoncé. Ouf, une sorte de juste milieu... Pour nous, il s'agissait de perdre du temps ou de remplir les quelques heures qui restaient en passant à Saint-Sulpice pour le marché des antiquaires. J'avoue que ce fut décevant, mais pas l'église que nous avons visitée d'abord. J'y ai vu les mêmes grandeur et simplicité sur le plan architectural, mais avec une chapelle des anges à la manière de Delacroix qui m'a bien fait plaisir : un peu plus et j'entendais des voix. En revanche, les anges de Delacroix ne sont pas des voix, mais des corps, et des corps violents. Par son utilisation du mouvement et de la couleur, Delacroix est un maître. Et il donne bien du plaisir. J'ose dire que c'est meilleur que *Ocean's 8*.

En tout cas, voici une vidéo que je trouve bien bonne.

<https://youtube/OfKKgTeWiFU>

Et voici une analyse bien faite et plus savante que la mienne (vous lirez cela pour préparer votre propre voyage et votre propre visite).

[https://fr.m.wikisource.org/wiki/Beaux-Arts\\_-  
\\_La\\_Chapelle\\_des\\_Saint-Anges\\_à\\_Saint-Sulpice\\_-  
\\_M.\\_Eugène\\_Delacroix](https://fr.m.wikisource.org/wiki/Beaux-Arts_-_La_Chapelle_des_Saint-Anges_à_Saint-Sulpice_-_M._Eugène_Delacroix)

Il fallait manger, ce fut fait, et il fallait récupérer nos valises, c'était encore à faire. Nous avons fait une dernière promenade par les rues cette fois ensoleillées de Paris ; nous nous sommes même promenés dans le cimetière Montparnasse pour dire bonjour, encore une fois, à Sartre et sa Simone, à Baudelaire et son beau-père détesté, à ce grand pessimiste Cioran et à quelques autres ; nous avons *fait* un dernier parc, le jardin Atlantique ; nous avons été récompensés par de bien jeunes et bien blondes Parisiennes qui nous offraient une danse hindoue, nus pieds, attifées qu'elles étaient de saris multicolores et portant des tilaks rouges sur le front. On est multiculturel où on ne l'est pas. Je crois qu'elles dansaient une danse traditionnelle qui nous souhaitait au revoir. En tout cas, c'est ainsi que le comprendrai.

Puis nous voilà à Charles-de-Gaule, ou plutôt dans une minuscule chambre Ibis payée trop cher. Il y aura un coucher tôt, un lever tôt pour un départ tôt de manière à arriver à Québec presque à la même heure-cadran que nous partons de Paris. Alors que nos corps seront à 18h heure de Paris, nous serons au 19<sup>e</sup> étage du Fresk rue de la Couronne à 12h heures, heure avancée de l'est, si tout se passe bien. J'espère qu'il n'y aura plus de neige, mais il y aura de la brume dans mes lunettes, comme le disait Pierre Huet et le chantait Beau Dompage.



**Cinquante-troisième livraison.**  
**Le dimanche 17 juin.**  
**La question de la devise.**

Partis de notre chambre d'hôtel à 6h30, heure de Paris, nous avons poireauté pendant plus d'une heure dans le hall du Terminal 3 où se trouvait notre quai pour entrer dans un autobus qui nous mènerait à notre avion. (Les mesures de sécurité des aéroports sont sans aucun doute nécessaires, mais je me souviens avec nostalgie de l'époque où on pouvait arriver 25 minutes avant le départ d'un avion, demander un billet, le payer et partir pour Montréal depuis Winnipeg, descendre et prendre un taxi pour aboutir sur la rue Sainte-Catherine: temps total 4 heures maximum. *Crede experto.*)

Une fois dans l'avion, un service impeccable (vivent les billets Air Transat Classe Club), de la nourriture goûteuse avec de vrais ustensiles, un film excellent (*Lady Bird* est le meilleur film de l'année peu importe les prétentions de *The Shape of Water*, et l'argent que fera *Ocean's 8*, et autres grands succès) et nous voilà atterrissant sur les pistes, refaites, de l'aéroport, refait, Jean-Lesage. Quelques minutes après, nous étions dans un taxi qui nous ramenait à notre nid d'aigle rue de la Couronne. Pendant que Muriel défaisait les bagages et partait une série de lavages de linge, je remontais la rue Saint-Joseph vers le Métro pour revenir charger et remplir le frigo des premières nécessités. Soit dit en passant, la première chose que

j'ai faite en rentrant, la première ou presque, a été de me peser : malgré tout mes abus, j'ai perdu un peu de poids ; la marche, ça marche. Il s'agit maintenant de reprendre ce poids. Je m'y mettrai tout de suite.

En arrivant de Paris, nous avons gagné six heures, ou plutôt ne venons de récupérer les heures qu'on nous a prises, il y a plus de cinquante jours. Pour signaler la rentrée chez nous pour de vrai, il me faut une chanson qui me replace tout de suite au Québec, et si possible au Québec dans les années 70. Étant donné la commande, c'est tout trouvé. Il s'agit des *Ballons percés* de Serge Fiori et de Nanette Workman. Les voix de ces deux artistes monstres me touchent pour des raisons différentes, la voix fragile de Fiori et la voix puissante de la Workman ; de plus, il y a le solo de guitare de Fiori qui est un petit chef-d'œuvre (les dernières notes langoureuses me font partir), et les images de la belle femme qui suit le rythme me qui font partir plus loin encore. Je devine que les deux sont en amour... Ne le trouvez-vous pas, vous aussi ? Il faudrait que je vérifie dans d'anciennes livraisons d'*Écho Vedettes* : on trouve tout sur Internet, on doit pouvoir trouver ça aussi.

<https://www.youtube.com/watch?v=tBWSmbwDmq8>

Les paroles, je ne les trouve pas : Internet est imparfait.

En tout cas, pour finir, ou presque, il sera question de devise, de diverses devises ou de devises divers. Car il y a bien des devises.

Quand on voyage en pays étranger, on est à tout moment en train de traduire. Pas seulement quand on est en Italie ou en Sicile et qu'il faut rendre en français ce qui est dit ou écrit dans une langue qui n'est pas la sienne. Il faut traduire encore et toujours en Angleterre et en France, quand on est un Canadien bilingue et même biculturel. Car les choses se disent dans une langue donnée, mais elles s'évaluent en argent, et la devise du pays qu'on visite n'est pas celle qu'on connaît pour ainsi dire sans y penser. Il y a trois ans, en Angleterre par exemple, il fallait à tout moment doubler le prix des choses: un délicieux *fish and chips* à 10£ étaient en vérité le même *fish and chips*, tout aussi délicieux, mais qui coûtait 20\$, parce que la livre sterling valait deux fois le dollar canadien. (Soit dit en passant, le fait que l'Angleterre gardait sa devise même si elle faisait partie de l'Europe était une sorte d'annonce du *Brexit*, et de la victoire sur le tard de madame Thatcher qui disait que l'Angleterre regretterait son entrée dans l'Europe, entre autres pour des raisons économiques et démographiques. Mais Thatcher était une folle, tout le monde vous le dira.)

Et cette fois-ci, quand j'étais en Italie (avec sa Sicile qui est presque une société distincte, pour employer un concept de politique canadienne) et quand j'étais en France, même si j'ai vécu pendant plus de 6 semaines *sous* une autre devise, soit l'euro, je ne réussissais pas tout à fait à évaluer les choses, les évaluer sur le plan financier s'entend, ou je le faisais avec un léger retard qui impliquait toujours un calcul. Et je ne vous dis rien de la gêne qu'on a à farfouiller dans son porte-monnaie pour identifier et distinguer les pièces de 2€, d'1€, de

50 centimes, et ainsi de suite. En tout cas, c'est l'heure des derniers calculs, et je saurai enfin ce que ce voyage nous a coûté, et ce qu'il m'a coûté. Et peut-être surtout quand je pourrai m'en payer un autre.

Mais il y a aussi les devises, c'est-à-dire les sentences emblématiques, des villes que j'ai visitées. Ainsi par exemple, *Catania* est représentée par un éléphant (fouillez-moi : je ne sais pas pourquoi) et par les mots *Melior de cinere surgo*. Pour ceux qui au contraire de Denis sont encore et toujours un peu faibles en latin, cela donne : « Je surgis meilleure de mes cendres. » On y devine une allusion à l'Etna et aux destructions successives que cette bouilloire naturelle a fait subir aux Cantaniens. On comprend alors un peu mieux la *via Etnea* qui traverse la ville comme une magnifique cicatrice de la base de la montagne jusqu'à la mer. En tout cas, quand *Tripadvisor* traite de la rue, on n'explique pas le lien avec la devise.

[https://fr.tripadvisor.ca/Attraction\\_Review-g187888-d8723816-Reviews-Via\\_Etnea-Catania\\_Province\\_of\\_Catania\\_Sicily.html](https://fr.tripadvisor.ca/Attraction_Review-g187888-d8723816-Reviews-Via_Etnea-Catania_Province_of_Catania_Sicily.html)

À Paris, on change de devise : ça devient « *Fluctuat nec mergetur* », soit « Battu par les flots, pourtant il ne coule pas. » C'est alors qu'on comprend que la Seine est pour ainsi dire la mère de *Lutetia* (l'ancien nom gréco-romain de Paris) ; et si on remplace l'éléphant par une nef, c'est parce que le commerce, la circulation des marchandises depuis la mer Atlantique et vers l'intérieur du pays et d'abord jusqu'à Paris, est essentiel à l'existence de la capitale, et même qu'il a fait

de Paris la capitale du pays. Et alors on regarde qu'un autre œil les énormes chalands qui montent et descendent cette *via Etnea* liquide et qui semblent mettre en danger les bateaux mouches trop *cute*. Mais la devise renvoie aussi à l'histoire : Paris est la ville des révolutions et de l'Occupation, et donc le lieu que tant de vagues de l'histoire ont battu, et elle survit. Ce qui ajoute à sa beauté. Mais aussi, c'est la devise de la ville de madame Hidalgo qui est battue ses années-ci par les attaques terroristes en succession et qui refuse de plier : on met une plaque sur un mur devant le Bataclan, et on continue d'utiliser le passage Saint-Pierre-Amelot où passent des vélos, des poussettes et de vieilles dames qui ont fait leur marché du matin. C'est la vie contre la mort, et la vie gagne.

Et Québec là-dedans ? Par chez nous, ça donne « *Natura fortis, industria crescit* », et on voit des clés croisées et un bateau et l'inscription française « Don de Dieu feray valoir ». J'y vois des allusions à Samuel de Champlain, à ces fous de Dieu qui ont fait le Canada, et ont fait de Québec la clé d'entrée du Canada, et à la rudesse de la nature par chez nous (ce n'est vraiment pas la Sicile) et à l'énergie des gens qui y vivent et qui s'entêtent à jeter des villages, comme dit Vigneault.

Mais, ce sont là des devises politiques, et chacun de nous a une sorte de trait définissant qui pourrait s'exprimer en devise. Jean-Jacques Rousseau est très fier de celle qu'il s'est donnée : *Vitam impendere veritate*, soit consacrer sa vie à la vérité. En citant Juvénal, déjà il s'annonce comme un prophète, comme un diseur de vérité, et il prend ce ton qui le rend si persuasif et

parfois si ridicule. Tout au contraire, la devise de Michel de Montaigne est « Que sais-je ? ». Et cette devise c'est déjà Montaigne qui invente pour ainsi dire la langue française, ou du moins lui donne son premier chef-d'œuvre, et qui avance en questionnant, en refusant d'affirmer, en essayant les choses et en s'essayant au moyen de ses essais. Voilà ce qui se dit, voilà ce que j'entends dans la question qui le définit.

Et moi ai-je une devise ? Si j'en ai une, il faut qu'elle soit bredouillante. Pourquoi pas ceci : « T'sé veu' dire ? », le tic langagier des jeunes de Québec qui me faisait rire. Quand on ne savait plus comment s'expliquer et qu'on voulait provoquer l'entente avec son interlocuteur en supposant qu'on était déjà d'accord, on disait « T'sé veu' dire ? » (Tu sais ce que je veux dire), comme dans « Les politiciens ? Pfffft ! Tous des croches, t'sé veu' dire ? » Ma devise serait une antiphrase : je dirais par elle le contraire de ce que je veux dire. Car moi, je voudrais essayer de dire au lieu de supposer que l'autre sera d'accord avec moi du simple fait que je fais appel à sa solidarité. Parfois, j'appelle cela la philosophie ; mais, c'est parfois, et même le plus souvent, la tentative de dire exactement ce qui m'est arrivé pour que l'autre, par les mots, voie et entende ce que j'ai vu et entendu, et pour que nous vivions ensemble dans le même monde ; c'est, comme je vous l'ai déjà dit, la tentative de saisir le temps, mon *À la recherche du temps perdu* à moi. Vous comprenez peut-être un peu si vous m'avez lu. En tout cas, c'est ainsi que je me comprends quand je me relis.

Quelle chanson pour finir, ou presque ? Quelque chose

qui dise le souvenir et le danger de l'oubli. Voici quelque chose qui irait bien : du rock garage québécois presque inconnu (les seconds seront les premiers). Dans la musique et la vidéo, j'aime tellement la violoniste électrique avec son air à demi irlandais et la bassiste qui répète inlassable le mêmes trois notes, mais c'est surtout la question de l'enfant à la fin qui me touche. Et il y a des jours où je me demande : « Suis-je un Sicilien à Québec ? »

<https://youtu.be/C1sfxaOcj4k>

Je me souviens de rien pantoute.  
J'ai même oublié ma nationalité.  
Où est passée notre fierté ?  
Notre franc parler se fait angliciser.  
On a rendu notre tablier.  
On a l'air d'un troupeau de brebis égarées.  
Mauvais berger, mouton mal aimé,  
Mieux vaut être seul que mal accompagné.

Je me souviens de rien.  
Fais-je de l'amnésie ?  
Suis-je un Américain  
Né en Californie ?  
Je me souviens de rien.  
Fais-je de l'amnésie ?  
Suis-je un Américain  
Né en Californie ?

Pays à vendre, qui veut le prendre ?  
Bonus en plus  
8 millions de pieds-tendres,

Colonisés, assimilés.  
Venez, ils se laissent même  
Marcher sur les pieds.  
Gens du pays, où êtes-vous ?  
Donnez signe de vie et réveillez-vous.  
Gens du pays, ce n'est plus notre tour  
De nous laisser manger par les vautours.

Je me souviens de rien.  
Fais-je de l'amnésie ?  
Suis-je un Américain  
Né en Californie ?  
Je me souviens de rien.  
Fais-je de l'amnésie ?  
Suis-je un Américain  
Né en Californie ?



**Cinquante-quatrième livraison.  
Le lundi 18 juin.  
Ils sont fous, ces Québécois.**

J'ai mentionné hier que j'allais me relire. Et je commencerai aujourd'hui, premier jour de mon retour à la vraie vie, et dernier jour de ce récit. Alors que je regarde par ma fenêtre embrouillée (il a plu durant la nuit: nous vous souhaitons la bienvenue à Québec), alors que la ville illuminée dort à mes pieds et que je suis encore à l'heure de Paris et qu'il est pour moi 10h et non 4h et que je n'ai plus besoin de sommeil, je me prépare à ma nouvelle routine. Ce sera fait, entre autres choses, de lectures et de prises de notes pour deux cours que je donnerai en septembre à l'UTAQ. Mais je chercherai du temps pour relire les pages que j'ai écrites. Sans doute pour garder un peu plus longtemps le plaisir de ce merveilleux voyage que je dois en grande partie à Muriel. Mais aussi pour corriger les fautes d'orthographe, les erreurs de syntaxe et les phrases incompréhensibles qui me sont échappées. Je sais déjà que j'ajouterai des notes parce que j'ai oublié de dire des choses et que je veux fixer cela avant que cet oubli initial ne devienne un oubli irrécupérable. Et puis un jour, bientôt je l'espère, je vous écrirai une dernière fois pour vous dire que c'est bel et bien fini.

Voilà, je vois une sorte de lueur qui monte depuis l'est, soit depuis l'Europe, la journée s'annonce sur Québec: j'ai des choses à faire dans ma vraie vie.

Je finis avec une des plus belles chansons de Vigneault.  
Cela servira d'antidote, ou de contradiction de vieux,  
aux jeunes de *Capitaine Révolte*.

Pour entendre la voix rauque du vieux maître, le  
presque Dante, qui vit encore pour quelque temps et  
qui vivra longtemps sur les clés des clotûres  
d'Internet, il y a ici.

<https://www.youtube.com/watch?v=qJOvYMG53g0>

Pour les paroles, il y a ceci.

Les gens de mon pays,  
Ce sont gens de paroles  
Et gens de causerie  
Qui parlent pour s'entendre  
Et parlent pour parler.  
Il faut les écouter.  
C'est parfois vérité  
Et c'est parfois mensonge.  
Mais la plupart du temps,  
C'est le bonheur qui dit  
Comme il faudrait de temps  
Pour saisir le bonheur  
À travers la misère  
Emmaillée au plaisir  
Tant d'en rêver tout haut  
Que d'en parler à l'aise

Parlant de mon pays,  
Je vous entends parler  
Et j'en ai danse aux pieds

Et musique aux oreilles  
Et du loin au plus loin  
De ce neigeux désert  
Où vous vous entêtez  
À jeter des villages.  
Je vous répèterai  
Vos parlars et vos dire,  
Vos propos et parlures  
Jusqu'à perdre mon nom,  
O voix tant écoutées,  
Pour qu'il ne reste plus  
De moi-même qu'un peu  
De votre écho sonore.

Je vous entends jaser  
Sur les perrons des portes  
Et de chaque côté  
Des cléons des clôtures.  
Je vous entends chanter  
Dans ma demi-saison  
Votre trop court été  
Et mon hiver si longue.  
Je vous entends rêver  
Dans les soirs de doux temps :  
Il est question de vents  
De vente et de gréments  
De labours à finir  
D'espoirs et de récolte  
D'amour et du voisin  
Qui veut marier sa fille

Voix noires et voix durcies  
D'écorce et de cordage,

Voix des pays plain-chant  
Et voix des amoureux,  
Douce voix attendrie  
Des amours de village,  
Voix des beaux airs anciens  
Dont on s'ennuie en ville,  
Piaileries d'écoles  
Et palabres et sparages,  
Magasin général  
Et restaurant du coin,  
Les ponts, les quais, les gares  
Tous vos cris maritimes,  
Atteignent ma fenêtre  
Et m'arrachent l'oreille.

Est-ce vous que j'appelle  
Ou vous qui m'appellez ?  
Langage de mon père  
Et patois dix-septième...  
Vous me faites voyage,  
Mal et mélancolie ;  
Vous me faites plaisir  
Et sagesse et folie.  
Il n'est coin de la terre  
Où je ne vous entende.  
Il n'est coin de ma vie  
À l'abri de vos bruits.  
Il n'est chanson de moi  
Qui ne soit toute faite  
Avec vos mots, vos pas,  
Avec votre musique

Je vous entends rêver

Douce comme rivière.  
Je vous entends claquer  
Comme voile du large.  
Je vous entends gronder  
Comme chute en montagne.  
Je vous entends rouler  
Comme baril de poudre.  
Je vous entends monter  
Comme grain de quatre heures.  
Je vous entends cogner  
Comme mer en falaise.  
Je vous entends passer  
Comme glace en débâcle.  
Je vous entends demain  
Parler de liberté.

Ça, mes dames et messieurs, c'est ce qu'on appelle des  
mots de vérité, de l'écriture écrite et de la poésie. On  
voudrait en faire autant ; on sait qu'on ne le peut pas.

## **Appendice**<sup>42</sup>

### **Voyage européen 2016.**

#### **Le samedi 23 avril.**

#### **Quelques jours avant de commencer.**

Nous ne sommes pas partis. Mais je ne suis plus là. Et ça fait déjà quelques jours.

Mais bon, nous nous organisons : Muriel prend soin des bobettes, et je mets en marche un éventuel compte rendu de notre voyage.

Mais comme je suis déjà ailleurs, je me dis qu'il serait bon de vous avertir de ce à quoi nous avons songé.

Nous avons l'intention de communiquer avec vous quelques fois durant nos 48 jours de voyage. (Si, si, 48 jours, et ce n'est pas assez. Mais bon...)

En principe, ça se fera sous deux formes. Muriel, qui a l'œil, prendra tout plein de photos ; nous en choisirons quelques-unes pour vous permettre de voir *Bologna*,

---

42. Ici commence un texte écrit il y a deux ans, qui annonçait celui qui vous venez de lire : il s'agit de remarques que je faisais sur un voyage en Italie et en France, à Bologne et à Nice, fait avec Bernard et Monique en 2016 et que je produisais pour les miens.

mettons, et *Ancona* et *Volterra* et la Promenade des Anglais à Nice. Notre objectif est de vous offrir des *selfies* classe.

(*Selfies*: beurk! J'aime bien le mot que l'Office de la langue française a trouvé: *égoportraits*. J'aime aussi *autophotos*. Mais les Français, malades comme toujours de leur anglophilie, ont décrété que ça s'appellerait des *selfies*.)

Quoi qu'il en soit, je tenterai d'ajouter quelques mots pour raconter les aventures de Muriel en Italie (ça devrait être drôle) et pour formuler des observations socio-politico-psycho-économico-philosophico-civilisationnelles. (Rien de moins.)

Nous ne promettons rien pour ce qui est de la fréquence et de la qualité, mais nous trouvons que c'est un bon moyen de rester de près de vous et de mieux voir ce que nous voyons.

En tout cas, nous voulons vous avertir de notre intention et vous donner l'occasion de vous enlever de notre liste d'envoi. Par ailleurs, si vous connaissez quelqu'un qui voudrait y être ajouté, nous vous demandons de nous avertir.

G, porte-parole de Muriel dite Germaine (pour des raisons évidentes!)

P.S. Nous ajoutons un premier autoportrait / égoportrait / *selfie*.



Légende de la photo: deux aventuriers devant un tas de neige sale dans un terrain de stationnement glauque de la Vieille Capitale.



**Le mardi 26 avril**  
***Io lo so che non sono solo.***

C'est une phrase du chanteur italien Jovanotti. « Je le sais, que je ne suis pas seul. » Mais comme il est poète et donc fou, il ajoute : « *anche quando sono solo.* » Ce qui veut dire : « même quand je suis seul ». (On ne lui a pas enseigné la logique d'Aristote à celui-là, ou bien il l'a oubliée, ou bien il s'en fout, parce qu'il est fou, ou fouteur de merde.)

Évidemment, les poètes ont le droit de dire des choses illogiques. (« Mon pays, ce n'est pas un pays ; c'est l'hiver », c'est pas mal itou.) En revanche, quand un poète a un peu de grandeur, ses illogismes sont une manière frappante de dire quelque chose de profond, mais de presque invisible.

En me promenant dans *Bologna* avec Mu, hier soir et cette après-midi, il m'a semblé comprendre quelque chose de cette phrase.

Je remarquais que les gens autour de moi se comprenaient à demi-mot. Il y a évidemment la barrière de la langue qui fait que même quand je comprends ce qu'on me dit, je suis toujours en retard d'une demi seconde. Mais il y a plus encore : il y a les codes qu'ils partagent, et les expériences, voire les préjugés (qui, comme le mot le dit, leur permettent de voir la même chose en même temps de la même manière, et sans avoir à y penser). Nous deux pauvres ignorants de tout

cela, nous devons pédaler vite pour commencer à comprendre ce qui est codé par la langue, les affiches, les institutions et les certitudes partagées.

Au fond, comme le dit leur poète, même quand ils sont seuls, les gens sont avec les autres qui les habitent. Car on est habité par sa langue *maternelle*, et les vérités de sa *patrie*, et le dressage de son éducation *familière*. Et le pauvre touriste émerveillé, qui n'a pas les mêmes mère, père et famille, est obligé de découvrir, par exemple, qu'un kilo se divise par dix quand la chose à acheter (mettons des tortellinis, soit des nombrils de Vénus: «*Si, si, sono molto buoni!*») se mesure mal en kilo, et ça s'appelle un hectogramme. Donc *tre etti, per favore*. (Soit trois dixièmes de kilogrammes ou trois fois cent grammes, s'il vous plaît.) Il fallait le savoir, et je le savais, mais j'avais oublié.

Et j'ai dû l'apprendre de nouveau, et refaire l'expérience que je ne suis pas comme les gens qui m'entourent. Au fond, même si je suis entouré d'Italiens bien sympathiques, je suis un peu seul, et un peu nigaud. (Comme Nicodème dans le Nouveau Testament.)

<http://www.cnrtl.fr/etymologie/nigaud>

Demain, nous avons l'intention de visiter *Firenze*: j'espère me sentir un peu moins nigaud du fait de retrouver une ville que j'aime tant.

Il semblerait que Jovanotti vit à *Firenze*. Si je le rencontre, je lui dis bonjour de votre part. Et j'ajouterai que j'aime bien sa chanson *Fango*, où il dit une folie qui

me semble bien sage. Je me donnerai l'impression d'être un peu plus Italien.

P. S. Pour mieux connaître Jovanotti le *cantautore* (un beau mot, aussi beau que notre *chansonnier*), on peut chercher ici.

<https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Jovanotti>

Pour l'entendre chanter sa merveilleuse chanson dédiée à son frère mort, on télécharge ceci.

<https://youtu.be/0a4lbYRhpQs>

Pour les paroles, il y a ceci.

*Io lo so che non sono solo  
anche quando sono solo  
io lo so che non sono solo  
io lo so che non sono solo  
anche quando sono solo*

*sotto un cielo di stelle e di satelliti  
tra i colpevoli le vittime e i superstiti  
un cane abbaia alla luna  
un uomo guarda la sua mano  
sembra quella di suo padre  
quando da bambino  
lo prendeva come niente e lo sollevava su  
era bello il panorama visto dall'alto  
si gettava sulle cose prima del pensiero*

*la sua mano era piccina ma afferrava il mondo intero  
ora la città è un film straniero senza sottotitoli  
le scale da salire sono scivoli, scivoli, scivoli  
il ghiaccio sulle cose  
la tele dice che le strade son pericolose  
ma l'unico pericolo che sento veramente  
è quello di non riuscire più a sentire niente  
il profumo dei fiori l'odore della città  
il suono dei motorini il sapore della pizza  
le lacrime di una mamma le idee di uno studente  
gli incroci possibili in una piazza  
di stare con le antenne alzate verso il cielo  
io lo so che non sono solo*

*io lo so che non sono solo  
anche quando sono solo  
io lo so che non sono solo  
e rido e piango e mi fondo con il cielo e con il fango  
io lo so che non sono solo  
anche quando sono solo  
io lo so che non sono solo  
e rido e piango e mi fondo con il cielo e con il fango*

*la città un film straniero senza sottotitoli  
una pentola che cuoce pezzi di dialoghi  
come stai quanto costa che ore sono  
che succede che si dice chi ci crede  
e allora ci si vede  
ci si sente soli dalla parte del bersaglio  
e diventi un appestato quando fai uno sbaglio  
un cartello di sei metri dice tutto è intorno a te  
ma ti guardi intorno e invece non c'è niente  
un mondo vecchio che sta insieme solo grazie a quelli che*

*hanno ancora il coraggio di innamorarsi  
e una musica che pompa sangue nelle vene  
e che fa venire voglia di svegliarsi e di alzarsi  
smettere di lamentarsi  
che l'unico pericolo che senti veramente  
è quello di non riuscire più a sentire niente  
di non riuscire più a sentire niente  
il battito di un cuore dentro al petto  
la passione che fa crescere un progetto  
l'appetito la sete l'evoluzione in atto  
l'energia che si scatena in un contatto*

*io lo so che non sono solo  
anche quando sono solo  
io lo so che non sono solo  
e rido e piango e mi fondo con il cielo e con il fango  
io lo so che non sono solo  
anche quando sono solo  
io lo so che nn sono solo  
e rido e piango e mi fondo con il cielo e con il fango*

*e mi fondo con il cielo e con il fango*

*e mi fondo con il cielo e con il fango*

**Le jeudi 28 avril.**  
**Les mystères de l'amour.**

Il y a différentes sortes d'amour, et chacune a ses mystères. Il ne s'agit pas ici de l'amour d'une personne pour une autre : je ne suis pas romancier. Mais hier, j'ai senti encore de l'amour pour une ville.

En attendant l'arrivée de Bernard et Monique depuis le Québec et la ville de Québec, lieux que j'aime avant tout, Mu et moi avons fait un voyage éclair à *Firenze*. Ou *Firenze, città d'arte*, comme disait madame Mantelli, il y a déjà trente-cinq ans, avec un rien de fierté dans la voix.

Assis dans un *caffè* de la *Piazza Santo Spirito*, ou plutôt sur la terrasse du *caffè* en pleine place, je m'étonnais de percevoir encore une fois, et tout de suite, le sentiment de bien-être que m'inspire cette ville. Puis j'essayais d'en comprendre le pourquoi : j'avais vraiment rien à faire.

Il y avait certes un élément de nostalgie : il y a bien des années, j'y ai vécu quelques mois transformateurs, et il y a 8 ans, Mu et moi y avons passé deux semaines heureuses. Mais ce sentiment, je l'ai eu dès le début, dès les premiers jours du premier séjour, alors que la nostalgie ne jouait pas du tout.

Pas la nostalgie, ou pas seulement la nostalgie ? Mais alors donc quoi ? Est-elle plus belle que Paris ? Me

semble pas du tout : elle est trop petite. Plus énergique que Londres ? Certes pas. Au contraire, j'y sens quelque chose de paresseux, mais d'allumé. On se perd dans ses rues *tournicotantes*, qui virent en cul de sac, une fois sur trois, avec presque autant de surprise qu'à Venise : ce n'est pas fait pour l'efficacité, mais pour la surprise.

J'ai quand même cru comprendre une ou deux choses au sujet des séductions, pour moi, de la ville de *Dante*, de *Boccaccio*, de *Machiavelli* et de tant d'autres. C'est qu'elle est la ville de *Guichardini*, de *Galilei*, de *Buonaroti* et de tant d'autres. C'est ainsi qu'en marchant au hasard des rues et de ces décisions subliminales qui s'appelle la *badauderie*, je remarquais ici et là des citations de la *Commedia* de Dante, des citations inscrites sur les murs, payées par les autorités de la ville qui l'exila pour toujours, des citations qui portaient sur la rue, ou le bâtiment, ou son propriétaire mort il y a bien longtemps. Puis, il y avait la galerie des grands auteurs qu'on trouve dans le passage des *Uffizi*. Ou encore, il y a les cénotaphes, statues et dalles qui ornent l'église de *Santa Croce*.

(Dans la sacristie de l'ancienne basilique, on trouve deux fresques de *Niccolò di Pietro Gerini*, je tiens à le rappeler. Si vous pensez que je peux parler de *Santa Croce* sans reconnaître les œuvres de ce peintre, c'est que vous ne connaissez pas l'ardeur du *gang* Gérin et la colère dont ces ex-Italiens sont capables quand ils se sentent blessés dans leur orgueil clanique. J'espère que ce témoignage public m'évitera les pires représailles. Genre : « Et les Allard asteure ? Qu'une bande de

fermiers belges aboutis on ne sait trop comment dans le fin fond du Manitoba ! Et Mariapolis, ça ne vaut rien comparé à *Firenze, città d'arti*. T'as compris ? » Et ça continue, et ça continue... Ils sont terribles.)

Bon ! Où en étais- je ? Ah oui ! Mon mystérieux amour de Florence. Donc il me semble que moi, qui ai passé une bonne partie de ma vie à comprendre la pensée humaine, je trouve dans la ville de *Firenze* une sorte d'incarnation architecturale, sculpturale et iconographique de la pensée.









On pourrait dire qu'un des charmes de la ville, en tout

cas pour moi, est qu'on peut la lire comme un livre, et que ce livre parle des livres.

(Soit dit en passant, Québec a quelque chose de ces charmes.

[https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Le\\_Chien\\_d%27or](https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Le_Chien_d%27or)

C'était l'origine d'une comptine que me chantait ma mère, et qu'elle avait apprise de son père.)

Mais il y a plus. Et je crois l'avoir compris hier, toujours devant *Santa Croce*, ancienne église transformée, plus ou moins, en panthéon de la fierté italienne, toscane et florentine, où on a regroupé les mémoriaux à des grands, comme *Fermi*, *Marconi* et *Rossini*.

Car en me tournant à gauche depuis la façade si simple et si belle de l'église, j'ai vu la tour du *Palazzo Vecchio*.

Voici ce que j'ai vu.



Et j'ai saisi soudain que Florence est l'incarnation de la grande question philosophique, enfin une des versions de la grande question. En tout cas, quand on est sur la *piazza della Signoria*, on voit une dalle qui commémore l'acte politique par lequel, et le lieu où, on a exécuté, à la demande du pape d'alors, *Savonarola* le moine fou, celui qui a installé, pendant quelques mois, le royaume de Dieu sur Terre dans cette ville, la plus mondaine de la Renaissance.

(Toute ressemblance avec des problèmes contemporains est voulue.)

Puis quand on est devant *Santa Croce*, ou la moins belle, à mon sens, *Santa Maria* avec son *Campanile* et son *Battistero*, on voit que la grandeur politique était impossible sans une expression religieuse.

Le politique et le théologique se côtoient et s'interpénètrent. Mais alors qu'est-ce qui mène au juste ? Le théologique ou le politique ? Un homme est-il un homme de ce monde d'abord et avant tout, voire un point c'est tout, ou un homme en attente de l'autre monde en passant par ce monde ? Qu'est-ce qui se trouve au fond de tout et au fond du Tout ? La grâce ou la nature ? Tout ça sur la *Piazza Santa Croce* inondée de soleil.

Soit dit en passant, j'ai trouvé l'appartement où j'aimerais vivre la prochaine fois : c'est au cinquième étage, avec la terrasse verte qui donne sur *Santa Croce*.



Ouais, en ce bas monde bien pratique, Bernard et Monique viennent d'arriver à notre appartement de *Bologna* depuis Québec : ils sont sans doute fatigués. Mon premier devoir théologico-politique. . . Les saouler chez Mimì, qui est déjà après une visite notre restau préféré.

**Le dimanche 1er mai, fête des travailleurs, et  
lendemain de l'anniversaire de naissance de  
Bernard, ce travailleur infatigable dans la vigne de  
l'éducation.**

**Un trip à quatre.**

On me dit que les trips à trois sont souvent compliqués : à un moment donné, on ne sait plus où donner de la tête, sans parler des autres parties du corps. Je n'en sais rien, on s'en doute bien. Ce que je sais, en revanche et par expérience récente, c'est que les trips à quatre sont intéressants sans aucun doute, mais exigeants.

En somme, Bernard et Monique sont arrivés : tout s'est bien passé tant que c'était nous, Moi et Mu qui menions, et qui faisons les grands seigneurs, connaisseurs émérites des lieux. (Je dis *nous*, mais vous devinez bien que je veux dire Mu, qui me mène par le nez, c'est bien connu, ça aussi.) Mais, et ça s'est compliqué tout de suite, parce que ces gens-là veulent être indépendants. (Ce sont d'anciens Péquistes, je crois.)

En tout cas, après une maigre journée de domination intellectuelle et pratique, il a fallu tenir compte de leurs désirs, c'est-à-dire de leurs délires esthético-religieux. Je devine que quelques-uns croiront que j'exagère. Pourtant je ne suis pas porté à ce vice. Aussi, j'offre quelques exemples.



Hier, nous nous promenions dans *Bologna*, plus exactement dans un quartier où on trouve plusieurs bâtiments de l'université : je cherchais avidement une pizzeria. Nous sommes tombés sur l'église de *San Giacomo Maggiore*. Il n'en fallait pas plus pour qu'on me traîne dans ces lieux saints. (Moi, j'aurais accepté en compromis qu'on visite le *Teatro Comunale*, où on joue ces jours-ci, *Il Barbiere di Seviglia* de *Rossini*. Pensez-vous qu'on a tenu compte de cette offre hyper-raisonnable ? Que non !)

En tout cas, il a fallu visiter la chapelle de la famille des *Bentivogli*. (Ses anciens bouchers devenus maîtres de la ville et donc de la région portent un nom excellent qui nous aide à comprendre la classe politique : cela veut dire « je veux ton bien », à quoi il suffit d'ajouter « et je l'aurai » pour saisir à la fois le motif d'un acteur politique et sa justification publique.)

[https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Famille\\_Bentivoglio](https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Famille_Bentivoglio)

La famille est surtout connue par les lecteurs de *Machiavelli* du fait d'avoir été maltraitée par Jules II alors qu'il aurait dû être assassiné quand il entra dans *Perugia* sans armes : la piété excessive d'un tueur/fornicateur du nom de *Baglioni* coûta cher à ses voisins immédiats. Le pape fit détruire leur pouvoir, leur palais et leurs biens.

[https://fr.m.wikisource.org/wiki/Discours\\_sur\\_la\\_pre\\_mi%C3%A8re\\_d%C3%A9cade\\_de\\_Tite-Live/Livre\\_premier/Chapitre\\_27](https://fr.m.wikisource.org/wiki/Discours_sur_la_pre_mi%C3%A8re_d%C3%A9cade_de_Tite-Live/Livre_premier/Chapitre_27)

En tout cas, à cause de Bernard et Monique, j'ai subi un mal moins grand, je l'avoue, soit une longue explication de l'iconographie de la Chapelle *Bentivoglio* par un érudit fou, qui fait du bénévolat culturel dans ladite église. Certes, la chapelle est d'une grande beauté, et j'ai eu le plaisir d'y reconnaître les images de Dante et de Virgile entrant en Enfer et au Purgatoire. (Chacun de nous a ses dadas.) Et Muriel a pris une photo panoramique excellente. Mais j'aime surtout ces sarcophages de professeurs qui *dorment* sur leurs livres, alors que leurs étudiants respectueux prennent des notes copieuses, précises et fidèles sous leurs corps allongés.





Mais alors où est le mal dites-vous? C'est qu'avec Bernard et Monique on est toujours dans des églises en train de lever la tête vers le ciel et risquer de se gagner un torticolis. Et moi, les torticolis...

Un autre exemple. La basilique de la *Piazza Maggiore* s'appelle *San Petronio*. On y trouve en particulier une fresque représentant entre autres choses les souffrances de l'Enfer. On y voit même un Mahomet qui s'y fait torturer.

<https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/d/d1/Mohameddemons2.jpg>

(Je tiens à signaler que cette image est inexacte parce que Dante, qui lui est vraiment allé en Enfer, nous décrit les vraies souffrances du vrai Mahomet avec les autres schismatiques, qui ont détruit l'unité religieuse du peuple de Dieu.)

En tout cas, devant cette église, il y a des *carabinieri* nombreux et des soldats armés pour empêcher une éventuelle attaque terroriste. Et Bernard, comme toujours emporté par sa piété et faisant fi du danger, a voulu entrer dans la basilique. Fichtre! Il a fallu l'accompagner.

(J'apprends que monsieur Trudeau, secondé par son allié américain Obama, met de la pression sur le gouvernement Renzi pour qu'on corrige la fresque séculaire de *Giovanni di Modena*. Il serait question de remplacer l'image politiquement incorrecte par un de

trois émoticônes choisi lors d'un referendum par des associations diverses d'activistes italiens. Jusqu'ici, on ne comprend pas pourquoi, le gouvernement italien résiste, préférant mettre des soldats et des policiers aux portes de l'église, et surtout mettant ma précieuse vie en danger quand je dois suivre les Brunet/Boulet.

J'ai hâte de voir ces fichus Italiens céder devant le bon sens canadien.)

Vous voulez un autre exemple? Hier, encore et toujours, c'était le défilé de l'icône de la Vierge Marie de saint Luc.

[https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Sanctuaire\\_Madonna\\_di\\_San\\_Luca\\_\(Bologne\)](https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Sanctuaire_Madonna_di_San_Luca_(Bologne))

Devinez ce que j'ai été obligé de faire? Mais oui, je me suis trouvé parmi les paroissiens de Bologne, parce que les Boulet/Brunet voulaient y être. Soit dit en passant, j'ai trouvé assez mesquin de la part de la Vierge de laisser la procession se faire sans encombre météo, alors que la fête disco, organisée par la CGIL (*Confederazione Generale Italiana del Lavoro*, une sorte de FTQ italienne), a été ruinée par une flotte abondante, qui a commencé aussitôt que l'icône est rentrée dans l'église de *San Pietro* (à ne pas confondre avec la basilique *San Petri* juste à côté) et au moment où commençait les rythmes endiablés et résolument modernes de *Raffaella Carra*.

<https://m.youtube.com/watch?v=rPAAoSfFww>

Mes intentions à moi, dont on n'a pas du tout tenu compte, étaient plus simples et plus saines encore : remonter la *via Castiglione* pour acheter un *gelato* à la *gelateria* du même nom. Mais j'ai dû suivre les autres. Les trips à quatre sont bien exigeants.

Et aujourd'hui ? Je me fais trimballer en Fiat dans la campagne environnante. Je devine que nous allons visiter bien des églises de petits villages, alors que nous pourrions trouver tout plein de lieux charmants pour manger. Météo prévue ? Un peu de pluie. Ça va : nous serons en auto. Et en église.

**Le vendredi 6 mai.  
Les accidents de parcours.**

Il y a des accidents heureux et d'autres moins heureux. Dans le premier genre, il y a eu la rencontre avec notre érudit fou à l'église de *San Giacomo Maggiore*, dont je vous ai parlé : ce qu'il ne sait pas sur la famille *Bentivoglio* (mariages et meurtres, montées et descentes sociales, naissances illégitimes et morts obscures) et sur la *capella* qui en fait l'iconographie, cela ne compte pas.

Parmi les autres accidents heureux, je ne vous ai pas parlé de notre découverte de la *rocca* de *Dozza*, un château sur une hauteur tout près de *Bologna*. (*Dozza* : ça ne se prononce pas pas comme ça s'écrit : c'est *dossa* à l'oreille. Enfin, c'est ainsi à *Bologna*.) Cela a appartenu à la famille *Sforza* et donc à la célèbre *Caterina Sforza* dont *Machiavelli* dit des exploits politiques et obscènes. C'est un exemple parmi tant d'autres des merveilles d'architecture et d'histoire qu'on rencontre à tout moment par ici.

Cela fut promptement suivi d'une tournée rapide dans les Appenins environnants. Je ne vous en parle pas parce que j'ai presque rien vu : il faut imaginer les Laurentides de Charlevoix, mais plus à pic, avec des petites (j'allais dire minuscules) routes qui tournoient, des Italiens qui montent et descendent en trombe, un Manitobain de Dunrea qui cède, mais seulement un

peu, le passage, et surtout un Manitobain assis en arrière qui ferme les yeux.

Une fois, quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu un jeune couple dans une petite voiture rouge qui se garait au bord d'un précipice. Le mec prévoyait sans doute que cette manœuvre ajouterait du piquant à son après-midi, et il s'est promptement et lascivement mis à embrasser sa copine. Bon! Il y a, faut-il conclure, toutes sortes de plaisirs. De plus, je ne peux malheureusement pas vous apprendre que Bernard a causé un accident d'auto: il est redoutable, et je l'inscris l'an prochain à la *fiera Ferrari* à *Imola*; moi, je boirai de la bière avec des Allemands qui ressemblent tous à Schumacher et qui portent des calottes, gaminets, des pantalons et des chaussettes rouge vif. Pour ce qui de la couleur de leurs slips, je ne sais rien, mais je devine.

Voici une image de ces débuts d'Apennins.





Parlant de plaisirs et d'accidents désagréables, j'ai découvert grâce à Bernard la ville de *Mantova* et surtout le *Palazzo Ducale* de *Francesco Gonzaga* et d'*Isabella d'Este*. Je les connaissais par les témoignages historiques, mais cette fois, j'ai visité leur château. Se rendre compte de son ignorance n'est jamais bien agréable. Un accident que je veux oublier au plus sacrant. Étant donné ma vanité, ce sera bientôt fait.

[https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Isabelle\\_d%27Este](https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Isabelle_d%27Este)

Leur château *San Giorgio* est un exemple magnifique de ce que pouvait produire le monde aristocratique quand il avait un peu de hauteur. (Soit dit en passant, ceux

qui prétendent que nous vivons à l'époque de la tyrannie de l'image, ce que je ne conteste pas, et que cela est une nouveauté, ce que je conteste, ceux-là n'ont pas vu un *palazzo* de la Renaissance : ces gens étaient incapables de laisser un mur ou un plafond sans y mettre des images, des images de ceci et de cela, mais aussi des fausses fenêtres donnant sur des faux dehors entre deux vraies fenêtres, des faux puits de lumière donnant sur des faux ciels, remplis d'angelots qui montrent leurs fesses, sans laisser passer de lumière, et de faux bas reliefs qui sont de vraies peintures.)

Un exemple ?

[https://fr.m.wikipedia.org/wiki/La\\_Chambre\\_des\\_Épo ux\\_\(Mantegna\)](https://fr.m.wikipedia.org/wiki/La_Chambre_des_Épo ux_(Mantegna))

Avec tout ça, nous n'avons pas même eu le temps de visiter le *Palazzo Te*, rempli des œuvres de *Giulio Romano*. Mais bon : je suis heureux d'avoir évité un nouveau plaisir désagréable. L'ignorance à ses avantages, surtout l'ignorance défensive.

Mais, et les drames se succèdent, allant du psychologique au bêtement physique, en entrant de *Mantova*, nous avons découvert que la couverture de verre de notre four à gaz avait éclatée en projetant partout des petits tessons.

La preuve ?



Une heure plus tard, tout était nettoyé, mais il fallait affronter notre proprio *Fabio* en protestant de notre innocence. (J'aurais tellement voulu vous dire que c'était la faute de Muriel. Mais ça serait faux, et ceci, vous le sentez bien, est un récit non seulement authentique, mais encore factuel.) Ce fut un souci

perdu dans l'infini du cosmos indifférent: *Fabio*, au nom de la vraie propriétaire, *Elisabetta*, son épouse, et non *Isabella* la châtelaine de *Mantova*, nous a dit qu'il n'y avait rien à payer, que nous n'avions rien fait de mal (le fils de Jésuite en moi rompu aux exercices de culpabilité ne savait plus quoi dire) et qu'il n'aimait pas beaucoup les fours au gaz.

Hier, nous nous sommes précipités vers la plage, *Cesenatico* sur l'Adriatique pour être tout à fait précis. Muriel a pu nager, et même entraîner Bernard et Monique dans une eau qui, pour un œil exercé comme le mien, ne promettait qu'engelures. Les trois ont juré qu'elle était bonne, reprenant un mensonge aussi vieux que Noé, quand Dieu a puni l'humanité entière en noyant tous sauf les prudents qui, comme moi, refusent de tomber dans le piège.



Voici une photo de Muriel qui sourit de plaisir. Ne la croyez pas : elle claque des dents.

En revanche, à cause de l'alcool pris lors du déjeuner (sens français, s'entend), il y a eu un autre incident. En revenant à notre auto, j'ai vu une enseigne suggestive. Je voulu prendre une photo de Bernard et moi sous le mot *Amicis*. Alors qu'il ne s'y attendait pas, je lui ai planté un bizou sur la joue. Je crois que les gens objectifs reconnaîtront que cela ne lui a pas déplu.



Ensuite, Monique, qui surveillait de près l'action, et avait pris une photo, a laissé entendre son approbation, alors que Muriel, à son tour, surveillait et prenait des photos.



Et puis, sous la surveillance des deux conjointes, Bernard, probablement un peu saoul lui aussi, a montré qu'il était un hétérosexuel sûr de lui. Appelons cela un heureux accident.





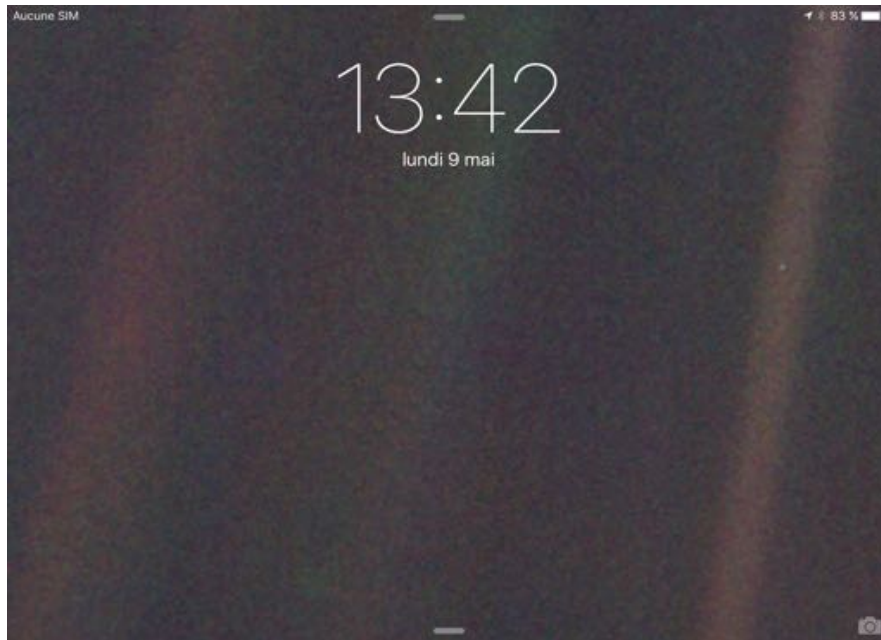
Mais le plus étonnant nous attendait dans le stationnement ; certains, dédaignant les affres du cœur humain, appelleraient cela un véritable accident de parcours. Quand, après avoir fait un peu de natation et pris beaucoup de soleil, nous avons retrouvé notre Fiat nolisée, nous avons découvert qu'un clown infâme avait brisé la fenêtre arrière droite dans l'espoir de nous voler. (Il semble n'avoir trouvé que quelques euros.) Donc passage chez les *carabinieri*, constat d'incident, et remplacement temporaire de la vitre par un plastique transparent dans une *carozzeria* par un jeune homme qui en avait vu bien d'autres et qui a tout réglé en moins de cinq minutes. Voici sa binette sympathique dans une photo prise pendant la réparation.



page 412

Puis retour *a casa*, sans incident majeur. Si ce n'est que nous avons manqué de mourir sur l'*autostrada*. Mais ça, c'est des choses qui arrivent tout le temps.

En tout cas, voilà un parcours verbal de quelques-uns de nos accidents de parcours.



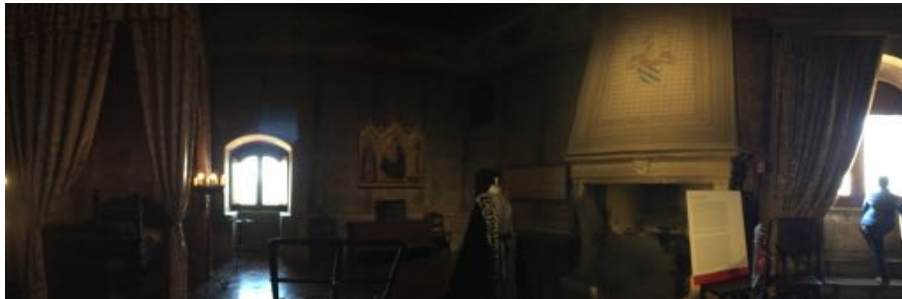
Et pour finir, une photo de la Terre vue de Jupiter. C'est le petit point bleu au milieu à droite. (Muriel prétend que c'est un point blanc, mais elle a eu des cataractes.) Tout le reste, c'est une infime partie du vide intersidéral. Toute l'histoire humaine, et nos

page 413

accidents de parcours, a eu lieu sur ce point qu'il soit  
bleu ou blanc.

**Le mercredi 13 mai.  
Les aventures d'outre-tombe.**

Je suis mort il y a 6 jours en revenant de *Pesaro*. Nous avons visité *Gradara*, la magnifique *rocca* où *Francesca* a donné un baiser à son beau-frère *Paolo*. Le digne époux, en toute justice, a assassiné les deux. Voici la pièce où s'est fait le crime qui a justifié le second.



La mort! Bien fait pour eux, direz-vous. J'aurais tendance à vous donner raison sauf que, comme je le disais, je suis mort bientôt après avoir visité *Gradara*. Un automobiliste japonais, qui connaissait mal l'*autostrada* sur laquelle il s'engageait, a forcé un automobiliste italien à entrer dans notre voie (il fallait voir la bouille et les gestes du mec italien : inénarrable), manœuvre qui nous aurait tous tués, n'était-ce des réflexes et de l'habileté de Bernard. Au fond, je vous raconte cela, mais je ne fais que répéter ce qu'on m'a dit : je rêvassais en arrière, probablement en pensant à

ce que je vous raconterais ; je n'ai vu que le tout dernier instant où je suis mort dans une terrible embardée... Qui n'a pas eu lieu.

En un sens, le premier moment de véritable prise de conscience fut pour moi celui où j'ai entendu Monique jurer. (Je vous assure qu'elle n'a pas blasphémé.) D'ailleurs, j'ai tout de suite fait l'effort de trouver le mot japonais pour *crétin*. Grâce à mon appli de traduction, je l'ai trouvée (je vous en fait grâce : mon accent japonais est très mauvais) ; mais, comme nous sommes en Italie, j'ai cherché aussi des équivalences italiennes pour varier un peu mon *povero cretino* vraiment trop classique. J'ai eu droit à un *deficiente*, que je réproouve tout de suite et avec vigueur au nom de la moralité du politiquement correct, dont je suis un pratiquant pieux et peut-être rigoriste ; mais on m'a aussi offert un *moron maledetto*, que j'aime bien. Cela fut suivi de la lecture des jurons du capitaine Haddock (ou Captain Flétan, comme dirait Justin Trudeau), faite à voix haute pour le plaisir et le soulagement des quatre : les clowns sont parfois utiles, et d'abord à eux-mêmes.

[https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Vocabulaire\\_du\\_capitaine\\_Haddock](https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Vocabulaire_du_capitaine_Haddock)

Pour fêter ma mort retardée, j'ai visité ces jours-ci, avec les autres rescapés, Venise la sérénissime, qui ne cesse de mourir, et de renaître. C'est un remède extrême, direz-vous ; j'ajoute qu'il l'était bien avant notre quasi-mort.

Une fois installés dans notre appartement sur la *Calle del Forno* (ne cherchez pas trop : en deux jours de promenade à *Venezia*, j'en ai trouvé trois autres *Calle del forno*, en plus de la nôtre), nous avons visité l'église de *San Marco*. Puis, nous sommes rentrés manger un bout de pizza pour ressortir et prendre un *vaporetto* la nuit. Nous avons pris la ligne 1 jusqu'au *Piazzale Roma*, puis nous avons pris la mauvaise ligne pour revenir chez nous, et nous nous sommes trouvés derrière l'île principale dans la nuit noire sur un bateau dont le moteur faisait un bruit d'enfer : j'ai cru mourir, mais je commençais à avoir l'habitude. En tout cas, nous nous sommes trouvés sur l'*Arsenale*, et nous avons marché un bon bout pour prendre le bon *vaporetto*, qui nous a ramenés à l'*Arsenale* (le bon *vaporetto*, qui n'était pas le bon, allait dans la direction opposée à ce qu'il nous fallait). Nous avons sagement décidé de rentrer en marchant et en utilisant une appli qui donne les rues de Venise dans le détail avec des itinéraires précis... de façon à nous perdre dans le dédale des rues la nuit : à la longue, Bernard, comme un Virgile bienveillant, a ramené le petit Dante que j'étais à la *Calle del Forno*, la bonne, alors qu'il se faisait très tard et que je craignais pour ma vie. (Pour vous prouver à quel point nous étions perdus, je signale que Muriel n'avait pas d'avis sur la direction à prendre.)

Détail intéressant : vers la fin de notre marche, lorsque nous étions sûrs de nous, nous avons été suivis par un jeune couple qui, séduit par notre assurance, s'est retrouvé bredouille sur notre rue, perdu dans le *sestiere San Polo*. J'espère qu'ils ne sont pas morts : ils



avaient l'air sympathiques, mais un peu naïfs. Peut-être marchent-ils encore.

Le lendemain, nous avons l'intention de faire les choses avec prudence et modération. Nous avons donc visité *Santa Maria Gloriosa dei Frari*, qui se trouvait à deux pas de chez nous. On y trouve la célèbre *Assomption de Marie* de *Tiziano*. Je ne vous en parle pas : cette page Web fera l'affaire. Mais je vous signale que la sainte Vierge n'a pas eu à mourir, elle.

<http://www.venise-tourisme.com/eglise-frari.html>

Je tiens quand même à préciser que le texte que je vous propose dit faux au moins une fois : malgré ce que prétend l'expert autorisé, les deux mausolées, celui du *Tiziano* et celui de *Canova*, sont renversants en eux-mêmes, et aussi parce qu'ils sont consacrés non pas à des saints ou à des hommes politiques, comme partout ailleurs, mais à des artistes. Le mausolée de *Canova* fut dessiné par *Canova* pour glorifier *Tiziano*, et le mausolée de *Tiziano* est fait en bonne partie de bas-reliefs qui imitent cinq des plus grands tableaux du maître, dont l'*Assomption de Marie*, qu'on trouve à quelques pas. Non mais... Ils sont morts, ces deux-là, mais ils sont bien vivants. Ils sont vivants par opposition à la dame dont commâient les funérailles et à cause de qui nous avons dû quitter les lieux (la sacristie qui est magnifique itou) malgré les 3€ que nous avons payés. Je n'ai pas chialé : ma mère m'a bien éduqué, et les morts m'impressionnent, en attendant de les rejoindre.

Pour nous venger de la dame morte, nous avons visité la *Scuole Grande de San Rocco*. (En fier habitant de la paroisse Saint-Roch (rebaptisé *Nouvo Saint Roch*, par un clown absurde de la ville de Québec) je visite tous les Saint-Roch que je peux trouver.

<http://www.quebecregion.com/en/quebec-city-and-area/saint-roch-district/details/>

Encore une fois, je laisse les commentaires détaillés à un autre, en vous suggérant fortement de cliquer en bas de la page pour lire les pages suivantes qui complètent.

[http://www.venise.com/scuole\\_venise/scuola\\_grande\\_san\\_rocco\\_venise\\_1.htm](http://www.venise.com/scuole_venise/scuola_grande_san_rocco_venise_1.htm)

De toute façon, quand on est sur les lieux (*crede experto*), on est écrasé par les œuvres du *Tintoretto*, et on se met à imaginer des folies, comme la possibilité qu'il soit plus grand que *Tiziano*. Je suis gêné d'avoir à avouer ma faute, mais faute il y a eu.

En revanche, je tiens à vous présenter mon *Tintoretto* préféré, dont on ne parle pas, parce qu'on est trop pris par des choses comme sa *Crucifixion*. Il s'agit d'une *Visitation*. La scène est tirée de trois phrases de l'évangile de saint Luc. La jeune Marie, déjà enceinte de Jésus, visite sa cousine préférée Élisabeth, qui, bien que bien plus âgée que Marie et après des années de stérilité, est enceinte de Jean, le bientôt Baptiste. (Celui-là allait devenir une sorte de *punk-rockeur* pieux

qui hurlerait des insultes contre la société juive inauthentique. On le tuerait pour cela, avant qu'on ne tue son petit-cousin, pour une raison similaire, alors que Jésus avait tout d'un enfant sage.) Pour en revenir à Marie et Élisabeth, *Tintoretto* les représente se penchant l'une vers l'autre non pas pour s'embrasser, mais pour se toucher le ventre, geste que j'ai vu mille fois selon un rituel féminin biologique. Évidemment, les deux mecs, Joseph et Zacharie, sont en retard, en retrait et hors de l'action, parce qu'ils ne comprennent rien à l'affaire.



Ouf! Épuisé par *Tiziano* et *Tintoretto*, il ne restait plus qu'à être achevé par Marcel. C'est une connaissance de Bernard et Monique, qui vit à Venise depuis plus de 25 en arpentant toute sa ville aimée. Je ne vous parlerai

pas de l'église *San Francisco* ni même de l'église des *Gesuiti*, mes maîtres (non mais, quels comédiens triomphants!). Je ne vous offrirai même pas des pages qui en parlent : trouvez-les vous-mêmes ; je suis épuisé, voire au bord de la mort.

Le plus grand des plaisirs à se promener avec Marcel à Venise vient du fait d'entrer dans le jardin caché d'un cloître presque inaccessible, d'oser sonner à une porte et découvrir une cour vénitienne à l'ancienne, ou tout simplement de savoir qu'on n'est pas perdu parce que ce monsieur de 87 ans qui marche vite sait où il va. En tout cas, en le regardant aller, on se dit que la mort doit être encore loin.

En tout cas, nous sommes rentrés comme lessivés et pendus sur la corde à linge. Et donc, le lendemain, nous en avons fait tout autant. Abandonnant Bernard et Monique, nous avons d'abord visité *Burano* (c'est là où je vivrai quand je retournerai à Venise, à moins que je ne meure avant). Puis nous sommes rentrés pour refaire l'*Accademia*, déjà visitée, il y a quelques années, dans l'espoir de rétablir ma foi en *Tiziano*.

C'est fait. Et comme appui expérimental de ma renaissance en tant que fidèle titi amnistié du troisième degré, je propose sa *Pietà* que j'ai mieux regardée cette fois. (Je ne tiens pas compte de sa *Présentation de Marie au Temple*, qui est indépassable, et je peux le prouver.) La *Pietà*, c'est au sujet de la mort, il fallait s'y attendre.



Le corps du Christ est au milieu, et il est inerte, tout autant que la pauvre Vierge. Mais comme toujours, dans un *Titiano*, il y a de l'action. Il y a d'abord Madeleine qui hurle sa douleur, et peut-être sa révolte. En tout cas, son émotion est si forte qu'elle met en mouvement la pierre, comme on le voit par la statue de

Moïse qui est tournée vers nous et qui semble crier aussi. Il y a ensuite la pieuse acceptation de Marie. Puis, et, c'est là où j'ai les larmes aux yeux, *Tiziano*, qui était vieux et au bord de la mort quand il a fait cette peinture, se représente à genoux et tout ému : pris par son affection compatissante, il avance sa main gauche (je suis un gaucher), où le sang bat encore, pour toucher celle du Christ, toute blanche. Et puis tout à fait à droite, il y a une statue de la sagesse religieuse, qui tient une croix : voilà la mort qui nous attend tous, mais aussi sans doute, pour certains, la sérénité, par-delà la colère, l'acceptation douloureuse, et la pitié. Je ne dis rien des deux lions qui sont pour moi le brutal monde politique.

Voilà nos 48 heures à *Venezia*. Il faut imaginer Muriel sans forces et Gérard qui fait semblant d'en avoir encore (ma vanité mourra 15 minutes après moi) assis dans le train régional qui les ramène à *Bologna* pour ouvrir une bière froide mise au frigo par Bernard et Monique rentrés une heure avant. Puis ce fut le sommeil du juste, préfiguration de la mort, comme l'a suggéré Montaigne à La Boétie qui se mourait.

«Jusqu'à dimanche, il ne me parla jamais de ce qu'il pensait de sa situation: nous ne parlions que des particularités de sa maladie et de ce que les médecins anciens en avaient dit; nous parlions bien peu des affaires publiques, car je vis, dès le premier jour, qu'il avait perdu tout goût pour cela. Mais dimanche, il eut une grande faiblesse; revenu à lui, il dit qu'il lui avait semblé être perdu dans un chaos universel et qu'il n'avait rien vu qu'un nuage épais et un brouillard

obscur, où tout était pêle-mêle et sans ordre, mais qu'il n'avait ressenti aucune peine durant cet accident. Je lui dis alors: "La mort n'est rien de pire que cela, mon frère. — Oui vraiment, me répondit-il, elle n'a rien de très mauvais." »

Chateaubriand ou rien, a dit Hugo. Je ne suis pas Chateaubriand ; je suis presque rien ; en attendant de le devenir pour de vrai, j'ai tenté pendant de nombreuses années de m'éduquer et d'aider d'autres à s'éduquer, en apprenant de ceux qui étaient quelque chose du fait de nous faire connaître et ce qui nous entourait et nous qui étions entourés.

Ainsi dit G, qui est mort... de fatigue et se repose de son *overdose* vénitienne.

**Le dimanche 15 mai 2016.  
Bribes, miettes et miscellanées.**

Ou analectes, varia, silves et spicilège.

Notre voyage en Italie se transforme peu à peu. À vrai dire, il se désagrège : nous allons à droite et à gauche, vers *Ravenna*, vers *Ferrara*, vers *Volterra*, vers *Lucca*, vers *Genoa*, vers *j'le-sé-tu-moa* ; la découverte un peu suivie d'une ville, *Bologna*, ou le redécouverte d'une autre, *Venezia*, soit quelque chose qui dure un peu, c'est fini. J'ai donc décidé d'enfiler des observations, comme un collier de perles, ou de les entasser comme des ordures. À vous de juger.

1. J'ai un conseil solide à vous offrir : ne jamais faire affaire avec Vodafone en Italie. C'est une compagnie qui vend des cartes SIM, soit du service Internet pour portable ou tablette. C'est cher, c'est très compliqué, c'est peu honnête. J'ai vérifié après coup : les plaintes des clients sont régulières et ressemblent à notre cas.

Voici l'histoire. Muriel et moi avons acheté deux cartes SIM pour nos iPhone (le mien) et iPad (le sien). Le prix était lourd pour quelques giga-octets, mais nous voulions être indépendants et puis, merde, nous sommes en vacances. Or après avoir acheté et installé les cartes, il fallait attendre de recevoir un avertissement (attente de 5 heures, nous a-t-on dit) puis mettre le service en marche. Après 6 heures



d'attente, j'ai reçu ledit message sur mon iPhone, et j'ai fait comme on m'avait dit. Muriel a fait de même avec son iPad. Après quelques jours, elle recevait des messages qui disaient qu'il fallait payer un supplément parce qu'elle avait dépassé les limites de chargements. Comme il était bien indiqué, sur son iPad, qu'elle n'avait pas chargé même un quart de giga-octet, nous avons cru qu'il y avait erreur. Mais tout de suite après, les chargements s'éternisaient, ou plutôt ne se faisaient plus. Suite à notre visite de Venise, de retour à Bologne, où nous avons acheté la carte SIM, nous sommes passés chez le marchand pour régler le problème. Coup de théâtre: comme Muriel avait commencé à utiliser sa carte SIM après 5 heures d'attente, mais avant de recevoir ledit message, le contrat était annulé, et les chargements étaient payés le gros prix, d'où le rapide dépassement des limites et les avertissements qu'on avait à payer plus, et les chargements qui ne marchaient pas. Aux préposés, nous avons expliqué l'erreur faite de bonne foi; nous avons établi qu'il n'y avait eu qu'une petite fraction des chargements promis.

Mais les clowns malhonnêtes refusaient de rétablir la situation, blâmaient Muriel (selon le dicton classique: «C'est ton erreur, je ne te dois rien»), refusaient de rendre l'argent, et offraient de reprendre le contrat si Muriel acceptait de payer une deuxième fois pour le tout. Ceci proposé par un robot à tête blonde passant pour un être humain, secondé par un robot plus âgé à cheveux teints, accompagné par un robot chef de service sans cheveux: il était beau de les voir tout vérifier tour à tour pour répéter qu'ils n'avaient fait

aucun mal, qu'ils ne feraient rien pour gérer une situation injuste et que nous avions fait la preuve que nous étions incompetents et donc sans ressources. Ce n'est pas parce qu'ils étaient des Italiens ou des Bolognais (sauf exception comme celle-ci, nous n'avons rencontré que des gens affables: en tout pays, on rencontre ce genre de techniciens limités au service d'une compagnie qui embobine (au Québec, on dit *fourre* ou *crosse*, les Français ont d'autres mots grossiers que je ne dirai pas ici, mais que je me répète *sotto voce*) le monde de façon à faire des profits malhonnêtes. On voyait dans leurs yeux qu'ils savaient que ça n'avait pas de bon sens, mais ils savaient tout autant que l'arnaque faisait partie du jeu dont ils étaient les artisans premiers. En tout cas, la leçon est claire: ne faites pas affaire avec Vodafone. Et tant qu'à faire, passez le mot. Merci. Un client arnaqué n'a qu'une ressource: accepter ses pertes et répandre l'information pour que d'autres ne soient pris dans le piège<sup>43</sup>.

2. Il y a une affaire qui s'appelle une pinacothèque. Par exemple, celle de *Bologna*, soit la PNB. Le sigle ne

---

43. Et pourtant, c'est exactement ce que j'ai fait en 2018. Le service, je le reconnais a été meilleur, mais en gros les compagnies qui vendent des forfaits en Italie (et en Europe, tout comme chez nous) ont du chemin à faire avant qu'elles ne soient à peu près honnêtes avec leur client. Ça me fait penser à Bell Canada qui pendant des années chargeaient des frais énormes pour un appel du Québec au Manitoba, et qu'ils augmentaient les frais selon la distance, alors que l'opération leur coûtait la même chose qu'on téléphone de Québec à Montréal, ou de Québec à Winnipeg, ou de Québec à Vancouver, voire de Québec à Paris, Palermo, ou Tomboctou.

signifie pas le Produit National Brut, mais la *Pinacotheca Nazionale di Bologna*. Mais qu'est-ce qu'une pinacothèque, demandez-vous, curieux et allumés par ce détail? C'est un musée qui porte un nom plus sophistiqué. Une pinacothèque, c'est une bibliothèque qui n'a pas des *biblio*, soit des livres, mais des *pinaco*, soit des planches, sur lesquelles il y a des peintures. En tout cas, nous sommes allés à la PNB, et nous avons vu une série de peintures par des peintres de Bologne, soit de la région, ou qui ont œuvré dans la région. Il y en a quelques-unes que j'ai trouvées très belles. Il y a même des œuvres de *Rafaello* et de *Tiziano* et de *Tintoretto*. Mais celle qui m'a le plus touché a été produite par un illustre inconnu. Il s'agit d'un *Vierge et l'Enfant en gloire et les saints Pierre, Benoît et l'archange Michel* d'Innocenzo da Imola.



Si vous me demandez pourquoi j'aime cette image, c'est parce qu'elle me rappelle un Saint Michel terrassant le démon, de Raphaël, qu'on trouve au Louvre ; ça se trouve juste avant la salle de la Gioconde et que personne ne voit, *because* la Gioconde. Mais aussi parce que ce saint Michel me fait penser à mon frère Michel, parce que le démon est extraordinaire avec ses ongles sales, ses cornes de bouc, sa queue poilue qui se tortille entre ses jambes, avec ses muscles gonflés qui résistent encore alors qu'il est bel et bien vaincu, et parce que son visage de colère folle me fait penser à quelqu'un que Michel et moi avons bien connu. Mais ces jours-ci, ça me fait plutôt rêver au PDG de Vodafone : j'imagine Michel en train de l'écraser.

Un des mes copains du Manitoba me demandait s'il y avait autre chose en Italie que des églises et des cathédrales. Bien sûr que oui : il y a par exemple des *gelaterie* extra, des gens super sympa, et des marchands Vodafone, qui vous *crossent*. Mais il y a d'abord, et pour moi surtout, des occasions, des œuvres d'art, qui encadrent une scène révélatrice et qui vous bouleversent vous ne savez pas tout à fait pourquoi et que vous passez des heures à tenter de vous dire avec les bons mots.

3. Parlant d'église et d'œuvre d'art, je signale qu'il y a aussi à *Bologna* (comme partout ailleurs) des choses d'une *kétainerie* sans nom, mais bien révélatrices malgré tout. Je pense à la statue de Notre Dame des sept douleurs dans l'église *Santa Maria dei Servi*.

Vous savez, je l'espère, qu'il y a un Notre-Dame-des-Sept-Douleurs au Québec. Voici.

<https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Notre-Dame-des-Sept-Douleurs>

Je comprends, et même je sympathise avec les sentiments de piété populaire. Mais ici on est à la limite, en tout cas à ma limite.

C'est un bon exemple de la complexité des sentiments humains, et tout particulièrement de la celui de la piété. Car il serait difficile de trouver un personnage que le catholicisme traite avec plus d'amour et d'égards que la Vierge. On pourrait argumenter que même le Christ n'est pas aussi bien traité, ni autant aimé. Mais les pires scènes de crucifixion, et il y en a, atteignent-ils le violence halluciné de cette statue? Ça me fait penser à ce qu'on pourrait faire à, disons, certaines personnes liées à Vodafone.

En tout cas voici l'œuvre.



Sur ce thème, Baudelaire a fait une parodie romantico-obscène. Quand Bénichou parle de romantisme décadent, c'est de ceci qu'il parle. Je vous l'offre en extra.

À une madone

Ex-voto dans le goût espagnol

Je veux bâtir pour toi, Madone, ma maîtresse,  
Un autel souterrain au fond de ma détresse,  
Et creuser dans le coin le plus noir de mon cœur,  
Loin du désir mondain et du regard moqueur,  
Une niche, d'azur et d'or tout émaillée,  
Où tu te dresseras, Statue émerveillée.  
Avec mes Vers polis, treillis d'un pur métal  
Savamment constellé de rimes de cristal,  
Je ferai pour ta tête une énorme Couronne ;  
Et dans ma jalousie, ô mortelle Madone,  
Je saurai te tailler un Manteau, de façon  
Barbare, roide et lourd, et doublé de soupçon,  
Qui, comme une guérite, enfermera tes charmes ;  
Non de Perles brodé, mais de toutes mes Larmes !  
Ta Robe, ce sera mon Désir, frémissant,  
Onduleux, mon Désir qui monte et qui descend,  
Aux pointes se balance, aux vallons se repose,  
Et revêt d'un baiser tout ton corps blanc et rose.  
Je te ferai de mon Respect de beaux Souliers  
De satin, par tes pieds divins humiliés,  
Qui, les emprisonnant dans une molle étreinte,  
Comme un moule fidèle en garderont l'empreinte.  
Si je ne puis, malgré tout mon art diligent,  
Pour Marchepied tailler une Lune d'argent,



Je mettrai le Serpent qui me mord les entrailles  
Sous tes talons, afin que tu foules et railles,  
Reine victorieuse et féconde en rachats,  
Ce monstre tout gonflé de haine et de crachats.  
Tu verras mes Penseurs, rangés comme les Cierges  
Devant l'autel fleuri de la Reine des Vierges,  
Étoilant de reflets le plafond peint en bleu,  
Te regarder toujours avec des yeux de feu ;  
Et comme tout en moi te chérit et t'admire,  
Tout se fera Benjoin, Encens, Oliban, Myrrhe,  
Et sans cesse vers toi, sommet blanc et neigeux,  
En Vapeurs montera mon Esprit orageux.

Enfin, pour compléter ton rôle de Marie,  
Et pour mêler l'amour avec la barbarie,  
Volupté noire ! des sept Péchés capitaux,  
Bourreau plein de remords, je ferai sept Couteaux  
Bien affilés, et, comme un jongleur insensible,  
Prenant le plus profond de ton amour pour cible,  
Je les planterai tous dans ton Cœur pantelant,  
Dans ton Cœur sanglotant, dans ton Cœur ruisselant !

4. Parlant de poètes et de violence, j'ai visité la tombe  
de Dante, et me suis accoté à son sarcophage, quand  
nous étions à Ravenna.



Violent? Ce gentil poète est violent, protestez-vous? Certainement: dans sa *Commedia*, Dante s'amuse à punir toutes sortes de personnes en les enfonçant en Enfer, ou en les faisait souffrir pour leurs péchés au Purgatoire. Ainsi, il y a plein de papes (et d'évêques et de moines) de son époque dans les deux premières parties de sa *Commedia*, mais seulement les tout premiers papes reçoivent de lui la grâce d'aller au Ciel dans la troisième. Il y a partout ailleurs des scènes folles comme celle de troisième *bolgia* (ou sac) du huitième cercle de l'*Inferno*, où un pape lui explique qu'il se fait brûler les pieds pour ses péchés, alors que tête première dans une sorte de boyau, il enfonce le pape précédent dans ledit boyau en attendant d'être enfoncé lui-même par le pape suivant. On s'imagine ce que Dante aurait fait du PDG de Vodafone.

Peut-être quelque chose comme cette scène de la PNB, où un Satan avale un un damné et le chie! C'est la reprise, ou l'original, de la fresque de *San Petronio*, sans l'insulte à Mahomet.



En tout cas, on est bien loin de la raideur un peu engoncée des mosaïques des églises de Ravenne. Les artistes ne sont pas, pas toujours des agents du *peace-and-love*.

5. J'ai oublié de vous parler de certains détails de *Bologna*. On l'appelle la *rossa*, la rouge, à cause des couleurs chaudes des dehors des maisons (ocre, rouge, jaune). Mais j'aime bien les boutons de porte et les heurtoirs qui les accompagnent souvent. Comme cet exemple, d'un visage humain déformé.



J'ai l'intention d'en mettre un sur la porte chez nous à Québec. J'imaginerai que c'est le visage du PDG de Vodafone, et je lui taperai dessus tous les jours.

On appelle aussi *Bologna* la *golosa*, soit la gourmande, et il y a au moins une raison : à cause de la *Sorbetteria Castiglione*, qui offre des *gelati* qui sont des péchés. J'ai même imaginé une punition dantesque pour les préposés de Vodafone : ils seraient affamés, et obligés de s'asseoir sur la terrasse devant le commerce, où j'irais manger un *Dolce Mù* tous les jours, en honneur de ma Mu, avec un extra *Ciocolato del re*, tiens, en mon propre honneur.



Voici le site de la *gelateria*, où j'ai mangé deux fois pour être sûr de mon jugement : il faut contrôler les avis de son estomac par les critères de la raison.

<http://www.lasorbetteria.it>

Voilà les nouvelles des derniers jours, fixées dans une tête de linotte pleine de ressentiment.

P.S. Le meilleur livre que je connaisse sur la peinture italienne est le *Mon Musée imaginaire* de Paul Veyne, l'historien français si intelligent. Il ne faut pas acheter son livre sous forme papier, mais sous forme livrel. (Quel beau mot d'invention québécoise : il vaut *courriel*, et est bien meilleur que le *e-mail* et le *e-book* des Français snobinards et paresseux. La probabilité qu'il soit adopté par les Français ? Zéro pour cent.) On découvrira dans le livre de Veyne à la fois des œuvres magnifiques présentées avec intelligence et sensibilité et la preuve expérimentale que les chiâleux qui identifient une éventuelle chute de l'Occident avec l'apparition d'Internet sont dans l'erreur et prennent leurs lubies pour la vérité.

Voici une pub qui présente le livre.

<https://youtu.be/GxljE7avurY>

Ne me remerciez pas tous en même temps. Je pars pour Ferrara.

**Le jeudi 19 mai 2016.**  
**Miettes, miscellanées et bribes**

Ou analectes, varia, silves et spicilège.

A. Avant avant hier soir, après une journée bien remplie par une visite à *Urbino* et par deux autres traversées du *Rubicone*, soit en allant et en revenant, après d'excellents *tortellini* et du non moins excellent *verdicchio* (vin de la nostalgie, si jamais il en fut un), depuis notre balcon, j'observais le ciel au-dessus de *Bologna*, qui s'assombrissait comme la nuit tombait. (Note pour François Lafond : si mon compte est bon, ça fait six fois que je croise le *Rubicone*; je ne vois vraiment pas pourquoi Jules César en a fait tout un plat. *Alea iacta est*, mon œil !)

J'ai fixé les yeux sur une étoile, ou une planète, qui apparaissait, puis sur une autre apparue ailleurs, puis sur une troisième, qui s'est révélée être un avion traversant le ciel bleu noir. Et soudain, je me suis rendu compte que cette chose d'une banalité devenue invisible était une merveille que la grande majorité des humains n'ont jamais vue : des humains qui se déplaçaient comme ça, tout *naturellement*, dans le ciel comme des oiseaux ; bin, voyons donc. Puis, je me suis rendu compte que ce que tous ces gens n'ont jamais vu, et que je vois sans plus le voir, les a fait rêver depuis toujours. Témoins tous les anges des peintures chrétiennes, les ascensions à répétition, les assomptions à n'en plus finir (les unes ne sont pas les



page 441

autres, bandes d'ignares ès théologie) et les couronnements de la Vierge flottant au-dessus des saints badauds ébaubis, sans parler de la Nike de Samothrace, qui est ma sculpture préférée. En attendant d'en découvrir une autre.



Puis, cela m'a fait penser à la question de l'influence du progrès technique sur nos âmes, nos imaginations et nos cœurs. Débat interminable, où les technophobes se

disputent avec les technophiles; débat qui se transforme trop souvent en dispute, voire en engueulade, commandée de part et d'autre par des projets politiques, des passions jamais avouées et une singulière satisfaction à employer une argumentation simpliste. Pour ma part, tout en reconnaissant que la technique est utile (je serais mort trois fois avant l'âge de six ans, n'eussent été les tentes à oxygène de l'hôpital de Saint-Boniface) et problématique (le bruit de la mécanique est un fléau, qui s'ajoute à l'hilarité obligatoire qu'imposent les systèmes de son omniprésents et redoutablement efficaces), je suis d'avis que la technique ne règle aucun des problèmes de l'humanité (la bêtise, la méchanceté et la mortalité étant inscrites dans notre ADN).

À ceux qui prétendraient que les progrès techniques tuent les rêves humains ou facilitent trop la vie et donc qu'ils menacent la créativité, quoi dire? La photo n'a pas tué la peinture, mais a rendu possible un nouvel art; le disque n'a pas assassiné la musique, ni même rendu les concerts redondant (demandez à Madonna et aux organisateurs du Festival de Jazz); pour ce qui est de la fin du livre, de la lecture et de l'écriture comme phénomènes éducatifs sous la pression du Satan Internet mortifère, je vous rappelle que madame JKRowlings sait que vous êtes dans l'erreur et mesure votre ressentiment à l'aune de son succès et de la qualité de son œuvre. Pour ne rien dire des centaines de millions de dollars, livres sterling et euros qu'elle a gagnés.

Pour ma part, j'en tire une autre conséquence, qui porte sur mon fond de commerce, la philosophie : celle-ci demeure utile, voire nécessaire, parce que les problèmes humains essentiels (cités ci-dessus) demeurent entiers et que la question de la technique elle-même doit demeurer une question, sur laquelle on réfléchit, et non un dogme, dont on assène nos concitoyens. Voici donc : Socrate, Plutarque et Montaigne sont encore et toujours les bienfaiteurs de l'humanité, avant même Newton, Pascal et Steve Jobs, et autres Zuckerberg.

B. Bologne a un oratoire en honneur de *santa Cecilia*. Et sainte Cécile me fait toujours pensé à ma belle-mère, Christina Eftimiadis. Née à Istanbul, donc turque par la citoyenneté, mais d'ascendance grecque, elle fut déportée, petite fille avec sa famille, à Athènes au début de XXe siècle, lors d'un de ses nettoyages ethniques, dont nos temps ont le secret ; à la fin de l'adolescence, elle s'est rendue à Rome pour étudier le chant au *Conservatorio di Santa Cecilia* justement. Puis comme la guerre se profilait, elle s'est rendue, illégalement, en Suisse, de nouveau réfugiée politique, pour devenir *prima donna* à l'opéra de Zurich jusqu'à la défaite allemande. Je vous fais grâce des détails de l'odyssée qui l'a conduite à Québec (par Calcutta, Alger et Washington).

Avec une feuille de route semblable, on s'imagine qu'elle était tout un personnage : elle parlait plusieurs langues sans accent et avec grâce, alors que son anglais produisait souvent l'hilarité (bien injustement d'ailleurs) ; elle avait mille et une histoires à raconter

dont quelques-unes pouvaient être un peu inventées (c'était quand même une Grecque, et son ancêtre était certes Ulysse, le conteur/menteur émérite), même si son histoire de fond authentique était déjà plus qu'impressionnante (comme le même Ulysse). Elle avait un charme fou qui faisait qu'on l'aimait, parfois malgré elle.

Mais je l'ai surtout aimée à cause de son amour pour ses petites-filles, dont je profitais par un effet de rétroaction bien connu de tous les gendres de la terre. Et aujourd'hui, je profite encore d'elle en me rendant intéressant par le récit de son histoire. Et en vous proposant une image de *giagia* (grand-maman, en grec) trouvée sur Internet, qui me fait penser à elle.



De *santa Cecilia* donc à Christina, dite *giagia*. Pour l'*Oratorio di Santa Cecilia di Bologna*, j'y reviendrai. Mais avant il faut parler de rien.

C. La *farniente* est un art italien, qui vaut peut-être les œuvres de la Renaissance, et certainement le *gelato*. Ça veut dire *ne rien faire*. On croirait que ne rien faire est facile, mais j'affirme que ce n'est pas le cas. D'abord parce qu'il est impossible, à strictement parler, de ne rien faire, à moins de disparaître : vivre, c'est faire quelque chose, et bien plus que respirer et digérer et subir l'attraction terrestre tout en produisant sur les autres corps un effet semblable (*dixit* Newton, le grand théologien anglais). Vivre, c'est toujours agir, voire agir en ne faisant rien. Aussi, je trouve illuminant la remarque du Socrate de Xénophon qu'être de loisir, soit ne rien faire, exige des actes, et que la question du loisir implique toujours le choix de ce qu'on fait et donc l'évaluation aussi juste possible de ce qu'on fait, et ne fait pas, pour faire pour le mieux. Est-il mieux de ne rien faire en jouant au solitaire sur son iPad, ou dormant, ou en visitant l'Italie ? Vous connaissez ma réponse.

De plus, et ceci est une preuve expérimentale de ma thèse, et celle Socrate, avant-hier, nous avons décidé de ne rien faire, et Muriel et moi avons constaté que nous étions épuisés à la fin de la journée. Comment ça ? Voici.

Nous nous sommes promenés à pied de par *Bologna*. Nous jasions de tout et de rien, en passant par des rues plus ou moins connues que nous examinions d'un

œil distrait en nous demandant si nous y étions passés avant. À la longue, et sans trop savoir comment, nous sommes passés par l'*Oratorio di Santa Cecilia* et avons noté qu'il y avait un concert consacré à Satie à 18h (le grand musicien qui représente la *farniente* sur piano). Un exemple.

<https://youtu.be/0peXnOnDgQ8>

Décision fut prise sur le coup: nous ne ferions rien pendant quelques heures de plus en attendant le spectacle. Mais que faire en attendant de ne rien faire sur nos sièges d'auditeurs? Ne rien faire en se promenant toujours et encore: jusqu'à la *Piazza Maggiore* et en faire le tour sans trouver quelque chose à faire.

[https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Piazza\\_Maggiore](https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Piazza_Maggiore)

Puis visiter à nouveau *San Petri*. S'asseoir sur les marches de la basilique et regarder passer les gens qui ne font rien. Puis se promener dans les rues et repasser devant le représentant Vodafone et lui montrer le *finger*. Se perdre dans les rues et décider de ne pas visiter l'église de *San Francesco* parce qu'il n'y a rien à voir et donc rien à faire. Puis découvrir l'église *San Salvatore*, où il n'y a pas grand chose à voir, sauf d'énormes statues de saints mal placées et presque invisibles, qui rappellent un peu celles de dans *San Giovanni in Laterano*. Voir le bas de la page qui suit.

[https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Basilique\\_Saint-Jean-de-Latran](https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Basilique_Saint-Jean-de-Latran)

Nous avons ainsi retrouvé la *Piazza Maggiore*, et Muriel commençait à être fatiguée à force de ne rien faire. Nous sommes mis à chercher un endroit où nous étendre pour ne rien faire sans nous épuiser tout à fait. Et là, tout s'est gâté : il est arrivé quelque chose.

Nous remontions la *Via Clavatura*, assez bourgeoise, puis, je ne sais trop comment, nous remontions la *Via de' Toschi*. Il n'y avait presque personne dans la rue : nous deux et, à l'autre bout, venant vers nous, un drôle de couple, deux clochards à la manière de Beckett, mais accompagnés d'un chien. Ils étaient tous trois assez mal en point, et les deux humains étaient sales, déguenillés et ivres, me semblait-il. Bon, il suffisait de passer d'un côté et les laisser passer de l'autre, et nous pourrions continuer de ne rien faire en paix.

Comme nous nous rapprochions, ils sont tassés d'un côté, mais d'un pas incertain. Tout à coup, nous avons entendu un bruit sourd derrière nous. Le plus vieux des deux, appelons-le Estragon, s'était écroulé. Vladimir, son copain, s'est mis à gueuler après le premier, puis à se pencher sur lui en lui demandant de se relever. Puis, sa voix a changé. Et il a sorti son *telefonino* (car par ici les clochards ont des portables). Il criait à quelqu'un qui ne pouvait être qu'un préposé à un service d'urgence : *Un uomo è caduto. Sta moriendo. Ha fatto un overdose.* (Cela se comprend en toute langue.) Puis, Estragon est mort.

Enfin, il a cessé de respirer, et après quelques minutes sa peau, sale, est devenue pâle, et puis a pris cette

teinte un peu verdâtre que certains de vous connaissent déjà pour avoir vu un mort. C'est à ce moment que les choses folles sont devenues follissimes.

Le chien, qui était une chienne, s'est mis à monter la jambe du mort en jappant et en couinant, alors que Vladimir lui gueulait après tout en pleurant dans son *telefonino*. La chienne s'appelait *Alcoolica* (ça ne s'invente pas). Ce qui donnait : « *Alcoolica, stai zitta. Sta moriendo. Alcoolica, basta. Ha fatto un overdose.* », le tout répété une fois, deux fois, dix fois, avec des variantes. C'est alors qu'une dame qui vivait à l'étage dans une maison tout près est arrivée avec son propre *telefonino* et a appelé un autre service pour décrire la scène et demander de l'aide à son tour. Puis, elle a commencé un massage cardiaque.

À ce moment, je n'en pouvais plus : j'ai demandé à Muriel de rester là pendant que je rebroussais chemin vers la rue très passante que nous venions de quitter pour voir si je trouverais un *carabiniere*. Il n'y avait personne, ni à droite, ni à gauche, si ce n'est des curieux qui venaient voir ce qui se passait là où on faisait tout ce brouhaha. Revenu à la scène qui continuait (la dame faisait toujours le massage cardiaque d'Estragon, pendant que Vladimir gueulait contre *Alcoolica* qui jappait et essayait encore de monter la jambe de son maître mort), j'ai dit à Mu que j'irais vers l'autre bout de la rue : à la première intersection, il y avait des terrasses de restos et une petite *piazza*, où PERSONNE ne remarquait ce qui se passait à dix mètres, sans doute parce que les cris n'étaient audibles ; comme il n'y avait pas plus de



*carabinieri* là que dans la première direction, j'ai remonté vers une autre rue très passante cette fois ; il y avait tout plein d'autos, de vespas, d'autobus et de taxis qui passaient dans un flot ininterrompu ; j'ai cru voir une ou deux fois des autos de *carabinieri*, mais ce n'étaient que des illusions. Après plusieurs minutes, j'ai entendu le pimpon caractéristique des ambulances, j'ai vu une ambulance qui remontait difficilement la rue pleine de véhicules ; comme le chauffeur semblait chercher où tourner, je me suis mis dans la rue comme un clown, les mains en l'air pour lui indiquer où il fallait aller ; le véhicule a tourné sur *Via de' Toschi*, et j'ai suivi.

Une fois auprès de Mu, elle m'a expliqué ce qui s'était passé entre-temps : la dame qui avait continué de faire le massage cardiaque ; un médecin bon Samaritain qui avait examiné le corps, avait senti un faible pouls et avait recommandé qu'on cesse le massage et qu'on tourne Estragon sur le côté, médecin qui avait ramassé une seringue, laquelle il avait offert aux ambulanciers (qui étaient des ambulancières, soit dit en passant (ambulanceuses ? ambulancantes ? madames ambulanciers ? quel est le terme politiquement correct ; à l'aide ; je ne veux offenser personne)) ; Estragon qui sortait de la mort comme un Lazare post-moderne, et qui ne voulait surtout pas aller à l'hôpital où il serait lavé en arrivant, sevré pendant plusieurs jours, sermonné pendant plusieurs autres ; Vladimir qui tirait encore sur la laisse d'*Alcoolica* que le médecin avait fait éloigner.

Épuisés, nous nous sommes rendus à l'*Oratorio di Santa Cecilia*, avons pris une bière, avons rencontré Bernard et Monique, avons prouvé, récit à l'appui, que la *farniente* n'est pas de tout repos. Heureusement, nous avons un gros projet dans le *Valpolicella* le lendemain : ça nous reposerait.

D. L'*Amarone* est un de mes vins préférés. (J'avoue que la liste est assez longue, et souvent indéfendable, liée qu'elle est à mon histoire, mes nostalgies et mes lubies, plutôt qu'à des qualités objectives.) Aussi quand Bernard a suggéré que nous visitions la région du *Valpolicella* un peu au nord de *Vérona*, je me suis installé plein d'espoir dans l'auto, et j'avais soif. (Que les Shakespeariens me pardonnent : mon ivrognerie a fait que je n'ai pas considéré contempler ledit *balcon de Juliette*. Pour eux (cette une engeance fanatique, revendicatrice et parfois violente), j'ajoute ceci par manière de dédouanement.

[https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Maison\\_de\\_Juliette](https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Maison_de_Juliette)

J'ajoute aussi, pour les érudits cette fois (engeance non moins problématique), que la lutte entre les Capulets et les Montagues est mentionnée par *Dante* dans sa *Commedia (Purgatorio 8.105-107)* : il s'agit d'un conflit théologico-politique entre des gibelins et des guelfes. Il serait utile que nous relisions la pièce, et surtout le discours final du chef politique de la cité de *Verona*, une sorte d'Obama/Trudeau, qui s'était lavé les mains de toute cette question, avec les résultats bien connus.

<https://it.m.wikipedia.org/wiki/Montecchi>

En tout cas, je voulais parler de vin. Je vous ai déjà envoyé de l'information et une photo. Mais je ne vous ai pas parlé de Carlo Boscaini, fils de Arturo Ernesto Boscaini, petit-fils de Carlo Boscaini (la grand-maman était d'une beauté renversante), lequel *nonno* (grand-papa en italien) a vécu 102 en buvant son vin. Le petit-fils est un passionné comme je les aime : sans passion, sûr de son expérience, fier de ce qu'il fait. Il nous a parlé de tout son monde en italien, en y mélangeant du français (en l'honneur du Québec) et de l'anglais parce que c'est son *laïus* ordinaire.

Quel fut le meilleur moment de la visite (à part la dégustation des ses différents vins) ? Quand Monique lui a suggéré que parmi ses trois enfants, si ses garçons n'avaient pas sa passion et ne voulaient pas continuer le travail ancestral, cela pourrait être fait par sa fille. Il a ri, mais il a ri : on entendait toute sorte de choses dans ce rire : de la sympathie, de l'incompréhension et la distance entre son monde et le nôtre.

L'an prochain, j'ai l'intention de conduire un commando de féministes (mâles et femelles, il va presque sans dire) jusque chez Carlo. (Je suis persuadé que Justin Trudeau, quand il aura fini de s'excuser d'avoir bousculé une femme, sera des nôtres.) Nous boirons son vin, et puis, pour l'éduquer efficacement, nous établirons un blocus devant l'entrée de sa terre. Nous saurons le réduire au bon sens : sans quoi nous assurerons la destruction le labeur de trois générations, et la disparition d'une figure de l'*Amarone*.

Tous ensemble : « So So So Solidarité. » Le Québec sûr de ses valeurs sauvera le monde, quitte à en détruire une partie.

E. La ville de *Bologna* est une ville de musique. Il y a d'abord le *Teatro comunale* sur la *Via Zamboni*. (Est-ce le mec qui a inventé la surfaceuse du même nom ? Pourquoi pas ? Les Italiens nous ont donné Galileo Galilei, Marconi et Fermi.)

<https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Surfaceuse>

Audit *Teatro* se sont produits Gluck, Rossini, Verdi et Wagner avec des œuvres à eux en première, semble-t-il. Ces jours-ci, on produit *Il Barbiere de Sevilla* de Rossini et *Le Nozze di Figaro* de Mozart ; mais il est impossible d'avoir des billets à un prix raisonnable.

En revanche, il y a aussi de la musique à l'*Oratorio Santa Cecilia*. Les étudiants de musique de l'université de Bologne y offrent des concerts quelques fois par semaine dans une salle magnifique, où on voit dix grandes fresques qui datent du *Cinquecento*, comme on dit par ici.

[https://en.m.wikipedia.org/wiki/Oratory\\_of\\_Saints\\_Cecilia\\_and\\_Valeriano,\\_Bologna](https://en.m.wikipedia.org/wiki/Oratory_of_Saints_Cecilia_and_Valeriano,_Bologna)

Pour ceux qui ne connaissent pas l'histoire de sainte Cécile, il y a ceci.

[https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Cécile\\_de\\_Rome](https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Cécile_de_Rome)

Ne me dites pas que je ne fais tout pour que vous soyez plus instruits, et même peut-être plus éduqués.

En tout cas, ils nous ont présenté un spectacle en honneur de Satie. Quelques moments forts : *Vexations* de Satie, pièce de deux minutes qu'on doit jouer 840 fois de suite. Nous avons eu droit à environ 150 coups entrecoupés. Après 30 fois, Muriel était prête à partir ; puis on nous a offert du Ligety (après deux minutes, j'étais prêt à partir ; ensuite, il y a eu les *Morceaux en forme de poire* de Satie, œuvre que j'aime depuis plus de 40 ans ; et surtout peut-être ils ont fait une version chorale quasi grégorienne de la comptine *Abraham Brown* répétée plusieurs fois (ça raconte la mort d'un inconnu, et ça me rappelait mon Estragon de quelques heures avant).

<http://www.mamalisa.com/?t=fs&p=1825>

Voilà. C'est tout.

Signé : G, qui n'est pas un élément de ce spicilège, mais qui tient à ajouter que ce matin on lui a offert un pot de beurre d'arachide Skippy (une rareté en Italie) et qu'il est heureux.

P.S. Nous mangeons régulièrement des omelettes faites maison. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, dit la sagesse populaire. Je comprends le proverbe. Mais j'ai toujours été étonné comment on l'utilise : c'est souvent pour justifier des actes blessants, sans jamais penser qu'il est possible d'utiliser les œufs autrement, soit pour faire des

poussins, c'est-à-dire en les laissant devenir ce qu'ils sont voués à être, et même en les y aidant. En somme, et pour finir, je trouve qu'on utilise bien souvent ce proverbe pour justifier un comportement dominateur, voire cruel, du baconisme, du cartésianisme à la maître-et-possesseur-de-la-nature. Ceci dit par quelqu'un qui serait plutôt aristotélien et donc *téléologiste*. Ce qui n'est pas la même chose qu'un télévangéliste, j'espère que vous l'aviez compris.

**Le samedi 10 juillet à Nice.  
Dernier égoportrait.**

Nous avons été occupés par des voyages, des déplacements et des aventures ; sans parler du fait que je suis devenu de plus en plus paresseux à mesure que nous avançons dans notre odyssée. En conséquence, j'ai peu communiqué avec vous depuis quelque temps: je suis désolé (mais pas vraiment). J'ai pris des notes, et il est possible que je vous raconte ceci ou cela, une fois rentré de Nice. Si les grèves en France, les hooligans polonais et les dieux nous permettent de sortir... Sinon, si nous ne rentrons pas chez nous, sachez que nous sommes encore à Nice, que cette terre est bénie et que nous sommes heureux d'y rester.

Les voyages forment la vieillesse dit le proverbe que je viens d'inventer, ou plutôt de reformuler. Qu'ai-je appris durant ce voyage? Voici quelques nouveaux proverbes qui distillent les résultats de l'odyssée européenne 2016, qui vaut, je vous l'assure, l'Euro 2016.

D'abord, *una casa Anna non si truova dappertutto*. Ou en langue de tous les jours : un chez soi à la mode chez Anna, ça n'arrive pas tous les jours. C'est vous dire à quel point nous avons été bien inspirés de vivre un mois à Bologne (avec des aventures dans toutes les directions): Elizabetta et Fabio sont des hôtes sans pareil.

Puis, les gros lolos viennent avec des petites vessies. Ou *un vero Nettuno ha sempre un gran pene*. En somme, il faut accepter qu'il y a toujours des aspects inattendus, et parfois désagréables, qui viennent avec ce que nous désirons. Ou encore les revers ont des avers, les dessus ont des dessous, et on ne peut pas avoir de gauche (de quelque sorte que ce soit) sans qu'il y ait une droite, inévitable voire légitime.

Enfin, et peut-être surtout, Genova, ce n'est pas Dunrea. (Il faut prononcer le dernier mot à l'italienne, soit Dun-ré-a, et non à la manitobaine, soit Done-ray. Je vous expliquerai peut-être un jour.)

Et pour boucler la boucle, nous finirons comme nous avons commencé, soit avec un autoportrait, ou égoportrait, dit *selfie* par les paresseux. Il y a quelques semaines, nous étions fatigués, emmitouflés et gelés devant une banquise de neige sale quelque part dans le in fond de Québec ; nous voilà épanouis, nus et tout chauds devant la Baie des anges à Nice. Information livrée avec l'inévitable renvoi à l'encyclopédie honnie.

[https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Baie\\_des\\_Anges](https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Baie_des_Anges)

Et voici Gérald et Muriel, les héros, une dernière fois. Peut-être.



page 457

